This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KAA

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

Onzième année.

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1829.)

TOME 44 DE LA COLLECTION.

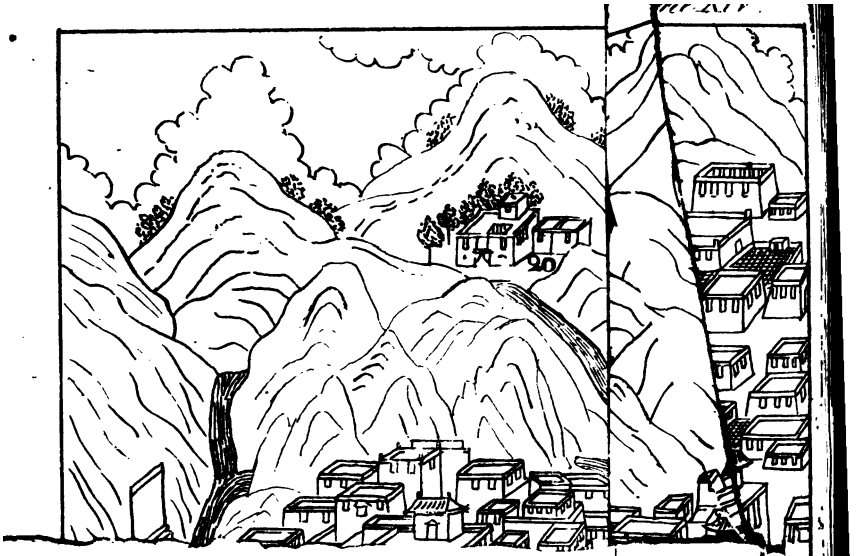
848

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION
Rue des Noyers, n° 37.

213

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XIV.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1829.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

MÉMOIRE SUR LES TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES ET GÉOGNOSTIQUES DE M. PENTLAND, DANS LE PEROU MÉRIDIONAL,

PAR M. A. DE HUMBOLDT.

LES résultats que je vais communiquer aux géographes et aux physiciens, appartiennent aux faits les plus remarquables dont la géographie ait été enrichie depuis long-temps. M. Pentland, dont seulement quelques travaux peu nombreux mais très solides, ont été publiés dans les *Actes de la société géologique de Londres*, est un jeune voyageur que je connais personnellement depuis plusieurs années, comme un naturaliste distingué. M. Pentland et M. Boussingault appartiennent aux voyageurs les plus instruits et les plus habiles qui aient parcouru les régions équi-

noxiales. Le premier se formant à Paris chez M. Cuvier, a profité pendant plusieurs années des trésors d'instruction qui sont accumulés chez ce savant et autour de lui. Avant son départ pour l'Amérique, M. Pentland joignait déja à des connaissances profondes en zoologie et en anatomie comparée, la pratique des recherches géognostiques qu'il avait acquise dans un voyage dans le midi de la France et en Italie. Il se préparait à faire une expédition d'histoire naturelle dans les Indes orientales, lorsqu'il fut adjoint à la légation anglaise au Pérou. Je me promis les résultats les plus brillans de cette entreprise, et je priai M. Canning, ce grand homme d'Etat, de pourvoir M. Pentland d'instrumens astronomiques et hypsométriques, et de l'envoyer au plateau de Titicaca, entièrement inconnu. M. Pentland obtint ce qu'il désirait. J'ignore s'il s'était déja occupé en Europe de déterminations de lieux par des observations astronomiques, mais j'affirme qu'il a fait en Italie des mesures barométriques nombreuses et exactes, pour servir de base à des profils géognostiques. Probablement il lui a été facile dans le long voyage par mer autour du cap Horn, de s'exercer à l'usage des instrumens réflecteurs et des chronomètres. On pourra juger du degré de justesse auquel ses observations ont atteint, quand il aura publié, ainsi qu'on doit l'espérer, le détail de ses mesures.

Si, ainsi que l'annonce M. Pentland, la limite des

neiges perpétuelles sur le plateau de Titicaca est à 200 toises plus haut que dans les Andes de Quito, on conçoit aisément pourquoi, d'après la simple estime, l'Illimani et le Sorata ne semblent pas être plus élevés que le Chimborazo. Quand on ne prend pas des mesures directes, la hauteur à laquelle les cimes s'élèvent au-dessus de la limite des neiges, et la distance à laquelle les montagnes restent visibles dans la plaine, offrent le seul moyen de faire des comparaisons hypsométriques. Les montagnes au sud-est de la Paz et dans la province de Larecaja, ont toujours passé pour très hautes; mais comme elles n'ont pas été mesurées, et comme on n'a eu même aucune notion sur la hauteur du plateau au-dessus duquel elles s'élèvent, il n'a pas été possible jusqu'à présent d'établir des comparaisons entre le Chimborazo et le Sorata. D'ailleurs la hauteur relative des montagnes est un si petit phénomène en géognosie, que l'on ne doit pas être surpris si dans les chaînes de montagnes qui n'ont pas été examinées, on en découvre qui soient plus élevées que les points culminans connus jusqu'à présent; or, on sait que du cap Horn au pic de Toluca et à la Sierra Nevada de Santa-Marta, bien peu de cimes ont été mesurées (1).

(1) Avant le voyage de M. Pentland, les déterminations de lieu par l'astronomie et la géographie dans le Haut Pérou, n'ont pas été moins incertaines que les déterminations de hauteur. Les comparaisons suivantes en fourniront des

Extrait des lettres que m'a écrites M. Pentland.

Traduit de l'original anglais.

Je ne vous écris qu'un certain temps après mon retour en Europe, parce que je me flattais de l'espoir de vous revoir et de vous entretenir de mes mesures et de mes travaux géognostiques dans l'intérieur du Pérou.

exemples et serviront de variantes seulement pour les latitudes.

La Paz.

La Cruz-Olmedilla dont la carte a servi de base à celles de *Faden* et *d'Aarrowsmith*, 17°, 30′; *d'Anville*, 17°, 18. *Taddée Haenke*, 17°, 27′. *Brué* (grande carte de l'Amérique du Sud), 17°, 32′. Mapa del Alto-Peru 1826, dressée après la bataille d'Ayacucho, 16°, 28′. Mapa del Peru *de Baleato*, 17°, 35′. Statistical account of Buenos-Ayres, 16°, 50′. Pentland, 16°, 29′, 30″.

Chuquisaca.

D'Anville, 19°, 35′. *La Cruz*, 19°, 36′. *Brué*, 19°, 36′. Mapa militar, 19°, 35. Pentland, 19°, 2′, 5″.

Arequipa.

La Cruz, 16°, 18′. *M. de Moges*, officier de la marine française, observa 16°, 24′, 12″ en 1826. Mapa militar, 16°, 14′. *Pentland*, 16°, 23°, 58″.

Potosi.

D'Anville, 19°, 50′. *La Cruz*, 19°, 45′. *Brué*, 19°, 48′. Carte manuscrite de Matogrosso, du dépôt hydrographique de Rio-Janeiro, 19°, 52′. Mapa militar, 19°, 46′. Observation de Don *Rosando Rico*, officier de la marine espa-

Ayant appris que vous aviez quitté Paris, je formai le projet d'aller vous trouver à Berlin, et si je ne l'ai pas encore effectué, je n'en ai été empêché que par la nécessité de mettre en ordre les matériaux que j'avais recueillis dans ma mission près de la république de Bolivia. Je désire toujours vous voir en Allemagne avant la fin de cette année (1828), ou au moins avant de repartir pour l'Amérique méridionale.

gnole (elle m'a été communiquée par Don *Felipe Bauza*), 19°, 38′, 32″. *Pentland*, 19°, 34′, 20″.

Puno.

D'Anville, 15°, 55′. *La Cruz*, 16°, 22′. *Brué*, 16°, 24′. Mapa militar, 15°, 50′. *Pentland*, 15°, 50′, 20″.

Oruro.

D'Anville, 18°, 30′. *La Cruz*, 18°, 45′. *Brué*, 18°, 46′. Mapa militar, 18°, 0′. *Pentland*, 17°, 57′, 40″.

Cochabamba.

D'Anville, 18°, 21′. *La Cruz*, 18°, 23′. Mapa militar, 18°, 15′. Pentland, 17°, 21′, 25″.

Voilà une grande confusion dans les latitudes; mais seulement dans celles des lieux que l'on ne pouvait rapporter à celles des côtes dont ils sont éloignés, et où depuis des siècles l'on n'avait observé qu'avec des anneaux astronomiques. Les observations de Bouguer, faites avec des gnomons très bas sur le Rio Magdalena, et dont j'ai répété plusieurs, auraient pu apprendre les avantages considérables, qu'à défaut d'autres instrumens astronomiques, on peut tirer de ce moyen si oublié aujourd'hui. . .

Vous vous souvenez peut-être de mes précédentes lettres, dans lesquelles je vous disais que peu de temps après mon arrivée à Lima, en 1826, je reçus de mon gouvernement l'ordre de parcourir les provinces du Haut-Pérou. J'allai en conséquence par Arequipa à Puno, puisque je devais franchir la chaîne occidentale des Andes. Je visitai les provinces de Lampa et de Puno, les bords du célèbre lac de Titicaca, dont la surface occupe un espace de 16,000 milles anglais carrés. J'examinai les îles de Titicaca et de Coata, qui sont couvertes de ruines d'anciens édifices de la première civilisation des Péruviens. Je vis les débris des monumens de Tia Huanaco, plus modernes à la vérité, mais encore plus surprenans; je séjournai pendant plusieurs semaines dans l'opulente cité de La Paz, je passai ensuite par Oruro et par la vallée du Desaguadero, et j'arrivai à Potosi, puis à Tupisa et à Tarija. Je retournai de là au nord vers Chuquisaca, siège du gouvernement de Bolivia. Après avoir demeuré deux mois dans cette capitale, et exploré les provinces de Chayanta, Yauriparaez, etc., je me dirigeai vers Cochabamba : je traversai la Cordillère orientale dans le voisinage de Paria, je descendis dans la province de Pacajez, et j'entrai dans La Paz. J'aurais désiré voyager aussi dans les cantons d'Apolobamba et de Larecaja, mais le gouvernement anglais me commanda de revenir en Europe. Je pénétrai donc une seconde fois à travers la chaîne occidentale des Andes, entre La Paz et Tacna. Je par-

tis du Pérou au mois de mai 1827, et à mon retour je touchai à Rio-Janeiro.

Les affaires publiques et de violentes attaques de fièvre intermittente, m'ont empêché à Lima de faire usage de mes instrumens aussi souvent que je le souhaitais. Néanmoins j'obtins une suite considérable d'observations sur la variation diurne et horaire du baromètre à Lima et au Callao. Durant ma maladie, je priai M. Rivero, qui est à la tête de l'exploitation des mines, de mettre au net mes observations, et de vous les envoyer à Paris. En réduisant au niveau du Grand Océan la hauteur des lieux d'observation de mes habitations au Callao, à Quilca et à Arica, je trouve la hauteur moyenne du mercure ramenée à 32° de Fahrenheit, et après les corrections, à cause de la capillarité du tube, pour le niveau de la mer, 0^m, 76,100, résultat qui diffère très peu de celui que M. Arago a déduit d'une longue suite d'observations de maxima et de minima, dans vingt-quatre heures. Il ne sera pas inutile de remarquer ici que les instrumens dont j'ai fait usage étaient deux excellens baromètres de M. Fortin de Paris (1).

La moyenne de mes observations barométriques

(1) D'après les observations faites à la Guayra par M. Boussingault, M. Arago a déduit la hauteur moyenne à 0, 76001. J'ai traité la question de la hauteur moyenne du mercure sur le bord de la mer, entre les tropiques et au-delà... V. *Voyage aux régions équinoxiales*, t. III, p. 273 et 319.

à Lima donne pour cette ville 749^{m}, 52; à la température de 71° de Fahrenheit : par conséquent, l'élévation de cette ville est de 510 pieds (1) (79 toises trois quarts) au-dessus du niveau du Grand Océan. Le lieu où j'observais est le consulat britannique (l'ancien palais de Torre Tagle), près de l'église San Pedro : la grande place de Lima est de 20 pieds plus basse. Vous remarquerez que le résultat de mes mesures ne diffère que peu des vôtres, telles qu'elles sont publiées dans votre *Recueil d'observations astronomiques* (2).

J'ai été assez heureux durant tout mon voyage dans la chaîne des Andes et sur le plateau de ces montagnes, de conserver mes baromètres en très bon état. J'ai ainsi pu faire plusieurs centaines de déterminations de hauteur avec d'autant plus d'exactitude, que les tubes de ces instrumens ne se sont pas brisés. Peut-être vous sera-t-il agréable que je vous envoie un extrait de mes déterminations de hauteur et de latitude.

(1) Les pieds anglais sont toujours employés dans cette lettre.

(2) T. I, p. 317.

NOMS DES LIEUX dans LE PÉROU ET LA BOLIVIA.	HAUTEUR au-dessus du niveau de la mer EN PIEDS ANGLAIS. Pieds.	Toises.	LATITUDE méridionale.
Ville d'Aréquipa	7,797	1,219,5	16°23′58″
Volcan d'Aréquipa	17,780	2,780,3	16,19, 0
Maison de poste de Pate	14,402	2,252,1	16, 5,30
Hacienda de Tuscopalca	14,008	2,190,5	15,51,10
Ville de Puno	12,832	2,006,6	15,50,20
Lac de Titicaca	12,760	1,995,3	
Tia Huanaco (village)	12,812	2,003,5	16,33,20
Ville de La Paz	12,194	1,906,8	16,29,30
Calamarca (village)	13,586	2,124,5	16,54,40
Oruro (ville) (1)	12,442	1,945,6	17,57,40
Lagunillas (village)	13,600	2,126,7	19,13,10
Potosi (place du marché)	13,350	2,087,3	19,34,20
Potosi (faubourgs)	13,702	2,142,6	19,34,55
Montagne de Potosi (où sont les ruines).	16,080	2,514,5	19,36,35
Montagne de Huayna Potosi	14,465	2,264,0	19,36, 0
Ville de Chuquisaca	9,332	1,459,3	19, 2, 5
Ville de Tupisa	10,095	1,564,5	21,28, 0
Paria (village)	12,750	1,993,8	
Ville de Cochabamba	8,440	1,319,8	17,21,25
Tacora (village)	14,275	2,332,2	17,51, 0
Ancomarca (maison de poste)	15,410	2,253,4	17,31, 5
Cabanes à la source du Rio Ancomarca.	15,721	2,458,3	
Tacna	1,795	280	18, 1,50

Je vous donne comme objet de comparaison avec les cols des Andes que vous avez mesurés dans la province de Quito et la Nouvelle-Grenade, les points suivans, plus méridionaux que les vôtres, d'après mes déterminations les plus récentes :

(1) Dans le tableau, la hauteur d'Oruro est indiquée à 14,440 pieds, mais dans la lettre elle ne l'est qu'à 12,442, ce qui est plus exact.

	PIEDS.	TOISES.
Col de la Cordillère des Andes entre Arequipa et Puno, connu sous le nom de *los Altos de Toledo* (Cordillère occidentale)..	15,530	2,428,5
Col de la Cordillère des Andes entre la ville de La Paz et la province de los Yungas, nommé *el Puchate de Pacuani* (Cordillère orientale).. .	15,231	2,381,7
Col de la Cordillère des Andes sur le chemin de Cochambamba à Oruro, entre Tapacari et Challa, nommé *el Passo de Challa* (Cordillère orientale).	14,600	2,283,1
Col de la Cordillère des Andes de Chullunquani sur le chemin de la Paz à Tacna (Cordillère orientale).	15,560	2,433,2
Col de la Cordillère des Andes, de Guatillas au pied du volcan de Tacora (Cordillère occidentale).	14,380	2319,0
Rive du lac Illimani, au-dessus du niveau de la mer.	15,951	2,494,3

Sa latitude S. 16°, 36′.

Sur tous ces plateaux, entre 9,000 et 14,000 pieds de hauteur absolue, j'ai recueilli un grand nombre d'observations, de variations horaires du baromètre, qui se rattachent aux vôtres. Ces variations sont de la régularité la plus surprenante jusqu'à cette élévation prodigieuse, et jusqu'à 20° de latitude australe; régularité qui s'accorde parfaitement avec celle que vous avez trouvée sous l'équateur. Toutes les cartes du Haut-Pérou que j'ai vues, sont très inexactes. La position astronomico-géographique des principales

villes est erronée de deux à trois degrés de longitude, et même d'un degré et demi de latitude. En général, je remarque que toute la partie du Pérou que j'ai parcourue est trop rapprochée de la mer sur les cartes; toutes les positions sont placées trop à l'ouest. J'ai fait un bon nombre de déterminations de lieux, au moyen de deux excellens chronomètres que je possédais, et d'observations de distance de la lune, ainsi que par la comparaison de la culmination de la lune, et d'étoiles bien déterminées; je me suis aussi servi d'un très bon sextant, d'un cercle de réflexion de Troughton, et d'un petit instrument de passage.

Vous avez probablement lu dans un des derniers cahiers des *Annales des Sciences naturelles*, une notice de M. Coquebert Montbret, sur la hauteur des montagnes du Haut-Pérou. Cette notice a été imprimée sans qu'on m'en ait préalablement demandé la permission, et on m'y fait présenter comme des faits, des choses qui sont en contradiction avec ce que je sais. Cela m'a obligé d'adresser une réponse à M. Coquebert; je vous en envoie une copie; j'y joins quelques notes, dont vous en ferez ce que vous jugerez convenable pour l'intérêt de la science.

(Afin que l'on comprenne mieux les éclaircissemens importans que M. Pentland a ajoutés à sa réponse, je vais d'abord donner un extrait de la *note sur quelques montagnes du Haut-Pérou, lue à l'académie des sciences, le* 14 *avril* 1828, *et à la Société de géographie, lors de sa séance générale, par*

M. Coquebert de Montbret, membre de ces deux compagnies.)

« La note dont je vais avoir l'honneur de faire part à l'académie, m'a été donnée par M. Pentland, Anglais fort instruit, attaché à la mission diplomatique de son gouvernement dans le Haut-Pérou. Elle fait voir que le célèbre Chimborazo est surpassé en hauteur, non-seulement par plusieurs des pics de l'Himalaya, dans le nord de l'Inde, mais aussi par quelques montagnes de la chaîne des Andes, dont il fait lui-même partie. Une des montagnes dont il s'agit dans cette note, se nomme Illimani; elle est située dans le Haut-Pérou, dit aujourd'hui Bolivia, par environ 16° 35′ de latitude S., au voisinage du lac de Titicaca, non loin de la ville d'Aréquipa. Elle est formée de schiste de transition, semblable à ceux de même nature qui se trouvent en Savoie, dans la vallée de Maurienne, entre Aiguebelle et Saint-Michel; elle offre deux pics, l'un au nord, l'autre au sud.

La hauteur absolue de celui du nord, qui n'est cependant pas le plus élevé des deux, a été trouvée par M. Pentland, de 24,350 pieds anglais (3,807 toises 7).

Suivant M. de Humboldt, le Chimborazo n'a que 3,351 toises.

Mais il y a des sommets plus élevés encore dans la même partie des Andes, entre les parallèles de 16° 30′ et 13° 20′ de latitude S., particulièrement près du village de Loraté. M. Pentland trouva un de cet

sommets qui paraît s'élever jusqu'à 25,400 pieds anglais (3,971 toises 9), d'après un premier calcul fondé sur des observations (1).

Ce sommet, près de Loraté, aurait ainsi une élévation supérieure de 620 toises à celle du Chimborazo, et inférieure de 74 mètres seulement à celle du 14e pic de l'Himalaya, qui est, suivant l'*Annuaire des longitudes* (1827), de 7,821 mètres.

Je ne dois pas taire à l'Académie qu'un de nos meilleurs géographes, M. Brué, regarde ce qui vient d'être rapporté d'après une note de la main de M. Pentland, comme susceptible de quelques objections. Ces objections portent principalement sur la position que l'observateur anglais donne au mont Illimani. Si cette montagne était aussi rapprochée de la côte du Grand-Océan que l'indiquerait la longitude que M. Pentland lui attribue, elle aurait fixé depuis long-temps l'attention des navigateurs et surtout des hydrographes chargés de relever ces parages. Si d'ailleurs elle se trouvait entre Aréquipa et le lac Titicaca, elle n'aurait pas manqué d'être décrite par des voyageurs attentifs qui ont parcouru cette distance.

On doit donc attendre de nouveaux renseignemens sur l'élévation attribuée à cette montagne et

(1) Le Dhévalaghiri et le Djavahir, les deux cimes les plus hautes de l'Himalaya, mais dont la dernière seulement a été mesurée exactement, ont, le premier 4590, le second 4026 toises d'élévation absolue. H.-T

aux autres sommets situés plus au nord dans la même chaîne, ainsi que sur leur véritable position; et tout en sachant gré à M. Pentland d'avoir appelé sur cet objet important l'attention des géographes, on doit recommander aux voyageurs qui visiteront cette partie des Cordillères du Haut-Pérou, de ne rien négliger pour connaître la véritable hauteur des pics compris dans cette chaîne, entre le 13e et le 26e degré de latitude S.

En admettant les données de M. Pentland, on aurait les hauteurs suivantes :

Le 14e pic de l'Himalaya,	78 hectomètres,	24.
Le pic du Haut-Pérou, voisin de Loraté,	77	47.
Le pic nord de l'Illimani,	74	26.
Le 12e pic de l'Himalaya,	70	88.
Le Chimborazo,	65	80.

L'Académie remarquera que les hauteurs de ces montagnes gigantesques sont énoncées ici en hectomètres, et non pas comme il est d'usage, en toises ou en mètres, et moins encore en pieds..... Notre système métrique nous donne la facilité de choisir dans les dénominations, celle qui est le mieux appropriée à la grandeur qu'on veut désigner; par ce moyen on n'a jamais des chiffres trop nombreux à retenir; c'est ainsi qu'on peut employer, ce me semble, pour l'élévation de très petits objets, par exemple pour celle d'une verrue, le millimètre; pour celle d'une taupinière, le centimètre; pour celle d'un tumulus, le

décimètre; pour celle d'un mètre, le tertre; pour celle d'une montagne moyenne, le décamètre; enfin pour celle d'une montagne de première grandeur, l'hectomètre.

La comparaison des hauteurs aide les opérations de la mémoire. En effet, il est facile de se rappeler qu'en répétant dix fois la hauteur de Montmartre, on a celle des bains du Mont-Dore; en la répétant vingt fois, celle de l'hospice du Mont-Saint-Bernard, quarante-huit fois, celle du Mont-Blanc, et soixante-cinq fois, celle du Chimborazo, enfin soixante-dix-huit fois, celle de la plus haute montagne connue jusqu'à présent sur le globe.

Observations de M. Pentland sur ce mémoire.

Le dernier cahier des *Annales des sciences naturelles* contient un mémoire de M. Coquebert de Montbret sur quelques mesures de hauteur dans le Haut-Pérou, qui sont fondées sur une notice que je lui avais communiquée confidentiellement au mois de février de cette année 1828. Cette communication avait eu lieu par suite d'une conversation; elle ne devait servir à M. de Montbret que comme un memorandum tracé rapidement pour une notice particulière; j'observai même expressément dans la notice que les résultats des mesures ne devaient être considérés que comme des approximations, parce que je n'avais pas sous la main le détail de mes observations, et parce que les calculs sur lesquels mes

résultats se fondent, avaient besoin d'être revus soigneusement. J'ai par conséquent appris avec chagrin qu'une partie de mes observations, que je n'avais pu calculer qu'à la hâte dans des voyages pénibles, avait été publiée sans que j'en eusse été instruit d'avance.

Je me bornerai à rectifier une partie des erreurs contenues dans le mémoire en question, et à réfuter les conséquences qui, fondées sur des raisonnemens erronés, ont été déduites contre les résultats de mes mesures. Une des plus grandes objections contre la hauteur extraordinaire que j'attribue à quelques cimes des Cordillères du Pérou, consiste dans la supposition singulière que si la position de ces cimes était telle que mes observations astronomiques la donnent, leur élévation aurait dû exciter l'attention des marins qui naviguent dans le Grand-Océan, et arrivent dans les ports du Pérou, situés sous la même latitude.

Pour combattre ces conséquences, je n'ai besoin que de citer les faits suivans. La grande chaîne des Alpes péruviennes se partage entre le 14e et le 20e degré de latitude australe, en deux branches longitudinales. Ces deux Cordillères sont séparées par une grande vallée ou plutôt par un plateau dont la surface est élevée de 13,000 pieds (2,033 toises), au-dessus du niveau de la mer, et dont l'extrémité septentrionale est occupée par le fameux lac de Titicaca. Les rivages et les îles de ce lac doivent être considérés comme l'antique siège de la civilisation péru-

vienne, et comme le point central de l'empire des Incas. La Cordillère occidentale sépare le bassin du lac de Titicaca et la vallée du Desaguadéro des côtes du Grand-Océan, et offre un grand nombre de volcans encore en activité. Sa constitution géognostique est en grande partie volcanique, tandis que la Cordillère orientale des Andes consiste entièrement en roches de transition et à couches, telles que schiste de grauwacke, syénite, porphyre, grès rouge, marne et gypse salinifère, calcaire pénéen (*zechstein*) identique avec celui d'Europe, et un peu de calcaire oolitique.

Cette Cordillère orientale sépare le plateau ou la vallée du lac de Titicaca des immenses plaines ou savanes de Chiquitos et de Moros; elle forme en quelque sorte la ligne de partage entre les affluens du Rio Béni, du Madeira et du Paraguay, et les rivières qui vont se jeter dans le lac Titicaca et le Desaguadéro.

Cette Cordillère orientale des Andes du Pérou, atteint presque sans interruption depuis le 14e jusqu'au 17e degré de latitude australe, au-delà de la limite inférieure des neiges perpétuelles. Plusieurs de de ses cimes s'élèvent à près de 20,000 pieds (3,127 toises 5). Là se trouvent les pics les plus hauts que l'on ait encore essayé de mesurer dans les Cordillères. Les Nevados d'Illimani et de Sorata, dont M. Coquebert de Montbret a fait mention dans son mémoire, et qui surpassent de beaucoup toutes les cimes gigan-

tesques des Andes des provinces de Quito et de la Nouvelle-Grenade dans la Colombia, telles que le Chimborazo, l'Antisana et le Cayambé.

Le mont Illimani est situé dans la Bolivia, province de la Paz à 20 leguas à l'E. S.-E. de la ville de la Paz (16°, 29′, 32″ de lat. S. 48°, 32′ longit. à l'O. de Greenwich). De même que le Chimborazo, l'Illimani forme l'extrémité méridionale de la branche neigeuse de la chaîne orientale des Andes, à laquelle cette montagne appartient (V. note A). D'après mes mesures astronomiques, elle est entre 16°, 35′, et 16°, 39′ de lat. S. et entre 67° et 68° de longit. à l'O. de Greenwich; sa cime est divisée en quatre pics, dont la direction est presque du S. au N., et par conséquent semblable à celle du prolongement de toute la chaîne. Je n'ai pu mesurer que le plus septentrional de ces pics, et j'ai trouvé que sa hauteur est de 24,200 pieds (3,784 toises 3) au-dessus du niveau de la mer, ou 12,000 pieds (1,876 toises 5) au-dessus de la plaine où est la ville de la Paz. Mais un pic plus méridional, vu du lieu où j'étais placé, me sembla de 250 pieds (39 toises 1) encore plus élevé. Le mauvais temps m'empêcha de déterminer avec certitude cette différence entre la hauteur de différens pics (V. note B.)

La constitution géognostique de l'Illimani offre du grauwacke, du schiste argileux de transition et

du quartz; ces roches sont absolument identiques avec celles que l'on observe dans les vallées des Alpes de la Maurienne et de la Tarentaise en Europe. Ces roches schistoïdes sont traversées par un grand nombre de veines de quartz avec des pyrites et de l'or natif. Quelques-unes de ces veines, quoique à une hauteur de 17,000 pieds (2,658 toises 3), ont été exploitées par les anciens Péruviens, longtemps avant l'arrivée des Européens (V. note C).

Dans le prolongement septentrional de la Cordillère orientale, presque au point moyen de la branche neigeuse, s'élève au milieu d'un groupe de Nevados gigantesques, le mont Sorata, sous 15°, 30. de lat. S. Cette cime qui appartient également à la province de la Paz ,est située à l'E. du village de Sorata, lieu le plus considérable du partido de Larecaja. Sa plus grande hauteur est de 25,000 pieds (3,940 toises 6) au-dessus du niveau de la mer (1).

Ceci est le résultat d'une mesure trigonométrique que j'ai prise sur les bords du lac de Titicaca, à une hauteur de 12,760 pieds (1,995 toises 3); c'est aussi le résultat d'une détermination d'une partie de la vallée de Sorata, élevée au-dessus de la

(1) Ainsi le Nevado de Sorata serait de 590 toises plus élevé que le Chimborazo, et seulement de 86 plus bas que le Djavahir, la cime de l'Himalaya dont la mesure est la plus sûre. Différence du village de Lawala deux toises, et du Sorata 450 toises.

limite des neiges, et vue à peu de distance. Entre le 15e et le 17e degrés de lat. S. j'ai trouvé cette limite sur la pente de la Cordillère orientale des Andes du Pérou, rarement au-dessous de 17,000 pieds (2,717 toises 8) (1).

Toute cette Cordillère orientale, en allant vers le Nord jusqu'à 17° de lat. S. ou au moins, jusqu'à sa jonction avec les Andes de Vilcanota et de San Juan del oro, consiste entièrement en roches de transition, dont j'ai parlé plus haut. De ses flancs, sortent les nombreux torrens aurifères qui coulent vers le Rio Béni. Un de ces ruisseaux a, par les débris de roche tenant or, qu'il entraîne des montagnes et qu'il dépose, procuré à la petite vallée de Tipiani, dans le partido de Larecaja, le nom de *Dorado*, devenu si célèbre dans le Nouveau-Monde.

Le point le plus oriental de la côte du Grand-Océan, sous la même latitude que le mont Illimani, se trouve entre Quilca (16°, 41′ de lat. S.) et le Morro d'Aréquipa (16°, 30′ lat.), et entre les méridiens de 72°, 40′, et de 73°, 20′, à l'O. de Greenwich; en prenant la moyenne des observations astronomiques du capitaine Basile Hall, et du capitaine Alexandre Malaspina (V. note D). Comme j'ai démontré plus haut que le Nevado

(1) Résultat remarquable, puisque sous l'équateur à Quito, la limite des neiges est à 2460 toises. C'est probablement comme dans l'intérieur de l'Asie un effet du rayonnement de la chaleur sur les plateaux.

d'Illimani est situé entre 67 et 68° de longit. occid., il s'ensuit que le point le plus oriental de la côte maritime en est éloigné à distance horizontale de 5° 30′, ou en nombre rond de 330 milles nautiques.

Je suis très surpris de ce que le mémoire inséré dans les *Annales des sciences naturelles* puisse présenter contre l'exactitude de mes mesures une objection aussi légère que celle que j'ai citée, puisqu'un coup d'œil jeté sur la carte la plus ancienne et la plus incorrecte du Pérou, celle de la Cruz Olmedilla, ou sur la compilation d'Alcedo, qui a encore moins de valeur, aurait prouvé l'impossibilité d'apercevoir d'un point quelconque de la côte du Grand-Océan, la Cordillère orientale des Andes. Cette branche est séparée de la mer par la masse entière de la Cordillère occidentale, et celle-ci renferme aussi des cimes dont l'élévation est supérieure à celle du Chimborazo.

Notes et éclaircissemens.

A. Les montagnes neigeuses, au nord de la vallée de Cochabamba, sous la latitude de 17°, 23′, n'appartiennent pas proprement à la Cordillère orientale; elles font partie d'un dos transversal qui part de son flanc oriental et qui, après avoir filé de l'O. à l'E. à travers de la fertile province de Cochabamba, va toujours en s'abaissant. C'est dans cette partie basse de ce dos transversal que demeurent les

tribus des indiens Yuracaraes. Les montagnes se terminent et s'aplatissent dans la vaste plaine de Chiquitos. Ce dos transversal, ou cette rangée de montagnes transversales, est nommé par les indigènes la Cordillère de Cochabamba. Elle sépare la vallée de Gupaï el grande des rivières qui coulent vers le Béni et le Mamorè.

Entre le parallèle de l'Illimani et celui du 21e degré, la Cordillère orientale n'offre pas une seule cime qui entre dans la limite inférieure des neiges perpétuelles.

Les montagnes neigeuses, ou véritables Nevados, y manquent entièrement, quoique plusieurs cimes atteignent à la hauteur de 16,000 pieds (2,502 toises). Le Cerreo de Potosi, qui appartient à cette partie de la chaîne orientale, s'élève jusqu'à 16,080 pieds (2,514 toises 5).

Sous les 21° 15′ de latitude se trouve le Nevado de Chosolque, à 12 leguas au N. O. de Tupisa; mais au S. de ce parallèle, j'ai retrouvé plusieurs pics qui étaient couverts de neiges perpétuelles.

B. Ma détermination de la hauteur du Nevado d'Illimani se fonde sur une opération trigonométrique que j'ai faite sur les bords d'un petit lac, au pied de cette montagne. Au moyen de mon baromètre de Fortin, j'ai trouvé la plaine où est ce lac élevée de 15,951 pieds (2,494 toises 7) au-dessus du niveau de la mer. La longueur du lac fut d'abord

déterminée trigonométriquement avec un bon théodolite, et je mesurai les angles de la hauteur de la montagne, à l'extrémité du petit lac, à l'aide d'un beau sextant de Throughton, et d'un petit horizon artificiel. L'opération fut facile à exécuter, et les angles, de la hauteur de la cime à l'extrémité de la base, étaient de plus de 22 degrés. Dans le calcul des mesures, j'ai compté un vingt-cinquième de l'arc pour l'effet de la réfraction; mais j'ai des motifs de croire que dans une atmosphère si rare, où à midi le thermomètre centigrade marquait 6°, et le baromètre se soutenait à 431^{mm} 75, l'effet de la réfraction terrestre a été estimé trop haut. Dans ce cas l'élévation de la montagne serait encore plus considérable que je ne l'ai donnée. La partie la plus haute de l'Illimani, à laquelle je suis parvenu, est à 19,000 pieds (2,971 toises 1) au-dessus de la mer. Il me fut impossible de monter au-delà, non pas tant à cause de l'extrême rareté de l'air, qu'à cause du très grand nombre de fentes qui coupent le glacier, car il y en a dans cette portion des Andes. Je fus aussi empêché par une tempête furieuse qui poussa contre moi une énorme quantité de neige tombante: je perdis ainsi l'espérance que j'avais conçue d'établir mon baromètre sur la cime de l'Illimani.

C. Un trait particulier et remarquable, caractérise la constitution physique des habitans primitifs de cette région de l'Amérique méridionale : c'est

qu'ils ont un penchant bien marqué à vivre dans la plus haute partie de la chaîne des Andes, et ce qui est encore plus, d'exploiter les mines à cette élévation, autant que leurs forces le leur permettent. Le Cerro de Descuelga, situé à la pente septentrionale de l'Illimani, consiste en schiste argileux de transition, dans lequel se trouvent des filons et des débris innombrables de quartz tenant or. La partie N. O. du Cerro de Descuelga est écroulée presque verticalement, et cependant remplie de crevasses et de petits trous, d'où les Péruviens, long-temps avant l'invasion des Espagnols, ont retiré une grande quantité de minérai d'or. Plusieurs de ces ouvertures artificielles *(bocas minas)* sont placées à une hauteur de 16,600 pieds. Dans d'autres parties du Haut-Pérou, j'ai été comme vous étonné de l'élévation prodigieuse des travaux des mines. Le Cerro de Potosi est à 16,080 pieds (2,514 toises 5) au-dessus de la mer, et cependant toute cette montagne est percée jusqu'à son sommet de puits et de galeries. Les ouvertures de la mine de San Miguel et de Pomacé dans le Pérou, province de Lampa, sont à une plus grande élévation, tout près de la limite inférieure des neiges perpétuelles.

Les habitations humaines les plus élevées entre les 14° et 18° degrés de latitude australe dépassent presque 15,500 pieds (2,423 toises 8). On trouve de petits villages et des maisons de poste à 14,400

pieds (2,251 toises 8). Je puis citer, par exemple, la maison de poste de Pati (16°, 5′, 30″ de lat.), et celle d'Apo (16°, 11′, 00,), dans la Cordillère entre Aréquipa et Puno. Parmi les villages situés jusqu'à 14,275 pieds (2,222 toises 7), je vais en nommer quelques-uns : Tacna, au pied du volcan de Chipicani, vers le S. O. (17°, 51′ lat.), entre Tacna et la Paz. Les villes les plus peuplées du Pérou sont bâties à plus de 12,800 pieds (2,001 toises 6) d'élévation. Voici plusieurs lieux dont j'ai déterminé la hauteur: faubourg S. E. de la ville de Potosi, nommé *Pampa del ingenio*, 13,700 pieds (2,142 toises 3); Oruro, 12,442 pieds (1,945 toises 6); la Paz, 12,195 pieds (1,912 toises 6); Puno, 12,832 pieds (2,006 toises 6); Chuquisaça, 9,332 pieds (1,459 toises 3); Chucuito, 13,030 pieds (2,037 toises 3). Il suit de cet exposé que les parties habitées du globe les plus élevées, se trouvent dans le Haut-Pérou, et que non-seulement des maisons isolées, mais des villages entiers et des villes très peuplées, atteignent à la hauteur de la plaine habitée d'Antisana, dans la province de Quito, où vous avez fait vos observations magnétiques (1).

Les plantes phanérogames que j'ai observées le plus haut, appartiennent aux familles des graminées et des composées. Sur la pente de l'Illimani elles arrivent à 15,500 pieds (2,423 toises 8), et sur celle du

(1) L'hacienda d'Antisana est à 2,104 toises d'élévation, et la petite ville de Micui-Pampa à 1,857 toises. H-T.

Cerro de Potosi à 15,700 pieds (2,456 toises 3).

L'agriculture ou du moins la culture des végétaux a lieu jusqu'à une hauteur de 14,000 pieds (2,189 toises 3). Le seigle, les pommes de terre, le quinoa, le maïs, les haricots et même le froment de l'ancien monde, croissent très bien sur les bords du lac de Titicaca, de même que dans les îles qu'il renferme, presque jusqu'à une élévation de 13,000 pieds (2,032 toises 3). Le maïs que ces îles produisent est très renommé.

D. M. Coquebert de Montbret doit s'être mépris lorsqu'il m'a fait dire que le Nevado d'Illimani est situé entre la ville d'Aréquipa et le bassin du lac de Titicaca. Afin de rectifier cette erreur, je vais donner une notice succincte sur la position de la ville d'Aréquipa.

Aréquipa, aujourd'hui la seconde ville du Pérou, et une des plus belles de toute l'Amérique méridionale, est située au milieu d'une vallée fertile arrosée par le Rio de Aréquipa, et le Rio de Inchocajo, sortant tous deux de la chaîne des Andes qui s'élève à peu de distance. Vers l'est et le nord-est, la vallée d'Aréquipa est fermée par des montagnes couvertes de neiges perpétuelles, qui appartiennent à la Cordillère occidentale. Le pic central de ce groupe de Nevados, est le fameux volcan d'Aréquipa. Sa forme, son aspect majestueux et sa hauteur absolue, le placent à côté du Cotopaxi de la province de Quito. Sa cime est à plus de 18,000 pieds (2,814 toises 7), au-

dessus du niveau de la mer. A l'ouest et au sud-ouest d'Aréquipa, la vallée où cette ville est située est séparée de la côte maritime par une rangée de collines trachytiques basses, et une grande plaine aride, dans laquelle le grès rouge est superposé à la syénite et à des masses d'amphibole.

La moyenne de mes nombreuses observations de latitude et des hauteurs méridiennes et circum-méridiennes, d'Achernar A et B du Centaure, placent la maison du consul britannique à Aréquipa, par 16° 23′ 58″. Par le moyen de deux bons chronomètres et de plusieurs séries de distances lunaires, j'ai déterminé la longitude à 71° 15′ à l'ouest de Greenwich. Des mesures barométriques me donnent pour la hauteur de la grande place d'Aréquipa, au-dessus de la mer, 7,793 pieds (1,219 toises 4). Le canton qui l'entoure est entièrement volcanique, cependant le grès rouge fait la base de cette partie de la chaîne des Andes, et sert de base aux matières volcaniques brisées et entassées. Les cônes volcaniques qui ont rejeté toutes ces matières, ont percé le grès rouge. Ici comme partout dans la chaîne des Andes péruviennes, le grès rouge est caractérisé par des couches horizontales de gypse fibreux, de sel gemme et de minérai de cuivre qu'il contient, ainsi que par des couches horizontales de calcaire magnésien (*zechstein*), qu'il soutient (1).

(1) Il y a dans la lettre de M. Pentland *New and Red Sandstone*, que j'ai traduit, non par grès bigarré, mais par

E. La montagne la plus haute de la Cordillère occidentale, est le cône ou plutôt le dôme trachytique, qui s'élève majestueusement au-dessus de la vallée de Chuquibamba, au nord d'Aréquipa. La hauteur de cette cime est de 22,000 pieds (3,440 toises 2). Par sa forme et sa structure géognostique, ce dôme ressemble beaucoup au Cayambé; il semble, comme ce dernier, consister en une grande masse de trachyte, et de même il paraît qu'il lui manque un cratère. Plus au sud, entre les parallèles d'Arica et de Rio de Loa, on aperçoit plusieurs cônes volcaniques gigantesques. Les Nevados de Gualatiéri et de Sahuma ou Sehama, semblent ne pas le céder en hauteur au Cerro de Chuquibamba.

Le volcan de Gualatiéri, dans la Bolivia, province de Carangas, s'élève sur un plateau de grès rouge, riche en minéraux contenant du cuivre. Le cône pénètre dans la région des neiges perpétuelles, et par sa configuration géométrique, je pourrais presque dire régulière, offre l'aspect le plus imposant dont il soit je crois possible de jouir dans toute la chaîne des Andes du Pérou. Son cône est tronqué et fait soupçonner l'existence d'un cratère très profond et très grand. En tout temps il sort de sa cime de la fumée et des vapeurs et même des flammes, suivant le témoignage

grès rouge (*todtes liegende*). On voit clairement par le passage en question, que M. Pentland partage l'opinion qui considère le grès bigarré, le zechstein et le todtes liegende comme une formation de grès. H-T.

des Indiens qui habitent le village de Turco, au pied du volcan. Les deux sommets coniques du volcan de Saguma montrent la même régularité de forme que le Gualatieri. Ils sont composés également de trachyte et de conglomérat trachytique. Entre les cônes de Saguma et le parallèle de Tacora (17°, 51′), s'élèvent encore plusieurs autres montagnes volcaniques, dont quelques-unes atteignent à une hauteur de 2,000 pieds. Le village de Tacora offre le groupe d'habitations humaines les plus élevées du globe; il est situé dans une vallée qui sépare deux de ces cônes volcaniques gigantesques. Au N. E. de Tacora on rencontre le Nevado de Chipi-cani, sur le flanc oriental de la cime duquel un cratère s'est ouvert. Plus loin, une colline basse montre les restes d'un volcan éteint, véritable solfatare dont les vapeurs sont condensées dans les eaux du Rio Azufrado. Cette rivière ou plutôt ce torrent, est fortement imprégné de sulfate de fer et de sulfate d'alumine. Il a sa source dans la solfatare même, et en coulant dans la vallée vers la mer, il détruit partout la vie animale sur ses bords, de même que le Rio Vinagro, près de Popayan, que vous avez décrit; il ne nourrit aucun poisson.

Ce qui me paraît un fait géognostique extrêmement remarquable, c'est que dans nulle partie de la région volcanique de la chaîne des Andes, que j'ai examinée au Chili et au Pérou, je n'ai trouvé de traces de laves basaltiques et pyroxèniques. Les conglomérats

trachytiques et les trachytes avec des grains de quartz, sont les formes ordinaires sous lesquelles les masses volcaniques d'origine récente se présentent. Par contre, les pechstein trachytiques, les obsidiennes et autres produits volcaniques vitrifiés qui sont si communs dans les autres parties du monde, sont comparativement très rares au Pérou et au Chili.

Je suis occupé dans ce moment à rédiger pour la société géologique de Londres, un mémoire sur les roches de la chaîne des Andes du Pérou. Elle servira à jeter du jour sur de nombreuses collections de minéraux que j'ai recueillis dans cette contrée, entièrement inconnue des géologues. Je dessinerai en même temps plusieurs profils de coupes longitudinales et transversales des Andes, entièrement d'après l'échelle que vous avez adoptée dans votre atlas géographique et géognostique de la Nouvelle-Espagne. Mes profils de montagne ont pour base, comme les vôtres, des mesures barométriques. Mais je ne projette pas d'entrer actuellement dans un grand détail sur la série des formations; je ne m'en occuperai qu'après vous avoir envoyé des copies de mes profils, ce qui, je l'espère, aura lieu dans quelques semaines.

Si vous aviez le dessein de préparer bientôt une nouvelle édition de vos *Monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, je serais en état de vous communiquer des notices curieuses sur les ruines des antiquités de Titicaca, de Tia Huanaco et du Desa-

guadero; elles sont des premiers temps de la civilisation péruvienne. J'ai dessiné plusieurs vues et des plans des plus remarquables de ces restes d'architecture.

Durant mon séjour dans la république de Bolivia, j'ai fait plusieurs tentatives pour obtenir des renseignemens exacts sur le sort de votre ami et compagnon de voyage, l'infortuné Bonpland, mais pendant long-temps elles ont été sans succès; enfin, je reçus du docteur Redhead, médecin anglais, qui demeure à Salta, une lettre par laquelle il m'apprenait qu'il avait été plus heureux que moi. Après tout ce que vous avez fait pour délivrer et adoucir le sort de votre ami, vous lirez avec satisfaction l'extrait de la lettre du docteur Redhead, que je vous envoie.

Elle est datée de Jujuy, 10 décembre 1827.

« Les dernières nouvelles que j'ai eues de madame Bonpland sont d'Arica, où elle avait abordé, afin d'essayer de pénétrer dans le Paraguay. Il y a peu de temps, il arriva ici un habitant de Cochabamba, que le docteur Francia, dictateur du Paraguay, a mis en liberté après une captivité de quatre ans, et il lui a permis de retourner dans sa patrie. Lorsqu'il quitta le Paraguay, M. Bonpland était en très bonne santé. J'espère que vous communiquerez aussitôt que ce sera possible, cette information à M. le baron de Humboldt. Il m'a été absolument impossible d'en apprendre davantage sur la manière de vivre du savant français. Vous savez que dans le

Paraguay, soumis à un régime despotique, il y a du danger à prendre beaucoup de renseignemens sur les prisonniers. Don Pablo Soria, qui descendit en bateau le Rio Verméjo, a non-seulement été arrêté, il est de plus retenu prisonnier très étroitement. »

J'ai reçu, ajoute M. Pentland, une lettre d'un officier anglais qui a traversé la chaîne des Andes depuis Truxillo, sur la côte du Pérou, jusqu'à Moyabamba. Dans ce dernier endroit, il s'embarqua sur une rivière qui va tomber dans le Rio Guallaga, et par celle-ci il arriva dans le fleuve des Amazones, qui le conduisit à Para au Brésil. C'est peut-être la navigation la plus difficile en partant de Moyabamba, qui ait été entreprise depuis le temps de la Condamine, dans ce monde de rivières (1).

Votre frère, M. le baron G. de Humboldt, que j'ai eu le bonheur de voir plusieurs fois à Paris chez M. Cuvier, vous parlera de quelques crânes humains qui semblent jeter une lumière remarquable sur l'histoire physique des habitans primitifs de l'Amérique méridionale. J'ai trouvé ces crânes sur les bords du lac de Titicaca, dans des tombeaux péruviens très anciens. Ils offrent la plus singulière configuration que l'on ait encore observée dans la race humaine. Dès que je serai de retour à Londres, je vous expédierai à Berlin des moules en plâtre de ces crânes, et je vous

(1) Il est très probable que M. Pentland veut parler ici du voyage de M. Maw, dont nous avons donné l'extrait dans le cahier précédent.

prie de vouloir bien les offrir en mon nom à l'académie des sciences de cette ville.

J'ai vu ici dans les mains de M. Brué, géographe, une grande carte que vous avez projetée pour développer vos idées sur la direction, les divisions et les nœuds de la Cordillère des Andes. J'apprends que ce grand travail, terminé depuis long-temps, n'est pas encore publié. Oserai-je vous prier de vouloir bien recommander le plus tôt que vous pourrez, qu'il m'en soit communiqué une copie.

Je vous envoie aujourd'hui au nom de vos amis du Pérou, le premier cahier d'un journal mensuel que MM. Rivero et Pierola commencent à publier à Lima, sous le titre de *Memorial de ciencias naturales y de industria nacional y estrangera*. Le mémoire sur le singulier engrais de fiente d'oiseau (*guano de pajaros*), contient beaucoup d'erreurs, que je crois devoir corriger ici. Avant de vous remettre ces corrections, je veux joindre à ma lettre un extrait du mémoire de M. Rivero. Les chimistes savent que j'ai apporté en Europe cette substance remarquable qu'on nomme *guano*. MM. Klaproth et Vauquelin l'ont analysée presque en même temps. Aux analyses sont annexées mes conjectures géognostiques sur l'origine et l'accumulation des couches de guano.

Mémoire sur la nature et l'usage du guano au Pérou, par don Mariano de Rivero.

La province d'Arequipa, notamment les environs

de Guanasujanto, d'Aragua et de Nueva Gales, se distinguent de tout le reste du Pérou par leur goût pour une culture soignée. Une espèce de fiente d'oiseau que les habitans nomment *guano de iquique* ou *guano de pajaros*, est la base de l'industrie de tous ces cantons. On ne sait rien de certain sur l'origine de l'emploi de cet engrais, mais suivant la tradition des Indiens, elle remonte aux premiers temps des Incas. Aussitôt que la terre était dépouillée de bois, elle commençait naturellement à perdre sa force productive, et à s'appauvrir de matières sujettes à se corrompre. L'homme fut par conséquent obligé de chercher à employer de la fiente de quadrupèdes, des poissons pourris, ou le guano des îles du Pérou. Pendant long-temps l'on a été indécis sur la question de savoir si le guano est une production minérale, ou s'il n'est que le résultat de l'entassement d'excrémens d'oiseaux de mer. La première opinion est appuyée par l'observation que depuis des siècles on en a retiré de petites îles une quantité si énorme, que l'on ne peut concevoir quel nombre d'années aurait été nécessaire pour que l'accumulation de nouvelle fiente d'oiseau formât de telles masses ; d'ailleurs, le guano contient une portion très considérable de fer rouge oxidé, qui est très reconnaissable, etc. Mais l'analyse chimique et d'autres circonstances, démontrent clairement son origine animale. Le guano répand une odeur d'ammoniaque désagréable il contient de l'acide urique, du phosphore, de l'acide oxa-

lique et de la soude. Sa couleur est plus ou moins rouge, selon qu'il est exposé à l'atmosphère. La fiente blanche et fraîche (*guano blancó*), qui est tous les jours déposée sur le sol rocailleux, devant nos yeux, par une quantité innombrable d'oiseaux de mer et de rivage, a entièrement la même composition chimique que le vieux guano que l'on ramasse sur les îles pour servir d'engrais. Si le guano était une production minérale, on le trouverait quelque part dans l'intérieur de la terre, quand même ce ne serait qu'en couches très-minces, à une grande distance de la côte. Au contraire, il est incontestable que dans les fosses à guano des îles, on a rencontré à de certaines profondeurs des restes desséchés d'oiseaux de mer, et même des instrumens tranchans des anciens habitans. Il est également certain, ainsi qu'on l'a observé dans l'île Torrecilla, que la fiente d'oiseau blanche, quand elle est fraîche, devient de même rouge avec le temps.

Il y a trois variétés de guano, le rouge, le brunâtre et le blanc (*guano rojo*, *perduzco y blanco*). Le premier et le second se trouvent dans les îles de Chincha, à peu de distance de Pisco, dans celle d'Ichique et dans le Cerro del Pabellon de Pica. Le premier guano fut tiré de l'île d'Ichique, et voilà pourquoi cet objet important de commerce porte au Pérou le nom de cette île, qui est située à 400 varas de distance du port d'Iquique. La petite île a environ 800 varas de lon-

gueur, et 200 de largeur; maintenant les fosses de guano y sont épuisées. Il y a plus de trente ans, le pilote Reyes découvrit du guano dans le Pabellon de Pica, montagne qui est près de la côte, à un tiers de leguas du village du même nom, et à un huitième du port de Mollendo. Cette montagne est très haute, toute la partie inférieure de sa pente que la mer baigne, consiste en guano; la partie opposée en grès et en galets *(cascajo)*. En commençant à creuser une mine d'argent dans le grès, on ne trouva pas à mesure que l'on s'enfonçait, la moindre trace de guano: les dunes voisines des deux côtés du Pabellon de Pica, sont composées de sable pur, qui poussé par le vent, s'entasse sur le guano à une élévation considérable. Sur le Cerro del Pabellon, le guano occupe une étendue d'un quart de mille de longueur, et de 300 varas en hauteur. Quand on l'exploite, on enlève d'abord la couche de sable supérieure, puis on fait des excavations profondes. On trouve aussi du guano à Punta de Lobos, au sud, et à près de trois leguas du Cerro del Pabellon; mais il est difficile de l'y obtenir, parce que la mer n'y offre qu'un mouillage dangereux. Les Huatocondes et les Gullaguas connaissent aussi le guano dans un endroit éloigné de huit leguas de Punta de Lobos. Au cap Paquisca, il est très abondant, et de bonne qualité pour l'agriculture. La troisième variété, qui est très recherchée à cause de sa pureté, et suivant l'expression des

laboureurs, à cause de sa vertu rafraîchissante pour la terre, se ramasse sur toutes les îles voisines de la côte, telles que les îles de Lagarro et Animas, à peu de distance d'Ilo; les îles de Margarita, de Jésus et de Ilay, près du port d'Ilay; les îles de la Braba et de la Mansa, sur la côte de Cocorea; les îles de Hornillos, etc. Dans toutes ces îles, notamment sur les rivages élevés, on fait la récolte du guano de la manière la plus maladroite. Le prix du guano varie suivant les espèces. Le rouge et le brunâtre, comme les plus communs, coûtent dix réaux de plata, ou un quart de piastre la fanega de dix arrobes. Le guano blanc est plus cher, parce qu'il est plus rare; la fanega se paie dans le port de Mollendo deux piastres, et même sept piastres en temps de guerre.

Des milliers d'années ont dû s'écouler pour que des oiseaux de rivage, du genre de la grue et du flamingo, qui s'arrêtent pendant la nuit sur la côte et sur les îles, aient pu déposer de si prodigieuses couches de leurs excrémens. Mais dans ces cantons, et cette circonstance explique en quelque sorte un phénomène si extraordinaire, on aperçoit souvent des milliers d'oiseaux rassemblés en volées épaisses qui ont plusieurs milles de longueur. Les couches de guano sont peut-être plus anciennes que la dernière grande inondation de notre planète. Aux îles d'Ilay et de Jésus, on observe que dans les années où il s'y rassemble un très grand nombre

d'oiseaux, on peut retirer 400 à 500 fanegas, ou deux quintaux et demi, poids espagnol, de *guano bianco.* Depuis quelques années, le produit du guano a été très médiocre; on donne pour cause de cette diminution, la chaleur et la sécheresse extrême des derniers étés, le manque de nourriture que les oiseaux ont souffert, et le dérangement occasioné par les hostilités, les canonnades et même la seule présence de tant de bâtimens de guerre entre la côte et les îles. Les propriétaires de fosses de guano *(la guanera)* dans l'île de Jésus, obtinrent dans le temps de la domination espagnole un décret du roi *(cedula réal)* portant défense à tout navire de jeter l'ancre dans ces parages. On a remarqué qu'au grand détriment des guaneros, depuis que le port d'Ilay a été déclaré port libre, les îles voisines fournissent à peine 100 fanegas de guano annuellement.

L'emploi du guano en agriculture, exige beaucoup de précaution. Les cultivateurs d'Aréquipa savent très bien que lorsqu'ils ont versé autour d'une plante une poignée de guano, comme engrais, il faut nécessairement qu'ils l'arrosent le lendemain, parce que s'ils négligeaient de le faire, l'action extrêmement énergique de cette substance deviendrait corrosive et brûlerait le végétal. Souvent on ouvre dans les champs *d'aja et de cebollos* (piment et oignons), de petites rigoles que l'on remplit immédiatement d'eau, dès que l'on y a répandu le

guano. Cet engrais double le produit des *papas* (pommes de terre) et du maïs. Les particules qui composent le guano étant maintenant connues, on pourrait essayer si l'urine des quadrupèdes ou de l'homme, mêlée d'une certaine quantité de chaux ou de plâtre, ne remplacerait pas le guano, qui devient de jour en jour plus rare. Mais avant tout, le gouvernement devrait, pour favoriser l'engrais par le guano *(el guanear del terreno)*, punir les gens qui chassent les oiseaux des îles à guano, et empêchent ainsi la reproduction naturelle d'une chose si importante pour l'agriculture.

Le port de Mollendo emploie actuellement au commerce du guano six petits navires, dont chacun fait annuellement neuf voyages : le produit total paraît s'élever à 25,000 fanegas. Umate, Carumas et Puquina, sur la côte de Cocotea, fournissent tous les ans 6,000 fanegas; si pour deux navires de Chancy, on compte 5,000 fanegas et autant pour Arica et Tarapaca, il en résultera que le commerce du guano s'élève aujourd'hui à 40,000 fanegas par an. M. le baron Humboldt, à son retour d'Amérique, remit aux célèbres chimistes français Fourcroy et Vauquelin, une bouteille de guano pour l'analyser; on trouve dans les *Mémoires de l'Institut*, le résultat du travail de ces savans. Dans une nouvelle analyse, j'ai trouvé, de plus que ces chimistes, du sel ordinaire et du fer muriaté. Le sel ordinaire se manifeste même dans le guano blanc, qui, étant plus

frais et ne s'étant pas encore décomposé, a une odeur peu désagréable. Il n'est pas mêlé de sable, et contient une petite portion de fer. Dans le département d'Aréquipa on emploie présentement 14,000 fanegas de guano, qui sont tirées entièrement du port de Mollendo, éloigné de 30 leguas. Dans le voisinage d'Aréquipa, on ne fume avec le guano que les papas et le maïs; l'emploi de la fiente d'oiseau est bien plus considérable dans la province de Tarapaca, surtout dans les vallées de Tambo et de Vitor, parce que l'on y fume avec le guano toutes les espèces de céréales, de plantes potagères et d'arbres fruitiers; en un mot tous les végétaux, à l'exception de la canne à sucre. La proportion de la consommation du guano dans les provinces d'Aréquipa et de Taracapa, est pour la même surface de terrain, comme celle de trois à cinq. Nous remarquons ici que les papas fumés avec du guano, dans les environs d'Aréquipa, produisent quarante-cinq, et le maïs trente-cinq pour un. Dans le même canton on a obtenu du froment, même sans guano, et seulement en se servant du fumier de cheval, dix-huit grains pour un (1).

(1) Extrait du recueil périodique intitulé *Memorial de ciencias naturales y industria*, etc. (T. I, n° 1, décembre 1827, p. 31 à 40.

Observations de M. Pentland sur les espèces d'oiseaux auxquelles on attribue le guano.

Etant en 1827 à Arica, sur la côte du Pérou, je me donnai beaucoup de peine pour déterminer avec exactitude les espèces d'oiseaux qui fréquentent en plus grand nombre les côtes et les îles rocailleuses du voisinage, et auxquelles on peut attribuer la plus grande partie du guano.

M. Rivero se trompe en nommant les genres *ardea* et *phoenicopterus* (héron et flamant). Ces oiseaux y sont précisément les plus rares et ne s'y rencontrent jamais en grandes troupes. Je ne prétends pourtant pas dire qu'ils ne contribuent nullement à former les couches de guano; ils y coopèrent comme beaucoup d'autres oiseaux maritimes de cette côte, d'une manière peu remarquable. Les oiseaux qui s'y voient en plus grande quantité, sont deux espèces de cormorans (*onocrotalus*), et le pélican ordinaire des côtes du Grand-Océan. Un des deux cormorans n'a certainement pas été décrit. Ces oiseaux couvrent par millions tous les rochers des îles désertes qui sont voisines de la côte du Pérou, et vous-même savez par expérience que l'on peut, sans exagération, se servir de cette expression. Les îles d'Iquique et de los Pescadores, au nord du Callao, et même les Hormeijas, paraissent quelquefois entièrement noires, à cause de la multitude des cormorans qui s'y reposent. Le pélican est plus rare, mais je l'ai vu, en troupes très

considérables, couvrir plusieurs des petites îles. Cet oiseau, qui vit en société, passe seulement la nuit sur ces îlots rocailleux et déserts; comme ils ne sont que très peu éloignés de la côte du Pérou, les oiseaux gagnent dans le courant du jour le continent, afin d'y chercher leur nourriture. Au commencement de la nuit on les voit retourner par volées innombrables sur les îles.

VOYAGE
EN NORVÈGE,
DANS UNE PARTIE DE LA SUÈDE,
ET
DANS QUELQUES ILES DU DANEMARK,

PAR DERWENT CONWAY (1).

L'auteur de ce voyage voulant voir les pays étrangers, choisit les contrées du nord de l'Europe, plutôt que l'Italie ou la Suisse, parcourues tous les ans par des troupes d'observateurs et de désœuvrés. Il pensait avec raison que la Norvège lui offrirait plus d'objets nouveaux. Il s'embarqua donc, et en peu de temps un vent favorable l'eut transporté sur les rives méridionales de la péninsule scandinave. Voici comme il décrit la manière de vivre du pays qu'il venait visiter.

« Dès sept heures du matin ou plutôt, le café était prêt dans la salle à manger. Chacun en buvait deux petites tasses, mais on ne mangeait ni pain, ni aucune autre chose. Vers huit heures et demie, le déjeûner était servi; il consistait en grosse viande

(1) *Personal narrative of a journey through Norway, part of Sweden and the islands and stats of Denmark.* Edinbourg, 1829. — 1 vol. in-8°.

froide et en gibier, tranches de saucisses de diverses sortes, pain, vieux fromage de Norvège, beurre, poisson mariné, café, vin et eau-de-vie de Cognac. Il y avait trois espèces de pain; le pain aigre ordinaire du pays, que tout le monde aime beaucoup; un pain de seigle d'un goût douceâtre, assaisonné de graine de carvi, qui me semblait très bon; enfin du pain de froment, que l'on cuit une fois par semaine. Toutefois, la famille ne mangeait de ce dernier que lorsqu'elle recevait des personnes qui y étaient habituées, ce qui n'arrivait pas souvent; l'usage de ce pain ne passe pas pour un luxe; on préfère universellement le pain de seigle. Les viandes pour le déjeûner sont coupées en tranches très minces, que l'on place entre deux tartines de beurre.

« Le dîner était servi à une heure; c'est un repas très ennuyeux en Norvège, parce que l'on ne pose sur la table qu'un seul plat à la fois. Voici l'ordre des mets : d'abord et invariablement, la soupe; dans la cuisine norvégienne, c'est un article d'une recherche extrême; on fait toutes sortes de soupe; il y en a de viande, et spécialement de gibier; de plantes potagères seules, de plantes potagères et de viande, enfin de poisson. C'est dans cette dernière, qu'un bon cuisinier épuise toute sa science. Dans toutes les espèces de soupe on met des boulettes faites de biscuit dur auquel on mêle du beurre, d'œufs battus, de lait et de muscade. Un Norvégien trouverait que la soupe n'est pas mangeable, si elle n'était

pas garnie de ces boulettes. Si la soupe a été à la viande, on sert ensuite le poisson; mais si l'on a mangé de la soupe au poisson, elle est suivie du rôti, accompagné d'une grande diversité de plantes potagères, de cornichons et autres choses confites au vinaigre. Parmi les premières, il y a ordinairement des pois cuits d'une manière particulière, et des choufleurs étuvés à la crême et apprêtés avec de la muscade. Toutes les plantes potagères sont préparées pour la table avec beaucoup d'art; on ne les voit jamais sous leur forme naturelle. La crême est la sauce universelle, et indépendamment de la muscade on y mêle d'autres assaisonnemens. Il y a toujours sur une table norvégienne une variété remarquable de choses confites au vinaigre. Après le rôti, vient le gibier; il n'y en a jamais moins de deux sortes; généralement un ragoût de quelque espèce de canard sauvage, et un autre de faisan ou de bécasse. Les pouddings et la pâtisserie ne sont pas très en vogue, mais on apporte différens petits gâteaux sucrés en même temps que le dessert, qui en été est composé de toutes sortes de fruits, à l'exception des pêches, pour lesquelles il faudrait un climat plus tempéré que ne l'est celui de ce pays.

« Aussitôt après le dîner on verse le café. A six heures on boit du thé, et à neuf heures on se remet à table pour le souper. En Norvège, ce repas est toujours aussi substantiel que le dîner, et consiste à peu près dans les mêmes mets. Je n'y ai pas observé une grande différence; c'était également du lièvre

rôti, du mouton, du poisson et des plantes potagères.

« Quant à moi, la cuisine norvégienne me semble détestable. Tout nage dans la crême ou dans le beurre; à mon avis cette addition désagréable gâte la viande et les légumes, et je crois que tout étranger qui voyage en Norvège conviendra que pendant quelque temps après son arrivée dans ces pays, son estomac est dérangé, et que fort souvent il essuie une attaque de maladie bilieuse. »

Néanmoins, la manière d'accommoder les pois obtient l'approbation de M. Conway. « Au lieu de les faire cuire dans une quantité d'eau et de les égoutter ensuite, les Norvégiens ne mettent dans la casserole qu'autant d'eau qu'il en faut pour les empêcher de brûler, et y ajoutent un peu de beurre et de sel et de petites carottes coupées en tranches; on ne fait rien égoutter, tout est servi sur le même plat. Je préfère cette méthode d'apprêter les petits pois, à celle qui est usitée en Angleterre, et à celle de France, pour les petits pois au sucre. »

Manger et boire est la grande affaire des Norvégiens, la seule occupation de plusieurs d'entre eux, et la jouissance principale de tous; voilà pourquoi la condition des femmes est plus désagréable en Norvège que dans les autres pays de l'Europe. « J'ai entendu une dame anglaise, mariée et établie en Norvège, dire, non pas d'après sa propre expérience, mais d'après ce qu'elle voyait autour d'elle, qu'elle ai-

merait mieux être servante en Angleterre que *frou* (dame), en Norvège.

« Même dans les rangs les plus élevés, les femmes sont esclaves; plus la maison est considérable, plus le joug est pesant; c'est précisément l'opposé de ce que l'on voit en Angleterre. Quel que soit le nombre de domestiques d'une maison norvégienne, on ne leur confie entièrement aucune chose; la maîtresse de la maison est la principale ménagère, la blanchisseuse en chef, la cuisinière en chef. La cuisinière n'a pas la direction des grandes opérations de son département; son emploi se borne à celui de ce que nous appelons en Angleterre un marmiton femelle. Quand une dame est assez heureuse pour avoir de grandes filles, ses occupations sont un peu diminuées. Dans une maison où j'allais fréquemment, les deux demoiselles ou *fröken* (1), nom donné en Norvège et en Suède aux demoiselles de qualité, avaient alternativement leur semaine de service à la cuisine; du moins elles y passaient la moitié du jour; celle de laquelle c'était le tour de s'acquitter de ce devoir, ne s'asseyait pas à table avec le reste de la compagnie. Elle ne paraissait que lorsque le dîner était à peu près fini, et l'on reconnaissait à la teinte de ses joues qu'elle avait été long-temps devant le feu.

« Les obligations des femmes ne se bornent pas à faire cuire les mêts. Les demoiselles, s'il y en a, apportent les plats; à leur défaut c'est la maîtresse

(1) Prononcez *freuken*.

de la maison qui prend ce soin. Elles donnent les assiettes, essuient les couteaux, et en un mot, font tout ce qui est exécuté ailleurs par les domestiques. En Norvège, les domestiques ne paraissent que très rarement dans la salle à manger; on croirait manquer de respect envers ses hôtes, si on les faisait servir par des valets. Dans une maison où nous allions quelquefois, et où il n'y avait pas de demoiselle, deux filles de fermier habillées très proprement aidaient la maîtresse de la maison à faire le service. Une dame norvégienne pourrait être citée comme un modèle pour les domestiques anglais. Elle est sans cesse occupée à faire le tour de la table, examinant ce dont chaque convive a besoin, pour le lui donner; en général elle ne dîne pas avec le reste de la compagnie; elle mange, soit avant que le repas soit mis sur table, soit après qu'il a été enlevé: il y a dans tout cela peu de l'agrément d'un dîner anglais; mais un usage de tous les jours finit par n'être plus trouvé extraordinaire.

« Une dame norvégienne a encore d'autres fonctions que celles de préparer le dîner et de servir les convives; fonctions qui s'éloignent encore plus de celles que nous sommes habitués à assigner aux femmes. Plus tard, et dans une saison différente, j'entendis une demoiselle refuser l'invitation d'aller passer une semaine à la campagne, parce que, dit-elle, c'était le temps de tuer le bétail. Que penserait-

on en Angleterre, d'une demoiselle qui aurait recours à une excuse de ce genre. Mais ceci a besoin d'explication. A la fin de l'automne, lorsque l'on attend le commencement de l'hiver, un ménage norvégien, surtout s'il habite à une certaine distance d'un marché, devient le théâtre d'une activité et de préparations extraordinaires. C'est alors que l'on fait les provisions d'hiver; et d'abord il faut pour cela tuer beaucoup d'animaux; ensuite viennent les opérations de saler la viande, d'apprêter les différentes espèces de saucisses et de boulettes de viande pour la soupe, des boudins noirs et des boudins blancs, etc. Il faut que les viandes soient râpées, battues, assaisonnées; travail qui n'exige pas peu de temps ni de peine. Ce sont les demoiselles de la maison qui remplissent le principal rôle dans tout ce labeur; on ne doit donc pas être surpris de ce que celle dont j'ai parlé refusât une invitation, parce que c'était l'époque de la tuerie.

« Non-seulement les dames de tous les rangs font ces sortes d'ouvrages, elles les regardent même comme agréables, et le temps d'abattre le bétail et de le préparer, est attendu comme une saison d'amusement plus qu'ordinaire. Il est difficile de supposer que ces habitudes n'influent pas sur les goûts et les sentimens des femmes. Chaque demoiselle, et par conséquent chaque dame norvégienne se connaît bien en gastronomie. Il n'y a pas de sujet dont une dame norvégienne soit aussi au

fait. Je n'en connais réellement pas sur lequel une dame ou ses filles parleront avec plus d'intérêt, ou prêteront une oreille plus attentive, que lorsqu'il est question des mystères de la cuisine ou du mérite d'un mêt particulier. Ordinairement on juge de la civilisation d'un pays par le degré de considération que l'on y a pour les femmes, et par les talens que l'on regarde comme indispensable qu'elles acquièrent. Si nous prononçons d'après cette règle sur la civilisation de la Norvège, nous placerons ce pays bien bas. Pourvu qu'une femme, n'importe son rang, soit une bonne ménagère, elle est parvenue au *nec plus ultrà* de la perfection pour son sexe. Les connaissances dans ce genre sont regardées comme si essentielles, que si une demoiselle n'a pas dans sa maison des occasions suffisantes d'en acquérir dans l'art de couper, tailler, hacher, assaisonner, farcir et faire la cuisine, elle est envoyée pendant quelque temps en pension dans une famille où elle aura plus de facilité d'être initiée dans ces mystères. »

Il est à peine nécessaire de remarquer que sur ces points, il y a identité de façon de penser entre les deux sexes. Sans cela le régime domestique ne pourrait pas être ce qu'il est. En Norvège comme ailleurs, une demoiselle aspire à être un jour à la tête d'un ménage. Mais pour que cette espérance puisse se réaliser, il est indispensable que son éducation la mette en état de diriger les affaires de son ménage, d'après l'usage établi et approuvé. Car, en supposant

qu'un mari consentît à dispenser sa femme des obligations que lui impose la coutume du pays, il ne pourrait trouver des domestiques en état de la remplacer.

« En général, les hommes en Norvège se marient, non pas pour avoir dans leur épouse une compagne, mais pour avoir quelqu'un qui administre leur ménage, et s'acquitte des fonctions qu'ils ne pourraient pas faire remplir par des domestiques. Je me souviens d'avoir entendu un Norvégien, dont le nom était précédé d'un *von* (de), me dire d'une dame à laquelle il venait de rendre une visite : « Voilà ce que j'appelle une excellente épouse ; » et je m'informai du motif de cette opinion. J'appris qu'il avait trouvé cette dame aidant à ses servantes à laver le linge. Plus j'ai vu la société en Norvège, moins j'ai eu occasion d'admirer les charmes intellectuels des femmes. Je parle de leurs qualités acquises, et non de celles que la nature leur a départies; mais tant que les plaisirs de la bonne chère seront regardés comme le souverain bien, les talens, qui chez les femmes tendent à procurer ces délices, seront les plus estimés. Une femme occupée des devoirs de son ménage, et elle les apprend avec les premiers rudimens de son éducation, n'a pas de temps à consacrer à des connaissances d'un ordre plus élevé. Une autre cause aussi contribue beaucoup à émousser cette finesse de pensées et de sentimens qui en Angleterre fait le charme principal de la société des

femmes. Il n'est guère possible de concevoir qu'une dame qui passe chaque jour la plus grande partie de son temps dans la cuisine, n'en rapporte pas quelque teinte de manières peu polies ou même vulgaires. Du reste, je ne fais que rendre justice aux dames norvégiennes, en déclarant que leur caractère et leur conduite sont à l'abri de toute atteinte, et que sous ce rapport, ni mes observations, ni ce que j'ai entendu dire, ne m'ont rien appris à leur désavantage.

« De plus elles dansent bien, et possèdent un mérite qui généralement est peu commun dans les pays civilisés. Presque toutes savent orienter les voiles et tenir le gouvernail, même conduire un canot à la voile et à l'aviron. Ma surprise fut très grande, la première fois que je fis la découverte de ce talent particulier. Une demoiselle qui demeurait avec sa famille à six milles de distance de Stor Sôen Gaard, où je me trouvais, y arriva un matin et y passa la journée. Après le dîner elle s'en alla, et je m'acquittai du devoir de la politesse, en l'accompagnant jusqu'au lac voisin. Son canot était amarré à un rocher; quand j'eus dénoué l'amarre, m'attendant à voir paraître un batelier, quel fut mon étonnement, lorsque la demoiselle sauta dans le bateau, s'éloigna du rivage et ne tarda pas à glisser sur la surface de l'eau, à l'aide d'un vent léger qui enflait la petite voile, et des coups de deux rames minces. Mais que le lecteur ne s'imagine pas que j'eusse devant les yeux une autre *Dame*

du lac dans son frêle esquif; car d'abord la dame que par compliment j'ai appelée une demoiselle, était d'un certain âge; ensuite, le canot bien loin d'être un léger esquif, était un lourd bateau; enfin, les avirons quoique minces, étaient trop pesans et trop grands pour que jamais poète ait songé à les mettre entre les mains d'une héroïne.»

En Norvège comme dans d'autres pays on croit à des génies qui habitent sous terre. Voici ce qui fut raconté à l'auteur sur ces êtres surnaturels, par la maîtresse de la maison qu'il habitait : « J'avais un oncle que l'on destinait à être soldat. Un jour, dans sa jeunesse, qu'il allait aux champs avec son père, il laissa tomber un couteau avant de sortir de la maison, et malgré les recherches les plus exactes, il ne put le trouver. Peu de temps après il partit pour les pays étrangers; au bout de quinze ans d'absence il revint en Norvège. Un soir qu'il était en route pour retourner chez lui, se trouvant encore à 25 milles norvégiens de la maison de son père, il se sentit extrêmement fatigué. Il entra dans une cabane peu éloignée du chemin qui, dans cet endroit, traversait une forêt. Il n'y avait dans cette habitation qu'une vieille femme toute seule; il était assis depuis quelques momens, lorsqu'il aperçut sur la table un couteau absolument semblable à celui qu'il avait perdu quinze ans auparavant. Il raconta le fait à la femme, et lui dit : « Si cette maison n'é-« tait pas aussi éloignée de la mienne, je croirais que « ce couteau est le mien, tant il lui ressemble. » —

« En effet, il peut lui ressembler, répartit la vieille, « puisque c'est le même : lorsque vous le laissâtes « tomber, il coupa la jambe de ma fille, qui dans ce « moment, sous la forme d'une taupe, courait sous « la terre ; c'est pourquoi je vous empêchai de le ra- « voir, en le changeant en un ver de terre, que ma « fille emporta. » Alors mon oncle s'aperçut qu'il était dans la compagnie d'un de ces êtres souterrains, qui dans cette occasion avait pris la figure humaine. Quand il voulut s'en aller pour continuer sa route, la petite femme ou la sorcière insista pour qu'il restât jusqu'au lendemain matin, lui assurant en même temps que ce retard ne lui ferait pas perdre une minute, parce que s'il voulait lui promettre la vache rousse avec les belles clochettes à son collier, elle le transporterait chez lui sans qu'il bougeât de place. « — Mais, reprit mon oncle, voilà quinze ans que « je suis absent, et j'ignore s'il y a chez nous des va- « ches. » — « Il y en a sept. » — « Je ne puis rien « promettre, puisque s'il y a des vaches, elles ne « m'appartiennent pas. Cependant je consens à passer « la nuit ici. » Le lendemain, pendant qu'il déjeûnait avec la vieille, on entendit le tintement d'une clochette. « — Oh ! s'écria mon oncle en se levant de « surprise, cette clochette me rappelle les jours de « mon enfance ; c'est le son de celle de la vache rousse « dont vous parliez hier soir. » — « Cela se peut bien, « car je lui ai ordonné de venir ici ce matin. » Le déjeûner fini, mon oncle dit adieu à la vieille. En sor-

tant de la cabane, il se trouva tout près du jardin de son père. »

On dit que ces êtres surnaturels n'ont pas le pouvoir de transformer un animal en un autre; ils peuvent seulement diminuer la taille des animaux, afin de les emporter plus facilement sous la terre. « Je me contenterai de raconter à ce sujet une histoire à laquelle on ajoute généralement foi en Norvège, et qui même y a donné naissance au proverbe : « Souvenez-vous du bétail de l'évêque de Drontheim. » On l'emploie souvent pour rappeler qu'il faut veiller attentivement sur ce que l'on possède. En voici l'origine. Il y a bien long-temps qu'un jour d'été, un évêque de Drontheim envoya ses bestiaux pâturer dans la montagne; c'étaient les plus beaux de toute la Norvège, et à leur départ le prélat recommanda expressément à leurs gardiens d'avoir constamment l'œil sur ces animaux et de ne pas les perdre de vue, parce que beaucoup d'êtres souterrains habitaient dans l'intérieur des montagnes de Rœraas. L'injonction de ne pas les perdre de vue se rapportait directement à la croyance qu'aussi long-temps que les yeux d'un homme sont fixés sur un animal, les génies souterrains n'ont aucun pouvoir sur lui. Un jour, pendant que les bestiaux paissaient dans les montagnes et que les pasteurs assis dans différens endroits, n'en détournaient pas leurs regards, un élan d'une taille extraordinaire passa sur la cime des montagnes. Aussitôt les yeux des trois pasteurs se

portèrent du bétail sur l'élan, et se tinrent un moment fixés sur lui; mais quand ils retombèrent sur la vallée, ils aperçurent les bestiaux réduits à la dimension de petites souris. Ces animaux au nombre de trois cents, descendaient la montagne en courant, et avant que leurs gardiens pussent les atteindre, ils les virent tous entrer par une petite fente dans la terre, où ils disparurent. Ce fut ainsi que l'évêque de Drontheim perdit son bétail. »

Il y a aussi des démons de toutes les sortes; chaque rivière a le sien; tous sont soumis à un chef. De même que ceux des montagnes, ils sont invisibles; leur main seule ne l'est pas, suivant la tradition en vogue le long du lac de Miœsen. Un pêcheur qui demeurait sur ses bords désirant présenter un gâteau de Noël à l'esprit des eaux, le porta au rivage; l'eau était gelée, il ne voulut pas poser le gâteau sur la glace, parce qu'alors le démon aurait la peine de la casser; il retourna chez lui pour y prendre une pioche, puis frappa de toute sa force pour briser la glace, mais il ne réussit qu'à faire un trou trop petit pour que le gâteau pût y passer. Dans son désespoir, ne sachant que faire, il plaça son gâteau sur la glace; aussitôt une très petite main, aussi blanche que la neige, sortit du trou, et le gâteau se réduisant à une dimension proportionnée au trou, la main put l'y entraîner. Les habitans des bords du lac ont profité de cet exemple pour épargner leur farine et leurs raisins secs. Afin d'éviter au génie du Miœsen la

peine de changer la dimension du gâteau, celui qu'ils lui offrent est toujours de taille à pouvoir pénétrer par la plus petite ouverture que l'on puisse faire dans la glace. Cette tradition a fourni matière à un compliment pour les dames ; il est ordinaire de dire de celles dont on veut faire l'éloge : « Elle a la main comme celle de l'esprit du lac. »

LES INDIENS

DE PASSANHA,

FRAGMENT INÉDIT,

PAR M. AUGUSTE DE ST.-HILAIRE, correspondant de l'Institut (1).

. . . . . Le village de Passanha n'a pas plus de 50 à 60 ans d'ancienneté (en 1817). Les premiers habitans ne songeaient qu'à chercher de l'or, et furent assez heureux dans leurs découvertes; mais les Botocudos les inquiétèrent tellement, que presque tous se retirèrent. Cependant au mois de février 1807, le gouvernement envoya dans le pays une garde de 80 hommes, que l'on établit d'abord dans une position très saine, sur la crête d'un morne élevé à une lieue du village, et qu'ensuite on transporta à 8 lieues plus loin, sur les bords de la rivière de Sussuhy. Cette troupe était commandée par un homme intrépide appelé JANUARIO VICIRA BRAGA, qui était stimulé dans l'accomplissement de ses devoirs, par

(1) Ce fragment est tiré des voyages de l'auteur dans l'intérieur de l'Amérique. La 1re partie de ces voyages paraîtra incessamment chez Grimbert, rue de Savoie, n° 14.

l'espérance trompeuse de prendre quelque sauvage qui lui indiquât des mines riches, et jusqu'alors inconnues aux Portugais. Les Botocudos furent poursuivis dans leurs forêts, et on en tua plusieurs. Quand on en prenait, on tâchait de les conduire au poste (*quartel*); mais comme ils résistaient toujours, on les faisait périr, on emmenait les femmes et les enfans, et on les distribuait parmi les habitans, chez lesquels ils s'accoutumaient à la vie civilisée. Bientôt les attaques des Botocudos devinrent moins fréquentes; les succès de la garde inspirèrent de la confiance; de nouveaux habitans vinrent s'établir à Passanha, mais n'étant pas assez riches pour fouiller la terre et y chercher de l'or, il ne s'occupèrent que de l'agriculture.

A l'époque où les premiers Portugais arrivèrent dans le pays, il était habité par une nation indienne appelée les *Malalis*, beaucoup plus douce que les Botocudos. Il paraît que des nègres fugitifs étaient déja venus s'établir au milieu de ces peuples, et j'ai vu sur des cartes manuscrites, Passanha indiqué comme un lieu nouvellement découvert, où des Indiens étaient dirigés par une négresse. Quoi qu'il en soit, les Malalis s'enfuirent d'abord à l'approche des Portugais, mais les Botocudos qui sont leurs ennemis, leur ayant fait la guerre, ils cherchèrent un asile auprès des nouveaux habitans avec lesquels ils s'étaint peu à peu familiarisés. On leur laissa cultiver la terre; quelques-uns se louèrent pour tra-

vailler chez les Portugais, et plusieurs, admis dans la garde, devinrent très utiles, par la connaissance qu'ils avaient des habitudes de leurs ennemis; enfin ils furent baptisés, et se civilisèrent autant que le permettaient leur naturel et les circonstances où ils se trouvaient. Aux *Malalis* se joignirent quatre autres peuplades ou des portions de peuplades qui fuyaient aussi les poursuites des Botocudos ou qui seulement cherchaient à améliorer leur sort; les *Pinhamis*, les *Copoxos*, les *Monoxos*, et quelques *Macunis*. Ces peuplades réunies au poste portugais, formèrent sur les bords du Sussuhy un seul village, auquel on donna le nom de *Porto de Santa-Cruz*; cette petite colonie devenait chaque jour plus florissante, lorsqu'en 1814 une maladie épidémique enleva une grande partie de sa population.

Cette maladie paraît devoir être attribuée aux miasmes pestilentiels qui, à la suite d'une sécheresse, s'exhalèrent de vastes marais que traverse le Sussuhy, avant d'arriver au lieu où le village était situé. Une fièvre brûlante, un tremblement violent, une douleur qui affectait la partie supérieure de la tête et le délire, tels étaient les symptômes qui se manifestaient. La plupart des malades périssaient presque tout de suite, d'autres souffraient pendant quelques mois; il en est même qui ne sont morts qu'après avoir traîné pendant deux ans une vie languissante. Une foule de malheureux Indiens prit la fuite; mais la fatigue développait bientôt la maladie qu'ils portaient

en eux ; ils tombaient épuisés et mouraient misérablement dans les bois, isolés, et loin de toute consolation. Les Portugais furent plus épargnés que les Indiens ; ceux-ci sont à présent réduits à peu près à une centaine, et il ne reste plus que cinq Pinhamis et un Copoxo. S'il s'est conservé un plus grand nombre de Malalis, c'est que leur capitaine, ayant déja perdu beaucoup de monde, déclara au commandant portugais Januario qu'il voulait se retirer, et en effet, lorsqu'il en était encore temps, il alla chercher un autre asile. Quant à Januario, attaché à la discipline avec un respect idolâtre, il prétendit qu'il devait rester au poste que le roi lui avait assigné, et ce fut seulement à la dernière extrémité qu'il quitta le lieu dont l'air empesté avait causé tant de maux. La nuit même où l'ancien poste fut abandonné, les Botocudos vinrent y mettre le feu, et plantèrent une flèche au milieu de l'emplacement qu'il avait occupé. Le poste fut transporté sur le haut du morne où il avait été placé primitivement, et où il est encore aujourd'hui. Le nom qu'il porte est celui de *Quartel do Canto da Serra do S. João.*

Quant au village de Passanha, situé sur une hauteur où un air pur circule librement, il n'avait point souffert de la cruelle épidémie qui avait fait périr tant d'Indiens.

La paroisse dont ce village est le chef-lieu, bornée par le pays des Botocudos, par la paroisse de Villa do Principe et par celle de *Rio Vermelho*, comprend

une très grande étendue de pays, mais sa population ne s'étend pas au-delà de 1,200 individus. Les terres du village sont d'une excellente qualité. Le maïs y rend 200 grains pour un; le froment, qu'on y cultive beaucoup, y rend plus de 38 pour un; les haricots 40 et même davantage. Le froment se vend 1,200 à 3,000 réis l'alqueire, suivant les circonstances (1); on l'enlève pour Villa do Principe et Tejuco, et il est d'une qualité si bonne, que quelques personnes riches de Villa Rica, qui veulent avoir de belle farine, font venir leur grain de Passanha, malgré le prix élevé auquel les frais de transport le font monter. Les habitans de ce village élèvent aussi un grand nombre de porcs qui se vendent encore pour la consommation de Villa do Principe et de Tejuco. Le beurre de Passanha est d'une qualité excellente, mais le prix de la livre n'est pas moindre qu'une pataque (2 fr.), c'est-à-dire qu'il diffère peu de celui auquel on vend la même denrée à Rio de Janeiro.....

..... Je ne m'arrêtai point à Passanha; j'allai au *Quartel do Canto da Serra de S. João*, demander l'hospitalité au commandant. Januario Vieira Braga. Depuis l'âge de 14 ans, ce vieillard avait toujours vécu dans les bois, occupé tantôt à chercher de l'or et des pierreries, tantôt à combattre les Botocudos. Un tel genre de guerre était extrêmement fatigant, car il fallait sans cesse parcourir de sombres

(1) 160 reis équivalent à 1 fr.; 1 alqueire correspond à 13 litres un tiers.

forêts, déchiré par les épines, exposé à la faim et au risque continuel d'être percé d'une flèche par une main invisible. Tant de fatigues n'avaient cependant point altéré la santé de Januario. Il était âgé, lors de mon voyage, de plus de 70 ans, et il avait encore assez de force pour abattre lui-même les arbres de la forêt. Son humeur était toujours gaie, et sa physionomie respirait le calme et la bienveillance. Ce bon vieillard me reçut avec une politesse extrême, et ne cessa de chercher à me rendre agréable le séjour que je fis chez lui. Ce qui me causait une sorte de chagrin, au milieu des efforts que faisait le commandant pour me bien accueillir, c'était de voir qu'à peine il jouissait de ce que dans nos villes on appellerait le strict nécessaire. Sa maison ne méritait pas d'autre nom que celui de chaumière; on n'avait pas même pris soin d'en blanchir les murailles, et j'y vis pour tous meubles un *girao* (1), une table et quelques bancs.....

. . . . . Du Quartel do Canto da Serra de S. João, j'allai visiter l'*Aldea de S. Antonio*, qui en est à une lieue et demie, et où sont réunis les Indiens. Après avoir suivi dans des forêts vierges impénétrables aux rayons du soleil, un sentier étroit, embarrassé par des arbres renversés et des rameaux de bambous, je me trouvai dans un fond entouré de tous les côtés par des mornes élevés. C'est là qu'est situé l'*Aldea*. Un peu avant d'y parvenir, je fus obligé de descen-

(1) Espèce de lit grossier.

dre de cheval ; il n'y avait plus de sentier, et je marchais sur des branchages et des troncs d'arbres. Les Indiens ont sans doute pris la précaution de ne pas prolonger le chemin jusqu'à leurs demeures, pour les mettre plus facilement à l'abri contre les attaques subites des Botocudos. L'adjudant du commandant m'accompagnait : c'était un homme excellent ; les Indiens paraissaient le regarder comme leur père, et il était le parrain de presque tous leurs enfans. Ces bonnes gens le virent au milieu d'eux avec le plus grand plaisir, et ils nous reçurent de leur mieux. A notre arrivée, une vieille femme nous apporta des *aïpis* cuits sous la cendre, et d'autres Indiens voulurent nous faire accepter des graines et des plumes.

L'Aldea de S. Antonio n'avait pas en 1817 plus de trois ans d'ancienneté : ce fut quand l'épidémie de 1814 eut cessé ses ravages, que les restes de la colonie indienne choisirent ce lieu pour s'y établir et pour y cultiver la terre. Les habitans de l'Aldea ont ensemencé en maïs le penchant de tous les mornes qui entourent leur hameau ; et plus près de leurs demeures, ils ont planté des aïpis, des haricots, des *jacatupè*, plante papilionacée, dont la racice tubéreuse se mange cuite dans l'eau ou sous la cendre, et peut fournir un excellent amidon.

Les maisons des Indiens sont bâties sans ordre, dans l'intervalle étroit que les mornes laissent entre eux, et qui est arrosé par un ruisseau d'une eau pure. Ces maisons, lors de mon voyage, n'étaient pas

au nombre de plus de dix, entre lesquelles on en bâtissait trois ou quatre autres. Chacune d'elles est construite avec des pièces de bois enfoncées dans la terre, écartées les unes des autres, et revêtues de nattes de bambous. Les toits sont couverts avec une espèce de graminée à feuilles jaunes, larges et fort longues, ou avec des morceaux d'écorce d'arbre absolument arrangés comme nos tuiles creuses. L'intérieur de ces chétives demeures est assez propre; on peut dire même que les nattes qui les tapissent sont plus agréables à la vue que la couleur triste et foncée de la terre avec laquelle sont bâties dans ce canton les maisons des Portugais. Les cloisons sont faites comme les murailles elles-mêmes. Quant au mobilier, les Indiens de S. Antonio n'en possèdent pas d'autre que des lits semblables à celui de Turvo Pequeno et des pots ronds de différentes grandeurs, faits par les femmes avec une terre noire assez fine.

Tous les Indiens que je vis à l'Aldea étaient des Malalis, et je reconnus chez eux absolument les mêmes traits que j'avais observés chez les Coroados d'Uba, c'est-à-dire tous ceux qui me paraissaient caractériser le plus généralement la race américaine (1). Leur taille est petite, leur poitrine et leurs épaules sont larges, leurs cuisses et leurs jambes menues; ils

(1) Quoique je me serve plusieurs fois de cette expression, je dois dire que je ne connais d'autres Américains indigènes que ceux des pays que j'ai parcourus. C'est donc uniquement de ceux-là que je prétends parler.

ont le col court, la tête grosse et ronde, de grands yeux, l'os des joues proéminent, le nez épaté, la bouche grande, les mâchoires avancées.

J'observai cependant chez quelques Malalis des différences individuelles qui me frappèrent. Un d'entre eux, que je vis au Quartel do Canto da Serra de S. Joâo, avait le bas du visage sensiblement plus étroit que le haut, la figure beaucoup plus alongée que celle des Coroados, la tête moins grosse et le nez moins épaté; enfin il ressemblait beaucoup à deux *Coyapos* de la province de Goyaz, que j'avais eu occasion de voir à Uba. Avec le Malalis dont je viens de parler, se trouvaient deux jeunes gens de 14 à 15 ans, qui, par leur figure, ne différaient pas moins que lui des autres habitans de S. Antonio. Ces deux jeunes gens, qui étaient fils du capitaine des Malalis, ne me parurent avoir rien dans leur physionomie qui appartînt à la race américaine; mais je leur trouvai plutôt quelque chose des traits et du teint des mulâtres. Cette ressemblance, au reste, s'explique assez bien par les rapports que les Malalis eurent jadis avec des nègres fugitifs, et parce que la grand'mère du capitaine de Malalis était une négresse, peut-être celle qui, dit-on, gouverna la peuplade.

. . . . . Les Indiens de S. Antonio ont conservé quelques traditions historiques. Ils prétendent que les Pinhamis, les Malalis, les Pendis, les Monoxos, les Coroados, etc., ont la même origine; qu'ils formaient autrefois une seule nation, mais que la

discorde s'étant mise entre eux, ils se séparèrent, et formèrent plusieurs peuplades différentes. Cependant ces Indiens se considèrent en quelque sorte comme les enfans d'une même famille, et c'est là sans doute ce qui fait qu'ils se mêlèrent si facilement, lorsqu'ils se rapprochèrent des Portugais. Suivant eux, ce furent les Monoxos, originairement appelés *Munuchus*, qui commencèrent la guerre qui s'est toujours faite depuis entre les Botocudos et les différentes nations dont l'origine est commune. Les femmes des Monoxos ne mettaient au monde que des enfans mâles. Pour empêcher leur peuplade de s'éteindre, ils enlevèrent les femmes des Botocudos, et telle est la source de la haine qui a toujours existé depuis entre ces derniers et les Monoxos, les Malalis, etc.

Tous les Indiens de S. Antonio ont été baptisés; presque tous ont été mariés par le curé de Passanha; ils prient, ils vont à confesse; cependant je crois qu'ils ont des idées très peu exactes de la religion chrétienne : et comment pourraient-ils en avoir de justes, vivant si loin de la paroisse, et ne recevant d'instruction de qui que ce soit? Nous demandâmes à l'un d'eux comment il disait Dieu dans sa langue; il répondit *Tupan*. Nous lui demandâmes ensuite comment ils appelaient Saint-Antoine, le patron de leur village; il répondit encore *tupan*. Ces Indiens d'ailleurs croient aux maléfices, et quand ils tombent malades, ils s'imaginent souvent qu'ils ont été ensorcelés.

L'un des Malalis porte le nom de capitaine; mais comme ces Indiens sont entièrement soumis aux Portugais, le capitaine n'a guère d'autre autorité que celle que lui donne sur ses compatriotes la supériorité naturelle de son esprit. Il est fort aimé et fort considéré des Portugais, principalement du commandant, et c'est par son canal que les autres Malalis sollicitent les graces qu'ils désirent obtenir.

Parmi les maisons de l'*Aldea*, il en est une qui n'est habitée par personne; c'est la *maison du Conseil* qui appartient à la communauté. Les hommes les plus âgés et les plus considérés s'y rassemblent, et ils y délibèrent sur ce que l'on doit faire dans les circonstances importantes, sur les chasses que l'on doit entreprendre, etc. Cette espèce de conseil est un reste d'une ancienne constitution qu'avaient ces Indiens, avant de renoncer à la vie errante des forêts. Alors les plus vaillans formaient une réunion que l'on appelait conseil des braves, et c'était ce conseil qui décidait de toutes les entreprises.

Entre eux, les Malalis ne parlent que leur langue, mais presque tous savent le portugais, et se font entendre dans cet idiome d'une manière assez intelligible.

Ils portent tous un caleçon de toile de coton blanche, et la plupart ont une chemise dont les pans, au lieu d'être enfoncés dans le caleçon, sont passés par-dessus. Cette manière de porter la chemise leur est au reste commune avec beaucoup de Portugais

pauvres, qui, par là, espèrent garantir plus facilement leurs cuisses de la piqûre des épines. Quant aux femmes malalis, elles ont une jupe de toile et une simple chemise qui leur vient au-dessus du sein.

Les occupations des Indiens de S. Antonio sont l'agriculture et la chasse. Ils n'ont encore, pour atteindre le gibier, que des arcs et des flèches.

Ces bonnes gens sont timides, d'une extrême douceur, et l'on obtient tout d'eux, en les caressant comme de petits enfans. Ce goût des caresses n'est pas au reste particulier à cette peuplade, et n'est de la part de ceux qui l'éprouvent, qu'un aveu de leur infériorité. Quoi qu'il en soit, les Portugais blancs ou mulâtres m'ont paru traiter les Indiens avec beaucoup de douceur, et vivre avec eux dans la meilleure intelligence.

Les Indiens de Passanha sont très portés à l'amour. Il arrive même assez souvent qu'épuisés par la volupté, ils renoncent à la vie, et qu'ils se suspendent à quelque arbre dans la forêt.

L'un des mets favoris de ces Indiens est un gros ver blanc, long comme la moitié de l'index, qui se trouve dans l'intérieur des bambous, lorsque ceux-ci fleurissent (*bicho da taquara*). Les Indiens font cuire ces vers, et ceux-ci se fondent en une espèce de graisse très fine et très délicate avec laquelle s'apprêtent les alimens. Après m'avoir confirmé ces détails que je connaissais déja, l'adjudant Francisco da Silva de Oliveira, homme respectable, m'en commu-

niqua d'autres auxquels son caractère permet d'ajouter foi. Le ver dont il s'agit n'est pas une nourriture saine, et lorsqu'il paraît, ce qui n'arrive pas tous les ans, puisqu'il faut pour cela que les bambous fleurissent; lorsqu'il paraît, dis-je, les Indiens éprouvent toujours des maladies. Ces hommes conservent avec soin quelques-uns de ces vers, ils les réduisent en poudre, et les mettent sur les blessures, qui guérissent avec une extrême promptitude. M. de Oliveira me dit avoir fait, avec le plus grand succès, l'expérience de ce remède sur lui-même et sur d'autres individus. Ce n'est pas tout; les Indiens emploient encore le *bicho da taquara* à un autre usage. Lorsque l'amour leur cause des insomnies, ils avalent un de ces vers desséchés avec son tube intestinal, et alors ils tombent dans un espèce de sommeil extatique qui dure plusieurs jours. Celui qui a mangé un ver desséché du bambou, raconte en se réveillant des songes merveilleux; il a vu des forêts brillantes, il a goûté des fruits exquis.

Mais avant de manger le *bicho da taquara*, on a grand soin d'en ôter la tête, que l'on regarde comme un poison dangereux. Les Indiens, au reste, ne sont pas les seuls qui fassent usage, comme aliment, du ver dont je viens de parler. Plusieurs Portugais le regardent également comme un mets exquis. Lorsque ces vers paraissaient, le commandant Januario en faisait fondre une grande quantité, et il gardait la masse graisseuse qu'il avait obtenue, pour s'en

servir en guise de beurre. Désirant ne pas laisser incomplet ce qui concerne le *bicho da taquara*, je citerai ici ce que j'ai déja écrit dans l'introduction, aux *Plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*. « Je n'avais vu chez les Malalis que des « *bichos da taquara* desséchés et séparés de leur tête, « mais dans une herborisation que je fis dans l'île « San Francisco, avec mon Botocudo, ce jeune « homme trouva un grand nombre de ces vers dans « des bambous fleuris, et il se mit à les manger en « ma présence. Il brisait l'animal, il en ôtait avec « soin la tête et le tube intestinal, et suçait la sub- « stance molle et blanchâtre qui restait sous la peau. « Malgré ma répugnance, je suivis l'exemple du jeune « sauvage, et trouvai à ce mets singulier une saveur « extrêmement agréable qui rappelait celle de la « crême la plus délicate. Si donc, comme je ne puis « en douter, le récit des Malalis est fidèle, la pro- « priété narcotique du *bicho da taquara* résiderait « uniquement dans le tube intestinal, puisque la « graisse environnante ne produit aucun accident. « Quoi qu'il en soit, j'ai soumis à M. Latreille la des- « cription que j'ai faite de l'animal dont il s'agit, et « ce profond entomologiste l'a reconnu pour une che- « nille qui probablement appartient au genre *cossus* « ou au genre *hépiale*. »

Tous les Indiens civilisés de Passanha n'habitent point l'Aldea de S. Antonio. De ceux qui sont employés comme soldats, les uns restent au poste do-

Canto da Serra de S. João, les autres à un second poste qui est plus rapproché de l'*Aldea*, et qu'on appelle *Quartel de S. Antonio*. En quittant l'Aldea, nous passâmes par ce dernier poste : il a été placé dans un fond, entre des mornes très élevés et entièrement couverts de bois. Les baraques qui servent d'habitations au détachement sont simplement construites avec de longues perches assez grosses, très rapprochées, et elles ont un toit couvert avec des écorces d'arbres. A l'exception de cinq, tous les militaires du poste sont des Indiens, qui ont avec eux leurs femmes et leurs enfans. J'y vis un Copoxo et un Pinhami, et je ne leur trouvai aucun trait de la race indienne. Le Pinhami ressemblait extrêmement à quelques-uns de nos paysans français qui ont conservé cet air de simplicité que l'on voudrait toujours trouver aux champs. Comme ce Pinhami fut le seul que je vis, il m'est impossible de déterminer si ses traits étaient purement individuels ou s'ils appartenaient réellement à une horde entière, ce qui aurait formé une exception extrêmement remarquable...

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

Lettres sur l'Orient écrites pendant les années 1827 et 1828, par le baron Th. Renouard de Bussierre, secrétaire d'ambassade. — Paris, 1829, 2 vol. in-8°, avec un atlas (1).

Les relations des pays de l'Orient ont toujours le droit de nous intéresser, et malgré le nombre qui en a déja été publié, on recherche celles qui paraissent, et on les lit avec plaisir. Lors même que le voyageur s'est borné à parcourir les cantons que beaucoup d'autres avant lui avaient visités, on le suit avec intérêt, surtout s'il raconte sans prétention ce qu'il a vu, et s'il sait bien décrire les choses qui ont fixé son attention et attiré sa curiosité. Celui dont le livre va nous occuper a écrit uniquement pour raconter à un ami ce qu'il avait observé et ce qui lui était arrivé. Il aurait pu profiter de l'occasion pour coudre à son récit de longues dissertations sur tous les lieux où il a passé, pour donner l'histoire ancienne et moderne de toutes les villes où il a séjourné. Il ne lui en aurait coûté que la peine de traduire des passages de la *Géographie des Grecs et des Romains* par Mannert; il aurait fait un gros ouvrage qui aurait pu passer pour savant. Au lieu de se parer ainsi d'une érudition d'emprunt et de composer péniblement un livre ennuyeux, il a sagement préféré de ne parler que de ce qu'il avait vu, et on ne peut que le louer du parti qu'il a pris.

(1) Chez Levrault, rue de la Harpe, n° 81.

M. de Bussierre part de Vienne, capitale de l'empire d'Autriche, il traverse la Moravie, la Galicie, une partie de la Russie méridionale, et arrive à Odessa. Pour y parvenir, il faut traverser des steppes. « Ce sont, dit le voyageur, de vastes étendues de terrains non cultivés et « servant de pâturages; on y voit des fleurs de toute espèce et dont les couleurs sont très variées; les seules « habitations qui s'y trouvent sont des cabanes près desquelles on change de chevaux. Quelquefois ces landes « sont un peu montueuses; lorsque la verdure qui les « couvre est fraîche, elles forment des points de vue « agréables, auxquels cependant le manque d'arbres imprime un caractère singulier. Plus on avance vers « Odessa, plus elles sont stériles. On y rencontre « toujours la même quantité de fleurs et de plantes « parasites, mais la bonne herbe disparaît presque « entièrement. Une poussière noire, fine et étouffante « obscurcit la vue; des nuées de sauterelles couvrent « la terre; dans l'éloignement on voit de grands troupeaux « de chevaux en liberté; des milliers de cigognes bordent « le chemin. »

On conçoit que la tête encore pleine du souvenir d'une perspective si monotone et si triste, le voyageur qui s'embarqua ensuite sur la mer Noire, ait été ravi d'admiration à l'aspect du canal de Constantinople. « Il n'a qu'un quart « de lieue de largeur et nous en tenions le milieu, de sorte « que je pouvais distinguer le rivage jusque dans les plus « petits détails. Je ne puis donner qu'une bien faible « idée de ce que j'éprouvais en voyant cette magnifique « contrée où tout était neuf pour moi; ce ciel si pur, cette « nature si riante, cette végétation si forte, ces maisons « d'une construction si légère, ces costumes si riches, si « variés; tout différait essentiellement de ce que j'avais « vu jusqu'alors: j'aurais voulu dévorer d'un seul coup « d'œil ces objets nouveaux; mais mon attention, toutes « mes facultés ne me suffisaient point: je ne savais par où « commencer mon examen.... plus j'avançais et plus le « pays avait de charmes. Si cette contrée était habitée par « un peuple qui sût tirer parti des avantages qu'elle offre, « elle serait le paradis terrestre. Jamais je n'ai vu de nature aussi gracieuse; toutes ses formes ont quelque

« chose de voluptueux dont aucun pinceau, aucune des-
« cription ne peuvent donner une idée : les teintes les
« plus variées ajoutent au charme du paysage; l'air y
« semble plus léger, et tous les contours s'y dessinent avec
« une admirable précision. »

Lorsque M. de Bussierre visita Constantinople, la guerre n'avait pas encore éclaté entre les Russes et les Ottomans. L'orage grondait au Nord, mais dans la capitale de l'empire on ne concevait peut-être pas encore la possibilité de voir une armée de Russes franchir le Balkan et camper dans les plaines d'Andrinople. Aujourd'hui ces Musulmans qui veulent être enterrés dans le cimetière de Scutari, parce qu'ils regardent l'Asie comme la vraie patrie des sectateurs de Mahomet, doivent penser que l'évènement qu'ils appréhendaient de voir arriver, et que dans leur croyance ils considèrent sans doute comme inévitable, n'est pas loin. D'antiques prédictions leur annonçaient qu'ils seraient chassés de l'Europe : ils ne veulent pas que leurs ossemens reposent au milieu des infidèles. Cette terre leur paraît ennemie. Il est difficile de dire combien de temps encore ils y seront campés.

On doit féliciter M. de Bussierre de ce qu'il ne s'enfonce pas dans les profondeurs de la politique, et cependant il avait une belle occasion de se livrer à des raisonnemens sans fin sur l'issue de tout ce qui se passe dans l'Orient. Imitons sa réserve et suivons-le dans ses courses.

Après avoir bien observé Constantinople, M. de Bussierre en partit avec lord Brabazon qu'il avait connu à Vienne : une excursion à Brousse, la traversée de la mer de Marmara, la visite des champs où s'éleva Troie, précédèrent leur arrivée à Smyrne, où tant de nations différentes se trouvent réunies par le commerce. Le quartier où les négocians et les consuls de l'Europe résident a pris l'apparence des villes de cette partie du monde. Smyrne a beaucoup déchu dans ces derniers temps. Ses principales relations sont aujourd'hui avec l'Angleterre et l'Amérique. On s'y plaint de la décadence du commerce. Cependant le séjour de cette ville offre encore beaucoup d'agrément.

Il était difficile de se trouver à Smyrne sans éprouver le désir de parcourir les îles de l'Archipel. « Ce que j'en ai
« vu, dit M. de Bussierre, n'a point répondu à mon at-

« tente; il est impossible, à la vérité, de visiter les lieux « illustres qui rappellent de nobles souvenirs, sans éprou- « ver de l'émotion; souvent dans mes rêveries, je me suis « surpris faisant revivre leurs anciens héros et leurs divi- « nités protectrices dans les lieux que je parcourais. La « réalité et la fiction, le présent et le passé, venaient se « confondre dans mon imagination; mais cette réalité est « peu de chose : l'archipel dessine en général de grandes « masses de rochers arides presque entièrement dépourvus « de culture, et le voyageur qui compte y retrouver les « charmes dont la mythologie s'est plu à parer ces îles, « est presque toujours déçu dans ses espérances. Le colo- « ris du paysage est admirable et peut seul faire oublier « la monotonie des blocs de pierre que l'on aperçoit de « toutes parts... Il y a en général peu de variété dans les « tableaux qu'elles présentent, et si l'on en excepte Me- « telin, on n'y trouve point la nature gracieuse qu'on « s'attend à rencontrer dans ces lieux trop vantés. »

Parmi les îles que vit M. Bussierre, Scio lui inspira une tristesse profonde au moment où il y mit pied à terre. Cette ville, riche et florissante il y a peu d'années, est aujourd'hui le séjour de la misère, et n'offre plus en grande partie qu'un amas de décombres. Partout on retrouve les traces hideuses des cruautés qui ont ensanglanté le sol de cette île. Depuis le carnage épouvantable que les Turcs y ont fait, Scio est presque déserte; les faibles débris de sa population se sont réunis de nouveau : mais combien d'années devront s'écouler avant que l'île ait recouvré son ancienne population!

Candie est une des îles qui a paru au voyageur la plus favorisée par la nature : un printemps éternel y règne, sa population est active et son sol fertile. Partout on aperçoit au pied des montagnes des plaines riantes ou des vallées plantées d'oliviers, et qu'arrosent une infinité de ruisseaux. Les plaines offrent en général un aspect admirable, quoique plusieurs cantons restent incultes, faute d'habitans et d'industrie. Les parties cultivées de l'île présentent les tableaux les plus riches et les plus variés. Les Candiotes entendent fort bien l'art d'arroser leurs jardins; l'eau y est aussi bonne que l'air.

En s'éloignant de cette île dont le voyageur a donné

une description que nous invitons à lire, il fait voile vers l'Egypte: Alexandrie, le Caire, les Pyramides, les villes célèbres par leur antiquité qui bordent le Nil, les ruines de Thèbes, l'île Eléphantine, attirent tour à tour ses regards; enfin il franchit les cataractes, entre en Nubie, observe les antiquités de cette contrée, et ne s'arrête qu'à Ouady Halfa. A quelque distance de ce lieu, les sangles de la selle de M. de Bussierre se déchirèrent; elles étaient tissues en écorce de palmier: la selle tourna, il tomba de son chameau et roula dans un ravin profond où il resta sans connaissance. Ses compagnons le crurent mort sur le coup; cependant à force de l'inonder d'eau et de lui en verser dans la bouche, ils le firent revenir à lui: il éprouvait des douleurs affreuses; les flots de sang qu'il rendait par la bouche lui firent croire qu'il avait une rupture intérieure. On l'étendit dans le sable sur un manteau; enfin ses souffrances se calmèrent un peu. Le guide s'égara; on n'arriva qu'au milieu de la nuit à Ibrim. Pendant la dernière lieue il fallut le porter. Une bonne vieille voyant son triste état s'éloigna en s'écriant à plusieurs reprises: « Oh! le pauvre jeune homme! » Au bout de quelques instans elle revint, lui apportant une grande jatte de lait. Ainsi voilà un nouvel exemple qui prouve l'assertion de beaucoup de voyageurs que partout les femmes s'empressent d'adoucir le sort des malheureux. La boisson rafraîchissante rendit la vie au voyageur. Pendant la journée du lendemain il fut l'objet constant des attentions des excellentes gens qui l'entouraient; chacun cherchait à contribuer à son bien-être et venait demander de ses nouvelles avec le plus touchant intérêt. « L'un, dit-il, m'apportait « du dourrah frais, l'autre du beurre, un troisième des « dattes ou de l'eau. J'étais profondément ému de ces « mœurs hospitalières qui honorent tant l'humanité. En « me présentant ce qu'ils possédaient, les Nubiens me di- « saient: si nous n'étions pas pauvres, si nous n'avions « pas tant d'impôts à payer, nous te traiterions bien « mieux que nous ne faisons. Cette journée me parut un « moment; la manière dont je la passai est à mes yeux un « ample dédommagement de ce que j'ai souffert à la suite « de mon accident... »

Heureusement il n'en résulta plus tard aucune suite

fâcheuse. Les voyageurs, après avoir passé quelques instans à Ouadi Halfa et à Ebsambol, descendirent le Nil jusqu'au Caire, et furent accueillis à bras ouverts par M. Linant dont nous avons eu occasion de faire connaître les travaux géographiques. C'était chez lui que les voyageurs avaient logé pendant leur premier séjour dans la capitale de l'Egypte. Les bains turcs rétablirent entièrement M. de Bussierre.

Il avait ainsi que son compagnon eu le dessein d'aller au mont Sinaï, puis à Jérusalem par terre. Un accord fut conclu à cet effet devant M. Linant avec un cheikh, qui se chargea de les y conduire; mais à la première halte il les pria de le dispenser du voyage, et leur donna à sa place ses deux fils. Lorsque les voyageurs furent dans le couvent du mont Sinaï, les Arabes leur déclarèrent, par l'organe de leur guide, qu'ils ne leur permettraient d'en sortir que moyennant une rançon. Il fallut en passer par les conditions que ces scélérats exigeaient, et lord Brahazon leur paya la moitié de la somme qu'ils demandaient. « Ce qui « nous arrive, dit M. de Bussierre, suffirait pour guérir à « jamais de leur enthousiasme les admirateurs des mœurs « patriarchales. Cependant les évènemens ne me rendront « pas injuste : j'ai eu le malheur de me trouver avec l'é- « cume des Arabes; ce ne sera jamais d'après eux que je « jugerai la totalité de leur nation. »

Au Caire justice fut faite des Bédouins; ils furent arrêtés et menés devant le juge. Les témoins entendus, celui-ci prononça que la somme payée au Sinaï serait restituée, et que les coupables recevraient sur le corps le nombre de coups de nerf d'hippopotame désigné par la loi. M. de Bussierre, ému de pitié, demanda instamment que cette seconde partie de la sentence ne fût pas exécutée; mais le juge fut inflexible, et répondit qu'il s'agissait, outre la satisfaction personnelle, de celle du pacha dont les Bédouins avaient méprisé les ordres en maltraitant les étrangers dans ses Etats et en violant la sûreté publique. Tout ce que M. de Bussierre put obtenir ce fut une diminution sur le nombre des coups qui devaient être appliqués à ces misérables.

M. de Bussierre ayant reçu des lettres qui le rappelaient en France renonça au projet de parcourir la Syrie. Une

corvette française sur laquelle il partit d'Alexandrie le conduisait à Samos, lorsque arrivé à Ourlac, il fut admis sur *l'Armide*, une de nos frégates dont l'équipage s'était couvert de gloire à la bataille de Navarin. Ce fut dans le port de Toulon qu'elle jeta l'ancre.

Un atlas de vingt-quatre planches accompagne cette relation. Toutes les vues qui sont bien choisies ont été dessinées par M. de Bussierre lui-même qui a su rendre avec beaucoup d'esprit et de vérité les objets qu'il a représentés.

L'Egypte a intéressé M. de Bussierre au plus haut degré. Il en a trouvé le climat délicieux, le sol extrêmement fertile, et la position très favorable au commerce; mais quant à son aspect il s'attendait, d'après les relations de ses prédécesseurs, à voir une contrée beaucoup plus belle qu'elle ne l'est en réalité. Volney lui a paru le plus fidèle de tous les voyageurs qui l'ont décrite : il présente le tableau le plus exact de la Basse-Egypte.

Même en parcourant des contrées souvent visitées, un voyageur peut recueillir des renseignemens précieux pour la géographie. M. de Bussierre voyait souvent chez M. Salt, consul d'Angleterre, un jeune nègre d'une belle figure et remarquable par la douceur de ses manières; il s'entretenait quelquefois avec lui. Cet Africain lui apprit qu'il se nommait Giaffar, et qu'il était fils aîné de l'ancien roi de Wadai, pays situé à l'ouest de la Nubie, et encore inconnu aux Européens; il forme une monarchie héréditaire par droit de primogéniture; sa capitale se nomme Wara. Giaffar est le onzième descendant d'un blanc, qui fut roi du pays. Le jeune nègre ne savait pas de quelle nation était ce roi; il ignorait également comment il était venu dans le Wadai. Ce royaume renferme un lac d'eau douce de quinze journées de tour, de longues chaînes de montagnes et des plaines étendues. Près de Wara coule un fleuve considérable formé de la réunion de plusieurs rivières.

Quoique ces détails soient vagues ils n'en sont pas moins précieux. Horneman est le premier voyageur qui ait parlé du Wadai; Bowdich en a fait mention d'après ce qu'il en avait entendu dire dans l'Achanti; Burckhardt l'a ensuite décrit : on le trouve sur la carte de Ludolf. Sur la carte de

Rennel le Wadai paraît être à soixante journées du Caire, et la ville de Ouara est indiquée comme la capitale du Birgou; cela est exact, puisque, suivant Burckhardt, Wadai est le nom que les Arabes Maugrebins donnent au Birgou. Enfin, dans la description géographique du royaume de Tokrour par le sultan Bello, que ce souverain remit à Clapperton dans son premier voyage (1), le Wadai est placé à l'ouest du Dar-four. Divers itinéraires font aussi mention du Wadai; mais les cartes même les meilleures le placent-elles dans sa position véritable? Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une discussion qui finirait par ne présenter que des conjectures.

Le père du jeune prince africain l'avait fait partir pour le Caire, où il désirait qu'il apprit la langue arabe; Giaffar éprouva beaucoup de malheurs en voyage, et finit par devenir esclave du dey de Tripoli qui le retint pendant plusieurs années. Il tenta trois fois de s'enfuir, mais il fut toujours repris et traité avec une extrême cruauté; enfin la liberté lui fut rendue, grace à l'intercession du consul d'Angleterre qui ensuite lui procura les moyens de gagner l'Egypte. Il cherchait à rentrer dans son pays pour y réclamer ses droits; il avait appris que son père était mort et que le trône avait été usurpé par son frère. S'il réussit à retourner dans ses Etats, il fournira peut-être le moyen d'obtenir des notions exactes sur la partie de l'Afrique comprise entre le Bornou et le Darfour.

E.

(1) Voy. *Voyage de découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, par Dennam, *Claperton* et Oudney; traduit de l'anglais, 3 vol. in-8o. Paris, 1826, avec un atlas, chez Arthus Bertrand. *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique, etc.*, par Clapperton. 2 vol. in-8°. Paris, 1829, chez le même.

Collection d'antiquités égyptiennes recueillies par le chevalier de Palin, publiées par MM. Dorow et Klaproth, avec les plus beaux scarabées de la collection de M. Passalacqua, précédée d'observations critiques sur l'alphabet hiéroglyphique découvert par M. Champollion le jeune, et sur les progrès faits jusqu'à ce jour dans l'art de déchiffrer les anciennes écritures égyptiennes; par M. Klaproth. 1 vol. in-folio sur papier vélin satiné, avec 36 planches. Chez Gide fils : prix 60 fr.

Comme l'auteur de l'ouvrage important dont nous venons de donner le titre est l'un des collaborateurs des *Nouvelles Annales des voyages*, le compte que nous en rendrions pourrait être soupçonné de partialité, c'est ce qui nous a déterminés à emprunter à un des meilleurs journaux scientifiques de l'Angleterre (*l'Asiatic journal, de septembre* 1829) l'analyse que l'on va lire.

Depuis que les *Découvertes de M. Champollion* ont fait tant parler, nous en avons attendu impatiemment quelques résultats. Cependant, quoique nous ayons vu, de temps en temps, faire de grandes promesses et annoncer des révélations étonnantes, comme fruits de l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens, à l'aide de *l'alphabet* de M. Champollion, nous osons dire, que l'on manque encore d'une preuve convaincante que cette fameuse *découverte* de M. Champollion (qui d'ailleurs n'est que celle du docteur Young) puisse être appliquée, du moins avec quelque extension, pour expliquer les caractères mystérieux des monumens de l'Egypte. Les journaux de notre patrie, de même que ceux du continent, ont contribué d'une manière répréhensible à propager les prestiges de M. Champollion, en annonçant ses prétendues *interprétations de papyrus*, comme autant de faits incontestables tendant à éclaircir l'histoire ancienne; non-seulement celle de l'Egypte, mais même de la Phénicie, a-t-on dit, pourront être débrouillées par des papyrus trouvés parmi les restes des tombeaux égyptiens.

M. Champollion est un homme ardent et entreprenant; il connaît trop bien le caractère de ses compatriotes, pour avoir pu supposer que l'exposition simple et naturelle de l'étendue véritable de ses connaissances suffirait pour lui procurer le degré d'appui, nécessaire pour faire valoir ses recherches. Il a donc été forcé de donner à ses travaux une importance exagérée.

Nos lecteurs se rappelleront que nous avons souvent témoigné nos doutes sur les prétendues découvertes du savant français, sans pourtant prétendre rabaisser le mérite de ses travaux, ou essayer de ralentir l'ardeur de ses recherches dans le sentier obscur de l'archéologie égyptienne. Cependant, l'erreur doit être signalée, notamment quand son auteur a excité l'intérêt du public et un préjugé en sa faveur, et quand il tente de soutenir ses chimères par tous les moyens possibles. Ce sont les propres compatriotes de M. Champollion, qui ont exposé le peu de fondement de ses prétentions. On ne peut donc attribuer cette révélation à la partialité ou à la jalousie.

Nous allons mettre devant les yeux de nos lecteurs la substance de ces observations contenues dans un ouvrage magnifique renfermant la collection d'antiquités égyptiennes recueillies par M. le chevalier de Palin, publiée par MM. Dorow et Klaproth, et précédé de quelques observations critiques de ce dernier, sur l'alphabet hiéroglyphique, qu'on dit avoir été découvert par M. Champollion.

M. Klaproth commence ainsi : « Depuis cinq ans on parle avec un enthousiasme singulier de la découverte de *l'Alphabet hiéroglyphique*, mais peu de personnes paraissent avoir une idée bien nette, soit de ce qu'elle est réellement, soit des résultats qu'elle peut produire. Le docteur *Young*, Anglais, est sans contredit le premier auteur de cette découverte. Ce fut en 1818 qu'il reconnut la valeur alphabétique de la plupart des hiéroglyphes qui composent les noms de *Ptolémée* et de *Bérénice*. Le célèbre Zoëga avait déja soupçonné qu'une partie des signes hiéroglyphiques pouvait être employée alphabétiquement, mais l'honneur d'avoir *démontré* ce fait appartient au docteur Young. La conjecture de Zoëga n'avait fait aucune impression sur les personnes occupées de l'étude des anciennes écritures égyptiennes; elles suivaient au contraire dans leurs travaux,

l'ancien système en regardant la masse entière des hiéroglyphes, comme signes idéographiques ou symboliques.

« Un savant français, M. *Champollion le jeune*, chercha pendant long-temps à déchiffrer les hiéroglyphes sans pouvoir y parvenir, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'il ne faisait que suivre la marche de ceux qui avant lui s'étaient occupés de semblables recherches. Jamais l'idée que les hiéroglyphes contenaient une partie alphabétique, ne s'était présentée à son esprit; c'est ce que l'on voit clairement par le passage suivant de son ouvrage intitulé *De l'Ecriture hiératique des anciens Egyptiens* (1), publié à Grenoble en 1821. Il s'y explique ainsi :

« Ces manuscrits (*hiératiques*) ont de bonne heure at-
« tiré l'attention des savans; Rigord, Montfaucon, le
« comte de Caylus, l'abbé Barthélemy, Zoëga, M. de Hum-

(1) Ce petit volume in-folio est devenu extrêmement rare ; on dit que l'auteur a fait tout son possible pour en soustraire les exemplaires aux yeux du public, en retirant du commerce et des mains de ses amis ceux qu'il avait d'abord répandus. La raison qu'on a mise en avant était: « *La crainte de blesser les scrupules de quelques per-* « *sonnes pieuses* ; » mais il ne se trouve dans ce livre absolument rien qui ait trait à la haute antiquité de l'empire des Pharaons, et qui pour cette raison soit en contradiction ouverte avec les récits de la Bible. Il est permis de penser que le véritable motif qui a déterminé M. Champollion à supprimer ce livre, a été de ne pas donner une mesure trop précise des progrès qu'il avait fait en 1821, un an avant sa *Lettre à M. Dacier*. Cette mesure existe dans l'assertion « *que les signes hiéroglyphes sont des signes de choses et non des* « *signes de sons.* » Certes, celui qui depuis dix ans avait travaillé sur les hiéroglyphes sans les déchiffrer, et qui faisait, en 1821, imprimer un axiome pareil, avait grand besoin d'être guidé dans ses nouvelles recherches de 1822, par les découvertes du docteur *Young* publiées au mois de *décembre* 1819, dans le *Supplément de l'Encyclopédie Britannique*, lequel peut avoir bien mis dix-huit mois ou deux ans pour arriver à Grenoble.

On ne doit donc plus douter que les découvertes de M. Champollion, ne soient entées sur celles du docteur Young, auquel appartient le mérite d'avoir le premier démontré qu'on s'est servi en Egypte de signes hiéroglyphiques pour exprimer les sons des noms propres. Disputer à ce savant la priorité de cette découverte, serait aussi absurde que de vouloir soutenir, que celui qui le premier mêla du salpêtre avec du soufre et du charbon, n'a pas été l'inventeur de la poudre, mais bien celui qui s'est servi pour la première fois de ce mélange comme moteur pour les projectiles. — *Aperçu sur les Hiéroglyphes d'Egypte*, Paris 1827, in-8o. *Préface* pag. XI.

« boldt et les membres de la commission d'Egypte, ayant « reconnu que l'écriture de ces rouleaux différait essen- « tiellement de *l'Hiéroglyphique*, la considérèrent, les « uns comme étant l'écriture égyptienne *Hiératique*, les « autres comme l'écriture *Epistolographique* ou *populaire*, « mentionnées par les auteurs grecs; mais tous s'accor- « dent sur ce point important, que *l'écriture de ces ma-* « *nuscrits égyptiens est* ALPHABÉTIQUE, c'est-à-dire qu'elle « se compose de signes destinés à rappeler les sons de la « langue parlée.

« Une longue étude et surtout une comparaison atten- « tive des textes *hiéroglyphiques* avec ceux de la seconde « espèce regardés comme *alphabétiques*, nous ont con- « duits à une conclusion contraire.

« Il résulte, en effet, de nos rapprochemens;

« 1° Que l'écriture des manuscrits égyptiens de la se- « conde espèce *n'est point alphabétique* ;

« 2° Que ce second système n'est qu'une simple modi- « fication du système hiéroglyphique, et n'en diffère uni- « quement que par la forme des signes;

« 3° Que cette seconde espèce d'écriture est l'*Hiérati-* « *que* des auteurs Grecs, et doit être regardée comme une « *Tachygraphie hiéroglyphique*;

« 4° Enfin, que les caractères hiératiques (*et par conséquent aussi ceux dont ils dérivent*) sont des signes de « choses et non des signes de sons. »

Après un exposé pareil, on peut être bien convaincu, *qu'en* 1821 *M. Champollion ne croyait pas à l'existence de signes alphabétiques parmi les hiéroglyphes.* »

La découverte du docteur Young donna une nouvelle direction aux investigations de M. Champollion, et en 1822 il publia une liste considérable d'hiéroglyphes employés d'une manière alphabétique pour écrire des noms propres. Ce n'est qu'en passant qu'il parle dans sa *Lettre à M. Dacier* de ses obligations envers M. Young, à qui néanmoins il devait la première idée de ce qu'il appelle *sa découverte*, et les journaux de la France, dit M. Klaproth, « firent à l'envi retentir l'Europe et les autres parties du monde, de l'annonce de la découverte immortelle due à M. Champollion. Le public, naturellement peu au fait de ces sortes de recherches, crut sur parole ce qu'on lui disait, et fut per-

suadé que dorénavant il ne serait pas plus difficile de lire une inscription hiéroglyphique, qu'il ne l'est d'en interpréter une grecque ou latine. »

«Toutefois cette découverte avec toutes les améliorations de M. Champollion n'offre que le moyen de lire qu'un nombre assez limité des signes hiéroglyphiques, qui représentent des noms propres.

«Dans les inscriptions hiéroglyphiques, les noms des rois sont entourés d'une espèce d'encadrement auquel on a donné le nom de *cartouche*. Dans ces cadres le *nom* du roi, et ses *épithètes ordinaires* sont écrits en caractères *phonétiques* comme M. Champollion les appelle d'après Zoëga. Mais outre son nom et ses épithètes, chaque roi a un *titre honorifique*, qui remplit un autre cartouche, précédé ordinairement d'un groupe symbolique, qu'on prétend signifier *roi du peuple obéissant*. La légende de ce cartouche du *titre honorifique* ou du *prénom*, se compose ordinairement de caractères symboliques, mêlés à des lettres alphabétiques; or ce sont ces caractères symboliques que jusqu'à présent on n'a aucun moyen sûr d'expliquer entièrement; et l'on est presque toujours réduit aux conjectures pour leur trouver un sens. M. Klaproth ajoute, que pour les noms et épithètes des rois renfermés dans les seconds cartouches, M. Champollion avait un excellent guide pour les déchiffrer; ce sont les mêmes noms dont la liste se trouve dans les tables des dynasties égyptiennes de Manéthon et d'autres auteurs de l'antiquité. Certes quand on sait ce qu'on peut trouver dans une inscription ancienne, écrite en caractères inconnus, il n'est pas difficile de l'expliquer.»

M. Klaproth continue: « Indépendamment des noms contenus dans les cartouches, les monumens en offrent un grand nombre d'autres, qui sont ceux des divinités et ceux des personnes qui n'ont pas régné. Ces noms sont en grande partie écrits en caractères alphabétiques. On connaît ceux de la plupart des dieux par les auteurs anciens; ainsi il n'était pas très difficile de les découvrir dans les inscriptions. Outre les noms, il y a également quelques signes grammaticaux et quelques particules en caractères alphabétiques; tout le reste est symbolique ou idéographique, et c'est contre cet écueil que doit échouer vraisem-

blablement le travail le plus assidu de nos égyptologues.

« Je sais bien, ajoute M. Klaproth, que M. Champollion soutient maintenant que presque tous les caractères hiéroglyphiques sont alphabétiques, mais il n'a jamais pu démontrer cette proposition, qui est en opposition avec les particularités que les auteurs anciens, et nommément St. Clément d'Alexandrie, rapportent sur les différentes classes de l'écriture égyptienne. C'est principalement cette difficulté qui a fait dire avec beaucoup de justesse au savant baron *Silvestre de Sacy*: « Que malgré la confiance « qu'on ne peut s'empêcher d'accorder au système de « M. Champollion, il ne faut pas en concevoir des espé- « rances exagérées, comme il ne faut pas non plus le dé- « précier, parce qu'il *n'a pas encore produit, et ne pro- « duira peut-être jamais l'intelligence complète d'une ins- « cription ou d'un écrit de quelque étendue*, vu que des dif- « ficultés de plus d'un genre peuvent opposer des obstacles « invincibles aux efforts des savans les plus érudits et les « plus ingénieux (1). »

« En effet jusqu'à présent on n'a pas encore lu sur les monumens *avec certitude* une seule phrase, une seule proposition, composée d'un objet, d'un prédicable et de la copule. Mais supposons pour un instant que les inscriptions hiéroglyphiques ne se composent que de lettres alphabétiques, dont on saurait la valeur: il resterait toujours une difficulté insurmontable pour l'interprétation de ces inscriptions, *et cette difficulté gît dans la langue*.

« La plus grande partie de l'ancien idiome de l'Egypte est perdue pour nous; on n'en trouve que des débris dans la langue copte, qui elle-même n'est plus parlée, et dans laquelle on ne possède qu'une traduction incomplète de la Bible, et des ouvrages lithurgiques et ascétiques, qui, d'après leur nature, ne peuvent contenir beaucoup d'idées autres que celles qui se trouvent dans l'Ecriture Sainte. Malheureusement l'invasion grecque a introduit dans le copte plus d'un tiers de mots grecs, et la conquête arabe environ un quart de termes arabes, de sorte que le nombre des mots d'origine égyptienne y est très limité. Les Egyptiens, en adoptant la religion chrétienne, et avec elle l'alphabet grec, auquel ils ont ajouté quelques autres si-

(1) *Journal des savans*. Septembre 1827, pag. 543.

gnes, ont pris un soin particulier d'élaguer, dans la traduction de la Bible et dans les écrits religieux qui, après cet évènement, composent presque la totalité de leur littérature, toutes les expressions qui sentaient le paganisme, en les remplaçant par des mots grecs. Cependant ce sont précisément celles qui paraissent les plus nécessaires pour le déchiffrement des monumens graphiques de l'ancienne Egypte, la plupart de ceux-ci étant relatifs aux dogmes de l'ancienne croyance des habitans de la vallée du Nil.

« D'ailleurs est-il probable que la langue égyptienne n'ait pas considérablement changé depuis les milliers d'années qui ont précédé l'introduction du christianisme? On peut à la vérité supposer que les débris de l'égyptien conservés dans le copte ne diffèrent pas beaucoup des mots de la langue parlée sous la domination des Romains et sous celle des Lagides; mais est-il probable que la différence ne soit pas très grande entre les mots coptes et ceux qui étaient en usage sous les *Ramsès* et les *Sésostris*? La nature des langues étant partout la même, il est évident que chaque idiome doit changer notablement dans un laps de 1000, 1500 ou 2000 années. Or si le copte suffit à l'interprétation des monumens du temps de Néron et des Ptolémées, est-il croyable qu'on pourrait s'en servir avec succès pour expliquer les inscriptions du temps de *deux* ou *trois mille* ans avant notre ère ?

« Ainsi les découvertes de M. Champollion peuvent servir à lire les noms des rois d'Egypte, mais elles ne conduiront vraisemblablement jamais à une intelligence même superficielle des inscriptions égyptiennes et des nombreux écrits sur papyrus qu'on trouve dans les tombeaux de ce pays : aussi ce savant en traduisant la moindre phrase est contraint d'inventer dans ce but des mots qui ne sont pas coptes, et qu'il ne peut justifier par aucune autorité. On conçoit donc que la besogne d'un interprète n'est pas très lourde, quand il peut donner aux signes inconnus d'une inscription la valeur qui lui paraît convenable, et construire lui-même la langue dans laquelle il veut qu'elle soit écrite. »

Si M. Champollion avait toujours suivi la marche analytique qu'il avait adoptée pour ses recherches dans sa *Lettre à M. Dacier*, il ne se serait pas exposé à voir produire

contre lui ces inculpations. Mais alors, aussi, il n'aurait jamais obtenu la célébrité que lui ont valu ses découvertes étonnantes, *in nubibus*.

Avant d'entrer dans l'examen des erreurs de M. Champollion, M. Klaproth fait observer, « qu'il sera impossible de faire des progrès efficaces dans l'étude hiéroglyphique, sans la découverte de quelques autres monumens *bilingues*, c'est-à-dire écrits en hiéroglyphes et en grec. Cependant dans la supposition même, qu'un heureux hasard nous fît trouver quelque inscription ou quelque papyrus de ce genre, il serait peut-être encore douteux, si la possession de ces monumens nous conduirait à une intelligence pleine et entière des textes égyptiens, puisque dans l'inscription de Rosette le texte grec ne paraît pas toujours rendre avec exactitude le sens de la partie hiéroglyphique.

« Le groupe de signes rendu dans la traduction grecque « de la pierre de Rosette, par Θεος Επιφανης l'aurait dû être par Θεογενητος et un autre groupe qui se trouve six fois dans cette inscription, et qui dans le grec, est invariablement rendu par Ευχαριστος signifie réellement le *Dieu de la triple bonté*. »

Les défauts du système de M. Champollion se manifestent par ses propres aveux. Dans son *Précis du système hiéroglyphique*, il confesse « qu'on ne sait point encore « d'une manière certaine si les inscriptions et les textes « hiéroglyphiques, dans lesquels je trouve des mots égyp- « tiens exprimés *phonétiquement*, REMONTENT AU TEMPS « des *Pharaons, rois de race égyptienne*, ou seulement à « l'époque grecque ou romaine. » Mais avec une inconstance admirable il assure plus bas que cet alphabet est la véritable clef de tout le système hiéroglyphique; que les anciens Egyptiens s'en sont servi à toutes les époques pour représenter, d'une manière alphabétique, les sons de leur langue parlée. Cet *alphabet phonétique* ne se compose que de *cent trente-quatre* lettres, tandis que la masse des signes hiéroglyphiques monte à 864, d'après le compte de M. Champollion, et à 958, d'après celui du savant Zoëga. Il resterait donc, selon le calcul de M. Champollion lui-même, 730 signes, tant figuratifs que symboliques, qui ne sont pas employés phonétiquement. Mais qui nous ré-

pond que ces 730 signes groupés différemment un à un, un à deux, etc., ne forment, comme les clefs et les groupes chinois, une infinité de caractères recevant des significations différentes? M. Klaproth cite à l'appui de ce qu'il dit l'exemple des Chinois et des Japonais, qui, pour la combinaison de leur écriture, ont quelque ressemblance avec les hiéroglyphes de l'Egypte.

« Les Chinois, dit-il, ont aussi une manière *phonétique* d'écrire les noms propres, qu'ils entourent souvent d'un cartouche comme les Egyptiens. La seule différence entre leur système phonétique et celui des bords du Nil est que, chez eux, les caractères idéographiques, employés phonétiquement, ne deviennent pas des lettres alphabétiques, mais qu'elles représentent la syllabe entière, qu'ils expriment dans leur usage ordinaire. P. e. Un Chinois transcrirait donc le nom de *Maria* par *Ma, li, ya;* cheval, gain et second au rang.

« Le système ordinaire de l'écriture japonaise ressemble, plus qu'aucun autre, à celui des anciens Egyptiens; car les Japonais mêlent leurs signes syllabiques, exprimant des sons, aux caractères idéographiques des Chinois : exactement comme les Egyptiens, dont l'écriture se compose à la fois de signes phonétiques et symboliques. Or celui qui ne saurait lire dans un livre chinois que les noms propres exprimés de la manière précitée, pourrait-il dire qu'il est en état, ou même sur la voie de parvenir à l'intelligence de l'écriture chinoise? De même, quelqu'un qui connaîtrait la valeur des *quarante-sept* lettres du syllabaire japonais, pourrait-il traduire des textes dans lesquels ces signes seraient mêlés à des caractères idéographiques? Certainement non; même s'il était plus familiarisé avec la langue japonaise qu'on ne l'est aujourd'hui avec l'ancien idiome de l'Egypte. »

Notre auteur expose après les changemens arbitraires que M. Champollion a faits, de temps en temps et selon sa convenance, dans la valeur qu'il affecte aux signes phonétiques, sans donner autres raisons que des conjectures. « Je pense, dit-il, qu'on peut dire, sans être taxé d'injustice, que la valeur d'une partie très considérable des *cent trente-quatre* signes de son *Alphabet phonétique* n'est que conjecturale. Il aurait dû, à ce qu'il nous semble, discu-

ter chaque lettre à part, et démontrer par les monumens même, qu'elle a effectivement la valeur qu'il lui attribue. En suivant cette marche rigoureuse, tous les doutes auraient été levés, la critique n'aurait eu rien à objecter; enfin la science et M. Champollion y auraient gagné. »

M. Klaproth commence alors un examen étendu dans lequel il nous est impossible de le suivre; il y expose les contradictions manifestes et les variations arbitraires de M. Champollion, et il demande naturellement quelle confiance on peut avoir dans les assertions d'un écrivain qui se joue si ouvertement de la simplicité du public? Il ne fait que marcher à tâtons dans les ténèbres, tandis que les journalistes amis proclament avec emphase ses découvertes lumineuses dans le chaos des antiquités égyptiennes.

Une accusation beaucoup plus grave vient ensuite : c'est d'avoir *falsifié le monument d'Abydos*. Ce monument précieux fut découvert en 1818 par M. W. J. Bankes, dans les ruines d'*Abydos*, appelé *El-haraba* par les Arabes; c'est une Table généalogique, ou plutôt une série de cartouches de noms de plusieurs rois d'Egypte. Bientôt après son retour en Angleterre, M. Bankes fit imprimer un dessin lithographié de la Table d'Abydos, et en distribua des exemplaires à plusieurs savans. Ce dessin fut ensuite publié par la Société Egyptienne, accompagné d'une autre copie du monument faite sur les lieux par M. *Wilkinson*. Elle ne diffère en rien d'essentiel de celle de M. Bankes. Ces deux copies servent donc mutuellement à constater leur exactitude.

M. Caillaud qui visita l'Egypte après M. Bankes, dessina également le monument d'Abydos; cette copie publiée par M. Champollion dans sa *Seconde Lettre à M. le duc de Blacas* (pl. VI), diffère essentiellement des deux précédentes.

Les détails de cette imposture ne peuvent être bien compris si l'on n'a pas sous les yeux les hiéroglyphes mêmes. M. Klaproth les a fait graver. Joints à d'autres argumens, ils démontrent pleinement l'accusation qu'il soutient contre M. Champollion; de plus, les variations importantes dans les noms des rois et même des dynasties que l'on suppose contenus dans la table d'Abydos, varia-

tions que l'on reconnaît en comparant la *Première Lettre à M. de Blacas* et la première édition du *Précis* suffisent pour détruire toute confiance dans les théories de M. Champollion. La falsification de laquelle nous venons de parler ne paraît pas la seule de laquelle on peut soupçonner l'Egyptologue français; dans sa *Première Lettre* il tache de corroborer une assertion par l'inscription d'un amulette de la collection de M. de Palin: cette inscription a été examinée par M. Klaproth, qui assure qu'elle offre des signes absolument différens de ceux que M. Champollion y a vus. Ce dernier paraît aussi avoir aperçu beaucoup plus d'inscriptions dans le musée de Turin que d'autres n'ont pu en trouver.

M. Klaproth entre dans un long examen des interprétations des cartouches de la table d'Abydos par M. Champollion, ainsi que de la version que celui-ci a donnée de quelques passages de l'inscription de Rosette. Les essais de M. Champollion sur la dernière prouvent positivement, suivant M. Klaproth, que le copte n'est pas la langue à l'aide de laquelle on peut traduire les hiéroglyphes, et notre critique conclut : « que l'écriture hiéroglyphique n'était pas la représentation de la langue parlée du pays, mais vraisemblablement celle d'un dialecte ancien ou énigmatique que les prêtres avaient inventé, ainsi que les hiéroglyphes, pour cacher leurs prétendus mystères aux yeux du peuple. Ce résultat, ajoute-t-il, est précieux, et nous en sommes redevables à M. Champollion qui nous l'a dévoilé par ses travaux. »

Si ce principe est vrai, l'étude des hiéroglyphes retombe presque dans l'ancienne obscurité, parce que le copte est à présent la seule ressource pour l'éclairer.

Nous ajoutons ici quelques réflexions par lesquelles M. Klaproth termine ses observations:

« Je finis ici cet examen sur les prétendues découvertes de M. Champollion, que j'aurais pu pousser beaucoup plus loin, mais les faits énoncés dans ce qui précède suffisent pour donner une idée exacte *de ce qu'il a trouvé*, et *de ce qu'il prétend avoir trouvé*. Je ne me suis occupé dans cette analyse ni de l'écriture *hiératique*, qui n'est qu'une tachygraphie hiéroglyphique, ni de l'*enchoriale* ou *démotique*. Cette dernière est celle dans laquelle est écrit le se-

cond texte égyptien de l'inscription de Rosette. Son système est distinct de l'*hiéroglyphique* et de l'*hiératique*, dont il paraît dériver immédiatement, ou qui lui-même n'est peut-être qu'une amplification du démotique. Les signes employés dans l'écriture *démotique* ne sont que des caractères simples empruntés à l'écriture *hiératique*. Elle exclut, selon M. Champollion, à très peu près, tous les signes figuratifs, en admettant toutefois un certain nombre de caractères *symboliques*. Ainsi la plus grande partie de chaque texte démotique consiste en caractères phonétiques, ou signes de sons.

« Le savant professeur Kosegarten à Greifswalde vient de publier un ouvrage précieux sur l'écriture *enchoriale* ou *démotique* (1); il y démontre que jusqu'à présent il ne paraît pas qu'on ait trouvé la signification de plus de *quarante* lettres de cette écriture. Mais ces quarante signes ne représentent que la valeur des *cinq* voyelles A E I O U, et des *onze* consonnes K KH L M N P R S T B et P. Quoiqu'on connaisse avec assez de certitude la valeur des quarante signes qui représentent ces *seize* lettres, et qu'il paraisse qu'on puisse à leur aide parvenir à la lecture de plusieurs noms propres et de mots écrits suivant le système démotique, il s'en faut de beaucoup qu'on puisse lire et prononcer des textes entiers; car, outre ces *quarante* signes, on y rencontre une foule d'autres dont on ne connaît pas la signification, parce qu'on ne les a pas encore découverts dans les noms propres et autres mots dont la prononciation est connue. Ces signes font principalement partie des mots véritablement égyptiens. Il n'est cependant pas rare que le sens de mots écrits en caractères démotiques soit déja connu par quelque traduction grecque; mais ce sens ne nous donne pas leur prononciation, ni la valeur de chaque signe qui sert à les écrire : c'est-à-dire, en d'autres termes, QUE NOUS NE SAVONS PAS MÊME ÉPELER L'ÉCRITURE DÉMOTIQUE.

« La difficulté principale pour la lecture de cette écriture provient d'un bon nombre de signes et de groupes inconnus qu'on rencontre presque toujours, non-seulement à la fin des noms propres, mais aussi à la fin des

(1) *De prisca Ægyptiorum litteratura commentatio prima.* Vimariæ, 1828, in-4o.

mots de la langue égyptienne, écrits en caractères démotiques. Comme ces signes et ces groupes ne paraissent pas marquer des cas ou des flexions, il a été jusqu'à présent impossible de se faire une idée de leur valeur et de leur usage. Les traits de ces signes ressemblent à ceux des signes alphabétiques, et il n'est pas aisé de les en distinguer, non plus que de fixer avec certitude le commencement de chaque mot.

« Une autre difficulté de l'écriture *démotique* est produite par l'usage fréquent de monogrammes. On en rencontre dans les papyrus enchoriques et dans l'inscription de Rosette, dont la prononciation et la signification d'un grand nombre de ces monogrammes sont connues par les traductions grecques de ces monumens, et cependant on ne peut les analyser, de manière à y retrouver les lettres qui les ont produits par leur agglomération. Il paraît donc que ce sont plutôt des signes de convention que des groupes de lettres alphabétiques.

« En réfléchissant à toutes ces difficultés et à la circonstance que nous ne connaissons que les valeurs d'un nombre comparativement très petit des lettres *alphabético-démotiques*, on ne peut être qu'extrêmement surpris de la hardiesse avec laquelle M. Champollion veut faire accroire qu'il lit, qu'il comprend et qu'il peut traduire les papyrus et la partie démotique de l'inscription de Rosette ; tandis qu'il est constant que, malgré ses brillantes découvertes, on n'est pas encore en état *d'épeler trois ou quatre mots de suite* de cette inscription fameuse. »

Après avoir ri de la prétendue découverte faite par M. Champollion à Aix ; découverte qui a été sérieusement annoncée au monde savant par certains ouvrages respectables, mais qui est plutôt propre à exciter le sourire de tout homme raisonnable, M. Klaproth donne le résumé suivant de son opinion sur l'interprétation des hiéroglyphes.

« 1° Que la priorité de la découverte de la nature d'une partie des signes hiéroglyphiques des anciens Egyptiens appartient incontestablement à feu M. le docteur *Th. Young*, mais que M. *Champollion le jeune* a corrigé les méprises de ce savant anglais, et qu'il a considérablement augmenté sa découverte.

« 2° Que cette découverte ne peut conduire qu'à la lecture des noms propres des rois, de ceux de quelques autres personnages et d'une partie des signes auxiliaires du discours, tandis qu'elle n'est d'aucune utilité pour la lecture des hiéroglyphes idéographiques et symboliques, et que M. Champollion échoue presque toujours en voulant expliquer les derniers.

« 3° Que le système de ce savant ne repose pas sur des bases fixes, et qu'il change à volonté le sens qu'il attribue aux caractères tant phonétiques que symboliques.

« 4° Que la connaissance imparfaite de l'ancien idiome de l'Egypte, que nous pouvons nous procurer par le secours du copte, ne sera jamais suffisante pour expliquer le sens d'une inscription hiéroglyphique, en supposant même qu'elle fût entièrement écrite en lettres phonétiques.

« 5° Que *l'Altération de la Table d'Abydos*, publiée par M. Champollion, donne la mesure de la confiance que méritent ses travaux sur les antiquités égyptiennes.

« 6° Qu'on peut encore moins espérer de parvenir à l'intelligence des monumens égyptiens écrits en caractères *démotiques*, quoique la partie démotique de l'inscription de Rosette soit preque entièrement conservée. »

Les hiéroglyphes contenus dans ce mémoire sont représentés par d'élégans types *mobiles*; c'est, à ce que nous croyons, la première fois qu'on a employé ce moyen pour les reproduire.

MÉLANGES.

Nous devons à l'amitié, la communication des lettres qui suivent; elles sont du jeune Cherubini qui fait partie de l'expédition d'Égypte, sous la direction de M. Champollion, auquel s'est réuni, comme on sait, M. Rosellini, savant italien, envoyé par le grand duc de Toscane, dans le même but d'exploration.

Thèbes, le 25 novembre 1828.

. . . . . .

.....

.....

Je te souhaiterais en ce moment la douce température de 23 degrés de chaleur qui nous accompagne presque constamment, au lieu des brouillards et des pluies continuelles qui ne vous abandonneront plus pendant six mois. Nous mangeons des melons et des pastèques excellens, comme à Paris au mois d'août. Enfin, c'est le plus beau climat qu'on puisse désirer.

Depuis Syout nous n'avons rien vu de bien intéressant, si ce n'est la connaissance que nous avons faite en route d'un vieux Turc, gouverneur de la province, bon vivant, franc buveur, toujours gris, qui nous a retenus à souper chez lui et a fait courir après nous le lendemain pour nous recevoir encore une fois.

Enfin, nous sommes arrivés au pays des merveilles. Depuis le 20 novembre au matin nous sommes à Thèbes. Nous avions vu quelques jours auparavant le temple de Denderah, l'un des mieux conservés de l'Égypte. Il est fait pour produire un grand effet; mais sans lui faire de tort, depuis notre arrivée dans l'ancienne capitale de l'Egypte, nous avons vu des choses qui ont pu nous le faire oublier. La Thébaïde n'est pas ce que pensent les bonnes gens, et ce pays même qui jouit d'une si mauvaise réputation parmi les badauds de Paris, est d'un aspect tout-à-fait riant par sa fertilité et sa végétation. Pour revenir aux monumens, ils ne semblent pas ici l'ouvrage des hommes, ou plutôt ils semblent élevés par une race différente de la nôtre, et le palais de Karnak seul donne l'idée d'un roi géant. Depuis les habitations des hommes jusqu'aux temples et aux tombeaux, tout est empreint d'un caractère grandiose qui ne se dément nulle part. Figure-toi la grande salle de Karnak soutenue par 144 colonnes, dont six plus hautes que les autres ont 90 pieds et 50 pieds de tour à la partie supérieure du chapiteau; les deux colosses de Memnon assis, chacun de 50 pieds de haut et d'un seul morceau; l'obélisque de Karnak et ceux de Louqsor d'un seul bloc de granit de près de 100 pieds. On a peine à comprendre comment des hommes ont pu remuer de semblables masses, quand nous pouvons à peine faire bouger des blocs de pierre de dix ou douze pieds de long, c'est-à-dire la me-

sure des moellons que les Egyptiens employaient dans la construction de leurs gros murs. Si on ajoute à cela les sculptures magnifiques dont les murs sont couverts intérieurement et extérieurement, les unes représentant les divinités égyptiennes, les autres des scènes historiques et des combats où le roi est toujours représenté monté sur un char, et toujours avec une taille gigantesque qui le fait distinguer dans la mêlée; le tout couvert d'inscriptions hiéroglyphiques: si l'on se représente toutes ces figures et ces caractères revêtus des couleurs les plus brillantes, dont quelques-unes ont conservé même jusqu'à présent leur vivacité primitive, des plafonds d'azur parsemés d'étoiles d'argent, on aura l'idée de ce qu'il y a de plus prodigieux comme effet, de plus grandiose comme construction. Les descriptions des Mille et une Nuits n'approchent pas de ce que l'imagination reconstruit à la vue des ruines de Thèbes. Par malheur les ruines de briques crues, dont le sol a été recouvert à différentes époques, ont tellement enterré les monumens, qu'il est nécessaire d'y entrer pour avoir une idée de ce qu'ils ont pu être, quoique souvent l'intérieur soit aussi encombré que l'extérieur. Du reste, c'est un mal pour un bien, et c'est une garantie pour la conservation de ce qui est encore debout. Puisque creuser pour creuser, les Turcs prendront leurs pierres à la carrière. Il est donc à désirer que les choses restent dans cet état jusqu'à ce que l'Egypte tombe entre les mains d'une puissance amie des antiquités. Quoique les monumens de Thèbes ne fassent pas beaucoup d'effet à l'extérieur, cependant l'aspect de l'ancien emplacement et des environs de la ville, a quelque chose d'extraordinaire qui a dû déterminer le choix des premiers fondateurs. Il n'est pas jusqu'au crocodile, celui que les Arabes appellent le roi des crocodiles, qui n'ait fait élection de domicile entre la rive orientale et la rive occidentale de l'ancienne cité des Pharaons. Nous n'avons pas encore pu parvenir à le voir, quoiqu'il soit d'une belle taille, d'une taille vraiment royale, c'est-à-dire de trente pieds environ. Nous avons vu, il est vrai, quelques-uns de ses sujets, mais qui sont aussi loin de leur souverain que les Egyptiens sont loin de leur roi, dans les bas-reliefs sculptés sur les palais et les temples. En attendant que nous puissions voir le roi, nous tâcherons de découvrir son grand-visir

qui se trouve, dit-on, aux environs d'Esneh, où nous rendons d'ici à quelques jours.

Ouadi-Alfa, seconde cataracte, 31 décembre 1828.

Je t'écris à la hâte, mon cher père, du terme de notre voyage. M. Lenormand nous quitte demain 1er janvier et se charge de te remettre cette lettre, que je voudrais qui te parvînt en une nuit pour te porter mes souhaits de nouvelle année ainsi qu'à maman, à laquelle je n'écrirai qu'à Ibsamboul, car il est bien tard ce soir, et le voyageur part demain de bonne heure. Il te remettra en outre un dessin pris à la chambre claire lors de notre passage à Thèbes. C'est une vue de la colonnade qui occupe le milieu de la grande salle hypostyle de Karnak, où il y a plus de cent quarante colonnes, non pas de la grandeur que tu as sous les yeux, mais d'une élévation assez raisonnable, si on les voyait déblayées des décombres et du sable qui les enterrent jusqu'à la moitié. Néanmoins ceci peut te donner une idée quoique imparfaite de l'échelle sur laquelle sont construits les monumens de l'Egypte, pour la plupart. Tu en pourras juger par les personnages qui sont dans le milieu de la colonnade, et qui sont dans les proportions aussi justes que le peut donner la chambre claire. Quant à la couleur, l'effet général est peut-être juste, mais je puis m'être trompé sur la couleur des colonnes, qui sont de la nature d'un grès un peu rougeâtre à la vérité, mais qui conservent encore quelques traces de la couleur blanche qui les couvrait autrefois et qui devait si bien faire ressortir toutes les autres couleurs déja si brillantes des hiéroglyphes et des autres détails dont tu peux voir quelques restes dans les chapiteaux. Je suis excusable d'ailleurs du manque de vérité dans la couleur, puisque je ne l'ai point copiée sur les lieux. C'est en remontant le Nil jusqu'à la seconde cataracte, d'où je t'écris, que je l'ai lavé, quand le roulis de notre barque me le permettait : mais j'espère bien pendant notre séjour à Thèbes, qui maintenant n'est pas éloigné, prendre une copie plus fidèle du ton et de la couleur.

Nous voici enfin au terme de notre course, et demain, 1er janvier, dans la journée, nous retournerons vers Paris. J'espère bien que nous y serons avant l'hiver. Tout dépen-

dra de notre séjour de Thèbes, et nous n'avons pas encore pu calculer au juste quelle en peut être la durée, parce que pendant les six jours que nous y sommes restés, nous n'avons pas pu voir tous les tombeaux, tant leur nombre et leur dimension sont grands. Cependant comme les mêmes scènes et les mêmes figures de divinités sont souvent répétées, une fois que nous en aurons quelques échantillons il ne nous restera plus que les morceaux importans et les grandes scènes historiques des temples.

J'espère donc que cela ira plus vite que je ne me l'étais d'abord imaginé, et qu'avant la fin de l'année qui commence demain, l'enfant prodigue sera de retour dans la maison paternelle.

Adieu donc, mon cher père, il est bien tard et je suis un peu fatigué de la course que nous avons faite à la cataracte. Notre flotte, composée de sept barques que nous avons prises à Philæ, ne peuvent nous conduire plus loin que le village d'Ouadi-Alfa, le dernier que nous voyons en Nubie, à cause des rochers. Il nous a fallu marcher dans le sable pendant deux heures pour aller, et autant pour revenir, et c'est assez fatigant. J'ai mis la dernière main à *mon chef-d'œuvre* avant de t'écrire, je te l'envoie pour le renouvellement de l'année; mais, comme tu ne le recevras probablement que dans trois mois, tu n'y verras que l'intention.

Sur le Nil entre Syene et Ombos, près la première cataracte, 12 février 1829.

Nous avons séjourné quinze jours environ à Ibsamboul: c'est un temple dont l'entrée est obstruée par les sables; sa porte se trouve au milieu de quatre colosses de soixante pieds de haut, taillés, comme le reste du temple, dans une montagne de grès; un seul est à découvert jusqu'aux genoux, les autres sont enfouis dans le sable jusqu'au menton. Tu pourras en juger par un trait que j'en ai fait à la chambre claire. Nous y avons dessiné à la lueur des bougies et à la sueur de notre front; car la chaleur et l'obscurité y sont très grandes. Du reste les résultats nous ont dédommagé de la manière fatigante de travailler. Si nous étions obligés de nous déshabiller avant d'entrer et de garder un pantalon seulement à cause de l'extrême cha-

leur qui règne dans l'intérieur par défaut d'air; si nous étions obligés de grimper sur des échelles tenant notre bougie et notre carton d'une main, et notre crayon de l'autre, par compensation nous rapportons en portefeuille les batailles de Sésostris et Sésostris lui-même, tantôt au milieu de sa cour, tantôt sur le champ de bataille coupant la tête à ses ennemis. Le tout presque entièrement colorié d'après les bas-reliefs qui sont assez bien conservés en partie. En quittant Ibsamboul, nous sommes descendus avec le Nil, nous arrêtant de temple en temple jusqu'à Philæ, île charmante près de la première cataracte, où j'ai fait encore quelques croquis. Là nous avons quitté les barques nubiennes pour prendre à Syene, au-dessous de la cataracte, des bâtimens plus grands, et nous avons quitté l'aride Nubie pour la vallée fertile de l'Egypte, où nous n'avons que trois ou quatre temples à visiter avant d'arriver à Thèbes, notre quartier-général. Tu vois que peu à peu nous nous rapprochons, et que dans quelques mois nous serons réunis. J'ai cependant encore le temps de recevoir bien des nouvelles de Paris, et j'en aurai beaucoup aussi à vous donner de l'ancienne capitale de l'Egypte; mais les communications seront plus faciles et plus promptes, et par conséquent les relations plus fréquentes.

Tu as bien raison de nous envier notre hiver. Une bonne chaleur presque constamment tempérée par le vent du Nord, des nuits et surtout des matinées très fraîches; jamais on a besoin de consulter le baromètre: on ne dit jamais s'il fera beau demain; ici les jours se suivent et se ressemblent tous: c'est une agréable monotonie qui vaut bien la vôtre de Paris, et, à l'exception des mouches qui dans ce pays-ci ne meurent jamais, l'hiver est un enchantement. Nous verrons le kamsin à Thèbes, c'est-à-dire le vent du midi qui souffle pendant cinquante jours par intervalle, et avec violence. Mais nous comptons l'éviter dans les tombeaux des rois creusés à une grande profondeur dans la chaîne de montagnes qui forme l'enceinte de la ville du côté de la Libye. Là son influence sera du moins diminuée; sans être dangereuse, elle ne laisse pas d'attaquer le système nerveux et d'ôter un peu l'appétit. Aussi nous nous sommes dignement préparés à ce carême

forcé; nous sommes tous gras comme des moines et prêts à résister à tous les jeûnes et à toutes les privations. Puisqu'il est question d'abstinence, je te rassure sur mon compte dans mes rapports avec le sexe. Les dames de Nubie que nous avons vues pendant une partie de l'hiver n'ont rien de bien attrayant; elles ont même une certaine odeur mélangée de clou de girofle, de graisse et de crasse, qui rebute et déconcerte le gaillard le plus entreprenant et le moins susceptible sur l'odorat. Sois donc bien tranquille sur ma santé, sur celle de Rosellini et de toute l'expédition.

Thèbes, ce 28 mars 1829.

Enfin, mon chère père, nous avons pris nos quartiers d'été; c'est de la tombe de Ramsès V où nous sommes actuellement logés que je te donne de mes nouvelles. Nous sommes établis dans la vallée de Bibân-el-Moulouk, lieu de la sépulture des rois de Thèbes, et qui a vraiment le caractère et l'aspect convenables à sa destination. Des rochers à pic, du sable et pas l'ombre de végétation, par conséquent pas une seule habitation; tu peux te figurer quel séjour nous habitons : c'est au point que si on n'était pas en bonne compagnie, on pourrait se croire enterré tout vif. Quant à l'arrangement intérieur de notre habitation, si tu désires en connaître le plan, M. Figeac pourra te le procurer; son frère le lui envoie par ce même courrier. Du reste un tombeau n'est pas une habitation à dédaigner, surtout ceux des rois d'Egypte; ce sont de véritables dortoirs : nous y sommes comme des princes. Nous avons dix-sept tombes seulement qui soient ouvertes sur quarante-sept qui doivent se trouver dans la vallée, et qu'on finira peut-être par découvrir toutes les unes après les autres. En attendant, ce qui est découvert nous donnera de l'occupation pour un mois ou six semaines, après quoi nous retournerons dans la plaine de Thèbes nous établir dans une maison assez commode qui nous a été prêtée pour tout le temps de notre séjour. Cette nouvelle habitation est assez agréablement située : sur le penchant d'une colline, au sortir des montagnes que forme la vallée de Bibân-el-Moulouk; elle domine toute la plaine qu'occupait la ville antique, et l'on découvre de ce point tout ce

qui reste de ses monumens, c'est-à-dire les ruines de quatre palais et d'un temple avec leurs colosses et leurs obélisques, moitié debout, moitié renversés : ce qui donne un caractère tout particulier à ces restes immenses. C'est là que nous devons passer la plus grande partie de notre séjour à Thèbes; nous y serons mieux que sur le Nil, où nous n'avions pas toutes nos aises quoique nos embarcations fussent des plus grandes qu'on emploie pour la navigation du fleuve. Nous sommes mieux ici qu'ailleurs, sous tous les rapports, puisque nous commençons à voir quelques physionomies européennes. Nous recevons de temps en temps la visite de quelques voyageurs qui nous apportent des nouvelles, ce qui nous fait prendre patience pour attendre les courriers qui sont très rares. J'espère que nos lettres ne mettent pas autant de temps à vous parvenir que les vôtres en emploient à faire le trajet du Caire à la Haute-Egypte. Soit la faute des consuls, soit la lenteur des messagers, les plus fraîches n'ont jamais moins de trois mois et demi ou quatre mois de date. Le dernier courrier m'en a apporté une de maman du 1er novembre, qui était en retard par la raison qu'elle est venue par le consulat de France qui met beaucoup de négligence à nous les expédier. Maman me marque qu'Halevy était à cette époque au moment de donner son ouvrage aux bouffes. Je suis impatient d'apprendre quel aura été le succès de son premier essai sur la scène italienne; j'espère qu'il répondra au désir extrême que j'ai qu'il ait réussi. Dans ce cas, l'affaire n'a pu qu'être bonne pour lui, puisqu'il avait tout l'hiver en perspective et une *prima donna* qui n'a pas l'habitude d'être enrhumée. Le prochain courrier m'apprendra son sort; du moins je l'espère. Je compte de même que tu me donneras quelques détails sur les concerts de cette année qui ne peuvent manquer d'être aussi brillans que ceux de l'année dernière. C'est encore un de mes regrets de n'avoir pu y assister cette année, et un des passe-temps les plus agréables que je me promets pour l'année prochaine. Ne m'oublie pas auprès de tous ceux qui en font partie et qui sont de ma connaissance, et dis-leur combien je prends part, quoique d'un peu loin, aux nouveaux succès qu'ils auront obtenus, sans doute, cette année.

Thèbes, Bibân el Molouk, 18 mai 1829.

Nous habitons toujours les tombeaux des rois, et nous y sommes encore pour trois semaines ou un mois. Du reste, il n'y a pas à s'en plaindre, nous évitons bien des inconvéniens en y prolongeant notre séjour. Si l'aspect en est un peu aride et monotone, nous y sommes en revanche à l'abri de la grande chaleur. Nous avons dans le tombeau une température qui varie de 18 à 22 degrés, ce qui est très raisonnable assurément. Dans la vallée qui est encaissée par de hautes montagnes, c'est une autre paire de manches; nous y avons, vers midi 35 degrés et demi à l'ombre et 47 au soleil. Heureusement qu'il n'y a pas d'ordonnance du médecin qui nous prescrive de nous promener au soleil. Il n'y a pas de douleurs, je crois, qui puissent résister à cette épreuve-là. Seulement, sur le soir, quand la chaleur est diminuée, nous enfourchons l'âne du pays, et nous allons nous baigner dans l'eau tiède du Nil, où nous avons fait pratiquer une enceinte en bois, pour nous préserver des crocodiles qui, dans leur appétit brutal, ne respectent rien, pas même les ânes et les chameaux, encore moins les hommes, et encore moins les femmes et les enfans qui sont beaucoup plus tendres. Nous nous sommes cependant baignés en Nubie et dans la haute Egypte, sans toutes ces précautions: mais nous avions alors une barque, dont ils ne s'approchent jamais, et tant qu'on nage, il n'y a pas de danger. C'est sur les bords de l'eau, où ils ont un point d'appui, qu'ils attrapent leur proie en la renversant avec des coups de queue à briser les os. Après nous être baignés nous allons souper à notre maison de plaisance, située dans la plaine de Thèbes; laquelle nous habiterons bientôt tout-à-fait lorsque l'inondation aura rafraîchi l'air. Tu vois que nous menons une vie des plus régulières et des plus saines.

Thèbes, ce 9 juillet 1829.

La dernière fois que je t'ai écrit, mon cher père, nous étions encore dans la vallée de *Bibân el Molouk*, pour ainsi dire enterrés tout vifs, n'ayant de relation, pendant le jour, qu'avec quelques Arabes, et pendant la nuit, qu'avec les hyènes ou les chacals, auxquels nos chiens don-

naient la chasse. Aujourd'hui nous sommes rentrés parmi les vivans, sans cependant avoir quitté le séjour des morts; car, la maison que nous habitons dans la plaine de Thèbes depuis le commencement de juin, est située dans la Nécropolis de la capitale antique, sur le penchant d'une colline de la rive occidentale du Nil. Nous y sommes entourés de tombes creusées dans la roche calcaire et habitées, en partie, sur une longueur d'une demi-lieue, par des ménages de fellahs ou paysans arabes. L'aspect de tout ce qui avoisine notre bicoque de briques crues, n'est pas des plus gai. C'est un vrai chaos; on ne voit qu'amas de pierres, de terre, de sable, que puits à momies, qu'entrées de sépultures, que jambes, torses, mains et crânes, appartenant à d'anciens bourgeois de Thèbes, dont la curiosité européenne et l'avidité arabe ensemble, ont violé, bouleversé, et dévalisé les sépultures. On peut se figurer quelle dut être la population de Thèbes, si, outre l'espace immense qu'occupe la Mécropolis et les puits énormes qui servaient de fosses communes, on calcule le nombre des tombes particulières qui ont été découvertes, celles qui le sont tous les jours, et celles qui sont encore inconnues. Si les environs de notre habitation ne nous présentent pas un spectacle bien riant, nous en sommes amplement dédommagés, en portant nos regards plus loin sur la plaine que nous dominons dans toute l'étendue de la ville antique, et bien au-delà encore, autant que la vue peut s'étendre à l'horizon en remontant ou en descendant le cours du Nil. Le sol a éprouvé un exhaussement qui amène aujourd'hui la culture jusqu'au pied des monumens autrefois plus éloignés de l'inondation, soit par des digues qui la tenaient en respect, soit par des canaux qui lui donnaient un écoulement. Maintenant, la verdure se marie aux ruines et leur donne un aspect assez pittoresque. En ouvrant la fenêtre au sud-est de la chambre que je partage avec M. Champollion, à droite on découvre les restes d'un palais construit par Ramsès-le-Grand ou Sésostris; c'est là que se trouvent les débris du plus grand colosse de granit rose qu'il y ait eu dans toute l'Egypte. Les proportions de cette figure assise n'étant pas moindres que 50 et quelques pieds de haut, d'un seul bloc non compris la base qui avait 6 à 7 pieds de haut. Le pied seul du colosse a de 10 à 11

pieds de long. Un peu plus avant dans la plaine, en se rapprochant du Nil qui court du midi au nord, on voit au milieu des terres cultivées deux colosses à peu près dans les mêmes proportions que celui de Sésostris, également d'un seul bloc, et qui avaient probablement la même destination, celle de décorer et d'annoncer dignement l'entrée d'un palais. Par les inscriptions grecques et latines dont ils ont été couverts à différentes époques par les voyageurs et curieux des temps passés, on reconnaît les fameuses statues de *Memnon*, celles qui rendaient, aux premiers rayons du soleil, des sons si harmonieux; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que dans toutes ces inscriptions, on nous assure, de la meilleure foi du monde, avoir entendu la voix du divin Memnon; et de plus, on met la date du jour et de l'année, et on signe sans crainte de se compromettre devant la postérité. Quant à moi, j'y ai été plusieurs fois, avant le lever du soleil, non pas tout-à-fait comme *dilettante* mais pour prendre un croquis de ces deux virtuoses; et jamais le plus petit filet de voix n'a frappé mes oreilles. Je conçois que, vu l'éloignement de la date à laquelle ces messieurs chantaient, et faisaient les délices des matinées de Thèbes, ils peuvent bien avoir perdu de leurs moyens. Ce qui m'a confirmé dans cette opinion, ce sont les nombreuses fentes qui se trouvent dans ces blocs énormes de grès, et qui peuvent bien avair altéré leur instrument; joignez à cela, que les pauvres malheureux ont pendant trois ou quatre mois de l'année, les pieds baignés par l'inondation, et on ne sera plus étonné de leur extinction de voix totale. Du reste, c'est par le pittoresque qu'ils brillent aujourd'hui, et cette position isolée au milieu des eaux lorsque la plaine est inondée, et au milieu de la végétation, après l'inondation, ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez original. Un peu en arrière de ces colosses, et sur le même alignement que le palais construit par Sésostris, dont je t'ai parlé, se trouve un autre palais élevé par un de ses successeurs, sur un grand espace de terrain; mais il est entièrement masqué par les constructions de briques crues que les chrétiens d'Egypte y ont entassées à différentes époques, de manière que l'effet extérieur est tout-à-fait perdu pour l'ensemble de la plaine. C'est dans l'intérieur seul qu'on peut

l'admirer. Un peu plus loin se trouve le grand hippodrome, qui occupe deux fois l'espace du champ de Mars de Paris, et est entouré, comme lui, d'éminences séparées par des ouvertures de distance en distance. On croit que sa destination était la même, et qu'il était réservé au rassemblement et aux manœuvres des troupes. Il est actuellement cultivé et en plein rapport. C'est ainsi que se termine la rive occidentale. Passons sur la rive orientale. Sur une pointe formée par une légère sinuosité du Nil, et presque en face des deux colosses de Memnon, s'élève, au milieu des colombiers arabes, le palais de Louqsor avec ses pylones, ses colosses, ses deux obélisques et ses colonnades. Il est placé de la manière la plus avantageuse, sur le bord du Nil, et devant une chaîne de montagnes découpées hardiment qui bornent l'horizon. Beaucoup plus à gauche, et en descendant le Nil, en face juste de notre habitation, au milieu d'un bois de palmiers, de tamaris et de mimosa, on découvre les masses du palais de Karnak, dont je t'ai envoyé une vue intérieure. On distingue la pointe de ses obélisques derrière ses pylones, ses portes gigantesques, et l'étendue immense de ses ruines, qui ressemblent à celles d'une ville entière, qui communiquait au palais de Louqsor par deux avenues de sphynx. Si tu prêtes à ces descriptions le charme que donnent à la nature de ce pays-ci, un horizon presque toujours pur, un soleil brillant, tu auras une idée du spectacle que nous avons tous les jours sous les yeux depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir. C'est ordinairement, avec ou avant le soleil, que nous nous levons pour aller travailler. Chacun prend son âne, la monture du pays, et sans laquelle nous ne faisons pas un seul pas. A midi, on dîne, on se repose ensuite pour reprendre le travail jusqu'au souper; le tout à l'aise et sans nous fatiguer, et nous nous couchons de bonne heure pour recommencer le lendemain. Tu vois que la vie que nous menons n'est pas bien dure. Il ne nous manque que de recevoir de vos nouvelles, un peu plus souvent, et ce n'est pas trop exiger de la poste; car, la dernière lettre que j'ai reçue de toi, est des premiers jours de janvier, et la dernière de maman, du six février, ce qui fait de cinq à six mois de date. Quant à la politique, nous ignorons presque entièrement ce qui se passe; pas même des nouvelles de Cons-

tantinople, on n'en a ni à Alexandrie, ni au Caire. J'espère donc recevoir incessamment un bon paquet de vos lettres, et de journaux les plus intéressans, pour nous mettre un peu au courant des affaires, et ne pas faire en novices notre rentrée dans le monde politique et littéraire. C'est le premier septembre, que nous comptons partir de Thèbes pour Paris, du moins le bâtiment est demandé à Alexandrie pour les premiers jours d'octobre, et j'espère qu'il s'y trouvera.

P. S. Rosellini en a écrit long, par un courrier parti il y a quelques jours. Il est occupé, aujourd'hui, dans les tombeaux et me charge de vous embrasser. Il se porte à merveille ainsi que M. Champollion qui vous dit mille choses.

Pachalik d'Akhal-tsikhé.

Cette contrée que les géographes nomment la Géorgie turque, est connue depuis les plus anciens temps sous les noms de *Semo K'arthli*, ou *K'arthli supérieur*, et de Djavakhéti, ou pays de Djavakhos, petit-fils de K'arthlos, descendant de Japhet à la quatrième génération, et que les Géorgiens regardent comme leur premier ancêtre. Les Annales de la Géorgie donnent à ce pays le nom de Samtskhé, que l'on peut faire dériver des mots Samt sikhé (les trois forteresses). Les princes de ce pays, qui portaient le titre de *mthawari*, ou grands ducs, reçurent du roi de Géorgie celui d'*emmin-spassalari*, c'est-à-dire général en chef. Le roi George VI, connu par son réglement militaire inséré dans le code du roi Wakhthang, conféra au prince Serge Djakel la dignité d'atabeg ou archiduc, au lieu de celle de mthawari qui jusqu'alors avait été la sienne, et depuis cette époque le pays de Samtskhé est monté au rang des archi-duchés ou grands-duchés.

Sous le gouvernement du roi George VIII, l'Atabeg Kwarkar, homme profondément astucieux, qui était parvenu à force d'intrigues à circonvenir le monarque, persuada nombre de princes voisins de se révolter, leur donnant l'assurance qu'il ne prêterait à son bienfaiteur aucun secours. Ce complot réussit, et Kwarkar parvint à s'affran-

chir avec les autres. Le royaume de Géorgie fut alors divisé en trois parts, le K'arthli, le Kakhéthi et l'Imerethi, et en cinq principautés, Saatabago, Mingrélie, Gouriel, Abkhasie et Swanethi. Tous les efforts de George VIII pour réunir à lui les parties ainsi démembrées de son royaume, échouèrent contre la résistance qu'on lui opposa de l'intérieur, et surtout par celle du châh de Perse, Hassan-Beg qui fondit sur le K'arthli, et, après avoir ravagé et dévasté cette province, marcha contre Saatabago pour soumettre Kwarkar. Le roi George fut fait prisonnier, et n'obtint sa délivrance qu'après la mort de Kwarkar, et sous la condition de reconnaître les titres et l'indépendance de Badhur, fils et successeur de ce rebelle. Il retourna alors au K'arthli, dernier débris de sa monarchie.

Saatabago devint de cette manière un Etat indépendant, de même que les autres provinces voisines; il conserva le culte chrétien jusqu'au milieu du dix-septième siècle, et l'idiome géorgien jusqu'à nos jours.

Mais ce pays ne jouit pas long-temps de l'indépendance qu'il s'était procurée; car, plus rapproché de la Turquie que tous les autres, ses princes ne purent se maintenir vis-à-vis la Porte qu'à force de riches présens. Un certain Beka, oncle de l'Atabeg-Manoutchar, après avoir empoisonné son neveu, se rendit à Constantinople où il embrassa l'islamisme. Il fut nommé par le sultan pacha à deux queues, reçut le nom de Safar-pacha et le gouvernement d'Akhal-tsikhé. Ayant rangé tout l'Etat de Saatabago sous sa domination, il confia, en l'an 1626, la garde des forteresses qu'il obtint du sultan aux janissaires, et commença à opprimer les chrétiens; il les soumit d'abord au kharadja (impôt de religion levé en Turquie sur les infidèles), s'empara par force des propriétés dont la piété des rois de Géorgie avait doté les églises et les cloîtres, et persécuta le clergé (outre les paroisses et couvens, il y avait 13 diocèses et autant d'évêques relevant du catholicos de Géorgie). Il changea en mosquées les basiliques et les monastères où reposaient les ossemens des anciens souverains du pays, et fit élever de nouvelles mosquées.

Partout une force brutale fut déployée pour propager l'islamisme. Les ecclésiastiques et les principaux nobles qui ne voulurent point apostasier prirent la fuite pour

échapper aux persécutions, et trouvèrent un refuge dans les Etats voisins, en particulier en K'arthli et en Imerethi, où ils cultivèrent des terrains qui leur furent cédés par les princes du pays, et se construisirent des habitations rurales.

Après la mort de Safar-Pacha, son fils Joussouf, en 1635, et son petit-fils Rostom, depuis 1647, devinrent dépendans, ainsi que leurs successeurs, jusqu'au dernier, du Pachalik d'Erzerum; ils poursuivirent les chrétiens avec plus de violence encore après que Rostom-Pacha eut contraint son épouse, par des tourmens inouis, de se convertir au mahométisme. Le peuple cependant demeurait en secret fidèle à la croix et en pratiquait le culte sacré; lorsque des prêtres fervens se hasardaient à venir dans le pays, à la dérobée, affronter le martyre devenu leur partage, chaque fois que les autorités les découvraient, ils avaient à subir une mort affreuse.

Le pachalik d'Akhal-tsikhé est important par sa situation, son étendue et sa fertilité, la vigne, l'olivier, le citronier, le mûrier y croissent en abondance; les oranges, les figues, les grenades y sont d'une qualité supérieure; les forêts sont remplies de gibier, les rivières et les lacs de poissons délicieux. Les abeilles fournissent des trésors de miel et de cire. Cette province a des sources minérales merveilleuses pour les maladies; les habitans des côtes ont en quantité du bois qui leur sert à construire de petits bâtimens de commerce.

On sait qu'une partie de cette province vient d'être cédée à la Russie.

Madagascar.

Dans un de nos derniers cahiers, nous avons communiqué aux lecteurs des Annales des Voyages des détails intéressans sur Madagascar. Nous avons également annoncé la mort du roi Radama. Il est à craindre que tous les efforts de ce prince pour introduire les bienfaits de la civilisation parmi ses sujets n'aient été rendus inutiles par sa mort prématurée.

Les renseignemens que nous donnions sur ce qui s'était passé alors nous étaient fournis par l'*Asiatic Journal*. Voici de nouveaux détails tirés de ce même recueil, et qui diffèrent en quelques points des précédens.

Lorsque Radama fut décédé, sa mère s'empara du pouvoir suprême, afin d'en investir son fils cadet à l'exclusion de l'héritier légitime. Cet héritier était le fils de la plus jeune sœur de Radama, qui avait épousé le prince Ratefé. Le jeune Ratefé arrivait au trône comme représentant de sa mère qui était l'aînée du frère cadet de Radama, né d'une autre mère. Ratefé, en apprenant le trépas de Radama, avait marché sur Tananarivé afin de couronner son fils, qui était dans cette capitale; mais il avait été repoussé par le parti de la mère de Radama. Cette princesse, pour se délivrer de toute inquiétude à cet égard, avait fait décapiter l'héritier présomptif. On ajoutait que Ratefé ayant pris la fuite, avait demandé à s'embarquer sur le vaisseau anglais *Victoria*, mais que le capitaine avait décliné le danger de le recevoir à bord.

Suivant des avis reçus au mois dernier, la malheureuse île de Madagascar paraissait être livrée à de grands troubles; la plupart des travaux avaient été suspendus depuis la mort de Radama; il en était de même des écoles; il existait de fortes jalousies mutuelles entre les juges et les militaires; la reine souhaitait de rester neutre entre eux, mais suivant les probabilités, cela ne pouvait durer long-temps. Toute sa conduite prouvait sa cruauté et son despotisme.

D'ailleurs elle déclarait qu'elle voulait maintenir le traité avec le gouvernement britannique; mais l'honneur et la fidélité aux promesses sont morts avec Radama. On redoute un bouleversement général.

Population indienne des États-Unis.

2,573— Etats de *Maine*, *Massachusetts*, *Rhode Island*, *Connecticut* et *Virginie*.
4,820— *New-York*.
300— *Pennsylvanie*.

3,100— *Caroline du Nord.*
500— *Caroline Méridionale.*
5,000— *Géorgie.*
1,000— *Tennessée.*
1,877— *Ohio.*
23,400— *Mississipi.*
19,200— *Alabama.*
939— *Louisiane.*
4,050— *Indiana.*
5,900— *Illinois.*
5,631— *Missouri.*
9,340— Péninsule de *Michigan.*
7,200— Territoire des *Arkansas.*
4,000— *Id.* de *Floride.*
20,200— Pays à l'est du *Mississipi*, au nord de l'État d'*Illinois*, et à l'ouest des trois lacs supérieurs (*of the three upper lakes*).
94,300— Pays à l'ouest du Mississipi, à l'est des Monts Rocky et non inclus dans les Etats *Louisiane*, ou *Missouri*, ou le territoire des *Arkansas.*
20,000— Dans l'intérieur de ces monts.
80,000— A l'ouest des montagnes rocheuses, entre le 44 et le 49° degré de latitude.

313,130 Nombre total des Indiens aux Etats-Unis, d'après un relevé fait dans les bureaux du département de la guerre.

(Extrait du *Niles' Weekly register*, 25 avril 1829.)

Tremblement de terre dans le New-South-Wales.

Au mois d'octobre 1828, des secousses assez vives de tremblement de terre ont été ressenties dans les montagnes de l'Argile shire, situées à peu près à 25 milles du lac George; la commotion a duré quelques minutes; elle fut précédée d'un coup de vent du S. O. qui d'abord souffla assez doucement, mais qui bientôt prit de la force et devint un ouragan, déracinant les arbres et dispersant dans

l'air leurs branches comme de la paille. Tandis que l'ouragan déployait toute sa violence, la terre fut agitée en plusieurs endroits, sa surface se souleva en formant des sillons ondulés qui s'entrouvraient, se refermaient, et çà et là se fendaient et offraient des crevasses. Plusieurs cabanes ont été détruites en partie, et d'autres transportées de dessus leurs fondemens. Un côté d'un enclos à bétail a été entièrement renversé; mais d'après la nature du pays, peu habité, et où l'on ne rencontre que des pasteurs solitaires avec leurs gens et leurs troupeaux, et encore moins d'habitations fixe, le dommage causé aux propriétés fut insignifiant, et personne ne perdit la vie. Au bout de quelques minutes l'orage diminua graduellement pendant une heure; alors il recommença avec fureur par des éclats de tonnerre étourdissans, des torrens de pluie et des éclairs d'une vivacité extrême. Les hommes étaient effrayés, le bétail courait chercher un asyle dans les montagnes. On rapporte que cet ouragan de peu de durée surpassa en violence tous ceux que l'on avait éprouvés auparavant.

Du reste ce tremblement de terre n'est pas le premier que l'on eût ressenti dans la colonie; Collins, dans son Histoire des premiers temps de cet établissement, parle d'un phénomène de ce genre arrivé en juin 1788. « Dans une soirée de ce mois, dit-il, on observa une légère secousse de tremblement de terre qui dura deux à trois secondes et fut accompagnée d'un bruit lointain semblable à celui d'un coup de canon venant du sud; mais la secousse fut locale. »

Ce fait confirme la probabilité de l'existence de mines de bitume, de houille, de fer et de divers autre minéraux et métaux utiles aux arts et au commerce, beaucoup plus considérables qu'on ne l'avait supposé jusqu'à présent, ou dont l'emplacement n'a pas encore été déterminé avec précision. *Sydney Gazette.*

Tremblement de terre en Alsace.

Le 7 d'août 1829, vers 3 heures du matin, un tremblement de terre a eu lieu dans le département du Haut-

Rhin. A Colmar, on a ressenti, dans la direction du N. au S., deux légères secousses qui se sont succédées à une seconde d'intervalle. A la Pontroye et à Belfort, la secousse a été plus forte, et accompagnée d'un bruit sourd semblable à celui du tonnerre lorsqu'il se fait entendre dans le lointain. C'est principalement dans les maisons situées sur la montagne que le phénomène s'est fait le plus remarquer. Des meubles y ont été ébranlés, et des personnes couchées dans leur lit ont été fortement secouées. D'après les renseignemens qui ont été donnés, ce tremblement de terre a été également ressenti à Saint-Diez et à Strasbourg.

La Pennsylvania.

Le bulletin de Philadelphie dit que le vaisseau *la Pennsylvania* en ce moment en construction dans le bassin de cette ville, a trois ponts outre le faux-pont (*spar-deck*); il est percé pour 160 canons, et en pourra porter 200. Avec au moins 13 à 1400 hommes qu'il doit porter, ses dimensions gigantesques, sa poupe arrondie et un brave commandant, il pourra littéralement balayer les mers et anéantir l'ennemi qui oserait lutter avec lui. 40 à 50 charpentiers sont occupés en ce moment à achever sa construction, et nos lecteurs pourront se former une idée de cet immense colosse lorsqu'ils sauront qu'il n'aurait pas fallu pour le terminer moins de 500 charpentiers travaillant pendant six mois. Il a été construit d'après le modèle de M. Humphrey, ingénieur de la marine, qui, avant d'adopter le plan actuel, a visité avec l'attention la plus scrupuleuse tous les bassins des puissances européennes. M. James Keen est l'ingénieur qui a dirigé et surveillé tout l'ensemble de la construction. On voit près du bassin l'énorme canon de 420 livres de balles qui doit être placé sur *la Pennsylvania;* il est en ce moment silencieux, mais il sera prêt à tonner avec une épouvantable furie si la nation a besoin de recourir à lui. La principale ancre d'affourche de *la Pennsylvania* pèse 10,171 livres.

Commerce de glace.

Quelqu'un nous donne des détails très intéressans sur une espèce de commerce que je crois particulier aux Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, je veux dire le transport par mer de grandes quantités de glaces. Ce trafic a principalement lieu avec la Havane, capitale de l'île de Cuba, et avec Charleston, dans la Caroline méridionale. Il y a une vingtaine d'années, un homme d'un caractère entreprenant conçut cette idée qu'il a depuis suivie avec une grande activité et avec beaucoup de succès, malgré les nombreuses difficultés qu'il lui a fallu surmonter. Il n'y a d'autre précaution à prendre pour conserver la glace à bord du navire, que de garnir l'intérieur de la cale de planches qui empêchent le contact avec le bordage du pont. La glace taillée en cubes de 18 pouces est soigneusement arrangée avec la main. La perte par la fonte est quelquefois d'un tiers pendant le voyage, mais souvent la cargaison arrive sans diminution sensible. La personne qui me fournissait ces observations me dit que lorsque la glace est embarquée en hiver, pendant que le thermomètre est à zéro ou au-dessous de ce point, et que le navire a le bonheur de faire route avec un bon vent froid du nord, il ne se perd pas une seule livre de la cargaison. La température de la glace, quand on la met à bord, étant quelquefois à 30 degrés au-dessous de celui auquel elle commence à fondre, il faut qu'une quantité considérable de froid disparaisse, et par conséquent qu'un certain intervalle de temps s'écoule avant qu'elle commence à perdre de son poids de sorte que si la traversée est courte, le chargement est entièrement sauvé. D'un autre côté, si on le prend aux glacières de Boston, au mois de juillet, lorsque le thermomètre est à 80° ou à 90° (21° à 26° R.), la fonte est déja en train; et si, dans ces circonstances, le navire rencontre des vents de sud qui lui sont contraires, ou est entraîné dans cet immense courant d'eau chaude qui sort du golfe du Mexique, et que l'on connaît sous le nom de *gulf Stream*. Toute la cargaison est sujette à trouver son chemin à la mer par la voie des pompes avant que l'on soit à la moitié du voyage.

Depuis quelques années 3,000 tonneaux de glace ont été expédiés annuellement de Boston au sud; fait qui présente un exemple curieux de la puissance du commerce pour égaliser et mettre en quelque sorte en harmonie les climats les plus éloignés. Nous sommes si familiarisés avec le cas des oranges que nous achetons aux plus minces échoppes à trois pour un penny, que nous oublions presque qu'elles ne sont pas indigènes chez nous, et que l'art n'a pas le pouvoir de les faire croître sur notre sol. Mais quelqu'un qui en est témoin pour la première fois doit réellement trouver extraordinaire de pouvoir acheter la glace à peu près aussi bon marché dans les rues de Charleston que dans celles de Quebec.

Travels in North America, by cap. Basil Hall.

Fernando Po.

Les dernières nouvelles reçues de cette colonie dans la baie de Biaffra sur la côte occidentale d'Afrique, nous apprennent qu'un grand nombre d'artisans et d'autres colons y sont arrivés de Sierra Leone avec une grande quantité de matériaux pour la construction; il y est également venu un fort détachement du régiment nègre qui a été cantonné sur le territoire de la ville, où le service de ces militaires a déja été très utile aux ouvriers employés à défricher les terrains couverts d'arbres et de broussailles, et à construire, en les mettant à l'abri des importunités des nombreuses troupes d'indigènes. Le roi n'était pas encore de retour des montagnes où il s'était retiré avec un Espagnol et un certain nombre de ses sujets, peu de temps après l'arrivée du capitaine Owen. Les indigènes s'étaient pourvus de lances et d'autres instrumens de guerre en échangeant leurs ignames pour des morceaux de cercles de fer.

Ce sont des gens perfides; ils n'attendent probablement que l'occasion de faire une incursion hardie. Il paraît que l'on doit de grands éloges au zèle infatigable du capitaine Owen, gouverneur et commandant. En jetant les fondemens de cette colonie, il a fait tous ses efforts pour établir

la civilisation et en même temps la bonne intelligence entre les indigènes et les colons ; il prend à cœur le bien-être des personnes qui sont sous ses ordres, et il montre le sentiment de la plus généreuse humanité, en envoyant adjuger à Sierra Leone les cargaisons de nègres pris sur les navires qui font la traite ; ensuite ces infortunés sont reçus dans la nouvelle colonie et traités avec bonté.

Les Européens ont été extrêmement incommodés de la piqûre d'une espèce de mouche qui infeste l'île ; la maladie en a mis quelques-uns hors de service : ils ont été renvoyés en Angleterre. Les matelots n'ont eu la permission de débarquer que suffisamment vêtus. Le costume arabe a été introduit, de même que durant la reconnaissance des côtes d'Afrique par le capitaine Owen ; les moustaches et la barbe de tous les blancs ont déja une longueur énorme. Lorsqu'on les lave, cette opération contribue beaucoup à rafraichir le bas du visage et le cou, et à les tenir frais pendant le reste de la journée.

On pense généralement que cet établissement ne remplira pas tout de suite l'objet qu'on s'était proposé, surtout tant que le gouvernement portugais aura un marché si considérable de nègres à Saint-Paul de Loande, éloigné seulement de quelques degrés dans le sud. Toutefois nous espérons qu'on publiera bientôt des éclaircissemens détaillés sur cette partie intéressante de l'Afrique. Ils sont dus à un officier de l'escadre. On aura aussi des informations sur des parties également importantes des côtes orientales et occidentales de ce continent, depuis le golfe Persique jusqu'à l'embouchure de la Gambie ; elles ont été recueillies pendant le voyage, et sont presque entièrement rédigées. *Litterary Gazette.*

Aspect de New-York.

En passant dans les rues, plusieurs choses rappellent à un Anglais nouvellement débarqué un port de sa patrie, tandis que de nombreuses indications lui montrent qu'il est dans un autre pays. Les inscriptions des enseignes sont en anglais, mais la langue qu'il entend parler diffère par

l'accent de celui auquel il est accoutumé; cependant c'est de l'anglais: mais l'habillement et la démarche des hommes, les nègres et les négresses qu'on rencontre sur les quais, la forme de la plupart des voitures, annoncent qu'il est dans une contrée étrangère.

Travels in North America by captain Basil Hall.

Ascension du mont Elbrouz par un Tcherkesse contrefait et boiteux.

La gazette de Tiflis publie les détails suivans sur une expédition scientifique au mont *Elbrouz*, qui forme la cime la plus élevée du Caucase. Nous donnons ces détails en y ajoutant quelques éclaircissemens nécessaires. Nous devons d'abord faire ressouvenir nos lecteurs que la hauteur de l'Elbrouz a été exactement déterminée, en 1813, par le célèbre astronome M. *Vichnevski*, membre de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg; il a inséré les détails sur ce travail dans le VIIe volume des Mémoires de cette société savante, et nous lui empruntons le passage suivant, dans lequel il indique les moyens dont il s'est servi pour parvenir au résultat de son travail:

« Je me portai, dit-il, au mois de mai de 1813, vers le mont *Elbrouz*, dans la vue d'en approcher autant que possible; mais ne pouvant me fier à des montagnards avec mes instrumens, sans m'exposer à de grands risques, je fus contraint de faire mon opération près des forteresses de *Konstantinogorskaïa* et de *Kislovodskaïa*, où j'ai observé les distances apparentes au zénith et les azimuths de ladite montagne, et les hauteurs du baromètre et du thermomètre. Il fallait encore déterminer trigonométriquement les distances de ces stations au mont *Elbrouz*; mais les circonstances ne m'ayant pas permis d'y mesurer pour cet effet une base assez grande, j'aimai mieux calculer ces distances de la position géographique de *Stavropol* et des stations de *Konstantinogorskaïa*, déterminée récemment par moi, et combinée avec les azimuths du mont Elbrouz que j'y avais observés. L'élévation des trois sta-

tions ci-dessus mentionnées au-dessus du niveau de la mer a été déterminée par la comparaison de mes observations du baromètre et du thermomètre avec celles qui ont été faites à Astrakhan par M. *Lokhtin*.

« Ayant ainsi rassemblé les données nécessaires, j'en ai déduit la hauteur du mont Elbrouz plus exactement, en la fixant par deux déterminations différentes à 2,898 toises, comme on le verra ci-après dans l'exposé de mes observations, etc. »

L'Elbrouz a deux cimes distinctes; M. Vichnevski trouva la hauteur moyenne de l'orientale à 2,878 toises au-dessus du niveau de la mer, et celle de l'occidentale à 2,898 toises. Nous devons regarder ces déterminations comme plus exactes que celle qui est rapportée dans l'article suivant, puisque ses auteurs ne disent pas par quel moyen ils ont obtenu le résultat que la cime de l'Elbrouz était à 16,800 pieds au-dessus de l'océan Atlantique.

Voici le récit de leur ascension :

Gorièlchevodsk, (1) 2 août.

« Notre expédition partit le 26 juin des eaux chaudes pour l'Elbrouz, sous le commandement du général de cavalerie Emmanuel en personne (2) ; elle était accompagnée de MM. Kupfer, minéralogiste; Ménéthrié, zoologiste, conservateur du musée de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg; Lentz, professeur adjoint de physique; Meyer, botaniste de Dorpat; et Vansovitch, employé des mines attaché à l'usine de Lougansk.

« Après avoir surmonté toutes les difficultés que nous présentait la route, nous arrivâmes, le 8 juillet, au pied de l'Elbrouz, et campâmes sur la rivière de Malka. Les bagages avaient été laissés à 15 verst de l'Elbrouz; une pièce de canon fut amenée jusqu'à 8 verst du camp. L'escarpement des montées et des descentes et le peu de largeur des sentiers tracés le long des flancs rapides des montagnes ne permettaient pas d'avancer plus loin autrement qu'à pied ou à cheval à la légère; mais sur toute la route nous n'avons rencontré nulle part ni les marais im-

(1) C'est le nom russe des eaux thermales du mont Bechtau.

(2) Peut-on commander autrement une expédition qu'en personne ?

praticables, ni en général les obstacles naturels qui, au dire de Klaproth et d'autres voyageurs (1), défendent les approches de l'Elbrouz.

« Le temps ne nous était pas favorable; des brouillards et des pluies continuelles rendaient notre marche très pénible. Arrivés au pied de l'Elbrouz, nous nous proposions d'attendre le beau temps, mais, à notre grande satisfaction, le ciel s'éclaircit le lendemain matin, et les deux cimes de l'Elbrouz nous apparurent dans toute leur majesté.

« MM. les académiciens résolurent de profiter de ce temps si favorable à leur entreprise. Nous nous empressâmes de les munir de tout ce qui était nécessaire pour cette marche difficile, c'est-à-dire de pieux, de cordes, etc. Ils eurent une escorte de quelques Tcherkesses et de volontaires pris parmi les cosaques. Ils partirent du camp à neuf heures du matin, et ce n'est que vers le soir qu'ils atteignirent les premières neiges, où ils se disposèrent à passer la nuit, après avoir monté environ 8 verst. Le lendemain 10, ils se remirent en marche à trois heures du matin. La gelée les favorisa beaucoup, et ils avançaient avec assez de succès, mais leur marche devenait de plus en plus pénible; car la neige, commençant à fondre, s'enfonçait sous leurs pieds. Ils furent obligés de faire de fréquentes haltes, et se partagèrent en petits détachemens.

(1) Voici ce que M. Klaproth en dit dans l'édition française de son voyage (vol. I, p. 131). « Personne n'a monté l'Elbrouz; et les Caucasiens croient qu'on ne peut parvenir à sa cime sans une permission particulière de Dieu: ils disent aussi que ce fut là que l'arche s'arrêta d'abord, et qu'ensuite elle fut poussée sur l'Ararat. Il serait peut-être possible de gravir l'Elbrouz par le sud, si les habitans de ces contrées ne mettaient pas des obstacles invincibles à une telle entreprise. Le pied en est absolument inhabité et entouré de marais, *qui se forment pendant l'été*, par la fonte des neiges et des avalanches. »

Tout ceci est conforme à ce que le voyageur *Reineggs* a dit sur le même objet (vol. I, p. 289). Voici ses paroles :

« Un quart de la hauteur de l'*Elbrouz* est perpétuellement couvert de neige et de glace, et entouré de nuages; quand il se montre sans nuages, il annonce infailliblement la pluie, et un froid excessif en hiver. *Il est partout entouré de marais*, dont la profondeur le rend inapprochable, ainsi que les autres montagnes du voisinage. C'est pour cette raison que je ne peux rien dire sur le roc dont il est composé. »

Restés dans le camp, nous observions avec la plus grande curiosité la marche lente des voyageurs. Vers neuf heures du matin, ils avaient gravi plus de la moitié de la montagne et s'arrêtèrent pour se reposer derrière des rochers qui les dérobèrent entièrement à notre vue. Une heure après, un seul homme parut au-delà des rochers, s'avançant d'un pas assez ferme et mesuré vers la cime de l'Elbrouz. C'est en vain que nous nous attendions à le voir suivi par les autres voyageurs; personne ne parut, et, au contraire, plusieurs d'entre eux commencèrent à redescendre. Tous les regards se fixèrent sur celui qui accomplissait une entreprise aussi hardie. Se reposant à tous les cinq ou six pas, il avançait audacieusement; tout près du sommet, il disparut entre les rochers. Les spectateurs attendirent long-temps son apparition avec intérêt et impatience; vers onze heures, on le vit tout à coup sur la cime de l'Elbrouz. Une salve de mousqueterie, la musique, les chants et les acclamations de joie firent retentir les airs à cette vue. Nous restâmes jusqu'au soir dans l'incertitude de savoir quel était celui qui le premier d'entre les mortels eût escaladé la plus haute des montagnes du Caucase, considérée jusqu'à ce jour comme inaccessible. Au retour des voyageurs, nous apprîmes que l'audacieux qui avait seul osé tenter l'ascension de l'Elbrouz, et qui en avait prouvé la possibilité, était un Kabardien (Tcherkesse), ancien pâtre, nommé *Kiliar*, *homme contrefait et boiteux*. Il a reçu en récompense le prix de 400 roubles en papier (450 francs) et 5 archines de drap, qui avait été proposé par le général Emmanuel.

« L'un des académiciens, M. Lentz, est parvenu à une hauteur de 15,200 pieds. L'élévation totale de l'Elbrouz au-dessus du niveau de l'océan Atlantique est évaluée à 16,800 pieds, c'est-à-dire à près de 5 verst en ligne verticale.

« Nous avons vu dans les environs de notre camp, au pied de l'Elbrouz, de belles cascades de plusieurs rivières; la plus belle est sans contredit celle formée par la Malka: elle tombe avec un bruit incroyable d'une hauteur perpendiculaire de près de 20 toises russes; on n'aperçoit pas une nappe d'eau, ce sont des vagues qui se précipitent en masses isolées et l'une après l'autre. A en-

viron 5 toises au-dessus de cette chute, il y a un pont naturel en pierre, couvert d'herbe; c'est par là que passe la route qui conduit chez le Karatchaï (1) et les montagnes. En général, les sites de cette contrée sont fort beaux.

« On a trouvé dans les montagnes, pendant notre marche, du plomb, beaucoup de houille et du gypse, du porphyre, du jaspe, des conglomérats, etc.; tout le noyau de la chaîne du Caucase est granitique. »

Reconnaissance de la côte occidentale d'Afrique.

On a reçu au mois d'août des nouvelles du capitaine Boteler, commandant l'*Hécla*, vaisseau de S. M. B. Elles sont fort tristes et fournissent une nouvelle preuve de l'insalubrité du climat des côtes de l'Afrique. Cet officier en remplissant sa mission, était arrivé à Sierra-Leone. Deux midshipmen de l'*Hécla* et le chirurgien de l'*Eden*, étaient morts de la fièvre. Le lieutenant Badgeley, commandant de ce dernier vaisseau, était dangereusement malade et l'on désespérait de son rétablissement. Le lieutenant Tambs avait été obligé de passer de l'*Hécla* sur l'*Eden*, et de s'éloigner de Sierra-Leone pour que l'équipage pût recouvrer la santé sur la haute mer. Le *Lochiel*, navire marchand anglais, avait été trouvé avec tout son équipage mort à bord. Dans cet état, il avait été amené à la remorque du Rio-Nunez, près des îles Bijoga, par les canots d'un vaisseau de guerre qui était à la recherche des navires faisant la traite.

Expédition savante.

Le capitaine Owen a été chargé par l'amirauté de compléter la reconnaissance des différens parages de la mer des Antilles qui a été laissée incomplète par les Espagnols, et par feu de Mayne à qui un travail semblable avait été confié par la Grande-Bretagne. Le capitaine Owen doit également et surtout examiner les îles Lucayes et les côtes

(1) Peuplade d'origine turque (nogaie), qui habite au nord-ouest de l'Elbrouz, et sur laquelle on trouve des amples détails dans le 1 er vol. du *Voyage au Caucase*, par M. Klaproth, (pag. 280 à 304).

comprises entre la presqu'île d'Yucatan et Carthagène ; explorer plus particulièrement les rivages dangereux de ce dernier lieu ; enfin, constater exactement, par le moyen du chronomètre, les distances méridiennes des principaux ports des Antilles. On lui a remis à cet effet les meilleurs instrumens d'observation, et rien n'a été épargné pour armer et équipper convenablement le *Blossom*, que commande le capitaine Owen.

On pense que le *Blossom* ira d'abord à la Barbade, afin de mesurer la distance méridienne entre cette île et Madère.

Lettre de M. de Humboldt à M. Arrago.

« Oust-Kamenogorsk, sur le haut Irtych, en Sibérie, le 1/13, août 1829.

« Me voilà depuis plus de deux mois hors des frontières de l'Europe, à l'est de l'Oural, et dans la vie agitée que nous menons, j'ai perdu bien des occasions de te donner un signe de vie et d'amitié. Il est impossible dans cette lettre écrite à la hâte (nous sommes arrivés dans ce fortin, sur la frontière de la steppe de Kirghiz vers les quatre heures du matin et nous partons vraisemblablement cette nuit même pour remonter à l'est vers Bouktorma, Narym, et le premier poste de la Mongolie chinoise); il est impossible, dis-je, de te communiquer le précis des observations que nous avons faites depuis notre départ de Saint-Pétersbourg le 8/20 mai ; tu ne trouveras d'autre intérêt à la lecture de ces lignes que celui de savoir que le but scientifique de mon voyage a été rempli au-delà de mes espérances ; que malgré les fatigues et les espaces que l'on parcourt (nous avons déja fait depuis Saint-Pétersbourg plus de 5600 verst dont 320 dans cette partie de l'Asie) ma santé est bonne, que je souffre avec patience et avec courage, que j'ai beaucoup à me louer de mes compagnons (M. Rose et M. Ehremberg), et que chargés des collections géologiques, botaniques et zoologiques de l'Oural, de l'Altaï, del'Obi, de l'Irtych et d'Orenbourg, nous espérons retourner à Berlin vers la fin de novembre. Je ne saurais décrire tous les soins aimables que le gouvernement russe a pris pour faciliter le but de cette excursion. Nous voyageons avec 3 voitures, conduits par un officier supérieur des mines, précédés par un courrier de la couronne. Il nous faut quelquefois 30 à 40 chevaux par station, et, la nuit comme le jour, les relais sont placés avec le plus grand ordre. Je ne puis regarder tout cela comme des marques de bienveillance et de considération personnelles : c'est un hommage public rendu aux sciences, une noble munificence déployée en faveur des progrès de la civilisation moderne. Notre route a été par Moscou, Nijnei-Novgrod, et de là sur le Volga, à Kazan et aux ruines de la ville tatare de Boulgari.

Cette partie de la Russie, habitée par des Tatares musulmans, couverte à la fois d'églises et de mosquées, est très intéres-

sante et donne comme l'Oural, la Bachkirie et l'Altaï, un vif intérêt aux belles recherches de l'*Asia polyglotta* de M. Klaproth. De Kazan nous avons remonté l'Oural par les vallées pittoresques de Koungour et Perm. Dans tout ce voyage de Nijnei-Novgorod à Catherinenbourg et aux lavages de platine de Nijnei-Tagilsk, nous avons été accompagnés par le comte Polier que tu te souviens d'avoir vu à Paris chez Mme la duchesse de Duras. Il a exercé dans ces régions sauvages, son beau talent de peintre paysagiste. Fixé par son mariage en Russie, il s'occupe avec chaleur d'améliorer l'exploitation des mines et des usines. J'ai retrouvé dans la suite, circonstance bizarre, sur la pente asiatique de l'Oural, la même calèche qui m'avait conduit de Paris à Vérone, à Naples et à Berlin. Elle était dans le meilleur état, et fait honneur à la construction parisienne. Nous avons employé un mois à visiter les mines d'or de Borissovsk, les mines de malachite de Goumechvski, de Tagilsk; les usines de fer et de cuivre, les exploitations de béril, et de topazes; les lavages d'or et de platine. On est étonné de ces pépites d'or de 2 à 3, même de 18 à 20 livres, trouvées à quelques pouces au-dessous du gazon et restées inconnues depuis des siècles. C'est la position et l'origine probable de ces alluvions mêlées le plus souvent avec des fragmens de grunstein et de schiste chloriteux et de serpentine, qui a été un des buts principaux de ce voyage. L'or de lavage, exploité annuellement, s'élève à 6000 kil. Les nouvelles découvertes au-delà du 59e et du 60e degré de latitude deviennent très importantes. Nous possédons des dents d'éléphans fossiles, enveloppées dans ces alluvions de sables aurifères. Leur formation, suite de destructions locales et d'affleuremens, est peut-être même postérieure à la destruction des grands animaux. Le succin et les lignites que l'on découvre à la pente orientale de l'Oural, sont décidément plus anciens. Avec le sable aurifère se trouvent des grains de cinabre, de cuivre natif, des ceylanites, des grenats, de petits zircons blancs, doués du plus bel éclat de diamant, de l'anatase, de l'albite, etc. Il est bien remarquable que dans la partie moyenne et boréale de l'Oural, le platine ne se trouve en abondance que sur la côte occidentale et européenne. Les riches lavages d'or de la famille Dimidov à Nijnei-Tagilsk, sont sur la pente asiatique, des deux côtés de la Bartiraya, où l'alluvion de Vilkni seule a déja donné plus de 2800 livres d'or. Le platine se trouve à une lieue à l'est de la ligne de partage d'eau (qu'il ne faut pas confondre avec l'axe des plus grandes hauteurs) sur la pente européenne près des affluens de l'Oulka, à Soukhoi Visnin et à Martian. M. Svetsow qui a eu le bonheur d'étudier sous M. Berthier, et dont les connaissances et l'activité nous ont été très utiles dans nos courses de l'Oural, a découvert du fer chromaté renfermant des grains de platine qu'un chimiste habile à Catherinenbourg, M. Helm, a analysé. Les lavages de platine de Nijnei-Tagilsk sont si riches que 100 pouds (à 40 livres russes) des sables donnent 30 (quelquefois 50) solotnik de platine, quand les alluvions très riches d'or de Vilkni et autres lavages d'or sur la pente asiatique ne rendent que 1 1/2 à 2 solotnik pour 100 pouds de sables. Dans l'Amérique méridionale une chaîne des Cordillères assez basse, celle de Cali, sépare aussi les sables aurifères et

et non platinifères de la pente orientale (de Popayan), des sables aurifères et très riches en platine de l'isthme de la Raspadura du Choco, M. Bousingault aura peut-être jeté en ce moment de nouvelles lumières sur ce gisement américain, et ses observations recevront quelque intérêt de plus par celles que nous avons pu faire ici. Nous possédons des pépites de platine de plusieurs pouces de long dans lesquelles M. Rose a découvert un beau groupe de platine cristallisé. Quant au grunstein porphyre de Laya dans lequel M. Engelhardt a reconnu des petits grains de platine, nous l'avons examiné sur les lieux avec beaucoup de soin, mais jusqu'ici, les seuls grains métalliques que nous ayons vus dans les roches de Laya et dans les grunstein de la montagne Bèlaya-Gora ont paru, à M. Rose, du fer sulfuré; ce phénomène sera l'objet de nouvelles recherches. L'ouvrage de M. Engelhardt sur l'Oural nous a paru digne de beaucoup d'éloges. L'osmium et l'iridium ont aussi un gisement particulier, non parmi les riches alluvions platinifères de Nijnei-Tagilsk, mais près de Bilimbaievski et de Kichtem. J'insiste sur ces caractères géognostiques tirés des métaux qui accompagnent les grains de platine à Choco, au Brésil et à l'Oural.

Le 8/20 août.

« Ces dernières lignes sont tracées le 20 août. J'avais quitté la plume il y a huit jours pour prendre des distances lunaires, car cette extrémité méridionale de la Sibérie où se trouvent les sources de l'Obi et les confins de la Mongolie chinoise exige beaucoup d'attention dans la détermination géographique; la marche seule des chronomètres pouvant être altérée par la rapidité du voyage. J'ai été depuis le 13 visiter le piquet (avant poste) chinois dans la Dzongarie. Nous avons été forcés de laisser nos voitures à Oust-Kamenogorsk; de nous servir, par des chemins affreux, des longues voitures de Sibérie dans lesquelles on se tient couché. Mais avant que de parler de la journée que nous avons passée dans le céleste empire du milieu, je dois reprendre le fil de notre voyage. Après avoir visité le nord de l'Oural par Verchoturie et Bogezlavsk, pris des azimuths pour déterminer les positions des pics septentrionaux, visité les mines de béryl et de topaze de Moursinsk, nous partîmes de Catherinenbourg le 6/18 juillet à Tobolsk, par Tiumen, où résidaient jadis des descendans de Batu-Khan. Nous voulûmes d'abord nous diriger directement par Omsk sur Slatooust; mais la beauté de la saison nous engagea d'ajouter l'Altai et le haut Irtych (détour de 3000 verst) au plan primitif de notre excursion. Le gouverneur général de la Sibérie occidentale, général Villiaminov, nous fit accompagner par un de ses aides-de-camp, M. de Yermolov. Le général Litvinov, qui commande sur toute la ligne des Kirghiz, se déplaça lui-même en venant de Tomsk aux montagnes du Kolyvan, pour nous rejoindre et nous conduire au poste chinois. Nous arrivâmes ici par Kainks et la steppe de Baraba, où les mosquitos rivalisent avec ceux de l'Orénoque et où l'on étouffe sous un masque de crins de cheval; ces belles usines de Barnaul, le lac romantique de Kolyvan, les mines fameuses du Schlangenberg (gisement dans le porphyre), de Reiders et de Ziriainovski,

qui donnent par an 40,000 livres d'argent aurifère. A Oust, on a la première vue de la chaîne des Kirghiz.

« On avait envoyé d'avance à un des postes chinois de la Mongolie (Dzongarie), pour savoir si on voudrait nous recevoir avec le général Litvinov. La permission fut accordée avec l'information d'étiquette toute chinoise, que le commandant chinois de Baty s'attendait que, malgré la différence des rangs, on lui ferait la première visite dans sa tente, vu qu'il se comporterait de même si jamais il touchait le territoire russe. Nous prîmes la route de Baty par le fortin de Boukhtorma et de Krasnoyar, où passant toute la nuit du 16 au 17 août (nouveau style) à observer, je vis de singuliers phénomènes de bandes polaires (je te prie d'examiner à cette occasion tes registres magnétiques). A Baty, il y a deux campemens chinois des deux côtés de l'Irtych; ce sont de misérables *yourtes* habitées par des soldats mongols ou cambanzes. Un petit temple chinois se trouve sur une colline aride. Des chameaux bactriens à deux bosses paissent dans la vallée. Les deux commandans, dont l'un n'arrivait de Péking que depuis une semaine, sont de race pure chinoise. On les change tous les trois ans. Habillés en soie, une belle plume de paon au bonnet, ils nous reçurent avec une gravité très plaisante. En échange de quelques aunes de drap et de velours rouge, on me donna un livre chinois en cinq volumes, ouvrage d'histoire qui, quelque commun qu'il puisse être, me sera précieux comme souvenir de cette petite excursion. Heureusement aussi cette frontière de la Mongolie a été pour M. Ehrenberg, une mine féconde de plantes et d'insectes nouveaux. Mais ce qui nous rend le voyage de l'Altaï très important, c'est que nulle part ailleurs dans les deux mondes, le granit à gros feldspath commun dépourvu d'albite, dépourvu de gneiss et de micaschiste agroupés, n'offre des preuves d'éruption et d'épanchement comme dans l'Altaï. On ne voit pas seulement le granit pénétrer en filons qui se perdent *vers le haut* dans le thonschiefer, se faire jour à travers cette roche, mais aussi s'épancher sur elle visiblement et d'une manière continue sur plus de 2000 toises de longueur : puis des collines en cône et petites cloches de granit, à côtés de quelques dômes de porphyre trachytique, des dolomites dans le granit, des filons de porphyre, etc., etc.

« M. Rose, dans le nord de l'Oural, a découvert un point où le porphyre fendillé et en partie en boules, convertit par le contact le calcaire en jaspe divisé par bandes parallèles. J'ai aussi vu ces stries et silicifications à Pedrazio. L'Oural est aussi remarquable par la liaison intime de l'euphotide (serpentines chloriteux) avec des grunsteins à pyroxène, renfermant plus d'amphibole que de pyroxène. J'ai tâché d'observer la température de la terre (elle est souvent plus 2°), l'inclination et l'intensité magnétique dans les lieux que MM. Hansteen et Ermann n'ont pas visités. Les mêmes points prouvent le mouvement des nœuds de l'est à l'ouest, que tu as fait ressortir dans ton rapport sur le voyage de M. Freycinet. La poste part; je ne puis ni relire, ni retoucher, ni corriger cette lettre si confuse. J'espère t'embrasser l'été prochain. Mille amitiés à Gay-Lussac. »

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.

RELATION D'UN VOYAGE

DE

MEXICO A GUATEMALA,

PAR G. A. THOMPSON.

SUITE ET FIN (1).

« Le 2 de juin, quel remuement dans la capitale! toutes les maisons étaient ouvertes, des guirlandes de rubans et de fleurs pendaient de toutes les croisées, ou étaient suspendues au travers des rues. En quatre endroits différens, situés chacun à une extrémité de la ville la plus éloignée du centre, étaient élevés quatre autels temporaires ornés de verres taillés, de miroirs, de grands plats d'argent, et d'autres objets de ce métal et d'or, enfin de toutes les choses belles et précieuses que les habitans possédaient. Les principales familles qui demeurent près du lieu où l'on dresse l'autel, se chargent tour à tour de les décorer; mais l'usage est que chacun y contribue pour sa part. Pendant la procession surtout, ces autels temporaires sont illu-

(1) Voy. T. XII, pag. 290, etc.

minés par une profusion de bougies, que l'on y laisse aussi brûler pendant un ou deux jours avant, et l'on voit ordinairement les demoiselles occupées à prendre soin de tout mettre en ordre.

« Les autorités civiles assistèrent à toutes les cérémonies tant dans l'église que dehors. Le président fut mené à la cathédrale et en fut ramené dans un carrosse de parade traîné par quatre mules que conduisaient en postillons deux jeunes gens des familles Zaravia et Aguirre. Tous les ordres religieux figurèrent à la procession; j'y comptai deux cent vingt moines; ils étaient suivis de quatre cents soldats, et d'une soixantaine d'autres personnes.

« J'étais invité chez le marquis d'Ayzenena. Les grands appartemens qui donnaient sur la rue étaient remplis de monde; les fenêtres ouvertes étaient garnies de rangées de dames assises sur des banquettes; derrière elles, sur des chaises, se tenaient leurs mères, dont plusieurs se trouvaient enrhumées, et qui par là augmentèrent leur indisposition. Quand le Saint-Sacrement passa, chacun s'agenouilla, et après une minute de silence et de recueillement, le murmure des conversations et les accens de la gaîté se firent de nouveau entendre dans les appartemens. Sur l'une des consoles il y avait, en cire, une représentation de l'adoration des bergers; les appartemens de toutes les maisons depuis les plus considérables jusqu'à celles de la classe la plus pauvre, sont si pleins de ces sortes d'images, que je

n'aurais pas mentionné particulièrement cette circonstance, si mon attention n'avait pas été attirée par des verroteries composant le collier de l'un des bergers, qui ressemblaient à des perles, mais dont la grosseur extraordinaire me fit juger qu'elles ne pouvaient être véritables; toutefois il se trouva que je m'étais trompé. J'avais de la peine à m'imaginer qu'il y eût des perles de cette dimension énorme; je voulus estimer leur valeur et dans mon idée je la portai à dix mille livres sterling; mais j'appris que le marquis en avait donné une somme plus forte. Le collier consistait en vingt-une perles; celle du milieu avait la forme et était de la grosseur d'un œuf de pigeon; les autres étaient en proportion de celle-là, mais rondes, et allaient en diminuant à mesure qu'elles s'approchaient de chaque extrémité. »

L'énormité de ces perles est peut-être moins remarquable que l'état des arts dans ce pays; voici comme le voyageur en parle :

« J'ai visité le couvent de Saint-François. L'église est un des plus jolis édifices de la ville. Le nombre des moines n'excède pas cinquante; ils sont riches et l'emportent sur les autres ecclésiastiques pour la magnificence de leurs possessions, et la décoration intérieure de leurs temples. Je fus singulièrement frappé de quelques-uns de leurs tableaux, surtout de celui de Lazare sur le point de sortir du tombeau. Soit effet de la disposition de la lumière, soit mérite de l'exécution, c'est ce que je ne pus décider, mais

il me fut difficile de me persuader que ce n'était pas véritablement une créature humaine que je voyais devant moi. Depuis, je suis retourné fréquemment dans cette église, exprès pour regarder ce tableau; plus je le contemplais, plus sa beauté produisait de l'impression sur moi. Dans l'éclat du milieu du jour, et dans l'ombre du soir il conservait constamment son caractère de vérité. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré dans les églises des Pays-Bas, que j'ai ensuite visitées, rien qui produise autant d'étonnement et d'émotion. Ce qui est le plus extraordinaire c'est qu'on attribue ce morceau à un peintre guatémalien. »

Le voyageur ne néglige pas de nous entretenir de la cuisine du pays, et il a raison, car enfin est-il bon de savoir comment on traite dans le Guatémala cette branche importante de l'économie domestique.

« Vers midi nous retournâmes à la maison pour dîner. J'entrai dans la cuisine afin d'examiner les préparatifs et de connaître la manière dont on fait cuire les mets. Tout s'effectuait par le moyen de fourneaux au charbon. Il n'y avait pas de foyer ouvert pour rôtir les viandes; une demi-douzaine de casseroles de terre à manche, composait toute la batterie de cuisine. Je vis à terre deux dindons dont l'un était étendu comme dans un accès de convulsion : son compagnon semblait extrêmement peiné de sa triste situation; je n'ai pas souvent observé un

animal montrer autant de sensibilité par ses gestes et ses mouvemens que cet oiseau en témoignait. Il paraît que l'autre avait été gorgé d'eau-de-vie de manière à le stupéfier, et destiné à mourir dans le paroxisme de l'ivresse, afin que sa chair pût être mangée à l'instant. J'avais toujours remarqué, ici et à Mexico, que les dindons étaient extrêmement tendres et délicats. Horace, on doit s'en souvenir, recommande d'employer un peu de vinaigre pour donner cette qualité à la chair des animaux; peut-être l'usage de l'eau-de-vie pour tuer un oiseau par l'ivresse, n'est-il pas aussi généralement connu. »

Mais tout ne se passe point aux repas comme dans la vieille Europe; voici ce dont l'auteur fut témoin :

« La mariée était une petite fille timide d'environ quinze ans, mais grasse et bien portante : ses yeux noirs et brillans suppléaient par leur vivacité et la mobilité de leur expression, à son silence et à la réserve de ses manières. Les hautes tables en usage dans ce pays rendent l'action de manger extrêmement incommode, même pour une personne de grande taille, mais pour une aussi petite que l'était notre aimable hôtesse, cette particularité semblait au contraire convenir à merveille; car, appuyant son menton sur le bord de l'assiette, et les deux coudes posés sur la table de chaque côté, ses mains étaient dans un mouvement continuel de l'assiette à sa bouche, avec le moins d'effort possible.

Comme durant cette opération ses yeux remplissaient l'emploi de la langue, et qu'elle ne perdait pas de temps en conversation, elle faisait deux fois plus de besogne que nous dans le même temps; et aussitôt qu'elle avait fini, elle nous laissait terminer entre nous le reste de notre affaire. Vis-à-vis de la porte, au milieu de la grande salle dans laquelle nous dînions, et en face de l'endroit que j'occupais à table, était suspendu un de ces hamacs comme on en voit dans les grands appartemens; il était sous une toile tendue qui entourait la partie intérieure du bâtiment, et faisait le tour de la cour. La petite personne s'élança dans ce hamac avec une sorte d'indifférence apathique, qui cependant semblait tenir un peu de la nonchalence, et frappant une des colonnes avec le pied, et le mur de l'autre côté avec la main, le hamac éprouva tout de suite un balancement complet. Une de ses servantes s'approcha aussitôt d'elle avec un cigare de papier qu'elle fumait pour le tenir allumé, et saisissant le moment favorable, le mit dans la main tendue mécaniquement pour le recevoir, et qui en un clin d'œil le transporta entre les lèvres de sa maîtresse. L'opération fut exécutée avec tant de précision, que l'oscillation du hamac n'en ressentit pas le moindre dérangement. Un nouveau coup de pied ou de poing le maintint en mouvement pendant un quart d'heure, puis il s'arrêta graduellement. Le cigare était fumé, la dame endormie, et notre repas presque fini. »

Voici un autre échantillon des usages du pays. Le voyageur rencontre une troupe nombreuse de dames et de messieurs sur la grande route.

« Tous étaient montés sur des mules, quelques-uns avec des selles simples, d'autres avec des doubles. La selle simple des femmes consiste en un petit coussin qui sert de siège et de trois autres qui sont relevés, et en une barre de bois pour appuyer les pieds : en un mot c'est la selle ordinaire de femme usitée en Europe. Mais quand on va à mule à deux le cavalier s'assied sur les hanches de l'animal, et a une selle faite exprès pour cela, et munie par-devant d'une surface plate et carrée sur laquelle la dame se place, les jambes sur les flancs ou plutôt sur les épaules de la mule. Dans ce cas elle n'a ni étriers ni barre de bois pour soutenir ses pieds; elle est généralement à califourchon, se confiant pour maintenir son équilibre aux bons offices de son cavalier, dont la main gauche lui entoure naturellement la taille. Il tient sa bride de la main droite, ce qui, on le sait bien, est la mauvaise; mais l'autre étant engagée, il n'a pas le moyen de rien faire, pas même d'allumer son cigare, de sorte que par une conséquence toute simple, ce soin retombe sur sa compagne; et ainsi le voyage est entremêlé, comme on doit s'y attendre, d'un échange général de bons offices mutuels. Toutes les fois que j'ai rencontré de ces troupes de voyageurs, j'ai remarqué constamment que ceux qui allaient de cette dernière manière

étaient les plus gais et les plus satisfaits, et paraissaient les moins fatigués de la course; circonstance dont il n'est pas aisé de se rendre compte puisque la position de chacun est gênée et incommode. »

Passons à des sujets plus sérieux. Le voyageur raconte un entretien qu'il eut à table avec les principaux personnages de la république:

« La conversation tourna sur la position centrale de la république, sur les avantages qui en résultent pour le commerce et les communications non-seulement avec la Jamaïque, mais aussi comme intermédiaire avec le Pérou et le Chili. Il fut aussi question de la navigation que l'on se propose d'établir par le lac de Nicaragua, qui faciliterait beaucoup les relations de l'Angleterre avec la Chine et les Indes-Orientales; enfin de diverses autres choses non moins importantes en politique et en commerce pour la république et pour l'empire Britannique. »

M. Thompson reçut ensuite des félicitations de tous les convives pour l'intérêt qu'il avait témoigné en faveur de la république durant sa mission au Mexique, et il fut très flatté des égards et des marques de reconnaissance que chacun lui montra comme à l'envi. On lui témoigna le désir de le voir se fixer dans le pays.

Le 20 juin le voyageur alla visiter l'ancienne cité de Santiago de Guatémala, nommée aujourd'hui l'Antigua; elle est à peu près à neuf lieues au Sud-Ouest de la nouvelle capitale, de côté du Grand-Océan.

C'est là que se tient le congrès de l'Etat. Quoiqu'elle ait été souvent ravagée par des terribles tremblemens de terre, sa population après chaque calamité successive s'est bientôt élevée à 8,000 ou 12,000 ames. On a nommé *incorrigibles* les habitans qui se sont obstinés à rester dans un emplacement si sujet à être bouleversé par de si terribles catastrophes. Leur nombre est maintenant de 18,000; les maisons sont rares et chères.

Pour aller de Guatémala à l'Antigua on traverse d'abord pendant cinq milles de belles savanes, ensuite des forêts, puis des vallées profondes, et l'on gravit sur les flancs de ravines escarpées qui continuent jusqu'à l'entrée de la ville. Quand on en approche, on est frappé de son aspect romantique et de la beauté pittoresque des environs.

« La ville est bornée de deux des côtés, au Sud et à l'Est, par les trois grandes montagnes de Guatémala, et au Nord et à l'Ouest par des *sierras* raboteuses et verdoyantes entre lesquelles serpente la route qui mène à la nouvelle capitale. La plus belle des trois grandes montagnes est celle de l'Est, que l'on nomme Monte d'agoa (Montagne de l'eau) parce que de temps en temps elle vomit de l'eau par son flanc septentrional; les deux autres, au Sud, jettent aussi de l'eau, mais comme elle est toujours chaude, elles en ont reçu la dénomination de Montes del Fuego. L'eau chaude qui sort de leur flanc septentrional est douée de vertus médicinales, et est dési-

gnée par le surnom de *bartolomè acatenango*. Il y a au Sud de ces volcans une montagne plus considérable et nommée *Pacaya*, et à l'Ouest une autre qui est l'Alitan. Les trois grandes montagnes sont réellement tout près de la ville, elles s'élèvent de ses rues mêmes par des pentes douces et uniformes, et sont cultivées jusqu'à la moitié de leur hauteur en nopal et en indigo, et entremêlées de jardins verdoyans et de grotesques villages indiens; le reste jusqu'au sommet est orné d'arbres d'une grosseur prodigieuse. L'élévation de la plaine des deux Guatémala est à peu près de 1,800 pieds au-dessus du niveau de la mer; celle de la cime des montagnes, prise du même point, est à peu près d'une lieue ou 15,000 pieds.

« Ainsi, à partir de leur base, ces montagnes atteignent à une hauteur de 13,200 pieds; mais quoique ce soit à 2,547 pieds au-dessous de la limite inférieure des neiges perpétuelles, leur sommet est de 1,000 à 3,000 pieds plus élevé au-dessus de leur base que celui des autres montagnes des deux Amériques.

« La plus grande montagne dans le voisinage de Mexico est celle d'Ajusco, au Sud de cette ville : sa hauteur absolue est de 12,052 pieds; mais comme elle est placée sur le bord du plateau mexicain élevé de 7,470 pieds au-dessus de la mer, il s'ensuit que de sa base à son sommet elle n'a que 4,582 pieds. L'Ajusco vu de Mexico à dix lieues de distance, offre une perspective majestueuse. Combien donc

n'ai-je pas dû être frappé de l'aspect des monts de l'Antigua, dont les bases commencent à monter depuis les rues de la ville jusqu'à une hauteur trois fois aussi considérable que celle de l'Ajusco, et qui d'après leur élévation relative au-dessus du niveau de la mer et leur situation sous une latitude plus chaude, sont couvertes d'une verdure perpétuelle jusqu'à leurs cimes! Le Chimborazo, le pic le plus gigantesque des Andes dans l'Amérique méridionale, a 21,441 pieds; mais il est sur une plaine qui a 9,514 pieds d'élévation, il ne reste donc pour la sienne au-dessus de sa base que 11,927 pieds, dont 2,700 sont couverts de neiges perpétuelles.

« Le Popocatepetl et l'Ixcacxihuatl, les deux montagnes les plus hautes du Mexique, vues d'une certaine distance, présentent avec leurs cimes coiffées de neige un aspect majestueux et terrible. La plus grande, qui a 17,710 pieds au-dessus du niveau de la mer, s'élève de sa base à 10,000 pieds, tandis que les trois volcans indestructibles de Guatémala ont, comme on vient de le voir, 13,000 pieds au-dessus de leur base. Il est singulier qu'ils n'aient pas chacun un nom particulier : peut-être ceux de Sidrac, Misac et Abdnenago leur conviendraient. Il n'y a peut-être pas dant tout le monde un cône aussi parfait que le Monte d'Agoa; et bien qu'il n'ait pas l'apparence effrayante des autres montagnes de ces régions, il est extrêmement beau et frappe l'imagination d'un sentiment d'étonnement et de plaisir. »

M. Thompson retourna bientôt à la capitale, et après avoir terminé les affaires qui l'y avaient amené, il en partit le 12 juillet avec don Eugenio, jeune homme appartenant à une des meilleures familles de la ville, pour voyager dans les contrées de l'Amérique soumises auparavant à la domination espagnole. Il faut faire à peu près les mêmes préparatifs que pour parcourir les contrées de l'Orient dans l'ancien monde. M. Thompson avait trois mulets pour son lit et ceux des personnes de sa suite, quatre pour les provisions, les ustensiles de cuisine et de table, trois pour servir de monture à ses gens, et six pour le bagage. Il allait à cheval, ainsi que son jeune compagnon.

On était dans la saison des pluies, qui incommodèrent un peu les voyageurs; on marchait à l'Est vers la mer des Antilles; on traversa d'abord un pays montagneux; ce ne fut pas sans peine ni sans danger qu'on passa les rivières gonflées par les pluies, et M. Thompson fit dans une de ces occasions une chute qui faillit lui coûter la vie. On rencontra plusieurs villages habités presque entièrement par des Indiens.

Zucapa, que l'on honore du titre de cité, est à moitié chemin entre la côte et la ville de Guatémala; elle est dans une position fort agréable, et, avec sa banlieue, a une population de 8,000 ames. Un peu plus loin, les voyageurs s'arrêtèrent à San Pablo, misérable petit village de 300 Indiens vivant

dans des cabanes de roseaux. « Ces gens, dit M. Thompson, sont remarquablement stupides, mal faits, et de très petite taille. J'entrai dans quelques-unes de ces huttes, et je m'y assis pour causer avec leurs habitans ; mais je n'en pus rien tirer : ils connaissaient à peine Guatémala, capitale du pays, et n'avaient jamais entendu parler des hommes qui la gouvernaient en ce moment. Ils savaient faire des *tortillos* ou galettes de maïs, et boire de l'aguadiente; ce n'est pas qu'ils eussent l'habitude de l'ivrognerie, mais c'était dans la préparation de ces deux choses de première nécessité que semblait consister leur bonheur. »

On traversait un pays bien boisé et très pittoresque; de temps en temps on rencontrait des *ranchos* ou fermes; mais toute cette contrée était faiblement peuplée. A Encuenteos, lieu qui ne compte qu'une centaine d'habitans pauvres et misérables, les voyageurs logèrent à la posada ou auberge. La pluie, qui avait commencé à tomber dans la soirée, continua pendant toute la nuit; en un instant l'appartement fut rempli de grenouilles qui se mirent à coasser de toutes leurs forces ; celles qui étaient en dehors leur répondaient, de sorte qu'il était presque impossible de s'entendre.

En sortant de ce lieu, les voyageurs passèrent avec leur bagage dans deux canots, une rivière rapide que les mulets franchirent à gué.

« Avant d'arriver à Mico, nous traversâmes un

bocage des plus beaux palmiers que j'eusse jamais vus. Des perroquets de diverses espèces et des oiseaux de plumages très variés, garnissaient les arbres les plus hauts, et par intervalles interrompaient par leurs cris le silence de cette solitude; de temps en temps un singe s'élançait au travers de la route, et nous regardant en tournant autour d'un tronc d'arbre, nous faisait de vilaines grimaces à mesure que nous passions. Au milieu des roseaux très hauts et serrés les uns contre les autres, nous apercevions quelquefois, ou bien nous croyions apercevoir le mouvement de quelque animal, et nous portions involontairement la main sur nos pistolets. C'était peut-être un jaguar, car il n'est pas rare dans ces solitudes sauvages. Cependant les pauvres mules plongeaient jusqu'à la sangle dans des marais profonds, ou bien si le fond était dur, il était si glissant que les pauvres bêtes pouvaient à peine y tenir pied. »

De grandes plaines entourées de forêts se présentèrent plus loin, puis on employa quatre heures à gravir péniblement sur de hautes montagnes, et autant à descendre du côté opposé, en traversant des ravines profondes. On entra ensuite dans des bois, et quand on en sortit, on se trouva dans de larges sentiers couverts de gazon verdoyant et où l'on aurait marché avec facilité s'ils n'avaient pas été si marécageux. On arriva sur les bords du lac d'Izabal, qui communique par une petite rivière avec le Golfeto,

petit golfe de la mer des Antilles. La bourgade d'Izabal consiste en une trentaine de maisons qui ressemblent assez à des cabanes; sa population était alors d'une centaine d'habitans, indépendamment de la garnison composée de vingt-sept soldats.

Le 24 juillet M. Thompson s'embarqua sur une goëlette de sa nation, sortit du lac par le goulet, passa devant le fort San Felipe qui est à son entrée, et dont la garnison consistait en nègres. Le 29 il mit pied à terre à Balize, établissement anglais sur la baie de Honduras.

Le climat de Balize est excessivement chaud; jour et nuit la hauteur moyenne du thermomètre, durant le séjour de M. Thompson, fut de 95° (28° R.). Ce voyageur et son compagnon ne tardèrent pas à être attaqués de fièvres bilieuses; heureusement ils ne succombèrent pas à ces maladies si communes sur les plages de la zone torride.

Remis de cette atteinte, ils firent une excursion dans l'intérieur du pays en remontant la rivière qui en porte le nom. Ils se servirent à cet effet de *pitpans*, sorte de bateaux que l'on emploie pour cette navigation. Ils ne rencontrèrent dans leur excursion que des nègres conduisant des trains de bois d'acajou; quand ils sont arrivés à Balize, on les équarrit avant de les embarquer; à cette époque, la plupart des navires avaient déja leur cargaison.

Comme colonie britannique, Balize a moins d'importance à cause de l'avantage spécial qu'elle tire de

la faculté de couper du bois de campêche et du bois d'acajou, qui lui a été assurée par le traité de paix de Versailles du 3 septembre 1783, que parce qu'elle est l'entrepôt naturel du commerce entre la Grande-Bretagne et la république de Guatémala.

La rivière de Balize est navigable pour les pitpans jusqu'à deux journées de route par terre d'une autre rivière qui tombe dans le lac de Terminos, communiquant avec la rivière de Tabasco, qui se joint aussi au Rio Guasacualco, cette dernière étant, par le moyen du Rio San Juan, mise en contact avec le Rio Alvarado, de sorte que dans le cas d'une guerre avec le Mexique ou toute autre puissance, qui ferait bloquer le golfe, la ville de Balize pourrait approvisionner Tabasco, Oaxaca et tout le Mexique de marchandises manufacturées, par la navigation intérieure, et il n'y aurait que deux journées de transport par terre.

Le bois d'acajou exporté annuellement par les colons anglais peut être évalué à une quantité formant la cargaison de soixante-quatre navires, portant chacun 120,000 pieds cubes, équivalant à 400,000 livres sterling. La valeur des productions exportées du Guatémala, telles que indigo, cochenille, etc., est au moins de 1,200,000 livres sterling. On suppose que les ventes d'une maison de commerce de Balize s'élèvent à 15,000 currency par mois, terme moyen, ce qui fait un vingtième de ce qui est vendu; il en

résulte que la vente des marchandises anglaises manufacturées, importées pour l'approvisionnement de cette colonie et du Guatémala serait au moins de 2,500,000 currency ou à peu près 1,500,000 livres sterling. La plus grande partie du commerce d'importation et d'exportation du Guatémala se fait par le port d'Izabal, au fond du Golfo Dulce, et par celui d'Omoa, à la gauche de l'entrée de ce golfe. Le transport des marchandises entre Balize et ces ports se fait par de petites goëlettes qui tirent à peu près sept pieds d'eau, portant quatre à sept tonneaux, et gagnant 150 à 200 piastres de fret par traversée dont la durée moyenne est de quatre à dix jours; d'une part la marche de ces navires est gênée par le courant qui sort du golfe, de l'autre par le vent de Nord-Est, qui souffle pendant neuf mois de l'année; la distance, qui est de 200 milles, pourrait être parcourue en vingt-quatre heures. »

Le 15 juillet M. Thompson s'embarqua pour l'Angleterre en longeant l'île de Cuba, et en passant par le détroit de la Floride on aperçut de petits bâtimens qui probablement étaient montés par des pirates. Il y en eut un qui s'approcha du navire à portée de fusil, mais la bonne contenance de l'équipage, qui se montrait disposé à se défendre avec plusieurs pièces d'artillerie, et l'apparence du vaisseau qui, bien que portant seulement du bois d'après sa destination, ressemblait à une corvette, firent perdre aux forbans l'envie d'attaquer.

« Nous ne sortîmes du détroit de la Floride, dit M. Thompson, que le 31 juillet, seize jours depuis notre départ de Balize, et pendant quatorze jours exposés, à chaque moment, à être assaillis par les pirates. Les principaux repaires de ces mécréans sont dans l'île de Pinos, au Sud-Ouest de Cuba, tout le long de la côte septentrionale de l'Yucatan, enfin des deux côtés et dans toute la longueur du détroit de la Floride. Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord ont réussi à détruire et à exterminer ces forbans, par le moyen de petits navires à vapeur armés en guerre qui ont pu poursuivre ces scélérats dans les bras de mer étroits où ils se réfugiaient... Le seul lieu où ils aient un asile sûr, est l'île de Porto-Rico; c'est de là et des autres points nommés plus haut qu'ils partent pour aller croiser vers Balize et la côte des Mosquitos. Nous apprîmes qu'au commencement de l'année actuelle, soixante-dix à quatre-vingts de ces misérables avaient été pendus à la Jamaïque; mais malgré les efforts des vaisseaux de notre roi pour faire cesser cet odieux brigandage, il reste encore beaucoup à faire. Les Espagnols seuls reçoivent ces pirates dans leurs ports et sur leurs côtes. Il est notoire que les autorités, dans la baie de Matanza, à l'Est de la Havane, et dans d'autres parties du territoire espagnol, font cause commune avec ces pirates, et partagent leurs gains criminels. »

Le 8 octobre M. Thompson mit pied à terre à Deal.

TOURNÉE EN PROVENCE,

PAR

M. PACHOUD, EN 1828.

(FIN).

Je n'aurais pris qu'une idée incomplète de la Provence si je n'en avais pas vu la capitale, si je n'avais pas visité Aix. Ce fut donc vers cette ville que je me dirigeai en partant de Saint-Maximin.

Fameuse du temps des Romains par ses eaux thermales et par le séjour d'une légion; fameuse plus tard par la résidence des comtes de Provence de la dynastie catalane, et par les fréquentes visites des comtes-rois napolitains, dynastie finie en René, la ville d'Aix n'est plus guère citée en Europe que pour ses huiles fines.

Avant d'y arriver, on traverse des campagnes étagées en coteaux, où, à l'aide de terrasses, sont établies les plantations de ces petits oliviers taillés carrément, qui donnent l'huile réservée aux Crésus de tous les pays. Le soin le plus minutieux dirige, dit-on, la fabrication de cette huile; les Provençaux des autres localités assurent que, s'ils voulaient s'en

donner la peine, ils en feraient de tout aussi bonne.

J'entrai dans Aix. D'abord un grand cours au bout duquel se trouve la statue colossale du roi René, érigée depuis peu. René est le Henri IV des Provençaux ; son souvenir se conserve dans tous les cœurs ; et vraiment, populaire comme il était, enclin aux amusemens du pays, poète autant dans ses actions que dans ses livres, ce fut l'un de ces hommes qui font effet sur les esprits ; je donnerai tout à l'heure un échantillon de ce génie jovial, superstitieux à la manière de son temps, et par là fortement imbu de la poésie des choses du moyen âge, en parlant de la procession diabolico-mythologique qu'il établit pour le jour de la Fête-Dieu.

Aix est beaucoup déchu depuis la révolution. Auparavant, l'aristocratie provençale se trouvait concentrée là ; mais depuis la dispersion des nobles et la division du pays en départemens (ce qui a fait passer les affaires administratives, et par conséquent les autorités, dans plusieurs chefs-lieux), cette cité n'offre plus que grands palais vides, que belles rues désertes.

On ne s'attendrait pas cependant à de pareilles catacombes en plein air, d'après le mouvement qui frappe le voyageur à son entrée sur le cours. Là l'on va, l'on vient, l'on se croise ; voyageurs, étudians, plaideurs y forment une population ; mais quittez ce lieu de vie, d'agitation ; aventurez-vous dans les

rues latérales, à deux pas c'est tout autre chose.

On me dit que cette population du Cours allait subitement éprouver une forte diminution. En effet, les vacances commençaient; avec elles plus d'étudians en droit pour Aix, plus de cour royale, partant plus de plaideurs.

Pourquoi les eaux thermales qui, il y a deux mille ans, étaient recommandées par les médecins de Rome, et par conséquent en réputation bien au loin, n'ont-elles presque plus rien de leur vertu curative? On y venait de l'Italie, et aujourd'hui les Marseillais, les gens d'Aix même vont à Bagnères! Est-ce que les mines de fer, les veines métalliques qui, au dire des chimistes, donnent aux eaux chaudes la vertu de la guérison, n'existent plus? Cependant nous ne voyons aucune exploitation minéralogique abandonnée aux environs, aucune mine épuisée. La nature a donc encore des secrets à la connaissance desquels on est forcé de renoncer.

A Gréoulx, éloigné d'Aix de huit lieues, le comte de Castellane a voulu dernièrement établir des bains comme ceux qui sont à la mode dans les Pyrénées. Je ne sais si leur délaissement est l'effet de la faible efficacité des eaux, ou de quelque autre cause, mais Gréoulx n'est fréquenté que par fort peu de riches malades, qui, pour raison d'économie, vont aux eaux thermales les plus proches.

Il y a à Aix pour tout monument une église de Saint-Sauveur, cathédrale et sépulture des comtes

de Provence. C'était dans cette basilique qu'ils se faisaient couronner. On y voit quelques sculptures, quelques cénotaphes et autres choses curieuses sous le rapport de l'art, qui montrent ce qu'il était dans les siècles féodaux; aussi ne faut-il pas chercher de la pureté dans les formes, de la grace dans les poses; mais au moins c'est plus naïf, plus caractéristique que les productions des modernes. Des sujets de l'Ancien-Testament représentés comme on l'entendait alors, c'est-à-dire avec les costumes et l'accoutrement des barons et des preux : tout cela peint les idées de ce temps; mais que l'on me dise si, avec cette étude de l'antique érigée en principe aujourd'hui, ce que l'on peint, sculpte, bâtit, retrace le moins du monde nos idées populaires, notre esprit enfin.

Veut-on un tableau vrai des mœurs, des idées, des croyances du quinzième siècle provençal, il suffit de donner une esquisse de la procession dont j'ai parlé. C'est quelque chose de curieux que cette institution qui traverse les âges sans s'altérer, qui, s'isolant de l'esprit, n'en suit pas les variations, et qui, après un assez long espace de temps, étonne par son contraste. C'est comme une chronique en action, une légende vivante; et de même que dans les vieux écrits, il faut recourir souvent à des commentaires et à des glossaires pour expliquer des passages obscurs, il y a dans ce *mystère* joué encore quelquefois le jour de la Fête-Dieu, des choses qui ont besoin

de commentaires et d'éclaircissemens pour être comprises.

Les troubadours avaient donné beaucoup d'éclat à la cour de Provence. Raymond Béranger IV, et Béatrix, sa femme, avaient tant de goût et d'amour pour les lettres, que leur règne fut en petit ce que celui d'Auguste et celui de Louis XIV furent en grand à d'autres époques. Cependant la célébrité de cette cour galante et amie des vers s'était si étendue que des monarques recherchèrent la main des quatre filles du comte de Provence : Louis IX, roi de France, épousa Marguerite, l'aînée; Henri III, roi d'Angleterre, obtint Eléonore; Richard-Cœur-de-Lion, devenu roi, s'unit à Sancie, la troisième. Restait Béatrix, la cadette, quand Béranger mourut. Instituée seule héritière du comté, elle fut recherchée en vain par Frédéric, empereur d'Allemagne, et Alphonse, roi de Castille. Charles d'Anjou, frère de Louis IX, fut plus heureux; il l'obtint du sage Romieu de Villeneuve, institué tuteur de la jeune comtesse.

On croit que ce fut vers ce temps-là que fut instituée cette procession; mais le descendant de Béatrix et de Charles d'Anjou, René, en est reconnu pour l'arrangeur par excellence.

On s'accorde à reconnaître en lui un esprit cultivé pour son temps : la peinture, la musique, la poésie, étaient des passions chez lui. C'était vers l'époque où le génie français s'essayait au dramatique dans ces farces pieuses appelées *mystères*. René ne devança

pas son siècle : l'esprit humain était alors encore dans l'enfance; mais en partageant les erreurs, les superstitions de ses contemporains, il se distingua par une vivacité de poésie, d'ame et par une prédilection marquée pour les ouvrages d'imagination.

Ce mystère, tout en action et sans dialogue, commence par une espèce de prologue mimé où l'auteur semble s'être mis en scène.

Un roi vêtu d'une casaque cramoisie avec les ornemens de son rang et la couronne en tête, paraît le premier entouré d'une douzaine de diables qui le harcèlent avec de longues fourches; il saute tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se servant de son sceptre pour éloigner les esprits infernaux; enfin il triomphe de ses adversaires, et manifeste sa joie par sa pantomime.

Il y a parmi ces diables une diablesse. Tous ces tentateurs sont couronnés de têtières hérissées de cornes; deux cordons chargés de sonnettes se croisent sur leurs poitrines, et font un tintamarre vraiment diabolique. Ils ont une tunique noire peinte de flammes rouges.

Vient ensuite le petit jeu des diables, autre allégorie. Un enfant en corset blanc, les bras et les jambes nus, porte une croix d'environ cinq pieds; cet enfant est appelé l'*amète*, c'est-à-dire *la petite ame*. Quand on fait le jeu, il appuie sa croix à terre et la tient de la main gauche. Un ange habillé de bleu, avec des ailes, couronné d'une auréole, et

portant un coussin sur le dos, tient aussi la croix d'une main. Quatre diables hideux et chargés de sonnettes, tout comme les premiers, tentent d'enlever la petite ame, qui se réfugie auprès de la croix; l'ange la défend et reçoit sur son coussin force coups de massue que lui portent les démons. L'ange gardien triomphe et danse pour montrer sa joie.

Après, vient à cheval le personnage allégorique de la Renommée sonnant de la trompette; elle est escortée de tambourins, fifres et galoubets; les chevaliers du guet suivent ainsi que le porte-drapeau, après lequel marchent plusieurs chevaliers armés de toutes pièces.

Momus à cheval, Mercure, la Nuit à cheval; les *Rascassettes*, farce indécente dont on ne peut deviner la morale ni le sens allégorique; Pluton, Proserpine à cheval; escorte de diables dansant avec leurs grelots.

Troupe de Faunes, de Dryades dansant au son des tambourins et des tympanons.

Pan et Syrinx à cheval.

Bacchus assis sur un tonneau et traîné sur un char.

Apollon et Diane à cheval; la reine de Saba; elle est accompagnée d'un danseur légèrement habillé, orné de beaucoup de grelots aux jarretières; la reine a trois suivantes ou dames d'atours qui portent des coupes d'argent. La reine s'agite noblement sur un air composé par le roi René; le page aux grelots

danse et salue la reine; les trois dames d'atours forment ensuite un ballet avec le danseur.

Saturne, Cybèle à cheval; autres danseurs.

Un grand char tout brillant sur lequel figurent Jupiter avec sa foudre, Junon, Vénus, Cupidon, les Ris, les Jeux et autres notabilités de l'Olympe.

Le duc et la duchesse d'Urbin montés sur des ânes et suivis de leurs chevaliers grotesquement accoutrés, Il y a apparence que ce duc et cette duchesse jouissaient de la bouffonne renommée de madame Angot, ou de M. et Mme Denis au temps du roi René, et qu'ils avaient par là le privilège, par leur seule présence, d'exciter l'hilarité populaire.

Après cet épisode, viennent les trois Parques à cheval.

Moïse : il porte, escorté d'un grand-prêtre, les tables de la loi. Les Juifs adorent le veau d'or; ils font des signes de mépris au prophète, et continuent leur danse idolâtre autour de leur dieu quadrupède. Après cela, un Juif jette aussi haut qu'il peut un chat enveloppé d'une pièce de toile qu'il ne laisse pas tomber par terre. Les miaulemens du chat font rire l'assemblée. Il n'est pas facile de pénétrer le sens de ce jeu : les commentateurs soupçonnent que le chat a été substitué au veau dans la dernière partie de l'épisode, et que c'était probablement l'objet de l'idolâtrie des Juifs qui originairement était jeté en l'air.

A la suite marchent les prophètes qui ont prédit la naissance du Messie.

Les rois mages. Ils vont à Jérusalem en suivant une étoile portée au bout d'une longue perche par un enfant habillé de blanc.

Les Mages ont chacun leurs pages et portent les insignes de la royauté; leur jeu consiste à se mettre les uns à la suite des autres et à suivre les mouvemens de l'étoile que l'enfant agite à droite et à gauche.

Massacre des Innocens. Hérode est suivi d'un enseigne, d'un tambour et d'un fusilier; les enfans courent çà et là en poussant des cris; le soldat décharge sur eux son fusil; ils tombent, ils se roulent par terre.

Saint Jean couvert d'une peau de mouton; les douze apôtres et Judas avec eux portant la bourse des trente deniers; enfin Jésus-Christ allant au Calvaire vêtu d'une longue robe avec une corde en ceinture, et portant sa croix.

Saint Christophe chargé de Jésus-Christ.

Le ballet des *Chevaux frux* ou *fringans*. C'est un reste des habitudes et des inclinations chevaleresques. Des hommes passés au travers d'un cheval de carton, la toque en tête surmontée de plumes et l'épée à la main, exécutent une espèce de danse pyrrhique, se croisant, se décroisant, sur un air de la composition de René, et qui est encore très populaire en Provence.

Les Olivettes. Ce sont des danseurs habillés à la légère qui exécutent divers ballets; ils s'agglomèrent, croisent leurs épées sur les épaules les uns des autres; un d'entre eux monte sur cette espèce de socle, et déclame des vers à la grande satisfaction des auditeurs.

Tout cela finit par une allégorie à la manière d'Young : c'est la Mort avec sa faux, qui vient là sans doute, pour rappeler aux spectateurs le néant des plaisirs et la triste destinée des choses d'ici-bas.

Voilà, à coup sûr, le plus étrange mélange du burlesque, du sacré, du mythologique et du chevaleresque; mais comme la pensée première, fondamentale, n'est pas toujours comprise des acteurs, ils brouillent et déplacent les scènes. René a voulu figurer le triomphe de la religion chrétienne sur le polythéisme païen. C'est pourquoi tout l'Olympe doit défiler en premier; le jeu de l'Athète et celui de la reine de Saba doivent être mis à leur place parmi les sujets de l'Ancien-Testament ; enfin vient la naissance du Messie qui dissipe les ténèbres du paganisme et triomphe des divinités olympiennes.

Tout ce qu'il y a de chevaleresque dans la procession tient aux mœurs du temps de la fondation ; quant aux danseurs, nous pouvons en conjecturer que la religion était alors moins roide, moins austère que de nos jours, puisqu'elle admettait les ballets dans les cérémonies.

Nous avons oublié de parler du prince d'amour

qui figure aussi dans cette procession avec ses bâtonniers. C'était le président de ces cours d'amour tenues en Provence, et où se débattaient les questions d'une galante métaphysique; comme c'était un personnage très important, René ne voulut pas qu'il manquât à sa pièce. A la manière antique, tous les acteurs avaient, avant la révolution, un masque sur la figure : René tenait si grandement à la régularité et à la précision des choses, qu'il fit jeter en bronze les moules de toutes les têtières des diables et des masques mythologiques. Le ballet et la musique, tout était de sa création.

La curiosité me fit pousser mon excursion jusqu'à la Crau; c'est une immense plaine couverte de petits galets, ce qui en empêche la culture. D'où viennent tant de cailloux? Le Rhône les a-t-il charriés ici? Mais alors pourquoi un dépôt si grand en cet endroit, tandis que plus haut il n'y a rien de pareil?

Il est plus probable que jadis la Durance n'allait pas se dégorger dans le Rhône, comme aujourd'hui; elle passait par ici, et c'est son ancien lit, lit vaste, de grande étendue, qui forme ce que l'on appelle la Crau.

Mais est-ce la main de l'homme qui a fait cette déviation, ou bien est-elle l'effet de quelque bouleversement? C'est ce qu'il est difficile de dire avec précision. Quoi qu'il en soit, la Crau est connue depuis bien long-temps dans son état actuel. Les

Grecs, qui embrassaient de leurs fables tout l'univers dont ils entendaient parler, étendirent leur mythologie jusqu'ici. Ils disaient qu'Hercule, à son retour d'Ibérie, se trouvant attaqué vers l'embouchure du Rhône par les Liguriens, aurait été infailliblement accablé par eux, son carquois s'étant épuisé, si son père Jupiter n'eût fait pleuvoir tous ces cailloux dont Alcide se servit contre les Liguriens. Cela se trouvait, selon les scholiastes, dans une des trois tragédies dont Eschyle avait composé sa trilogie de Prométhée.

Cette plaine pierreuse ne laisse pas que de nourrir de nombreux troupeaux de moutons qui, à l'approche de l'hiver, descendent des montagneux départemens des Hautes et Basses-Alpes. Entre les galets croît une herbe fine, très savoureuse, qui donne aux troupeaux un goût agréable. Dans les mois d'automne on rencontre sur les routes de Digne, d'Orange, des réunions de six, huit, dix mille moutons qui viennent passer la saison rigoureuse dans les plaines tempérées de la Crau.

Salon est non loin de cette plaine inculte. C'est là que fut enterré le fameux Nostradamus; il était né à Saint-Remy. On sait qu'il se mêla de prophétiser, que Henri II le fit venir à la cour en raison de ce don de divination, et que Charles IX le gratifia pour la même raison de deux cents écus d'or. Ses compatriotes lui firent même éprouver des désagrémens. Il en fut dédommagé par la renommée qu'il acquit

au dehors. Ses *centuries* exercent encore la patience de quelques amateurs qui croient y trouver l'annonce des évènemens futurs.

J'avais hâte de regagner Toulon; mais je ne pouvais me dispenser de voir la métropole du Midi, la ville grecque, Marseille.

Ne croyez pas toujours ces faiseurs de relations qui voient tout au travers des enchantemens de leur imagination, et disent avoir trouvé de belles choses là où il n'y a rien à admirer. C'est surtout aujourd'hui où l'on voyage nuit et jour et en voiture bien close que de tels mécomptes sont à redouter. Il y a apparence que quelques-uns de ces voyageurs, sous le pouvoir des prestiges, a fait le trajet, de nuit, d'Aix à Marseille, et que, tout ébloui des réminiscences poétiques que lui donnait le nom de Provence, il a cru traverser des forêts d'orangers quand il ne traversait que des montagnes pelées, et respirer de balsamiques émanations alors qu'il ne pouvait guère respirer que les méphitiques odeurs des fabriques de soude cachées dans les anfractuosités de ces monts.

Moi qui ai traversé tout cela de jour, je déclare n'avoir rien vu d'enchanteur ni de magique; toutefois, au milieu de ces insipides heures de voyage, il y eut une épisode qui s'embellit du contraste : c'était une fort jolie maison de campagne appartenant à M. le comte d'Albertas, et où son opulence n'avait rien épargné pour en faire un séjour délicieux au milieu d'un pareil entourage. Une source qui se

trouve là valut à ce site l'agrément qu'il présente et donna la possibilité d'y répandre de la fertilité.

Mais au-delà de ce lieu l'horizon n'offre qu'une nudité affreuse : plus d'arbres, plus de verdure, plus de culture, plus d'herbe même. On s'avance au milieu d'un pays qui se ranime peu à peu, et laisse voir d'abord quelques recoins, quelques abris où un peu de végétation s'est réfugiée; ensuite c'est de l'agriculture, mais interrompue, mais disséminée par espaces isolés; puis tout cela s'agrandit, les champs se tiennent, l'horizon se pare des aspects les plus variés, les plus verdoyans; on peut voir déja vers le levant le grand vallon d'Aubagne, riche de ses prés, de ses vignes, le tout encore indistinct, mais montrant toujours une vaste nappe de verdure. Au milieu de ce paysage serpente une ligne blanchâtre sans cesse parcourue de longs torrens de fumée : c'est la route de Toulon, et cette fumée est une poussière sans cesse mise en mouvement par les vents très fréquens dans ce pays.

Toutefois l'on n'a encore qu'un coin du tableau. Arrivé à la *Viste*, le rideau se tire; le voyageur contemple une perspective qui, dit-on, a peu d'égales.

Qu'est-ce que la *Viste?* Dans l'idiome provençal *viste* signifie *vue*, et cela suffit pour faire comprendre que c'est l'éminence qui domine le vaste bassin de Marseille, éminence sur laquelle passe la route d'Aix.

Une inombrable multitude de *bastides* bariolent

l'espace étendu que la vue embrasse. Elles sont si rapprochées qu'on les dirait un prolongement de Marseille située au bord de la mer; plus loin s'étend la vaste nappe de la Méditerranée, bleue et immense comme le ciel.

Mais revenons à ces *bastides* au milieu desquelles on passe pour arriver à la colonie phocéenne; on prétend que les Marseillais les affectionnent particulièrement, et que pour peu que l'on ait quelques lettres de recommandation, on court le risque d'être invité à prendre part aux délices de la bastide pour le dimanche suivant.

C'est là que courtiers, négocians, fabricans, ouvriers, porte-faix viennent, les jours fériés, se reposer du fracas d'une semaine laborieuse.

Et il ne faut pas croire que ce soient les embellissemens de ces maisons de plaisance qui y attirent les citadins; leur goût rustique est tout-à-fait désintéressé de ce côté : car la nature n'y est guère prodigue de ses charmes; la plupart de ces bastides sont des bâtimens modestes placés au milieu d'un enclos de quatre mètres, où le soleil dévore quelques plantes chétives ou quelques oliviers blanchis par la poussière. Peu d'ombrage par conséquent, mais beaucoup de vent; car le mistral est un incommode visiteur de tous ces gens qui se régalent à la bastide.

Je parle ici de la généralité de ces maisons de campagne; mais on pense bien que, comme il y a de grandes fortunes à Marseille, il a existé et il existe

encore des enthousiastes qui ont fait de ces retraites de vrais châteaux d'Armide. Tous les goûts les plus fantastiques se sont exercés dans ces habitations rurales; Marseille se trouvant une réunion de négocians de toutes les parties du monde, les formes turques, hollandaises, espagnoles, arabes, se manifestent çà et là parmi ces constructions, à l'extérieur encore moins cependant qu'à l'intérieur où l'on trouve quelquefois toute la somptuosité asiatique.

Si Marseille avait le bonheur d'être arrosée de quelque grand fleuve, comme Lyon, Bordeaux, Rouen, et tant d'autres villes, nul doute qu'elle ne fût citée pour la richesse de ses environs, comme Constantinople ou le Caire; le génie inventif, oriental même de ses habitans y eût répandu les embellissemens les plus gracieux; mais, hélas! que faire sans eau? Force est de renoncer aux conceptions les plus riantes, aux plans les plus séduisans quand l'aridité du terrain présente un obstacle invincible. Dans les cantons privilégiés où circulent quelques ruisseaux, l'opulence s'est égayée en bâtisses charmantes; parmi les plus remarquables, on peut citer le château des *Eygalades*.

En arrivant à Marseille, il n'est pas facile de savoir au juste où commence la ville proprement dite. Les bastides sont si nombreuses, si resserrées tout à l'entour qu'on les dirait des faubourgs prolongés à l'infini.

Je sais que tous les voyageurs font des exclama-

tions, ou du moins les partagent, avant d'arriver, entre l'aspect des maisons de campagne et l'aspect tout aussi attrayant de la mer que l'on a à droite en venant d'Aix. Pour moi, navigateur, je prie le lecteur de ne pas s'attendre à des descriptions, à des peintures d'émotions. Les gens de l'intérieur qui voient la mer pour la première fois remplissent assez de leurs vives impressions les pages de leurs récits.

Je m'étonne toujours que Marseille ne soit pas plus célébrée dans les écrits de nos auteurs, surtout lorsque tous, poëtes ou prosateurs, se montraient épris de tout ce qui était grec; comment ont-ils pu oublier la seule colonie grecque qui se trouvât en France? Comment nul d'entre eux n'a-t-il pensé à une cité qui réunissait l'avantage de son existence encore florissante à une origine toute classique? Il me semble que Fénélon aurait bien pu amener son Télémaque à Massilie au lieu de le retenir si long-temps à Salente. Vous me direz que Massilie ne fut fondée que quelque temps après l'époque de la guerre de Troie; mais l'on n'ignore pas que l'épopée se permet des anachronismes, et que Fénélon ne les a pas épargnés dans son ouvrage où figurent Phalante et Hippias, Lacédémoniens des siècles historiques. Mais enfin le sage Barthélemy, provençal lui-même, aurait bien pu amener son Anacharsis à Marseille.

Je ne dirai rien de sa fondation; tout le monde sait assez le piquant épisode de l'arrivée des Phocéens et du mariage de leur chef avec une fille d'un

roi gaulois du pays. Tous les anciens, Aristote, Cicéron et autres auteurs les moins portés à l'exagération poétique des illusions, parlent avec éloge des institutions sociales de Marseille, de ses écoles, de ses progrès dans les sciences et les arts.

Il est vrai qu'il en est de Marseille comme de Tyr, comme de Carthage, et tant d'autres métropoles célèbres des côtes de la Méditerranée; il ne nous reste rien, ou à peu près rien de leur illustration littéraire. Massilie a quelques noms à mettre dans le contingent des célébrités des temps antiques; quant aux productions des poëtes, des philosophes, des historiens auxquels elle donna le jour, elles ont péri.

Marseille est remarquable par la beauté de ses promenades, la magnifique distribution des rues, leur largeur, leur régularité. On peut la diviser en vieille et nouvelle ville : la vieille, la ville grecque enfin, est bâtie sur deux monticules qui s'élèvent à droite du port; la nouvelle, forme le complément de l'entourage de ce bassin oblong qui débouche à l'ouest dans la Méditerranée par un étroit goulet, dont une moitié seule est praticable aux navires marchands.

Comme ce port est le fond d'un entonnoir de monticules environnans, il serait depuis long-temps comblé par les alluvions, les boues et les graviers entraînés de toutes ces éminences lors des grandes pluies, si l'administration n'en surveillait, n'en activait le nettoiement, si elle n'y employait journellement de nombreuses machines.

L'entrée du port est, comme je viens de le dire, extrêmement étroite, cependant il m'a été assuré qu'en 1815 une frégate anglaise y est entrée, non pas en forçant le passage, mais amicalement. Deux forts, celui de Saint-Jean et celui de Saint-Nicolas, sont assis à droite et à gauche de ce goulet; le dernier surtout est d'une vaste étendue; Louis XIV le fit construire des deniers des Marseillais pour les tenir dans l'obéissance, car au travers de toutes les vicissitudes des siècles, il y a eu toujours quelque chose de démocratique chez eux. Le républicanisme ancien, le républicanisme phocéen, a de temps à autre germé à Marseille.

Mais comme cet énorme entassement de monde sur ce point du littoral, entassement hors de toute proportion avec les produits territoriaux de la commune, ne peut vivre que du commerce, le gouvernement qui paraîtra le mieux protéger le commerce sera toujours le plus sûr de son affection, malgré les antécédens politiques.

Un heureux hasard voulut que je me trouvasse à Marseille à l'époque de la Saint-Lazare. A cette époque se tient une foire annuelle d'une quinzaine de jours de durée, espèce de répétition de la foire de Beaucaire, qui vient de finir. En effet, c'est une exposition de tout ce qui, vendu à Beaucaire, n'a pas pris la route de Lyon, de Bordeaux ou d'Espagne. Quant à ces amusemens qui sont chose à part dans les rassemblemens mercantiles, quant à ces baladins,

sauteurs, phénomènes et autres curiosités qui suivent les foires, tout se porte à Marseille, et réellement c'est une cohue à étouffer dans ces jours-là.

Le Cours est encombré de baraques de toutes dimensions où se trouvent une infinité de marchandises; mais les vieillards assurent que tout cela n'est rien en comparaison de ce que l'on voyait avant la révolution. Il est très certain que Marseille a perdu de son importance commerciale : on attribue cette décadence à la diminution du nombre des colonies françaises. Cela peut y avoir aidé; mais je me range préférablement à l'opinion de ceux qui en voient la cause innocente dans l'émigration. Une infinité de Marseillais allèrent à cette époque propager leur industrie en Espagne, en Italie, dans le Levant. Ils y établirent ou conseillèrent d'y établir des savonneries, des raffineries de sucre et d'autres ateliers. Une fois les étrangers mis au fait de ces manipulations, ils n'ont plus été, comme durant l'ancien régime, dans l'obligation d'apporter les matières brutes ici pour en remporter de raffinées; de là le peu d'expéditions qui se font aujourd'hui comparativement à ce que l'on voyait jadis. Les pays à huile fabriquent eux-mêmes leurs savons; les autres raffinent les sucres venus de leurs colonies; on n'a plus besoin de l'intermédiaire de Marseille.

La classe inférieure est cependant heureuse ici. Il y règne une activité, un mouvement très considérables; mais la classe des négocians secondaires ne

fait rien, et vit sur ses capitaux. Tout le commerce est concentré entre les mains des plus riches, soit que leurs relations soient plus étendues, soit que leurs moyens leur donnent la facilité de faire de plus grosses avances.

Mais il est résulté de cet ordre de choses un effet trompeur. La classe moyenne des commerçans donna une autre direction à ses capitaux : on a vu que la population provençale se portait à Marseille dans l'espoir de s'occuper, et que les bourgeois des villages s'y fixaient pour manger leurs revenus dans une sphère de civilisation plus analogue à l'éducation qu'ils ont reçue dans les collèges et les lycées; les négocians qui ne savaient que faire de leurs fonds se sont mis à bâtir. Marseille s'agrandit, s'embellit; le chiffre de ses habitans augmente; on dirait que sa prospérité est sans égale. Eh bien ! tout cela est mensonger, les mouvemens du port sont bien loin d'être ce qu'ils furent jadis.

Mais l'agriculture et l'économie rurale perdent à ce changement des hommes éclairés qui pourraient introduire des améliorations dans les villages et les villes secondaires. A présent ils abandonnent leurs propriétés à des mains mercenaires, ou bien il les vendent à des gens qui se bornent à suivre la routine. Les gens aisés de Manosque, de Berre, de la Ciotat, de Saint-Maximin, ont été élevés dans les collèges des grandes villes, dans les institutions de Marseille, Lyon, Paris; ils ne peuvent plus se faire

à la société de leurs agrestes concitoyens; il leur faut des théâtres, des cercles qui ne se trouvent que dans des villes de premier ordre, et c'est là qu'ils viennent établir leur résidence.

L'amour des places y contribue aussi beaucoup. Fixé à Marseille, un père se propose de pousser son fils dans les bureaux, d'établir avantageusement une fille que nul n'ira chercher dans son village. Peu à peu les gens instruits et éclairés quittent les manoirs héréditaires; le numéraire les suit tôt ou tard dans Marseille; il ne reste plus dans les villes en sous-ordre que la pauvreté et l'ignorance. On sent combien l'agriculture doit souffrir de ce manque de lumières et de capitaux.

On ne croirait pas avoir connu tous les amusemens de Marseille si l'on n'allait pas en partie de mer à la *Réserve* ou au *Châteauvert*, lieu fameux par leurs cuisines, leurs *bouille-abaisses* et leurs *bourrides*. Si vous me demandez ce que ces mots signifient, je vous avouerai que mes connaissances dans la gastronomie provençale sont trop bornées pour vous en donner l'explication. Ce sont des mets particuliers aux Provençaux, dont nous, Bretons, hommes accoutumés au beurre, ne pouvons guère faire nos délices. Les assaisonnemens forts y dominent, et l'ail, qu'a chanté...., que dis-je? qu'a exécré Horace, joue un grand rôle dans les festins de la *Réserve* et du *Châteauvert*, guinguettes du premier ordre sur le bord de la mer.

Ordinairement on y va en bateau, quoique rien n'empêche de faire le trajet par terre ; mais on est tenté de faire essai de ces gondoles si élégamment pavoisées qui bordent le quai. Des espèces de tritons à la voix rauque, au teint hâlé, ne manquent pas, pour peu que vous ayez l'air étranger, de vous inviter d'entrer dans leurs canots.

J'avais encore quelques jours de loisir. J'aurais pu dans une nuit me rendre à Toulon; mais quoi! voyager de nuit! c'est bon lorsque l'on est pressé; ne l'étant pas, je résolus de voir la ville de la Ciotat, pauvre petite cité écrasée par la rivalité de la superbe métropole.

En attendant le jour de mon départ, fixé au lendemain, j'achetai les commentaires de César chez M. Camoin, libraire, pour lire sur les lieux la description du siège de Marseille. Mon livre sous le bras, je sortis du côté de la vieille ville, et m'orientai autant que possible; je tâchai de trouver le camp du Dictateur, de suivre ses opérations militaires. Je vous assure que cela n'est pas facile ; il ne l'est pas non plus d'ajuster sur la localité présente la topographie qu'il donne de Marseille. Il faut que la mer ait rongé une partie de ce promontoire, qu'il représente comme si avancé dans la mer, et qui faisait que la ville se trouvait presque entièrement dans une presqu'île.

On retrouve bien jusqu'à un certain point les deux éminences qu'il désigne; mais ce qui me confirme

dans ma conjecture, c'est que la vieille ville actuelle n'embrasse pas la sixième partie de Marseille, et cependant Massilie phocéenne a eu jusqu'à cent mille ames; aujourd'hui la métropole du Midi, grande et toute éparpillée autour du port et de la baie, compte une population de cent trente mille ames.

Et où aurait pu croître cette noire forêt où les Romains allèrent couper des arbres pour leurs machines, forêt dans laquelle le poète Lucain a placé quelque peu de fantasmagorie pour l'effet du tableau? Ce ne peut être que sur le monticule voisin, coiffé de la citadelle ou église de Notre-Dame de la Garde.

Mais ce monticule est si pelé, si nu, qu'il ne serait guère croyable qu'un bois épais eût couvert jadis ses flancs; ce ne serait guère croyable pour tout autre; mais moi, j'ai vu l'île de Cythère, et je puis certifier qu'il est encore plus embarrassant de croire que des bosquets et des bocages ombragés aient jadis valu à ce rocher aride l'honneur de fixer la déesse d'amour avec sa suite. Hélas! le temps ne respecte rien : là où l'on contemplait jadis une brillante végétation, il n'y a pas aujourd'hui un pouce de terreau. L'homme défriche, il sème, tout rit à l'œil; mais à mesure qu'il remue cette terre pour lui faire produire des moissons, les pluies en emportent un peu chaque année, et vingt siècles ne s'écoulent pas sans qu'il ne reste plus que les rocs décharnés.

Le muletier vint nous éveiller. Il est impossible d'aller en voiture à la Ciotat. Nous voilà, par un beau matin, nous enfonçant vers le S.-E., et laissant derrière nous Marseille et son tapage. Il nous fallut attaquer une chaîne de monts qui encadre le bassin marseillais de ce côté-là. Des fabriques de soude qui vinrent encore nous empester me firent mal préjuger des agrémens de notre route; en effet, on ne place guère de pareilles fabriques que dans des lieux déserts. Ma présomption fut bientôt pleinement confirmée. Nous nous acheminâmes par un pays solitaire et aride plus qu'on ne peut l'imaginer. Un soleil de fin d'août embrasait l'atmosphère, ce qui n'était pas d'un grand encouragement pour nous élancer sur les montées qui nous restaient à gravir. Au-delà nous trouvâmes une grande plaine, mais sans un arbre, sans un de ces pins au triste murmure qui peuplent toujours les endroits les plus secs.

On me fit espérer Cassis comme dédommagement. Cassis, me dit-on, est la patrie d'un fort bon vin blanc et de Barthélemy. C'était une espèce de consolation. L'attente fut justifiée quand nous découvrîmes Cassis à nos pieds.

Les montagnes dont je viens de vous donner une idée ont quelques vallons où se sont rassemblées les terres arrachées aux hauteurs; c'est pourquoi on y trouve des champs et de la verdure, et le vallon entrant dans la mer forme un hâvre. La pêche, la

navigation et l'agriculture parviennent à y faire vivre un millier d'ames.

Ce vin blanc dont on m'avait parlé mérite certainement mieux sa réputation que beaucoup de ces vins des crus les plus renommés. Un soleil ardent mûrit le raisin ou plutôt le cuit entre des rochers, et, pour peu que le jus délicieux qui en résulte ait quelques années de bouteille, on pourrait le faire passer pour un vin des plus recherchés.

La Ciotat où nous arrivâmes après avoir traversé un autre désert, a donné naissance à l'amiral Gantheaume : il y a un fort joli petit port; mais la population diminue. De toutes les rues, il n'y a que la principale qui présente du mouvement, dans les autres tout tombe en ruines.

Avant que Marseille eût absorbé toutes les affaires, il y avait à la Ciotat des savonneries, des raffineries de sucre, enfin une petite fraction du commerce maritime de la Provence. A présent les entrepreneurs aiment mieux s'établir à Marseille. Cependant on construit ici encore des bâtimens marchands, parce que les armateurs y trouvent de l'économie.

Je pris la route de Toulon par Bandol. C'est encore un de ces hâvres formés par la nature sur la côte de Provence; comme c'est par ici que s'écoulent les vins des villages de l'intérieur, tels que la Cadière, le Castellet, le Beausset, on y voit quelques bâtimens. Ces vins dits de Bandol sont inconnus en

France; ils ont une certaine réputation dans les îles de l'Amérique où on les expédie.

Ce fut au Beausset que je retrouvai la grand'route de Marseille à Toulon. Avant d'arriver à cette dernière ville, terme de mon pèlerinage, je vis Ollioules. On n'y arrive qu'après avoir passé une espèce de thermopyles appelées *Vaux d'Ollioules*, puis on entre dans le village adossé contre une éminence et embaumé du parfum de ses petits bois d'orangers. L'étranger a ici un échantillon de ce qu'il verra à Hyères.

NAVIGATION

DANS LES FLEUVES ENGLISH ET DUNDAS,

DURANT

LA RECONNAISSANCE DES COTES D'AFRIQUE,

PAR LE CAPITAINE OWEN EN 1822 (1).

Vers deux heures après midi, un détachement partagé dans six canots quitta le navire; MM. Vidal et Tambo dans le premier, le capitaine Lechmère et M. Watkins dans le second, M. Rozier et moi dans le troisième, M. Daniel et M. William dans le quatrième. Nous avions un pilote du fort du port Juan; nous avions pris avec nous des fusées pour comparer le temps avec le vaisseau, deux chronomètres, deux grandes tentes et une petite, des armes, des munitions, et des provisions pour quatorze jours.

(1) Le *Litterary gazette*, duquel nous tirons ce morceau intéressant, n'indique pas la position des fleuves *English* et *Dundas*.

On peut présumer, d'après divers détails, qu'ils ont leur embouchure à la partie de la côte d'Afrique comprise entre le Cap de Bonne-Espérance et Mosambique.

Le catalogue des cartes de l'amirauté fait mention d'un plan de l'entrée de *English river* dans la baie Delagoa.

Nous devions d'abord remonter le bras septentrional jusqu'au point où il cesse d'être navigable, ensuite tous ceux qui sont considérables, déterminer notre position par des observations quand ce serait praticable, inviter les indigènes à communiquer avec nous, et faire des remarques sur leurs mœurs et leurs usages.

Nous avançâmes avec promptitude aidés par le vent d'E. et la marée montante. A quatre heures nous aperçûmes à gauche une ouverture dans les bois et des pirogues tirées à terre. Nous vîmes une grande troupe de phénicoptères, des faucons, des pélicans, des grues et des cigognes. A quatre heures et demie, nous découvrîmes un feu à droite et un autre à gauche. A cinq heures dix minutes, après avoir suivi pendant près de dix milles la direction de l'O., nous arrivâmes à un point où le fleuve s'élargit et se partage en trois branches : l'une du N.-O., l'autre de l'O., la troisième du S.-O.; celle-ci paraît être la plus considérable. Tous les canots se réunirent; le bagage des équipages fut débarqué, et les tentes furent dressées pour la nuit. C'était le seul espace convenable que nous pussions apercevoir à une grande distance, les rives de chaque côté du fleuve étant couvertes d'arbres et de buissons jusqu'au bord de l'eau. M. Forbes, le naturaliste, tua une grue; mais les broussailles étaient si fourrées qu'on ne put la trouver. Le vent soufflait alors de l'E.-N.-E. Après nous être établis dans nos tentes pour dîner, nous

reconnûmes que la marée montait si haut qu'elle faisait une île du lieu où nous étions, nous constatâmes ensuite que c'en était réellement une. Ce campement est sur le côté occidental d'un grand bassin large de deux milles.

Vent du S.-O., mer haute. Depuis six heures du soir jusqu'au lendemain matin à dix heures, il plut abondamment, il fit du tonnerre et des éclairs. Nous obtînmes dans la matinée une hauteur méridienne de la lune pour la latitude; à six heures les tentes furent abattues; on déjeûna, puis on continua à remonter la branche septentrionale. M. Forbes tua un toucan et une grue sur cette île; la dernière fut rôtie et mangée par les matelots.

Nous entrâmes à neuf heures dans la branche septentrionale, et bientôt après nous parvînmes à un lieu où le fleuve se partage de nouveau en deux branches: l'une de l'O., l'autre du N. Vers neuf heures quarante minutes, vent du S.-O. et pluie; demi-jusant. La branche du N. étant la plus considérable, nous nous y engageâmes. Durant toute cette matinée nous fûmes incommodés par une petite pluie qui trempa tous nos objets destinés pour écrire. Nous commençâmes à voir un grand nombre d'hippopotames. Il paraît que ces animaux ne fréquentent pas la partie des fleuves dont les eaux sont salées. Ici les rives des deux côtés étaient couvertes jusqu'au bord de l'eau de bois impénétrables, et principalement de mangliers et de mimosa. Nous aper-

çûmes beaucoup de grues, de cigognes, de vautours, de milans, de hérons, de courlis, de martins-pêcheurs, de grimpereaux, et une infinité d'autres oiseaux dont nous ignorions les noms.

Vers onze heures, vent du N.-O.; un bateau rempli d'indigènes passa : nous les saluâmes; ils répondirent avec cordialité. Au bout de quelques milles, le fleuve diminua graduellement de 800 à 300 et à 200 pieds de largeur; ses bords devenaient moins boisés; le pays parut très peuplé et rempli de cabanes. Les deux rives de ce bras septentrional et celle de l'O. du méridional sont sous la domination du roi Mataoub, et à l'E. de cette dernière, le pays obéit au roi Capell. Les deux nations sont amies; mais elles ont à soutenir une guerre active contre un peuple qu'elles nomment Hottentots et qui semble être hardi et adonné au brigandage; il les tient continuellement dans la crainte d'une invasion. Le petit nombre de pirogues que les indigènes possèdent paraît être continuellement occupé à transporter les femmes, les enfans et le bagage d'un côté du fleuve à l'autre, suivant que la peur des incursions de ce peuple les pousse.

Nous parvînmes à un lieu où les hippopotames étaient si nombreux, et serraient tellement le canot, que nous fûmes tentés de faire feu sur eux à plusieurs reprises; mais nul de nos coups ne sembla avoir produit de l'effet; toutefois il y en eut un tiré par le capitaine Lechmère qui fit immédiatement

chercher à la troupe des eaux plus profondes hors de notre portée. D'après ce que nous avons ensuite observé de ces animaux, j'ai des raisons de penser qu'une balle de fusil ne pénétrerait pas leur peau, tant elle est épaisse et compacte.

Vers une heure et demie après midi, mer basse; nous débarquâmes dans divers endroits pour faire de l'eau et trafiquer avec les indigènes : nous ne pûmes venir à bout du premier point, tant l'eau douce est rare partout où nous avons été; mais nous achetâmes une lance et un bouclier, nous fîmes des signes d'amitié aux habitans, et nous les invitâmes à apporter à bord de notre navire ce qu'ils voudraient nous vendre. A deux heures quarante minutes, nous passâmes devant le corps d'un enfant mort étendu sur le rivage, au-dessus de la marque de la marée haute; il paraissait avoir été noyé. En revenant nous l'examinâmes; il avait au cou et aux jambes beaucoup de verroteries; il semblait avoir été noyé à dessein.

A trois heures après midi, il y eut de la pluie, du tonnerre et des éclairs pendant deux heures, ce qui nous incommoda extrêmement. Nous avions parcouru à peu près sept à huit milles en ligne directe et douze à quatorze milles d'après les sinuosités du fleuve; sa largeur n'était plus que de 30 à 40 pieds; il devenait difficile de le remonter plus haut, même en canot, ainsi nous rebroussâmes chemin, puisque nous avions rempli notre objet de ce côté. En revenant nous tuâmes un vautour et plusieurs autres oiseaux;

mais, faute de place et de choses nécessaires, nous ne pûmes le conserver convenablement, non plus qu'un grand nombre de plantes que M. Forbes recueillit. Les bords de la rivière étaient couverts de vase profonde d'un pied, et le terrain près de la pointe où nous fûmes obligés de camper était mou et humide, de sorte que nos personnes et nos canots furent, par nécessité, tenus continuellement dans la boue et la saleté.

A cinq heures quarante minutes après midi, nous débarquâmes et dressâmes nos tentes sur la rive droite, à peu près à moitié de distance de l'embouchure du fleuve; il nous sembla que c'était l'étendue dans laquelle il est navigable pour les petits navires. Le lieu où l'on campa est un rendez-vous des hippopotames, car les bords du fleuve sont entièrement brisés par leur passage, et leurs traces sont visibles de toutes parts. Nous les entendîmes à plusieurs reprises, tant dans les bois que dans le fleuve, ronflant comme un cheval de guerre dans l'eau, et l'un d'eux se mit à mugir si près de M. Watkins et des cuisiniers qui étaient un peu en dehors des tentes, qu'ils laissèrent tomber leurs ustensiles et s'enfuirent.

Le 5, temps nuageux et pluie. Ce fleuve coulant à peu près N. et S., nous désirions beaucoup obtenir en ce lieu une observation de latitude; mais le temps fut si mauvais pendant toute la nuit que nous ne pûmes apercevoir ni la lune ni une étoile. A six heures du matin, on abattit les tentes et nous des-

cendîmes le fleuve surtout avec l'intention de chercher de l'eau douce. A sept heures et demie, vent du S.-O. et marée basse. A neuf heures, quelques personnes débarquèrent à cet effet sur la rive gauche, et ayant rencontré un officier du roi Mataoub, en obtinrent un peu, avec son aide. On échangea également des verroteries et des boutons contre des zagayes. Rien ne peut surpasser l'étonnement que les indigènes montrèrent lorsqu'ils aperçurent leur visage dans un miroir. Quelques-uns reculèrent, d'autres jetèrent des cris d'effroi et prirent la fuite, et tous répétaient en hurlant : *O !* et *aough !* en variant ces exclamations d'après tous les tons du plaisir, de la surprise, et même de l'horreur; toutefois aucune des femmes ni des filles ne prit part à cette confusion générale.

A dix heures, on rencontra une tribu qui traversait le fleuve, avec les femmes, les enfans et tous les ustensiles de leur petit ménage. Près du point où commence cette rivière du nord une autre vient de l'ouest; nous la remontâmes pendant quelque temps, mais nous la trouvâmes trop peu considérable pour la suivre plus loin. A midi, nous atteignîmes le lieu où nous avions campé la première nuit, et M. Vidal descendit à terre pour faire une observation de latitude. Après avoir reconnu la rivière de l'O., trouvant un grand banc de sable qui s'étendait tout le long du côté occidental du bassin, et qui était produit sans doute par le courant venant de cette direc

tion, nous entrâmes, vers une heure après midi, dans la rivière du sud. L'aspect du pays y est le même que sur la rivière du N., seulement il y a moins de forêts; les arbres et les buissons sont très touffus près des rives. Mais à une petite distance dans l'intérieur, on aperçoit un mélange de plaines et de villages, et la population paraît être très forte. Les arbres sont principalement des mimosa qui acquièrent une grande dimension, et sont presque dépouillés, faute d'humidité; des mangliers, des palmiers, des euphorbes, et une espèce d'aubépine à odeur suave et à petites fleurs blanches. M. Forbes trouva là un bel orchis et quelques autres plantes, et tua plusieurs oiseaux. Rien n'égale la beauté des martins-pêcheurs et des petits oiseaux de l'ordre des grimpereaux qui sont là très nombreux, ainsi que les oiseaux nommés précédemment, et parmi lesquels nous aperçûmes une grande quantité de chauve-souris vampires.

A cinq heures après midi, nous dressâmes nos tentes sur la rive droite, près d'un village; un détachement partit à la recherche d'eau fraîche: au bout d'une heure, il en trouva dans un bourbier. Nous vîmes dans le village le fils du roi Capell: il fut assez poli; mais son secrétaire se montra extrêmement importun. Il ne cessait de nous demander quelque chose; enfin il alla jusqu'à vouloir exiger de nous un paiement pour l'eau bourbeuse que nous emportions.

Le lieu où nous campions était plus humide et plus incommode que le dernier; mais il n'y en avait pas de meilleur, à moins de s'éloigner davantage des canots. Nous fûmes tourmentés, pendant toute la première partie de la nuit, par une tribu d'indigènes, les Vatoas, venus sous le prétexte de vendre des bœufs et des poules, mais plus vraisemblablement pour voler. Il fallut, pour s'en débarrasser, menacer de faire feu sur eux.

A minuit, nous aperçûmes trois fusées dans le N.-E.; elles partaient de notre vaisseau : nous en fîmes partir deux en réponse. Lorsque nous nous en retournâmes, nous apprîmes des indigènes qu'elles avaient causé une si grande frayeur aux Vatoas, tribu de maraudeurs qui infestent ces cantons, que depuis ceux-ci ne les ont plus inquiétés. Effectivement, tout le pays sembla, durant toute la nuit, être dans de vives alarmes; car partout on tint de grands feux allumés.

Le 6, à sept heures du matin, nous continuâmes à nous avancer, et nous ne rencontrâmes rien de remarquable. On fit quelques échanges avec les indigènes et l'on tua des oiseaux. Un vautour blessé d'un de nos coups de fusil fut aussitôt attaqué par un faucon; nous vîmes de nombreux exemples de combats de ces oiseaux contre le vautour. Ordinairement ils l'attaquent à deux.

Il est très difficile d'établir une échelle pour la valeur des marchandises dans ce canton; elle dépend

entièrement du caprice du vendeur. Tantôt nous obtenions trois poules pour un couteau malais, et tantôt une lance pour un petit miroir de deux pouces. Sans doute tout aurait été à meilleur marché, si la guerre n'avait pas désolé ces cantons. A cinq heures après midi, nous débarquâmes sur la rive gauche; mais avant que les tentes eussent pu être dressées la pluie tomba abondamment, il fit du tonnerre et des éclairs. Ce campement, de même que tous les autres, est entouré de traces d'hippopotames, de zèbres, de buffles, de cerfs, et d'autres bêtes sauvages que nous apercevions quelquefois dans notre marche le long du fleuve. Une fois nous vîmes un léopard. Le soir, un détachement alla à la recherche des hippopotames dans leurs retraites, mais ce fut sans succès.

Le 7, à sept heures et demie du matin, le capitaine Lechmère tua deux lièvres. Dix minutes après, nous partîmes, et à neuf heures nous arrivâmes à un lieu où les sujets du roi Capell fuyaient devant les Ourontontès. Nous transportâmes, de l'autre côté du fleuve, leurs femmes et leurs enfans qui se confièrent à nous sans la moindre crainte; mais voyant que les hommes ne voulaient pas les suivre, elles furent, à leur demande, reportées sur la rive opposée.

A 10 heures, nous débarquâmes à la droite du fleuve pour chercher de l'eau que nous ne trouvâmes qu'au bout de quelques minutes; on fit des échanges avec les habitans. Le nombre des hippopotames augmenta beaucoup; nos balles semblaient ne pro-

duire aucun effet sur leur peau compacte; enfin, vers cinq heures du soir, nous en prîmes un petit dans la vase; et peu de temps après nous campâmes sur la rive droite. Cet animal paraissait être fort jeune, car il ne marchait qu'en chancelant et refusait toute espèce de nourriture. Il pesait à peu près un quintal; sa forme tenait du pourceau et de l'éléphant. Ce campement était couvert de traces de bêtes sauvages.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous partîmes; arrivés à l'endroit où le fleuve se partage, nous entrâmes dans la branche méridionale qui était la plus considérable: vers midi, elle devint impraticable; deux canots seulement parvinrent à ce point, le troisième était trop grand pour remonter si haut. Nous bûmes à cette occasion une bouteille de vin sur un terrain qui, bien qu'il fût inculte, pouvait rivaliser avec les plus beaux parcs d'Angleterre; mais probablement un voyageur européen n'y pourrait pas rester trois jours sans qu'il lui arrivât quelque désastre sérieux. L'eau y était assez bonne. On tua une pintade. Le petit hippopotame ne pouvant vivre long-temps hors de l'élément auquel il était accoutumé, nous le tuâmes pour notre dîner. Cuit à l'étuvée, il fut excellent. Sa chair et sa peau avaient la couleur de celles du veau, et s'en rapprochaient également par le goût. Toute la journée fut employée à des reconnaissances. M. Forbes ayant surpris un grand hippopotame dormant sur le rivage, un détachement armé de piques d'abordage, de lances et de

fusils, partit pour aller attaquer le gros animal; mais tous, en véritables Anglais, ayant attendu que leur ventre fût plein pour se mettre en route, nous ne trouvâmes plus notre ennemi; car c'est ainsi que nous appelions l'hippopotame, à cause de la fatigue et du tracas qu'il nous avait occasionés.

Peu de temps après notre retour, une bande de soixante-dix à quatre-vingts Ourontontès, armés de lances et de boucliers, entra dans la plaine. Quelques-uns des nôtres s'avancèrent vers eux en leur faisant des signes d'amitié; mais ces sauvages avaient l'air trop alarmé de notre apparition pour savoir ce qu'ils faisaient : ils se retirèrent dans les bois. Malgré cette retraite, nous fîmes la garde autour des tentes, de crainte de surprise pendant la nuit. Un matelot s'était égaré : en allant à sa recherche, on découvrit que les indigènes prennent les hippopotames en creusant près du fleuve des trous qu'ils recouvrent de grosses herbes, notre homme était tombé dans une de ces fosses. Il n'en fut tiré qu'avec beaucoup de difficulté par ses camarades qui passèrent assez près de lui pour entendre ses cris. »

On sait que le voyage du capitaine Owen dura quatre ans et demi et coûta la vie à près de trente officiers. Dans cette expédition, le capitaine Owen reconnut toute la côte orientale d'Afrique en partant du cap de Bonne-Espérance; il explora aussi les côtes de Madagascar, les nombreux écueils du canal de Mosambique, et ceux qui sont au N.-E. de Ma-

dagascar, ainsi que Maurice, Bourbon et les autres îles de ces parages. Ensuite, partant de nouveau du Cap, il explora toute la côte occidentale d'Afrique jusqu'à la baie de Benin, en y comprenant l'île de Fernando Po, dont il fut depuis nommé gouverneur. Après avoir quitté la côte d'Or, il remonta au N. jusqu'à Sierra Leone et à la Gambie, et comprit dans sa reconnaissance les îles de Los et une partie des îles Bijoga.

Le capitaine Boteler, un des officiers employés sous les ordres du capitaine Owen, complète maintenant la reconnaissance de la côte N.-O. d'Afrique.

LA THÉBAIDE,

PAR M. RIFAUD.

« . . . . Lorsque l'on quitte Quous, on trouve les ruines de *Koun-el-Kalab*, et se dirigeant au sud, on pénètre dans la Thébaïde par celles de *Hamandi*, et Madamoudt. Carnak ouvre pour le voyageur la suite extraordinaire d'aspects qui vont se succéder devant lui : Luxor, Gaurnah, Medinet-Abou, Armont, la vallée de Bibox, Al-Molouk, Gebelyn, sont les autres points principaux qui s'offriront à son admiration et à ses recherches. La rapidité avec laquelle on peut avoir fait plusieurs explorations n'est plus possible à Thèbes; l'observation prend ici une allure plus sérieuse et plus circonspecte à cause du caractère grandiose et imposant des monumens, dont le nombre est d'ailleurs si considérable qu'il échappe à l'énumération. Au lieu de quelques mois, le voyageur aurait besoin de consacrer des années à la Thébaïde, car chaque recherche nouvelle qu'on y fait est toujours suivie de nouvelles découvertes.

« Le temple de Carnak est un des plus merveilleux exemples de la magnificence des anciens Egyptiens. Ce monument a quatorze cents pieds d'étendue de

l'E. à l'O.; les grandes colonnes qui sont dans la salle hyposyte ont trente-six pieds de circonférence et ne sont pas moins surprenantes par leur grande élévation. Au reste, la Thébaïde réserve bien d'autres sujets d'étonnement pour le voyageur, ses colosses de quarante, soixante et quatre-vingts pieds de hauteur, les cariatides immenses qui décorent ses propylées, ses statues démesurées d'Osymandias, etc., etc. Quoique déja imposans par leur masse, ces vestiges ne le sont pas moins la plupart par leur haute antiquité; il y en a qui remontent à onze ans avant Mœris, ou douze cent cinquante-six ans avant l'ère chrétienne, et cette supputation est au-dessous de celle de Diodore de Sicile et d'Hérodote : sans contredit, la Thèbes égyptienne fut la plus magnifique des capitales du monde, et probablement la plus ancienne. On trouvera autour de Carnak une foule d'édifices et de monumens de tout âge, entre autres ceux qui furent découverts par les fouilles que j'y fis faire depuis 1817 jusqu'en 1823, et parmi lesquels figurent soixante-six statues.

« Mon grand ouvrage sur l'Egypte contient la description de ces statues, et beaucoup d'autres détails qui ne seraient point à leur place ici; je conseille aussi de consulter mon plan topographique de Thèbes. Ces renseignemens divers mettront le lecteur au courant de ce que l'on fait aujourd'hui, et j'ai lieu de penser qu'ils pourront servir à perpétuer le souvenir de ces monumens que menace une des-

truction autre que celle du temps. Je me souviendrai toujours d'avoir trouvé, en entrant dans le grand temple de Carnak, un Grec qui était occupé à abattre les murailles septentrionales du sanctuaire. Mes affaires m'appelaient en ce moment à Cosseir, où je dus me rendre. A peine de retour, je revins au grand temple; le malheureux Grec avait fini son ouvrage, et, d'après le dire des Arabes, avec si peu de soin, que beaucoup de pierres de ce sophite avaient été endommagées; il les faisait crouler au moyen d'une corde, de toute la hauteur où elles étaient posées, et pas une ne fut exempte de mutilation. Ces pierres étaient numérotées avec des caractères de deux lignes de relief, ressemblant les uns à notre chiffre 9, les autres à deux fers à cheval symétriquement opposés, ou au chiffre romain qui exprime une dixaine. Toutes sont restées en tas au bord du Nil, et ne sont plus bonnes à rien. Elles devaient être transportées jusqu'à Alexandrie, pour le compte d'un Anglais qui en avait offert cinq cents piastres; mais l'impossibilité de couvrir les frais de démolition et ceux du transport avec une somme aussi modique a fait tout abandonner.

« Les impressions que le voyageur a éprouvées en voyant le temple de Carnak, se renouvellent devant celui de Luxor, ici l'attention est en outre attirée par un palais singulièrement remarquable; on y distingue entre autres des obélisques d'un seul bloc, qui ont quatre-vingt-six pieds de haut. Les façades

y en a un autre qui, dans sa dimension bornée, mérite d'être observé. Dans le grand temple, on peut encore juger, par la distribution et l'étendue de certains appartemens, qu'ils furent affectés au logement des prêtres, ou peut-être des rois.

« *Armint*, l'ancienne Hermontis, offre les ruines de deux temples, l'un égyptien, l'autre grec, et plusieurs vestiges épars au milieu des buttes circonvoisines. Il existe à l'E. un village nommé *Botonte* ou Typhynon, où sont les ruines d'un autre temple. C'était ici que commençait l'ancienne Thébaïde, c'était jusqu'ici que s'étendait au midi le territoire spécialement appelé sacré.

« Parmi les points qui méritent le plus d'être mentionnés, j'indiquerai particulièrement aux voyageurs les hypogées et les tombeaux des rois dans la vallée de *Biban-El-molouk*. Ces sépultures sont creusées en tout sens dans le roc, mais leur entrée est en général percée du côté de l'est; on en voit de grandeurs et de formes diverses, leurs distributions sont on ne peut plus variées. Quelques tombeaux sont précédés d'un vestibule taillé dans le roc; la plupart n'ont qu'une simple entrée décorée d'hiéroglyphes sculptés toujours avec soin. Le vigilant renard ne manque jamais de figurer dans les groupes qui sont représentés par ces hiéroglyphes. Quelques hypogées de la vallée de Biban m'ont paru immenses; quelquefois la descente est graduée par des marches, à l'extrémité desquelles sont des cellules destinées à re-

cevoir des momies. On y trouve des puits profonds qui communiquent, par des corridors, à des salles souterraines garnies de beaux sarcophages, et le dépôt principal des momies. Ces sépultures, les sculptures qui les décorent, et surtout la fraîcheur et l'éclat des peintures qui s'y sont conservées, font l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui les visitent; mais ces sentimens sont surtout portés à leur plus haut degré dans les tombes royales.

« Le voyageur qui vient à Thèbes, et particulièrement à Qournah, pour faire des recherches archéologiques, doit s'attendre à y rencontrer bon nombre de difficultés de la part des habitans. Ces gens semblent avoir dans l'idée que le monopole des objets d'antiquité est leur patrimoine; aussi ne manquent-ils jamais de regarder d'un œil jaloux les Européens qui viennent remuer par eux-mêmes le sol dont ils ont en quelque sorte usurpé la propriété. C'est inutilement qu'on leur demande des renseignemens; s'ils vous voient commencer quelques tentatives, ils cherchent à vous prouver qu'elles sont mal conçues, ou qu'elles ne portent que sur des terrains déja déblayés et remués cent fois. A l'arrivée d'un étranger, soupçonné de vouloir faire des fouilles, ils interrompent celles qu'ils avaient commencées eux-mêmes: ils profitent de l'obscurité de la nuit pour aller masquer avec de la terre l'entrée des hypogées qui promettaient d'heureux résultats, ou s'ils en laissent qui soient d'une découverte facile, on est certain d'y

apercevoir d'abord des débris de momies et tous les signes les plus manifestes d'une entière dévastation. Celui qui céderait à des conseils intéressés et se découragerait sur des apparences trompeuses et adroitement préparées, aurait certainement abordé d'une manière peu digne de l'intérêt qu'il est en droit d'exciter, le champ de la Thébaïde, le plus riche de l'Egypte en antiquités, et n'emporterait qu'une idée erronée de ses vastes et nombreuses catacombes. Les Arabes ou Fellahs de Qournah habitent à l'entrée des hypogées, et c'est dans les recoins de leurs profonds compartimens que sont cachées leurs collections d'antiquités. L'exhibition de ces collections se fait pièce à pièce lorsqu'il se présente des acheteurs d'Europe. Les hommes ont leurs collections distinctes de celles des femmes; la même collection appartient quelquefois à plusieurs Arabes associés. Le nombre de ces marchands d'antiquités n'est pas très considérable, et ils passent pour les plus riches d'entre les Fellahs, surtout depuis les visites fréquentes qu'ils ont reçues des Européens à partir de 1816. Malgré sa faiblesse numérique, cette poignée d'Arabes a été de tout temps la plus indisciplinée et la plus récalcitrante aux diverses mesures du gouvernement, qui du reste en a agi avec eux de telle sorte que leur nombre est aujourd'hui considérablement diminué. A l'époque de la mémorable expédition d'Egypte, les colonnes françaises eurent plus à faire avec ces Arabes qu'avec les autres, et ils furent

obligés d'en tuer beaucoup. Les beys des Mameloucks eux-mêmes n'avaient jamais pu parvenir à s'en rendre maîtres. Mais en outre de ces hôtes indépendans, les grottes sépulcrales étaient aussi habitées par tous les mauvais sujets de l'Egypte, et leur offraient des retraites d'où ils ne sortaient que pour piller les voyageurs et les pèlerins de la Kaba. Les Mameloucks en firent périr beaucoup, soit en les attaquant en rase campagne, ou en portant des feux dans leurs repaires, de sorte qu'ils y étaient ou brûlés ou étouffés par la fumée comme des bêtes fauves dans leurs tannières. La population des grottes en question, qui s'élevait autrefois à quatre mille ames, ne s'élève pas aujourd'hui à plus de quatre cents. On aurait tort de penser que les sévères représailles qui faillirent les anéantir durent changer les mœurs de ces Arabes; tout annonce au contraire, sous plusieurs rapports, la persistance de leur caractère primitif; on ne les voit se livrer à aucunes pratiques de religion, ils n'ont pas même de mosquée; ce n'est que par la force qu'on leur fait cultiver le long du Nil un terrain d'une lieue et demie de long sur une demi-lieue de large; le commerce des antiquités est leur unique métier; leurs mains ne se saisissent volontiers des instrumens aratoires que pour extraire de la terre les vieux débris qu'elle recèle. Cet état de choses semble surtout avoir pris plus de fixité depuis 1817, par le concours et la rivalité des étrangers qui sont accourus aux ruines de la Thébaïde. Je puis assurer qu'a-

vant cette époque, en 1815 et en 1816, la plupart des objets d'antiquité s'achetaient des mains des femmes, moyennant quelques grains de verroterie de Venise; et des hommes, avec un petit nombre de ces piastres du pays, qui valent huit sous chaque. Aujourd'hui tout cela est d'un prix beaucoup plus élevé, mais qui laisse encore une fort belle marge aux spéculateurs; car on trouve aisément à se défaire en Europe, au prix de 1,000 francs, de tel article qui n'a dû coûter que 100 piastres d'Egypte. Les bénéfices que présente cette branche de commerce ont même fini par tenter les Turcs : les cherbelets, les agas, les kayabeys de Méhémet-Ali se sont mis à faire des fouilles pour leur propre compte, et trafiquent à leur tour des restes de la savante antiquité. Cependant, lorsque je quittai l'Egypte, le bruit s'était répandu que le pacha allait s'emparer de cette branche d'industrie, et l'on craignait qu'il ne fût plus permis désormais aux Européens de faire des fouilles comme par le passé.

« J'ai déja parlé de la surveillance qu'il faut exercer sur les Arabes qu'on emploie aux fouilles; voici d'autres conseils que je ne crois pas inutiles non plus aux voyageurs. Lorsqu'en découvrant des momies on veut s'assurer si elles ne recèlent pas quelques papyrus, il faut les visiter sous la tête, sous les aisselles, sur la poitrine, entre les mains, entre les pieds, sous la plante des pieds. C'est le plus souvent sur les momies encaissées que se trouvent les papy-

rus; celles qui sont simplement enveloppées dans le linge n'en contiennent presque jamais. J'ai observé une grande diversité dans le mode d'embaumement des momies, ainsi que dans les ornemens des cercueils; j'ai vu des momies dont les membres n'étaient pas enveloppés avec le corps, et qui portaient des sandales aux pieds; dans celles-ci les doigts des pieds et des mains sont enveloppés isolément; sur celles-là, on aperçoit des couronnes et des guirlandes d'acacias, de lotus, etc., ou d'autres plantes aquatiques. Les momies de femme ont quelquefois des colliers, des bracelets. La plupart des bijoux que l'on trouve de la sorte sont fort minces, mais d'un or très pur. Certaines momies ont des paupières et des sourcils en émail, ou bien en ivoire et en plomb; dans d'autres on a employé l'or; et en outre d'un masque entièrement du même métal, il s'y rencontre sur la poitrine des plaques d'or couvertes de caractères hiéroglyphiques, et même des inscriptions grecques. A la vérité, ces dernières sont rares, et à ma connaissance on n'en a encore découvert que cinq : deux à Thèbes et trois à Saqqarah. L'une de ces dernières plaques fut remise à Méhémet-Ali, qui en fit cadeau à son ami l'amiral Sydney Smith. Les momies des grands personnages sont beaucoup plus ornées que les momies des hommes vulgaires; leurs chambres sépulcrales sont aussi décorées avec beaucoup plus de luxe. Ces premières momies portent des bijoux divers en or, et de plus il y a près de leurs caisses

de petites boites renfermant des idoles en terre cuite. Ces boîtes en sycomore ou en bois d'aloës, ont quelquefois la forme d'un oiseau tel que le perroquet, avec la tête couronnée par une lune ou un croissant, ou bien celle d'un ibis, d'un pélican. Toujours impair, le nombre des idoles qui accompagnent une momie va jusqu'à deux cent trente-cinq ou deux cent cinquante-cinq; trois cent un ou trois cent cinq. Des personnes veulent que le nombre des idoles annonce l'âge du mort, d'autres le millésime de son inhumation: je ne déciderai rien à cet égard, je me borne à reconnaître que ces idoles sont fort bien traitées, et arrangées avec beaucoup de précaution dans leurs boîtes. Mes fouilles m'ont procuré des momies renfermées dans trois et même cinq caisses, l'une dans l'autre. Le fond des caisses de momie est ordinairement en jonc, les hiéroglyphes sont peints de quatre ou cinq couleurs différentes. On a tant vu en France de ces caisses de momies communes que je n'insisterai pas sur leur description; quant à celles qui, au nombre de trois ou de cinq, comprennent une seule momie, j'ai quelques détails à ajouter à ce qui précède. La caisse a la forme d'un carré long, et quelquefois elle est en bois de fer; les hiéroglyphes qui la couvrent sont des incrustations d'un mastic noir d'ébène du plus beau poli. Le couvercle de cette première caisse est triangulaire et porte les figures peintes en noir de deux renards accroupis, avec leur collier jaune; quelquefois ces animaux sont en mas-

tic et forment bas-relief. Ces momies sont rares, cependant les Arabes en découvrirent sept en 1817, à la partie S.-O. de Qournah.

« En outre des petites idoles dont j'ai parlé plus haut, les chambres sépulcrales contiennent des vases ou canopes en terre cuite ou vernissés, d'autres vases en albâtre ou en terre calcaire, dont le couvercle représente des figures d'hommes et celles de divers animaux. Ces vases renferment parfois des momies d'oiseaux, de poissons, de quadrupèdes; un enduit de mastic fait que le couvercle est joint hermétiquement avec le vase. Des scarabées de toute taille et de matériaux divers, en basalte, en verre, en cuivre, en fer et en or, de couleurs différentes, jaunes, vertes, noires, etc., composent les ceintures de plusieurs momies humaines, et ajoutent, avec les amulettes qui les accompagnent, aux récoltes de choses précieuses réservées à ceux qui se hasardent vers les hypogées de la Thébaïde. J'avertis aussi que, pour bien reconnaître ces hypogées, il faut, lorsqu'on en tient l'entrée, n'y pas faire un pas sans frapper les murs adjacens avec un marteau, afin que le bruit plus ou moins retentissant qui sera produit, avertisse ou non de la présence des chambres sépulcrales. Faute de cette précaution, on pourrait passer, sans s'en douter, devant les compartimens les plus intéressans, et n'aller faire au-delà que des tentatives infructueuses. Le sol sur lequel on marche doit être interrogé de même, et très fréquemment, à cause

des puits qui conduisent aux chambres inférieures. Il m'est arrivé de faire six et sept cents pas dans ces lugubres demeures, avant d'atteindre des chambres qui méritassent mon attention; et, quoique aguerri contre l'impression morale que ces lieux font généralement éprouver, je n'ai pas supporté sans peine le malaise physique que causent la poussière et l'odeur des momies dont on trouble l'antique immobilité.

« Avant de sortir de la Thébaïde par *Gebelyn*, pour me diriger vers Assokan, je me rappelle encore la destruction commencée du temple du Carnack, et celle dont on menaçait Luxor en 1826. On avait conseillé au pacha de faire une salpêtrière du temple dont il est question plus haut, et j'avoue que je compte trop peu sur le respect que ce prince porte à l'antiquité, pour espérer que l'un de ses plus majestueux débris soit épargné. Les maîtres actuels de l'Egypte ne songent qu'à leurs intérêts personnels, et non aux monumens admirables dont cette contrée est couverte; je n'en sache guère qui ne fût capable d'agir comme ce cachef nubien que j'ai connu, et qui, lorsqu'il était pris d'eau-de-vie de dattes, cassait, avec un marteau, des têtes de sphynx, pour voir si elles ne renfermaient pas des trésors.

TERRE VAN-DIEMEN.

Malgré les lamentations qui se font quelquefois entendre dans les colonies de l'Australie au sujet des dégâts commis par les indigènes et les coureurs de bois, l'absence de la liberté de la presse, l'assiette de l'impôt sans le concours de représentans, les ravages causés par les calandres et les chenilles, les débordemens du Hawkesbury, ces pays semblent faire des progrès rapides dans les arts et les sciences, ainsi qu'en agriculture et en commerce.

Dans la Terre Van-Diemen ou la Tasmanie, comme les colons souhaitent qu'on la nomme, ces progrès ne sont pas moins manifestes que dans le New-South-Wales. La presse n'y est pas moins féconde. En 1829, on y a publié le *Hobart Town Almanach*, le premier ouvrage de ce genre qui soit jusqu'à présent sorti des presses tasmaniennes; c'est un petit livre très élégant orné de gravures; émule, mais non encore rival de ce qui se publie en Europe au jour de l'an.

Ce n'est pas un simple calendrier; on y trouve d'agréables descriptions itinéraires de l'île, donnant une notice de toutes les villes, et des villages, des

rivières et des ruisseaux, des maisons de campagne des gens aisés, et des fermes des agriculteurs. On y voit aussi la chronologie de la Tasmanie, recueillie d'après les meilleures autorités; il en résulte que cette terre fut découverte le 1er décembre 1643, par Abel Jansen Tasman, visitée pour la première fois par un Anglais le 9 mars 1773, reconnue pour une île en février 1798, et déclarée indépendante du New-South-Wales le 24 novembre 1825. Dans cette série d'évènemens l'auteur a oublié de noter que les Français, sous les ordres du contre-amiral d'Entrecasteaux, y avaient attéri en 1792 et 1793, et exploré soigneusement sa partie méridionale.

Parmi les autres détails très utiles pour les colons de la Tasmanie et intéressans pour les Européens, il convient de citer ceux qui concernent la statistique. Le 1er janvier 1829, la population de l'île était de 20,000 ames, outre 600 aborigènes qui vivent dans les bois. Parmi les 20,000 individus civilisés, on compte 12,000 mâles adultes; seulement 4,800 femmes adultes, et 3,200 enfans au-dessous de dix ans. Le nombre des habitans de Hobart's Town, capitale de l'île, est de 5,700; celui des mariages en 1828 fut de 180; il y eut 300 décès et 650 naissances; 1,500 personnes arrivèrent dans l'île.

L'étendue totale du territoire est de 23,437 1/2 milles carrés ou 15,000,000 d'acres de terre, dont 6 millions et demi en pâturage, et un million et demi en terre arable; le reste consiste en coteaux

rocailleux et boisés. La quantité de terres déja concédées est de 1,121,548 acres; celle des terres cultivées de 30,150, dont 22,950 sont semés en froment, orge, avoine, pois et fèves, mais surtout en froment; 3,200 le sont en pommes de terre, turneps et gesse, 4,000 en graminées anglaises. Quant aux animaux domestiques, en 1828, il y avait 2,100 chevaux, 70,000 bœufs et vaches, 500,000 moutons, 2,000 chèvres, 10,000 porcs, 20,000 poules.

En 1828, le revenu du gouvernement s'est élevé à 40,000 livres sterling; le droit sur les liqueurs spiritueuses a produit la moitié de cette somme. La dépense a excédé trois fois précisément la recette, ayant été de 120,000 l. st. L'exportation a été de 100,000 l.; l'importation de 300,000 l. La monnaie en circulation se monte à 100,000 l., dont 60,000 en papier; les billets sont d'une, cinq, dix, et vingt livres. L'intérêt, dans la colonie, est de dix pour cent.

Ces renseignemens qui n'offrent pas l'exactitude minutieuse à laquelle des écrivains en statistique attachent tant de prix, quoiqu'elle varie d'un mois à l'autre, n'en sont pas moins intéressans; car on peut compter sur leur authenticité. Ils montrent une grande amélioration dans l'état de la colonie depuis la visite que la commission d'enquête envoyée par le gouvernement britannique y fit en 1821. Dans ce court intervalle, la population, le bétail, les recettes, etc., ont plus que quadruplé.

L'itinéraire descriptif contenu dans le petit volume objet de cet article est très amusant. Les noms bizarres donnés par les Anglais aux pays nouvellement découverts donnent lieu à beaucoup de plaisanteries en Angleterre, ainsi que chez les étrangers. Il serait convenable de faire quelque règlement à ce sujet, afin de prévenir l'emploi de tel et tel nom trivial qui quelquefois dépare les cartes géographiques. Les noms rudes et antipoétiques que les premiers colons ont imposé à plusieurs lieux de l'Amérique doivent singulièrement embarrasser les poètes de ce pays. Le même inconvénient se fera sentir à la terre Van Diemen, d'après la nomenclature des lieux, lorsque la poésie aura l'occasion d'y éclore. Comment un Byron tasmanien se tirera-t-il d'affaire pour faire entrer dans ses vers et dans ses octaves des noms aussi raboteux et aussi rebelles au rythme qu'un grand nombre de ceux qui désignent beaucoup de localités.

Mais, indépendamment de ces noms dont le son blesse l'oreille, il en est d'autres qui doivent être étonnés de se trouver rapprochés. Les colons et même le gouvernement ont transporté dans la colonie, et cela est également arrivé en Amérique, les noms de lieux de la métropole, sans avoir égard à la position des localités : de sorte que souvent le nom d'une ville maritime d'Angleterre, d'Ecosse ou d'Irlande est donné à une ville de l'intérieur et *vice versâ*. En Tasmanie, comme en Amérique, on retrouve un grand nombre de noms tirés de la

Bible; il y a de plus en Tasmanie un district de *Bagdad*, mais au lieu d'être arrosé par le *Tigre*, il occupe une étendue de huit milles et se termine au *Constitution hill*, qui est une montée dans la cité de Londres. Quant à *Jericho*, cette ville est, suivant l'état réel des choses, sur le bord du *Jourdain*; pour y arriver, on passe par *Jérusalem*, canton de beaux pâturages, et de là on va à Richemond, puis à *Brighton* qui est dans l'intérieur, à seize milles de *Hobart's Town*.

Si du Constitution hill on s'enfonce davantage dans l'intérieur, on rencontre des rivières nommées d'après celles de l'Ecosse, puis le *Nil*, et enfin le *Tamar*. Dans une autre excursion, on peut de la ville de *Hamilton* sur la *Clyde*, passer immédiatement en *Abyssinie*, vaste canton de pâturage, et où sont les cataractes non pas du Nil, mais de la Clyde, ensuite on est transporté sur les bords du *Styx*, rivière grande et rapide : on le passe non pas dans la barque à Caron, mais sur un pont en bois construit par les propriétaires voisins, qui probablement jurent souvent par ce fleuve. Après avoir traversé la *Clyde* (fleuve d'Ecosse), le voyageur, dans l'espace de quelques milles, arrive en quelques heures sur les bords du *Shannon* (fleuve d'Irlande) qui, chose étrange, reçoit l'*Ouse* (rivière du nord de l'Angleterre). On parcourt ensuite la plaine de *Basan*, qui a des pâturages, et sans doute est encore célèbre pour ses bœufs, et l'on arrive sur les bords des *Dée* (petits

fleuves d'Angleterre et d'Ecosse) qui, de même que la *Tamise*, petit ruisseau, et une multitude d'autres rivières, est absorbée par le *Derwent* (rivière du nord de l'Angleterre et affluent de l'Ouse): un peu avant que frappé d'étonnement l'on entre en *Transsylvanie*.

« Ainsi, continue l'itinéraire, la confusion des comtés doit être singulièrement embarrassante pour un nouveau débarqué; les coteaux du Surrey et du Hampshire contigus les uns aux autres, sont situés dans le comté de Cornouailles, près des plaines du Norfolk, où sont les ruines de l'ancienne ville d'York, et où l'on voit de grands arbres croissant sur les débris des édifices. Cette antique cité doit avoir été fondée vers l'an 1804 de l'ère chrétienne. »

Voyage du Gouverneur général.

Nous partîmes le 14 janvier 1829 de notre station militaire à Wersbury, et nous dirigeant à l'O., nous avions le morne Quamby et une grande chaîne de montagnes à gauche. La route que les agens de la compagnie de l'île ont tracée, et que nous suivions, traverse d'abord une suite de plaines fertiles séparées dans quelques endroits par des forêts, et arrosée par les eaux du Méandre et de ses nombreux affluens. Le premier jour nous n'allâmes pas au-delà des plaines nommées *Simplon's Run*. On voit au S. un très beau pays, d'une grande étendue; il est séparé de ces plaines par une chaîne de coteaux

peu élevés. Accoutumés comme nous le sommes à entendre parler de la difficulté de trouver des terres non occupées, on éprouve naturellement un sentiment de surprise et de plaisir en apercevant ces vastes plaines avec leur surface verdoyante; leurs groupes d'arbres épars, leurs ruisseaux rapides, et les magnifiques montagnes à teinte violette qui les bornent. Ceux qui occupent ces beaux cantons les aiment assez pour ne rien négliger de ce qui peut leur en conserver la possession; ainsi le public ne doit pas être surpris d'entendre parler des inconvéniens de ces lieux; des inondations, du froid, enfin de tous les désagrémens auxquels ils sont sujets. La rapidité des cours d'eau montre suffisamment jusqu'à quel point la première objection est fondée, et comment on peut y remédier. Ces terres nommées *Dairy Plains*, ne sont pas situées le long de la route; le voyageur qui veut les visiter doit s'éloigner pendant deux à trois heures du sentier battu, elles sont à peu près à 30 milles de Launceston.

Le second jour après avoir traversé une suite de belles plaines ouvertes, nous parvînmes aux rives du Moleside, où nous rencontrâmes pour la première fois des couches de calcaire compacte, superbement veiné, et incliné presque verticalement; sa direction est du N.-O. au S.-E. Le colon qui loue cette terre pourra se bâtir un palais en marbre noir; car telle est la nature de cette roche. Des bords du Moleside à ceux du Mersey, tout le terrain est cal-

caire, et en conséquence on rencontre de temps en temps des cavités coniques, les unes pleines d'eau, les autres sèches; à peu d'exceptions près elles sont parfaitement circulaires, leur diamètre varie de quatre pieds à deux cents, avec une profondeur de soixante. Les premières rappellent les retranchemens faits par les Birmans, car elles peuvent justement contenir deux hommes et les couvrir jusqu'à la poitrine. Plusieurs des grandes cavités sont fendues en crevasses immenses, et offrent des entrées de cavernes. Nous descendîmes dans une de celles-ci, et entendant le bruit d'une chute d'eau dans les entrailles de la terre, on se dirigea du côté d'où il venait. On finit par arriver à un torrent qui courait en écumant à travers les rochers de cette grotte singulière; nous ne pûmes savoir d'où il arrivait, ni où il allait. Ce lieu remarquable est situé dans une petite plaine nue, dont l'étendue est d'une soixantaine d'acres, entourée de forêts et située au nord du morne le plus occidental, dont elle est éloignée d'à peu près six milles. Ce fut là que nous fîmes halte.

Le lendemain matin on arriva sur les bords du Mersey, rivière limpide et large; le gué où nous la passâmes est très romantique. Bientôt commença le travail réel de nos chevaux de bagage, car au-delà du Mersey la route monte sur le Gadshill qui, par sa roideur, l'emporte sur tous les autres coteaux que les créatures raisonnables sont supposées escalader.

Il sépare le Mersey du Forth, qui ressemble beaucoup au précédent, mais est plus encaissé; quand on l'a franchi, on monte à une hauteur de 7,500 pieds, et ensuite on ne descend pas sensiblement avant d'arriver aux coteaux du Surrey.

On passa la quatrième nuit à Epping Forest, lieu misérable où le brouillard rappela qu'on était à une grande élévation.

Le cinquième jour on entra de bonne heure dans les plaines du Middlesex, canton haut et froid, extrêmement agréable à l'œil, mais peu convenable à la culture. On aperçut des troupeaux de kangarous, mais ils décampèrent précipitamment dès qu'ils virent les cavaliers débouchant de la forêt. Les plaines de Middlesex ressemblent à un parc, elles sont boisées agréablement, bien arrosées, et le sol y est de la meilleure qualité, quoique leur très grande élévation soit cause que la plus grande partie du gazon n'offre que de la mousse; on peut douter que le grain murît dans une position si défavorable. Après avoir parcouru quelques milles dans un terrain rempli de fondrières, nous entrâmes dans la vallée de Belvoir, qui s'ouvre brusquement à gauche; à droite on en voit une semblable, où à une certaine distance on distingue la surface brillante de deux lacs. De même que tout le reste du pays du nord-ouest, la vallée de Belvoir est abondamment arrosée par des ruisseaux limpides, coulant sur des lits de gravier, et se perdant çà et là dans les fentes du calcaire que l'on y retrouve.

Après avoir traversé cette vallée et gravi sur les coteaux qui la bornent à l'ouest, et que l'on nomme la chaîne du Black buff (morne noir), on découvre une perspective qui est propre à exciter l'admiration même des personnes auxquelles les beautés de la nature causent le moins d'enthousiasme. Au sud-est on aperçoit le Cradle et le Barnes buff, deux montagnes remarquables qui dominent sur toutes celles dont elles sont entourées; tandis que plus près de soi le spectateur contemple des coteaux à pente douce parsemés de bois et de groupes de myrtes, et ça et là une petite rivière argentée qui serpente autour des terrains élevés. Voilà certes un lieu fait pour être embelli par des Estelles ou des Galatées ; mais, hélas ! nous ne découvrîmes dans la vallée de Belvoir que des kangarous et une couple de vaches égarées !

Du haut des mêmes coteaux, mais en regardant au nord-ouest, on jouit d'une vue plus étendue, et d'un caractère différent. L'œil se promène sur une immense étendue de pays du côté du Circular head; nulle partie de l'île n'offre aussi peu de collines ; le pic Saint-Valentin étant la seule montagne importante que l'on observe dans cette direction.

Le soir on atteignit Burleigh, poste des pasteurs de la compagnie, dans les coteaux du Surrey. Il est dans une forêt ouverte, où il n'y a pas beaucoup de pâturage pour les moutons, ni rien qui le recommande sous le rapport de l'utilité, ni sous celui de la situation pittoresque.

Le sixième jour fut employé à voyager des coteaux du Surrey à ceux du Hampshire à travers un pays triste et peu intéressant, rempli d'arbres. Le beau coup d'œil offert à la première vue par les coteaux du Hampshire, est encore relevé par la monotonie de ce qui l'a précédé. La maison de la compagnie est dans une vallée entourée de coteaux à pente douce, et partagée par le cours de l'Emu; celui de tous les ruisseaux qui portent leurs eaux à cette rivière, est marqué par des lignes d'arbrisseaux verdoyans, ce qui donne à l'ensemble l'aspect d'un parc orné avec goût; mais malheureusement le climat est si variable dans ce canton, et les saisons y sont si arriérées, que le bled qui est sur pied ne paraît pas pouvoir être jamais récolté; le pays ne convient pas non plus aux moutons.

Le septième jour, nous avons gagné la baie Emu éloignée de vingt milles des coteaux du Hampshire. On a traversé une magnifique forêt de myrtes, dont le sol est de la plus grande fertilité. Les personnes accoutumées à la teinte d'un brun sombre, et au branchage épars des eucaliptus des cantons cultivés, ne peuvent se faire une idée de la beauté des forêts de myrtes. Cet arbre ressemble beaucoup à l'orme d'Europe, l'ombrage qu'il procure est délicieux, et ce n'est que par intervalles qu'un rayon du soleil peut percer son feuillage épais. Des fougères arborescentes, innombrables décorent la partie inférieure du tableau de la forêt, et courbent leurs feuilles palmées

au-dessus de la route; elles croissent à la hauteur de vingt-cinq à trente pieds, et de temps en temps un eucalyptus gigantesque le roi de la forêt, élève sa tête majestueuse au-dessus de tout ce qui l'entoure.

La baie Emu offre une jolie plage dessinée en croissant, mais il n'y a pas de port. L'extrémité occidentale est bornée par une belle et longue chaussée de colonnes basaltiques, la compagnie y a des atteliers et des magasins.

De la baie Emu nous revînmes à Westbury en cinq jours. Il ne se présenta rien de remarquable sur notre route, qui cependant suivit un col très pittoresque, tantôt le long d'un rivage sablonneux, tantôt sur un pavé de basalte, et tantôt à travers des broussailles très épaisses.

Jusqu'à la baie Emu, les voyageurs avaient passé sur la route faite depuis un an par la compagnie; si l'on considère son étendue et la nature du pays qu'elle traverse, il est impossible en l'examinant, de ne pas admirer la hardiesse de l'entreprise, et la promptitude avec laquelle elle a été achevée. La colonie doit certainement être reconnaissante d'un ouvrage qui a ouvert une si grande portion d'un pays fertile et intéressant, auparavant inaccessible, et qui a beaucoup facilité les découvertes géographiques, branche de connaissances bien importante, mais singulièrement retardée dans ces colonies.

Hobart Town courier, 7 février 1828.

A ces notions sur l'île Van-Diemen, nous ajoutons la lettre suivante que nous trouvons dans l'*Asiatic Journal*, de septembre 1829.

Hobart town, le 26 mars 1829.

La terre Van Diémen est un pays ravissant; le climat de l'Italie, le pittoresque des montagnes du pays de Galles, la fertilité de l'Angleterre, combinés ensemble vous donneront une idée de la contrée que j'habite. Les fruits, les légumes et toutes les autres productions de la terre viennent mieux dans cette île superbe et ont plus de saveur qu'en Europe; ils se succèdent sans interruption pendant tout le cours de l'année; car il n'y a point ici d'hiver, à moins qu'on ne donne ce nom aux mois de juin et de juillet, pendant lesquels il y a du vent et de la pluie. Les animaux apportés par les premiers planteurs se sont répandus dans tout le pays. Les sommités des montagnes et une partie de leurs versans sont couverts de podocarpus, de casuarina, d'eucalyptus, d'azedurac, de bois de rose et de beaucoup d'autres arbres. Ce serait une jouissance délicieuse que de se promener dans les forêts, si elle n'était troublée par la crainte d'être atteint par la lance d'un indigène, ou de voir un serpent s'entrelacer dans vos jambes. Parmi les quadrupèdes indigènes, il n'y en a aucun qui soit dangereux; j'y ai rencontré une petite espèce de pantère, mais elle est fort timide et d'un caractère inoffensif. Il n'en est pas de même des reptiles et des insectes qui détruisent les arbres avec une rapidité inconcevable; heureusement qu'ils n'attaquent ni les fruits ni les légumes. J'ai eu occasion de détruire un grand nombre de tarentules dans l'intérieur des appartemens : cette

tarentule dont le corps est aussi gros qu'une noix est très vénéneuse, ainsi que l'affreux myriapode qui pullule ici également. Sans doute que ces hideux animaux disparaîtront à mesure que la culture prendra de l'accroissement; il en sera de même d'une vermine dégoûtante qui s'attache à vos habits, les ronge même sur vos épaules. Dans une petite île de la baie de Ralph, non loin de la ville, on voit un grand nombre d'ânes sauvages qui marchent en troupes et fuient à votre approche avec la rapidité de l'éclair. Le gros bétail est extrêmement multiplié dans l'île Van-Diemen; aussi le prix en est-il inférieur de beaucoup à celui de Londres. Quant aux kangarous, ils ne coûtent que la peine de les tirer; la saveur de leur chair n'est pas au-dessous de celle du meilleur chevreuil. En cinq minutes vous pouvez vous procurer un boisseau d'huîtres et d'autres coquillages. En général, le poisson de mer est très abondant, d'un excellent goût et à très bas prix. Toutes les espèces, à très peu d'exceptions près, se trouvent dans les mers qui baignent nos côtes, depuis le minnow jusqu'à l'énorme baleine. La viande de boucherie est très supérieure à celle de l'Angleterre; ce qui sans doute provient des herbes odoriférantes dont abondent les pâturages. Les céréales et les pommes de terre se vendent bien meilleur marché que dans les contrées les plus fertiles de l'Europe. Des pêches excellentes y coûtent un penny (deux sous) la douzaine : quant aux pommes, elles sont en telle profusion, que le propriétaire prend rarement la peine de les cueillir; il en laisse le soin aux promeneurs.... Il n'existe point ici de règlemens sur la chasse; quiconque a un fusil peut se livrer à cet exercice tant que cela lui convient. Nous possédons presque toutes les espèces d'oiseaux.

Les canards sauvages sont si abondans, que j'ai vu un chasseur en abattre vingt-quatre d'un seul coup. Nos volailles sont d'un goût parfait; le plumage des pigeons et des dindons offre une richesse et une variété dans les teintes qui excitent la surprise. Dans les bois les perroquets sont presque apprivoisés; j'en ai vu quelquefois une cinquantaine voler autour de moi.

Il y a ici deux espèces d'hommes : l'une blanche, l'autre d'un noir de geai. La première est à peu près la même qu'en Angleterre, un peu moins sociable cependant, et tout aussi malfaisante quand elle est irritée. Cette espèce se divise en deux classes : celle des planteurs libres qui y sont venus parce qu'ils ne pouvaient plus trouver dans la mère-patrie l'aisance qui leur est nécessaire; la seconde se compose des déportés. Ceux-ci sont bien nourris, bien vêtus; mais la plupart très paresseux et très misérables, menteurs, trompeurs, jureurs, buveurs; au lieu d'être heureux et vertueux, ce qui leur serait si facile de devenir dans cette terre promise. On ne voit pas dans toute la colonie de nécessiteux; il ne saurait y en avoir. Vous n'y apercevez pas de ces visages pâles, soucieux, qui s'offrent sans cesse à votre vue dans les grandes capitales de l'Europe. Il n'y a d'autre misère que celle qui résulte de l'oisiveté et de la débauche. Quant à l'espèce noire, elle est peu nombreuse, et ignore entièrement les bienfaits de la civilisation. Sa stupidité est telle que dans un pays où la douce température rend les vêtemens inutiles, elle ne veut pas emprisonner ses membres dans les tissus de laine qu'on lui offre en échange de sa liberté, et qu'elle préfère son indépendance à la servitude et au travail. Les blancs, justement irrités d'une pareille folie, expriment leur opinion en poin-

tant sur les noirs le canon de leurs fusils; ceux-ci répondent à cet argument si plein de logique, en perçant les blancs de leurs lances. Cette controverse animée n'aura sans doute de terme que dans la destruction complète d'une des deux couleurs. Les noirs ont une grande vigueur de muscles, mais leurs traits sont hideux. Ils marchent en troupes, mais ils ne paraissent pas avoir de chefs ni aucune idée de gouvernement. On a élevé plusieurs de leurs enfans dans les écoles de la ville; mais à l'âge de puberté rien ne pouvait les empêcher de suivre l'instinct qui les rappela dans leur solitude.

N'ajoutez aucune foi à ce que l'on vous dit en Angleterre de l'amélioration des mœurs et des habitudes des déportés : ils sont toujours aussi dérangés, aussi paresseux que peuvent l'être les filous et les vagabonds du royaume uni. Seulement la tentation au crime est diminuée par l'absence comparative du besoin; et il leur est plus difficile de le commettre parce qu'ils sont assujétis à une police plus sévère : ce sont là les uniques raisons qui empêchent leurs vols et les autres délits d'être aussi nombreux qu'en Angleterre. En dernière analyse, ceux qui n'ont pas besoin pour vivre agréablement de beaucoup de société, ou qui ne sont pas très délicats sur le choix de leurs connaissances ne peuvent mieux faire que de se transporter ici. C'est la terre promise pour les agriculteurs et les artisans, et même sans avoir une industrie spéciale, quiconque aime le travail, trouvera ici des moyens d'existence.

BULLETIN.

MÉLANGES.

Acquisitions territoriales de la Russie en Asie.

Par le quatrième article du traité d'Andrinople, la Porte cède à la Russie les forteresses d'Anapa et de Pothi, situées sur la côte orientale de la mer Noire, tout le pays de Ghouria et une grande partie du pachalik d'Akhiskha ou Akhal-tsikhé, y compris sa capitale et la forteresse d'Akhal-kalaki, dont le nom a été estropié en *Khallnalick*, dans les éditions françaises du traité du 14 septembre.

L'accroissement de territoire que la Russie gagne par ces cessions n'est pas très considérable, et ne va pas au-delà de 340 lieues carrées; mais les avantages politiques que lui procurent ces nouvelles possessions sont extrêmement importans. Les Russes étant maîtres d'Anapa et de Pothi, n'ont plus à craindre que des émissaires turcs partent comme autrefois de ces ports, pour soulever contre eux les peuplades musulmanes du Caucase. Akhal-tsikhé et Akhal-kalaki occupés par leurs troupes, n'offriront plus de repaire aux brigands lesghi, qui dépeuplaient la Géorgie, parce qu'ils étaient assurés de vendre dans ces deux villes les esclaves des deux sexes et le bétail qu'ils amenaient de la Géorgie et de l'Imirethi. Tout le pays situé entre Batoumi et Tiflis, était continuellement dévasté par

les Turcs et les Lesghi qui, hors d'Akhal-tsikhé et de Kars, n'y laissaient que des ruines, s'attendant bien à s'en voir chassés au premier jour. Ce pays, un des plus fertiles du globe, mais presque continuellement en friche, parce que personne ne pouvait dire que la récolte serait à lui; ce beau pays, soumis au sceptre de l'empereur Nicolas, se repeuplera, se couvrira d'habitations et rendra bientôt le peu qu'il aura coûté à conquérir. Un fléau plus terrible que les Turcs, l'esclavage et les Lesghi même, un fléau que le voisinage des Turcs semble porter partout, la peste en un mot, disparaîtra des belles provinces de la Géorgie. Des cordons, des lazarets s'établiront facilement sur les nouvelles frontières, qu'on ne peut traverser que par quelques gorges de montagnes faciles à garder. Il reste à la Russie un beau rôle à jouer dans ces contrées; car elle y pourra éteindre, sans grands efforts, le pillage et le commerce d'esclaves, qui font l'occupation ordinaire des farouches montagnards du Caucase.

Le Géorgie, formant le noyau des possessions russes dans le Caucase, en est aussi la partie la plus civilisée. Une fois cette province bien organisée, la partie de l'Arménie cédée dernièrement par les Persans à la Russie, ne tarderait pas à se civiliser aussi: l'infanterie arménienne se joindrait à la cavalerie géorgienne et tatare. A l'abri d'une force militaire nationale, les mœurs et les lois se propageraient partout; elles conduiraient probablement les nomades qui occupent la plus grande partie de cette contrée à adopter l'agriculture, et ramèneraient le travail, l'aisance et la population. Ces trois élémens de prospérité publique réagiraient là aussi l'un sur l'autre, comme nous les voyons réagir dans les plus riches États de l'Europe. Quant au commerce, tout est fait à peu près de la part du gouvernement russe, quand il a pris des mesures pour l'organi-

sation définitive de ces provinces. Le commerce vit essentiellement de liberté. Les entreprises seules des grandes communications ont besoin d'être créées et encouragées par l'Etat, et la Géorgie réclame sous ce rapport une multitude de travaux essentiels. Il ne s'agit cependant pas de ces projets gigantesques et inexécutables enfantés par une imagination trop vive ou par l'ignorance des localités; comme, par exemple, le projet qu'on avait formé de joindre la mer Caspienne à la mer Noire, en canalisant le Kour et joignant par la suite sa partie supérieure à celle du Phase. Mais la rapidité de ce fleuve en certaines saisons, rapidité qui va jusqu'à dix verst par heure (plus de 10,000 mètres ou 2 lieues et demie), au printemps durant la fonte des neiges, et en automne à la suite des pluies; son encaissement profond en quelques lieux, en d'autres le peu de hauteur de ses rives et les débordemens qui en résultent, comme dans les environs de Tiflis; ses fréquens et immenses détours; les rocs, les bas-fonds, les cataractes, les amas d'arbres déracinés qui embarrassent son cours, rendent impossible toute espèce de navigation au-dessus de sa jonction avec l'Araxe.

La difficulté des communications dans l'isthme montagneux du Caucase opposera toujours des obstacles insurmontables à l'extension du commerce dans ces cantons. Les avantages imaginaires qui pourraient résulter d'un commerce par terre avec l'Inde à travers la Géorgie, sont à présent réduits à leur juste valeur, et des expériences fâcheuses ont appris aux négocians européens qui trafiquent sur la côte orientale de la mer Noire, que la pacotille seule trouve débit en Géorgie, et qu'il ne faut pas même songer à établir des relations directes avec la Perse, pays où rien ne garantit la propriété du marchand, tant indigène qu'étranger.

Voici quelques détails géographiques sur les nouvelles acquisitions de la Russie.

Anapa était le port le plus septentrional qui restait aux Turcs sur la côte orientale de la mer Noire. Il se trouve à peu de distance de l'embouchure du Kouban. Les Turcs fondèrent cette ville en 1784, lorsque les Russes eurent occupé l'île de Taman, qui, avant cette époque, était le marché principal des Tcherkesses. Anapa était la résidence d'un pacha, et la possession de ce fort était d'autant plus importante qu'il servait de moyen de communication avec les peuplades musulmanes qui habitent le Caucase. Cependant il faut regarder comme une fable l'assertion de M. Gamba, que c'était par cette ville que tous les trois ans le khan de Bokhara, ville située en ligne droite à plus de 370 lieues d'Anapa, envoyait trois millions en or au grand-seigneur. Le revenu annuel du khan de Bokhara n'excède vraisemblablement pas la somme de trois millions, et il est difficile d'imaginer qu'un souverain dont les possessions sont séparées de la Turquie par toute la Perse, par la Russie et la mer Caspienne, se soit montré aussi généreux envers la Porte ottomane. Autrefois le commerce entre Taman et Anapa était assez actif; il avait entièrement cessé, à cause des mesures sanitaires que la Russie jugeait à propos d'employer contre les Turcs, lorsqu'ils voulaient traverser le Kouban, et surtout par suite des dispositions réciproquement malveillantes qui existaient dans les derniers temps et plus que jamais entre les deux empires. Comme Anapa doit dorénavant appartenir à la Russie, on peut supposer que le commerce de cette place parviendra à acquérir quelque importance, d'autant plus que la conclusion de la paix fera cesser toutes les inquiétudes que les marchands arméniens et turcs avaient à juste raison, et qui les empêchaient d'y établir

un entrepôt pour les marchandises qui conviennent aux montagnards du Caucase.

La population d'Anapa en temps de paix est d'environ 3,000 habitans, dont un tiers turcs, et le reste Tcherkesses, Arméniens et Grecs : ces derniers sont aujourd'hui en très petit nombre et furent sévèrement surveillés par les Turcs. Les maisons sont de véritables cabanes. Le fort était garni de quatre-vingts pièces de canon en bronze ; mais ses remparts n'étaient pas en état de résister à la première attaque des Russes. Le port, ou plutôt la plage est presque ouverte ; le fond est de sable et de mauvaise tenue ; il n'y peut entrer que des bâtimens d'un faible tirant d'eau, encore sont-ils exposés à être jetés en mer lorsque le vent de terre souffle avec violence.

Pothi.—Le fort de *Pothi* est un carré long, flanqué de grosses tours garnies d'artillerie ; il est situé sur la rive gauche du Rioni ou Phase, et près de l'embouchure de ce fleuve, entre la mer Noire et un grand lac. Cette place fut prise par les Russes dans la guerre précédente, mais restituée aux Turcs, en 1812, à la paix de Bukharest. On y compte mille habitans. Le port n'est pas très sûr, et l'embouchure du Rioni est obstruée par un grand nombre d'îles et de bancs de sable. Les grands navires marchands venant par la mer sont obligés de rester à une demi-lieue de la ville. La navigation sur ce fleuve est également difficile, et se fait par de petits bâtimens ou grands bateaux qui ne peuvent remonter que jusqu'à Var-tsikhé, à environ vingt lieues de la mer. C'était à Pothi que les Turcs chargeaient tout le maïs et les autres productions qui leur arrivaient de la Mingrélie ; mais ce commerce, fatal d'ailleurs à la Géorgie durant les années de disette, n'était encore qu'un prétexte pour couvrir un trafic plus odieux. En descendant le fleuve, les Mingréliens amenaient leurs

filles, leurs sœurs ou celles de leurs amis, qu'ils allaient vendre aux Turcs. Il était impossible aux Russes de visiter tous les bateaux; et d'ailleurs ces jeunes personnes se livraient de plein gré, espérant trouver en Turquie une condition plus favorable que dans leur patrie pauvre et sauvage.

Le Ghouriel ou Ghouria.—Au sud de Pothi, le long de la mer, jusqu'à l'embouchure du fleuve Tchorokhi, s'étend le *Ghouriel* ou *Ghouria*, province habitée par une tribu géorgienne, et qui avait autrefois son propre prince dépendant de la Porte. C'est un beau pays, couvert en partie de forêts touffues; le climat y est chaud, mais malsain; le sol est fertile et produit des orangers, des citronniers et des oliviers. Les ruines qui couvrent partout cette province indiquent qu'elle avait été autrefois très peuplée et florissante; actuellement on n'y compte qu'environ 6,000 familles. Le Ghouria finit au sud de *Bathoumi*, ville dont le commandant turc relevait du pacha d'Akhiskha et qui a environ 2,000 habitans, parmi lesquels on compte quelques Arméniens. Cette ville n'est qu'un long bazar en bois, traversé par une large rue, et qui n'est occupé que pendant le jour, car les habitans vivent éparpillés dans les environs, sur la pente des montagnes, et parmi des bois épais, formés la plupart d'un buis qui parvient dans ces contrées à une croissance extraordinaire : il pourrait former un article important d'exportation. Toutes les habitations sont si bien cachées, que ce pays, si peuplé, a l'air d'un désert à toute autre heure que celle où les affaires se font au bazar.

La rade est la seule passable qui se trouve entre Anapa et Trébizonde; elle offre une position importante. Elle est défendue à la fois, et par la pointe derrière laquelle est l'embouchure du Tchorokhi, et par une éminence isolée

située au nord-est, entre la montagne et la mer. Au sommet de cette hauteur, qui a la forme d'un cône tronqué et dont la pente est très rapide, s'élève une fort belle habitation occupée auparavant par le commandant turc. La rade est profonde, et les bâtimens y sont aussi en sûreté que dans le meilleur port. Ils peuvent amarrer à dix toises du rivage. Aucun fort ne défend ce mouillage; une seule tour, environnée d'un fossé, est à l'entrée du bazar. Les environs de Bathoumi sont fertiles en fruits, en blé et surtout en riz; mais le commerce de cette ville est jusqu'à présent nul; les petits navires qui y abordent n'apportent, en général, que du fer, du sel, du savon et quelques étoffes à l'usage des habitans.

Akhiskha. — Le pachalik d'*Akhiskha* est la partie de la Géorgie qui, dans la langue du pays, porte le nom de *Zemo Karthli* ou du Karthli supérieur. Cette province occupe les bords du Kour supérieur depuis sa source ainsi que ses affluens; elle fit autrefois partie du gouvernement turc de *Tchildir;* mais la ville de ce nom ayant été détruite, son territoire fut réuni à celui d'Akhiskha, et tous deux ne formèrent qu'un seul pachalik qui, à l'E., était borné par l'ancienne Géorgie russe et par le pachalik de Kars; au S., par la montagne de Kalikan; à l'O., par le Ghouria et par la chaîne des monts Tchildir; et au N., par la Géorgie moyenne et l'Imirethi. C'est la partie septentrionale et orientale de ce pachalik que les Turcs viennent de céder à la Russie; elle est formée par une belle plaine fertile et entourée de hautes montagnes.

L'été y est plus chaud que dans la Géorgie russe, et les hivers n'y sont pas si rudes. Les principales places que les Russes gagnent par cette acquisition sont: *Akhiskha*, en Géorgie, et *Akhal-tsikhé*, ou la forteresse nouvelle, qui est sur le penchant d'une colline, dans une belle

vallée traversée par le Dalki, affluent du Kour. La rive droite du Dalki est embellie par une infinité de jardins. On y voit encore les ruines du beau palais de Suleïman-Pacha, qui, s'étant révolté contre la Porte, s'y défendit long-temps, et finit par succomber. La ville proprement dite est entourée de fossés et d'un double rang de tours, les unes carrées, les autres rondes; un fort la domine. Elle est plus petite que Tiflis, et on y comptait, avant qu'elle fût saccagée par les Russes, en 1828, environ 14,000 habitans. Les Turcs composaient la majeure partie de la population; les Arméniens, les Géorgiens et les Juifs furent en petit nombre, soit dans la ville, soit dans les villages attenans. On comptait à Akhiskha cinq cents familles d'Arméniens catholiques; ils y avaient deux églises desservies par des prêtres qui disaient l'office en langue arménienne. On y voyait une belle mosquée, des collèges musulmans, des bains publics et des caravansérais. Sous la domination turque, le commerce de la ville était peu considérable, et le bazar n'était pas grand. On y apportait des marchandises de Perse. Akhiskha n'avait des relations qu'avec Erivan, Erzerum et Tiflis.

Le château *Atskveri*, nommé *Razghour* par les Turcs, est situé à la gauche du Kour, sur un rocher escarpé, au commencement d'un défilé qui s'étend jusqu'à la frontière de la Géorgie moyenne, soumise depuis long-temps aux Russes; il se termine à Bedreh, fort ruiné.

Akhal-kalaki, ou ville neuve, est située au S.-E. d'Akhiskha, sur une hauteur, au milieu de la plaine, et sur la droite d'un affluent considérable du Kour. L'air y est froid, mais le pays produit du blé et des fruits. Dans leurs guerres précédentes, les Russes n'ont jamais pu réussir à s'emparer de cette place, dont la possession était d'autant plus importante pour eux, qu'Akhal-kalaki ferme un des princi-

paux passages qui conduit dans la Géorgie moyenne, et par lequel les Lesghi transportaient à Akhiskha le butin qu'ils avaient fait dans les provinces géorgiennes soumises à la Russie. En 1806, le vieux maréchal Goudovitch, voulant prendre d'assaut cette forteresse, y essuya un échec, et perdit une partie de son artillerie.

Voyage de M. Hansteen en Sibérie.

(Extrait d'une lettre du professeur Schumacher.)

Irkoutsk, 11 avril 1829.

Je crois qu'il serait difficile de trouver un climat aussi favorable aux observations astronomiques que celui de la Sibérie. Depuis le moment où l'Angara qui sort du lac Baïkal et entoure en partie Irkoutsk, est pris par les glaces, jusqu'au mois d'avril, le ciel est constamment serein; on n'aperçoit pas un nuage, le soleil se lève et se couche dans toute sa splendeur, le froid étant de 30 à 35° de Réaumur, et n'a pas cette apparence rouge qu'il offre chez nous près de l'horizon en hiver. La situation élevée du pays (le baromètre ayant depuis le 9 février jusqu'aujourd'hui varié entre 737′ et 710′), et la grande distance où il est de la mer, rendent l'air sec et libre de vapeurs. Au printemps, le soleil a ici tant de force, que lorsque le thermomètre marque à l'ombre depuis —20° jusqu'à —30°, l'eau coule des toits du côté exposé aux rayons de cet astre.

Le 12 décembre, nous partîmes de Tobolsk, et durant notre route pour venir ici nous eûmes, presque sans interruption, une température de — 20 à — 34° de Réaumur; néanmoins j'observais, chaque jour, au lever du soleil, pendant une heure, à l'air libre. Quand le froid est à — 30°, l'air est heureusement toujours calme, et en conséquence

de sa sécheresse, nous souffrons moins ici, avec cette température, que dans notre pays avec 15°. Le nez et les oreilles sont les parties les plus exposées à l'effet du froid, et il arrive assez souvent que mon domestique me dit, pendant que je fais mes observations, que mon nez est tout blanc et doit être frotté sans délai. J'ai couvert avec du cuir mince les vis des instrumens, parce que si quelqu'un touche un métal avec la main nue, il éprouve la même douleur que s'il palpait un charbon ardent, et il en résulte une ampoule blanche comme après l'attouchement d'un fer rouge.

Le chronomètre de M. Arnold s'est arrêté trois fois pendant mes observations, quand le froid était de —26 à —30°; au contraire, mes deux garde-temps de Kessel ont très bien rempli leurs fonctions. Cependant, à une température de — 30 à — 32°, leur marche a été moins régulière qu'à l'ordinaire; mais, en général, ils sont excellens. Durant la dernière partie du voyage, je portais le chronomètre d'Arnold et le n° 1820 de Kessel dans la poche de mon gilet; mais le n° 1259 de Kessel, qui était dans une boîte, endurait le froid dans une couverture de crin. Il supporte très bien les cahots d'une voiture. La marche du chronomètre d'Arnold a varié de + 6″ à + 29″. Celle des deux chronomètres de Kessel, au contraire, bien qu'exposés à tous les inconvéniens auxquels ces instrumens sont sujets et aux cahots continuels d'une voiture russe, n'a varié que de 2 à 3″ depuis Christiania jusqu'ici.

Après de longues recherches, j'ai enfin trouvé l'emplacement de l'observatoire dont l'abbé Chappe se servit à Tobolsk en 1760. M. V. Cramer, colonel d'artillerie, maintenant âgé de quatre-vingts ans, me montra la maison dans laquelle Schubert fit ses observations en 1805, et le bastion maintenant dans un retranchement en ruines où

Chappe avait son petit observatoire. M. Cramer reçut ordre, il y a vingt ans, d'abattre ce dernier : on en voit encore les fondemens qui forment un carré, et pas tout-à-fait au centre, il y a les restes d'un pilier auquel Chappe attacha probablement son secteur. J'ai déterminé, par des mesures trigonométriques, la position de ce point, relativement à deux églises de la ville, à l'observatoire de Schubert et au mien. La latitude de ce savant s'accorde avec la mienne, à quelques secondes près. Malheureusement je n'ai pu faire des observations de longitude.

Quoique nos chronomètres fussent placés dans des boîtes en bois, couvertes de cuirs épais, et mis dans les poches de notre voiture de voyage, plusieurs fois nous les trouvâmes gelés. Il en serait arrivé autant au thermomètre, si je ne l'avais pas tenu entre mes jambes et porté à chaque relai dans un appartement chaud. Le 30 janvier 1829, à sept heures trois quarts du matin, au relai de Tunskaïa (56° de lat. 114° 1/2 de longit. de E. Ferro), le thermomètre à l'esprit de vin marquait — 34° 4. Dans les thermomètres à mercure, le métal était entièrement dans la boule, et présentait un creux considérable à son sommet; il était entièrement solide. Le tube du thermomètre va jusqu'à —35°.

Le soir, à Bagranovskaïa (55° 3/4 lat. 115° 3/4 longit. O. de Ferro), les deux thermomètres furent suspendus à l'air libre à huit heures et demie. A neuf heures, je trouvai le mercure du thermomètre de Pistor dans la boule, mais encore fluide, de sorte qu'en tournant l'instrument et l'agitant modérément, le métal coula entièrement vers l'extrémité du tube. Le thermomètre à l'esprit de vin marquait — 30° 2. Un quart d'heure après, il était à — 30° 4; et le mercure dans les deux thermomètres de Pistor était déja solide et ne remuait pas, quoique l'on agitât et

retournât l'instrument. Au logement de la nuit suivante, je versai à peu près trois livres de mercure dans un bassin, et je l'exposai à l'air. Le lendemain matin 31, avant sept heures et demie, il était gelé en une masse compacte que je ne pus détacher avec mon couteau du fond du bassin; je le coupai comme du plomb. Comme le couteau venait d'un lieu chaud, le mercure devint d'abord fluide dans les endroits où la coupure avait lieu. Le thermomètre à l'esprit de vin marquait — 31° 35. Après être resté quelque temps dans une chambre chaude, le mercure se sépara du bassin, mais demeura si fragile que l'on pouvait le casser.

Le thermomètre à l'esprit de vin était d'accord avec les deux thermomètres à mercure de Pistor jusqu'à —10°; au-dessous de ce point, il marquait toujours une température plus élevée : la différence augmentait en proportion de ce que la température devenait plus basse.

Therm. Pistor	— 10	différence — 0° 0
	— 15° 9.	+ 0° 40
	— 23° 7.	+ 0° 95
	— 25° 1.	+ 1° 78
	— 30° 0.	+ 2° 00

C'est-à-dire, lorsque les thermomètres à mercure marquaient —30°, le thermomètre à l'esprit de vin était à — 28°; mais lorsque la température était au-dessous de 30°, le mercure, dans les premiers, tombait aussitôt dans la boule.

Le docteur Erman est parti d'ici pour Iakoutsk et Okhotsk, d'où il a l'intention d'aller au Kamtchatka. Le lieutenant Due s'est aussi dirigé sur Iakoutsk, d'où, s'il lui est possible, il voyagera au nord en descendant la Léna jusqu'à Chigansk. Je n'attends que le dégel de l'Angara.

pour suivre le cours de cette rivière jusqu'à Ieniseïsk, et ensuite celui du Ieniseï au nord jusqu'à Turukansk, sous le cercle polaire. A mon retour à Krasnoiarsk, j'espère y rencontrer M. Due, et aller avec lui par Orenbourg à Astrakhan, et de là, par la mer Caspienne, à Bakou; nous reviendrons ensuite par Tiflis, la Crimée et Nikolaïev.

Il est impossible de rendre la manière gracieuse avec laquelle nous avons été accueillis partout. Les gouverneurs-généraux et les gouverneurs rivalisaient entre eux à qui nous comblerait le plus de politesse et de bontés. Le gouverneur nous donna un cosaque pour nous accompagner de Krasnoiarsk à Irkoutsk; nous en eûmes deux pour notre excursion à Kiakhta, sur la frontière de la Chine. MM. Due et Erman ont eu chacun un cosaque qui les a suivis à Iakoutsk.

Nous avons trouvé au gymnase d'Irkoutsk les instrumens que le baron de Wrangel et M. Anjou ont employé dans leur voyage au Nord; et parmi lesquels il y a deux sextans et deux déclinateurs anglais: les premiers étaient en bon état; les seconds dérangés. M. Lovinski, gouverneur-général, a eu la complaisance de me prêter un des sextans de Throughton, et un des déclinateurs à M. Due, qui l'a emporté à Iakoutsk. J'ai mis le dernier en ordre: le sextant a donné, à quelques secondes près, la même latitude que le mien. M. Due a aussi le chronomètre de Kessel n° 1,280.

J'ai trouvé le pole magnétique que je cherchais à peu près à 119° 3/4 à l'E. de Ferro; ce qui est 8 à 9° de plus à l'E. que je ne l'avais présumé, à Christiania. L'intensité magnétique a beaucoup augmenté à l'E., depuis Nijnei Novgorod jusqu'à ce méridien.

Bibles-registres de l'état civil en Écosse.

Un des principaux moyens employés dans plusieurs pays pour former une estimation de la population, celui des registres de l'état civil, manque à toute l'Ecosse. On y connaît à peu près le nombre des morts, parce que les lieux des sépultures publiques sont sous la dépendance des magistrats qui obligent les gardiens à tenir état des inhumations. Les ministres de la religion établie tiennent aussi registre des personnes qu'ils baptisent et marient. Mais les dissidens ne fournissent pas à l'autorité de relevés de leurs registres, et même la plupart n'en tiennent pas. Aussi l'autorité municipale ne peut parvenir à connaître le montant de la population que par le moyen des recensemens qu'elle fait faire de temps à autre; moyen très peu sûr lorsqu'il n'existe pas de point de contrôle dans des registres de l'état civil.

On pourrait néanmoins dire avec vérité qu'il existe en Ecosse une espèce de registres de l'état civil *particuliers à chaque famille*. C'est une belle bible ordinairement de format in-4°, qui se trouve dans tous les ménages riches ou pauvres. Les naissances, mariages, décès et autres évènemens qui intéressent la famille y sont notés avec soin, tant sur les marges que sur les nombreux espaces blancs qui se trouvent à la fin des chapitres. Ces notes font souvent foi en justice, en cas de besoin, et il paraît que jusqu'à ce moment il n'y a pas eu d'inscription de faux. On voit fréquemment chez les plus indigens de telles *bibles-registres* conservées depuis un demi-siècle et plus. Quand le livre est totalement hors de service, on reporte les annotations sur celui qui le remplace. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même usage existait autrefois dans plu-

sieurs familles nobles du midi de la France, où, comme en Ecosse, l'on inscrivait sur les marges des bibles les naissances, les mariages et les décès des membres de la famille : cet usage s'est perpétué jusqu'au commencement de la révolution française.

Passage par le Tschingel.

M. Hongi, professeur dans le canton de Soleure, ayant, dans le courant de l'été dernier, entrepris une excursion dans les Alpes, a découvert un passage par le Tschingel, qui mène en un seul jour de Lauterbrunn dans le Valais; auparavant ce trajet ne pouvait être effectué qu'en quatre jours. Le pays nouvellement parcouru paraît riche en objets d'histoire naturelle.

Mont Sinaï.

Le monastère situé sur cette montagne est à 5,400 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer Rouge, et l'élévation perpendiculaire de la cime du mont au-dessus du couvent ne peut être moindre que 2,000 pieds, de sorte que la hauteur totale est de 7,400 pieds. Mais ce n'est pas le point le plus élevé de la chaîne du Sinaï; le mont Sainte-Catherine est plus haut de 1,000 pieds au moins : ainsi l'arrête culminante de ce groupe de montagnes ne peut pas être évaluée à moins de 8,400 pieds au-dessus du niveau de la mer Rouge.

Le point culminant des Apennins.

On sait que la cime du Monte Corno, désigné ordinairement par le surnom de *Gran Sasso d'Italia,* est le point

le plus élevé de la longue chaîne des Apennins, qui commence au col de Tende et se termine au capo dell' Armi, dans la Calabre ultérieure. Des masses immenses de calcaire stratifiées et entrecoupées de couches de quartz pyramidal, composent la masse du Monte Corno, ainsi que celle des monts qui l'avoisinent, tels que le Velino, la Sibylla et la Majella. Les couches inférieures de craie carbonatée ont une inclinaison horizontale d'à peu près 45 degrés : au-dessus sont superposées des strates courant parallèlement à l'horizon, et soutenant des couches verticales qui prennent insensiblement une direction horizontale en s'approchant de leur plus grande élévation, et forment ainsi un plan modérément incliné au sommet. De ce point, dans un beau jour, le spectateur jouit à la fois de la vue de la Méditerranée d'un côté, et de celle de l'Adriatique de l'autre, et aperçoit même les dernières vagues qui se brisent sur la côte de la Dalmatie. L'élévation du Monte Corno est déterminée par M. Bruguière dans son livre *des Montagnes de la Terre*, à 1,489 toises au-dessus du niveau de la mer.

Liberia.

Le nouvel établissement de Millsburg, dans la colonie nord-américaine de Libéria, sur la côte occidentale d'Afrique, est dans l'état le plus florissant. Chaque colon a une jolie ferme, bien garnie; la construction des maisons est presque terminée; il en est de même des établissemens de Caldwell et Halfway. Les missionnaires qui avaient été malades sont maintenant hors de danger. On s'occupe aussi de bâtir à Millsburg un nombre suffisant de maisons pour recevoir un renfort de cent cinquante à deux cents émigrans.

Liste des 240 villes principales de l'Europe chrétienne.

	NOMS DES VILLES.	ETATS dont elles dépendent.	NOMBRE des MAISONS.	NOMBRE des HABITANS.
1	Londres.	G. Bretagne.	170,000	1,275,500
2	Paris.	France.	27,900	890,500
3	Pétersbourg.	Russie.	8,800	422,200
4	Naples.	Deux Siciles.	40,400	355,900
5	Vienne.	Autriche.	7,590	299,600
6	Moscou.	Russie.	9,360	246,600
7	Dublin.	G. Bretagne.	24,160	242,200
8	Lisbonne.	Portugal.	44,000	240,000
9	Berlin.	Prusse.	7,360	236,800
10	Amsterdam.	Pays-Bas.	26,800	201,400
11	Palerme.	Sicile.	12,000?	169,200
12	Manchester.	G. Bretagne.	25,920	163,700
13	Lyon.	France.	7,780	153,200
14	Glascow.	G. Bretagne.	17,500	146,800
15	Rome.	État de l'Église.	35,900	142,400
16	Liverpool.	G. Bretagne.	22,760	141,700
17	Barcelonne.	Espagne.	10,500	140,000
18	Edimbourg et Leith.	G. Bretagne.	13,100	138,300
19	Varsovie.	Pologne.	8,950	126,500
20	Milan (Italie).	Autriche.	14,800	124,800
21	Turin (Piémont).	R. de Sardaigne.	5,100	119,100
22	Marseille.	France.	12,300	116,000
23	Madrid.	Espagne.	9,000	114,800
24	Venise (Italie).	Autriche.	15,000	113,300
25	Hambourg.	Ville libre.	8,140	111,700
26	Copenhague.	Danemark.	4,050	108,700
27	Prague.	Autriche.	3,210	107,400
28	Birmingham.	G. Bretagne.	16,400	106,700
29	Cork (Irlande).	*Idem.*	10,550	106,600
30	Valence.	Espagne.	5,800	105,000
31	Séville.	*Idem.*	13,000	102,000
32	Bordeaux.	France.	7,840	93,600
33	Breslau.	Prusse.	4,120	90,000
34	Rouen.	France.	11,200	90,000
35	Leeds.	G. Bretagne.	11,800	83,800
36	Bristol.	*Idem.*	16,200	83,400
37	Gênes (Italie).	R. de Sardaigne.	8,180	83,200
38	Bruxelles.	Pays-Bas.	9,500	81,000
39	Florence.	Toscane.	9,000	78,500

	NOMS DES VILLES.	ÉTATS dont elles dépendent.	NOMBRE des MAISONS.	NOMBRE des HABITANS.
40	Cadix.	Espagne.	8,000	76,000
41	Munich.	Bavière.	3,670	74,600
42	Stockholm.	Suède.	6,200	72,300
43	Nantes.	France.	13,000	71,800
44	Porto.	Portugal.	16,000	70,000
45	Messine.	Deux-Siciles.	9,000	69,900
46	Lille.	France.	11,300	69,800
47	Toulouse.	*Idem.*	8,800	53,300
48	Gand.	Pays-Bas.	10,600	66,600
49	Anvers.	*Idem.*	10,400	66,100
50	Grenade.	Espagne.	12,000	66,000
51	Bologne.	État de l'Église.	8,100	64,700
52	Kœnigsberg.	Prusse.	4,280	68,000
53	Plimouth.	G. Bretagne.	7,800	61,300
54	Cologne.	Prusse.	7,160	61,100
55	Dresde.	Saxe.	2,770	59,600
56	Rotterdam.	Pays-Bas.	7,200	59,200
57	Limerick (Irlande).	G. Bretagne.	8,300	59,100
58	Pest (Hongrie).	Autriche.	5,860	58,700
59	Dantzic.	Prusse.	5,790	55,400
60	Saragosse.	Espagne.	4,700	55,000
61	Catane.	Deux-Siciles.	4,300	55,000
62	Liège.	Pays-Bas.	6,470	53,600
63	Vérone (Italie).	Autriche.	9,000	52,500
64	Léopold. (Galicie)	*Idem.*	2,900	52,300
65	Malaga.	Espagne.	5,500	52,000
66	Livourne.	Toscane.	8,000	51,700
67	Norwich.	G. Bretagne.	8,800	50,300
68	Strasbourg.	France.	4,300	49,900
69	La Haye.	Pays-Bas.	6,200	49,200
70	La Valette (Malte).	G. Bretagne.	3,800	49,000
71	Riga.	Russie.	3,650	48,000
72	Newcastle.	G. Bretagne.	3,300	47,200
73	Pérugia.	Etat de l'Eglise.	5,500	47,000
74	Bath.	G. Bretagne	6,100	45,900
75	Portsmouth.	*Idem.*	5,500	45,700
76	Metz.	France.	5,830	45,300
77	Casan	Russie.	4,910	45,000
78	Francfort-s.-M.	Ville libre.	3,600	43,500
79	Sheffield.	G. Bretagne.	7,200	42,300
80	Debretzin (Hongrie).	Autriche.	4,500	42,200
81	Hull.	G. Bretagne.	4,600	42,200
82	Amiens.	France.	6,000	42,000
83	Orléans.	*Idem.*	4,550	40,500

	NOMS DES VILLES.	ÉTATS dont elles dépendent.	NOMBRE des MAISONS.	NOMBRE des HABITANS.
84	Leipzig.	Saxe.	1,460	40,100
85	S. Fernando (île de Léon).	Espagne.	4,500	40,000
86	Odessa.	Russie.	3,350	40,000
87	Caen.	France.	8,000	38,200
88	Rheims.	*Idem.*	3,500	34,800
89	Astrakhan.	Russie.	4,000	38,000
90	Nîmes.	France.	4,500	39,000
91	Brème.	Ville libre.	5,400	37,700
92	Rennes.	France.	5,000	29,400
93	Utrecht.	Pays-Bas.	8,550	37,400
94	Belfast (Irlande).	G. Bretagne.	5,700	37,300
95	Aix-la-Chapelle.	Prusse.	2,770	36,800
96	Paisley (Écosse).	G. Bretagne.	4,500	36,700
97	S. Étienne.	France.	2,200	36,700
98	Gratz (Styrie).	Autriche.	2,650	36,200
99	Ravenne.	Etat de l'Eglise.	4,000	36,500
100	Kiev.	Russie.	3,600	36,000
101	Trieste (Illyrie).	Autriche.	1,620	35,500
102	Presbourg (Hongrie).	*Idem.*	1,800	35,400
103	Montpellier.	France.	7,500	35,800
104	Murcie.	Espagne.	5,000	34,800
105	Nottingham.	G. Bretagne.	5,000	34,400
106	Brunswick.	Brunswick.	3,150	34,302
107	Bruge.	Pays-Bas.	6,100	34,200
108	Magdebourg.	Prusse.	2,360	44,600
109	Padoue (Italie).	Autriche.	6,000	33,800
110	Brunn (Moravie).	*Idem.*	2,220	33,400
111	Brescia (Italie).	*Idem.*	3,400	33,100
112	Nurenberg.	Bavière	4,990	31,700
113	Dundee (Écosse).	G. Bretagne.	3,700	31,400
114	Augsbourg.	Bavière.	3,670	31,300
115	Ketskemet (Hongrie).	Autriche.	3,620	31,300
116	Palma (Majorque).	Espagne.	7,800	31,100
117	Toulon.	France.	2,400	30,100
118	Segedin (Hongrie).	Autriche.	4,350	30,800
119	Alexandrie (Piémont)	R. de Sardaigne.	4,500	30,800
120	Bergame (Italie).	Autriche.	2,500	30,700
121	Parme.	Parme.	4,000	30,600
122	Valladolid.	Espagne.	4,000	30,500
123	Kronstadt (Transyl.).	Autriche.	3,400	30,200
124	Cordoue.	Espagne.	3,300	30,000
125	Angers.	France.	5,410	30,000
126	Toula.	Russie.	3,400	30,000

	NOMS DES VILLES.	ÉTATS dont elles dépendent.	NOMBRE des MAISONS.	NOMBRE des HABITANS.
127	Cronstadt	Russie.	2,150	30,000
128	Stutgard.	Wurtemberg.	2,170	29,900
129	Versailles.	France.	1,970	29,800
130	Potsdam.	Prusse.	1,610	29,700
131	Avignon.	France.	2,800	31,200
132	Reus.	Espagne.	3,000	29,500
133	Ancone.	Etat de l'Eglise.	2,000	29,300
134	Marien-Thérésienstadt (Hongrie).	Autriche.	3,670	29,200
135	Clermont.	France.	2,180	30,000
136	Carthagène.	Espagne.	4,000	29,000
137	Leyde.	Pays-Bas.	3,040	28,800
138	Vicence (Italie).	Autriche.	4,000	28,800
139	Waterford (Irlande).	G. Bretagne.	4,500	28,700
140	Nanci.	France.	6,000	29,100
141	Genève.	Suisse.	2,120	28,200
142	Ecija.	Espagne.	6,000	28,000
143	Galway.	G. Bretagne.	1,980	27,800
144	Stettin.	Prusse.	1,740	27,700
145	Hanovre.	Hanovre.	2,460	27,600
146	Bude (Hongrie).	Autriche.	2,900	27,500
147	Cagliari.	Sardaigne.	3,300	27,400
148	Jaën.	Espagne.	5,000	27,000
149	Crémone.	Autriche.	2,500	26,900
150	Faenza.	Etat de l'Eglise.	3,000	26,800
151	Saratov.	Russie.	3,000	26,800
152	Brest.	France.	2,600	26,700
153	Mayence.	Hesse-Darmst.	2,200	26,600
154	Elberfeld.	Prusse.	1,950	26,600
155	Boston.	G. Bretagne.	2,550	26,200
156	Cassel.	Hesse-Cassel.	1,590	25,800
157	Groningue.	Pays-Bas.	6,000	25,600
158	Montauban.	France.	3,900	25,500
159	Troye.	*Idem.*	2,550	25,600
160	Dunkerque.	*Idem.*	1,850	24,500
161	Louvain.	Pays-Bas.	4,000	25,400
162	Cracovie.	Ville libre.	2,300	25,200
163	Vilna.	Russie.	3,000	25,000
164	Kalouga.	*Idem.*	3,800	25,000
165	Limoges.	France.	2,580	25,600
166	Tolède.	Espagne.	7,000	25,000
167	Mataro.	*Idem.*	2,500	25,000
168	Compostella.	*Idem.*	2,800	25,000
169	Altona (Holstein).	Danemark.	2,230	24,800

	NOMS DES VILLES.	ETATS dont elles dépendent.	NOMBRE des MAISONS.	NOMBRE des HABITANS.
170	Forli.	Etat de l'Eglise.	2,500	24,800
171	Cesena.	*Idem.*	2,400	24,600
172	Sienne.	Toscane.	2,800	24,500
173	Jaroslav.	Russie.	2,200	24,500
174	Lubeck.	Ville libre.	3,300	24,400
175	Hermanstadt.	Autriche.	2,350	24,400
176	Ferrare.	Etat de l'Eglise.	3,500	24,200
177	Trapani.	Deux Siciles.	4,400	24,000
178	Dijon.	France.	2,900	23,900
179	Hall.	Prusse.	2,260	23,700
180	Modène.	Modène.	2,500	23,500
181	Mantoue.	Autriche.	2,650	23,400
182	Kilkenny.	G. Bretagne.	2,400	23,400
183	Tournay.	Pays-Bas.	3,700	23,300
184	Leicester.	G. Bretagne.	3,290	23,200
185	Aix.	France.	5,000	23,200
186	York.	G. Bretagne.	2,520	22,800
187	Posen.	Prusse.	2,180	22,500
188	Dusseldorf.	*Idem.*	2,200	22,300
189	Arras.	France.	3,780	22,200
190	S. Malo avec S. Servan.	*Idem.*	2,800	22,300
191	Grenoble.	*Idem.*	2,400	22,200
192	Tours.	*Idem.*	4,500	21,000
193	Alicante.	Espagne.	2,000	22,000
194	Orenbourg.	Russie.	2,900	21,900
195	Gothenbourg.	Suède.	1,840	21,800
196	Ratisbonne.	Bavière.	1,820	21,700
197	Rimini.	Etat de l'Eglise.	4,000	21,600
198	Aberdeen.	G. Bretagne.	2,300	21,600
199	Poitiers.	France.	4,050	21,500
200	Darmstadt.	Hesse-Darmst.	1,320	21,400
201	Pavie.	Autriche.	1,900	21,300
202	Lorient.	France.	2,700	21,300
203	Shields.	G. Bretagne.	2,300	21,200
204	Asti (Piémont).	R. de Sardaigne.	2,900	21,700
205	Mondovi.	*Idem.*	2,200	21,100
206	Mischkolez. (Hong.).	Autriche.	2,500	21,400
207	Orel.	Russie.	2,900	21,000
208	Orihuela.	Espagne.	2,700	21,000
209	Wurtzbourg.	Bavière.	1,930	20,900
210	Mons.	Pays-Bas.	4,600	20,900
211	Berghen.	Norvège.	2,200	20,900
212	Le Havre.	France.	1,900	20,800

	NOMS DES VILLES.	ÉTATS dont elles dépendent.	NOMBRE des MAISONS.	NOMBRE des HABITANS.
213	Tver.	Russie.	4,400	20,800
214	Greenock (Ecosse).	G. Bretagne.	2,300	20,700
215	Erfurth.	Prusse.	2,380	20,600
216	Marsala.	Deux Siciles.	2,500	20,600
217	Christiania.	Norvège.	1,800	20,600
218	Manheim.	Bade.	1,680	20,500
219	Munster.	Prusse.	2,140	20,400
220	Preston.	G. Bretagne.	2,260	20,400
221	Malines.	Pays-Bas.	2,460	20,200
222	Bamberg.	Bavière.	2,060	20,200
223	Carlsrouhe.	Bade.	1,220	20,100
224	Elbing.	Prusse.	2,090	20,100
225	Lintz.	Autriche.	1,690	20,100
226	Douay.	France.	2,800	20,000
227	Valenciennes.	*Idem.*	2,500	20,000
428	Arles.	*Idem.*	2,000	20,000
229	Elche.	Espagne.	2,600	20,000
230	Le Ferrol.	*Idem.*	1,500	20,000
231	Malez-Malaga.	*Idem.*	2,000	20,000
232	Deptford.	G. Bretagne.	3,000	20,000
233	Dordrecht.	Pays-Bas.	4,000	20,000
234	Maestricht.	*Idem.*	3,100	20,000
235	Nice.	R. de Sardaigne.	2,100	20,000
236	Pise.	Toscane.	3,500	20,000
237	Lecce.	Deux Siciles.	2,000	20,000
238	Zante.	Iles Ioniennes.	3,000	20,000
239	Kursk.	Russie.	2,400	20,000
240	Nijenei Novgorod.	*Idem.*	1,900	20,000

(*Ephémérides de Weymar.*)

Mine d'or.

Le journal intitulé *Malacca Observer* annonce que l'on a découvert une riche mine d'or à peu de distance du mont Ophir, dans l'île de Sumatra : on dit qu'elle se trouve dans les limites du territoire de la Compagnie.

Civilisation de l'Afrique.

En 1826, un des chefs de la ville d'Usu, près de Christiansbourg, fort danois sur la côte de Guinée, envoya en Danemark son fils Noi-Davanna, âgé de seize ans, pour y recevoir une éducation européenne. Le roi de Danemark a chargé spécialement M. d'Abrahamson, son aide-de-camp, du soin du jeune Africain, qui a des maîtres de toutes les sortes. Après avoir accepté avec plaisir l'instruction religieuse qui lui a été offerte, il a consenti avec de vives démonstrations de reconnaissance à être baptisé. Le roi a été son parrain.

En août 1828; Frederik Davanna est retourné en Afrique, accompagné de quatre jeunes ecclésiastiques, auxquels on avait préalablement donné l'instruction et tous les moyens nécessaires pour répandre les connaissances religieuses et les autres par le moyen de l'enseignement mutuel.

Commerce des Etats-Unis.

Les importations effectuées de tous les pays en masse aux Etats-Unis en 1828 s'élèvent à 464,676,576 fr.

Les principaux articles importés sont les tissus de coton, pour 57,730,207 fr.; les tissus de laine, pour 41,742,823 fr.; les tissus de soie, pour 39,945,223 fr.; les tissus de chanvre et de lin, pour 25,820,712 fr.; le fer et acier fabriqués, pour 18,689,905 fr.; le thé, 12,868,784 (ven. de la Chine 12,825,000); sucre, 18,620,364 fr.; café, 27,259,774 fr.; espèces et matières d'or et d'argent, 39,321,140 fr.; vin, 7,914,548 fr.; esprit de vin et eau-de-vie, 9,600,580 fr.;

mélasse, 14,639,472 fr.; articles divers non dénommés, 142,364,492 fr.

Les importations de l'Angleterre (Grande-Bretagne) s'élèvent à. . . . . 175,758,387 fr. :

Tissus de coton . . .	47,181,000
id. laine. . . .	37,570,000
id chanvre et lin.	13,479,000
id. soie	2,042,000
Fer et acier.	17,922,000
Vins	1,312,000
Or et argent.	305,405
Articles divers	47,854,600

Les importations de la France s'élèvent à 49,301,985 fr. :

Tissus de soie	20,910,681
id. laine. . . .	3,081,000
id. coton. . . .	1,136,903
id. chanvre. . .	2,327,500
Eau-de-vie et esprits de vin	5,485,457
Vins	2,274,105
Or et argent.	309,975
Articles divers	11,167,607

Les exportations des Etats-Unis, en 1828, pour tous les pays en masse, se sont élevées à 379,389,601 fr. Les principaux articles sont le coton, pour 118,057,952 fr.; le tabac, pour 27,667,290 fr.; les blés et farines, pour 23,440,063 fr.; les bois, planches, etc., pour 11,349,276 fr.; le riz, pour 13,758,654 fr.; les tissus de coton, pour 5,303,718 fr.; cendres et potasse, pour 3,997,192 fr.; les monnaies d'or et d'argent, pour 3,638,444 fr.; les produits étrangers, compris également dans la somme totale, pour 113,373,839 fr.

Les exportations pour l'Angleterre (Grande-Bretagne) s'élèvent à . . . . . 128,450,694 fr. :

Les exportations pour la France s'élèvent à 58,136,242 fr. :
4,310 navires sont arrivés aux Etats-Unis, jaug. 1,018,604 tx.
Dont 3,720 américains, jaugeant 868,381 t.
346 anglais, id. 101,828
30 français id. 99,045
5,019 navires sont sortis des Etats-Unis, jaug. 1,048,34 tx.
Dont 4,421 américains, jaugeant 897,404 t.
362 anglais, id. 98,073
39 français, id. 8,703

Colonie de New-Selma.

Le groupe méridional des îles *Ki ling* ou *du corail* consistant en une chaîne circulaire d'îles basses couvertes de cocotiers, et qui a dix milles de long sur environ sept de larges, est situé par les 12° 4′ de latitude méridionale, et les 97° 4′ de longitude orientale (Mérid. de Greenwick) ; il a été reconnu par le capitaine J.-C. Ross, commandant le navire *the Borneo*, comme formant un hâvre commode et sûr pour des bâtimens de toutes grandeurs, et il en a reçu le nom de *Port Albion*. Ce capitaine s'y est établi avec sa famille et quelques individus qui l'avaient accompagné dans son voyage.

Comme les bâtimens destinés pour l'Europe sont exposés à de grandes avaries, après avoir débouchés le détroit de la Sonde, par l'effet d'une forte houle qui règne habituellement en ces parages, le port Albion, qui se trouve presque sur la route directe de ces vaisseaux, et sur celle des navires destinés pour Sumatra ou le Bengale, deviendra probablement par la suite d'un grand secours aux navigateurs ; en effet, il offre un point de relâche où les vaisseaux peuvent se réparer, et qui est en état de fournir un excellent approvisionnement de noix de cocos et de bonne eau douce, provisions auxquelles on pourra joindre

bientôt des porcs et des volailles qu'il sera facile d'y élever en grande quantité.

C'est dans la vue de rendre ce mouillage utile au commerce de l'Inde que le capitaine Ross a fondé la colonie de *New-Selma*, et ses espérances à cet égard se sont déja réalisées jusqu'à un certain point : trois bâtimens y ont récemment relâché, deux pour réparer des avaries, et un troisième pour y faire de l'eau.

New-Selma jouit d'un climat très sain : la saison des pluies est de janvier à juillet, mais il en tombe de légères de temps en temps dans le reste de l'année. Les vents alisés qui y dominent constamment, soufflent avec moins de force, et varient parfois du sud à l'est-nord-est. Le thermomètre y monte de 22 à 29° centigrades au-dessus de zéro.

Ces détails sont transmis par M. James Horsburgh, employé au bureau des cartes marines de la compagnie des Indes orientales.

Madagascar.

Une lettre de Foule-Point, du 3 mars dernier, donne les nouvelles suivantes qui contredisent en partie celles qui ont été rapportées précédemment.

Radama étant mort, les cérémonies du deuil eurent lieu, suivant l'usage. Aussitôt après, la reine assembla dans la capitale tous les chefs des diverses provinces ; ceux qui étaient connus pour avoir exprimé le vœu que le roi mourût, afin que ses parens pussent succéder au trône furent mis à mort, ainsi qu'un grand nombre de princes et de princesses du sang de Radama. Toute l'île était dans un état de fermentation, les Arabes et les Madecasses du beau et fertile royaume de Bembatouka s'étaient prononcés pour leur ancien roi subjugué par Radama.

La reine avait ordonné aux agens anglais de quitter la capitale, et les missionnaires attendaient à chaque instant l'ordre de s'éloigner. Elle avait manifesté son éloignement pour la nation anglaise; il n'y a que veuve de M. Hastie, agent du gouvernement, revenue depuis peu de temps du Port-Louis, après la mort de son mari, qui ait obtenu la permission de rester. Cette dame est très avant dans la confiance de la reine. Le seul conseiller de cette princesse est le fils du Madecasse qui a été décapité il y a quelque temps à l'île Maurice, pour avoir tenté d'y fomenter une révolte (1). La reine ayant annoncé son intention de refuser le don annuel que faisait le gouvernement britannique pour la suppression de la traite des noirs, on s'attend à voir l'île retomber dans son ancien état de barbarie, et la traite recommencer.

Il ne reste ni un prince, ni une princesse du sang de Radama pour réclamer la souveraineté de l'île.

(*Asiatic journal*, août 1829.)

Le Taudjè à Agra.

Hier, au coucher du soleil, nous arrivâmes ici, après avoir traversé le Gange, vis-à-vis du Taudjé, dans la cour extérieure duquel nos tentes sont dressées. Mon attente a été plus que réalisée par la vue de cet édifice d'une élégance et d'une perfection sans pareilles. Quel dessin, quelle peinture, quel langage pourrait donner même la plus faible idée de l'effet de ce monument? Pour le comprendre, il faut le voir; pour le sentir, il faut l'examiner. Il offre une correction de dessin soignée et savante, un fini d'exé-

(1) Voyez à ce sujet, notre tome XI, 2e série, page 161 et suiv.

cution riche et magnifique combinés à un ton général de repos, de simplicité, et peut-être de mélancolie du caractère le plus doux et le plus touchant. J'ai vu des monumens plus pompeux et plus imposans consacrés aux morts, mais aucun dans lequel tout ce qui effraie, trouble et afflige les sentimens de l'homme fût caché aussi soigneusement, aucun dans lequel l'art ait si heureusement répandu de la grace et du charme autour des souvenirs les plus sérieux et les plus instructifs des destinées humaines.

On pourrait supposer qu'après le Tandjé, Agra ne présente plus beaucoup d'objets qui méritent d'être vus ou décrits; mais au contraire il y en a beaucoup qui, s'ils ne frappent pas, sont au moins dignes de remarque. Le Mouti Mordjed est un bel édifice, aussi pur, mais moins magnifique que le Taudjé, une chapelle convenable pour honorer le monarque qui même dans ses communications avec le créateur de l'univers, ne reconnaissait aucune identité, aucune égalité avec les autres créatures.

Le fort est un vaste et superbe édifice; il ressemble plus à un château qu'à une citadelle : ses portes surtout sont élégantes.

Mais on rencontre à Agra quelque chose qui parle plus fortement peut-être à l'esprit qui réfléchit, que tous les bâtimens somptueux que j'ai essayé de décrire; ce sont les ruines. Sur une surface de plusieurs milles, il n'y a pas un pouce de terrain qui n'offre d'anciennes habitations, maintenant renversées ou chancelantes, et dont les possesseurs se sont dispersés ou bien ont disparu.

Nous revenons des ruines de Secondra. Le tombeau d'Akbar est un monument singulier plutôt que de bon goût, mais il a un caractère de majesté, de grandeur et de solidité qui convient bien à la renommée du plus grand des souverains de la race de Timour. Le sépulcre a été ré-

cemment réparé, mais les portails, les murs et les enceintes sont dans un triste état, et participeront bientôt à la condition des ruines qui les environnent. La dale ou le bloc de marbre sur lequel est écrit le nom d'Akbar est gravé en perfection, et la cour qui l'entoure a quelque chose qui rappelle celle du Mouti Mordjed.

Asiatic Journal.

Les Koukies ou Laenghés.

La loi du talion est portée à un point extrême chez les Koukies, Laenghés ou Zous, tribu sauvage qui habite le pays limitrophe du Bengale et de l'Ava, au N.-E. de Tchittagong; ils y élèvent leurs villages ou parahs sur les coteaux. « Ils sont, dit Macrae, d'un caractère très vindicatif : le sang doit toujours être répandu pour le sang. Si un tigre tue un de ces hommes près d'un parah, la tribu entière est en armes et se met à la poursuite de l'animal; lorsqu'il est tué, la famille de l'homme à qui il a donné la mort fait un repas de sa chair pour se venger de ce qu'il a détruit un personnage auquel elle était liée par les liens de la parenté. Si la tribu ne réussit pas à abattre le tigre dans cette première poursuite, la famille du défunt doit continuer la chasse; car, jusqu'à ce qu'elle ait occis ce tigre ou tout autre, et qu'elle se soit régalée d'un repas de sa chair, elle éprouve une sorte de disgrace dans le parah, et ne s'associe pas avec les autres habitans. De même, si un tigre tue quelqu'un de la troupe des chasseurs, ou d'une bande de guerriers dans une expédition militaire, ni l'une ni l'autre ne peuvent, quels qu'aient été leurs succès, revenir au parah sans être vus peu favorablement, à moins qu'ils n'assomment le tigre.

Voici encore un exemple plus frappant de cet esprit de vengeance : Si un homme est terrassé par la chute d'un arbre, aussitôt ses parens s'assemblent, coupent l'arbre, et, quelle que soit sa dimension, ils le réduisent en copeaux qu'ils abandonnent au vent pour avoir, suivant leur expression, causé la mort de leur frère.

Asiatic Journal.

Journaux ou gazettes de la Chine.

Les Chinois n'ont pas ce que l'on peut proprement appeler un journal, c'est-à-dire un ouvrage périodique qui annonce aux habitans d'une ville, d'une province ou d'un empire les évènemens soit ordinaires, soit extraordinaires, utiles ou curieux qui arrivent d'un jour à l'autre parmi le peuple, et qui ont ou n'ont pas des rapports avec le gouvernement. La *Gazette de Péking* n'est pas réellement un journal, quoique l'on puisse y recueillir des nouvelles. La circulaire de la cour des gouverneurs de chaque province publiée tous les jours, n'est pas non plus une gazette; car elle apprend seulement en détail quelles sont les personnes que le gouverneur est allé voir, et quelles personnes sont venues chez lui; quels officiers sont arrivés et ont fait leurs rapports, ou sont partis de la ville et ont annoncé leur départ; l'envoi des trésors de la douane à Péking; la visite des bateaux qui les portent pour s'assurer qu'ils ne contiennent pas du sel de contrebande; enfin les exécutions de criminels et les incendies. Voilà l'énumération de presque tout ce qui est inséré dans ces feuilles. Les faits et les évènemens sont racontés avec une brièveté extrême qui exclut toute circonstance tendant à amuser où à instruire. Il arrive souvent, par le manque de journaux, que des choses très intéressantes sont connues de quelques

personnes et restent entièrement inconnues à d'autres qui ne demeurent qu'à quelques milles de distance, ou très près les unes des autres; mais on communique par correspondance avec les personnes qui vivent près du théâtre des évènemens, ou qui sont liées avec les parties intéressées. Sur la masse des informations que possède le public, il y a la même différence qu'en Angleterre entre quelqu'un qui a l'habitude de lire journellement les papiers, et un autre qui ne les parcourt que par hasard, ou même ne les lit jamais. Par conséquent un fait qui n'est pas d'un intérêt public très extraordinaire peut être connu d'un Chinois qui prend la peine de recueillir des renseignemens, tandis qu'il est absolument inconnu d'un autre qui reste indifférent aux choses qui se passent, quoiqu'il vive dans le même endroit. On fait ces observations pour montrer que des évènemens racontés peuvent être vrais, quoiqu'ils soient ignorés des commerçans que les étrangers voient ordinairement à Canton. Il est réellement difficile en Chine d'arriver à la vérité; mais on a de la peine à concevoir pourquoi les habitans de cet empire se font voir pires qu'ils ne sont. On convient généralement parmi eux que le gouvernement annonce rarement plus d'un tiers des calamités causées par les incendies, les tremblemens de terre, les inondations, etc. *Asiatic Journal.*

Littérature des Bhoutia.

D'après les recherches de M. Hodgson, il paraît que la littérature des Bhoutia est réunie dans deux grands ouvrages nommés le *Kandjer* et le *Tandjer*. Le premier comprend pour ainsi dire le texte, le second le commentaire. M. Hodgson donne, dans un mémoire adressé à la Société asiatique de Calcutta, la note détaillée des divisions

du Kandjer; il spécifie le nombre et le nom de chacune; ainsi que le nombre et le nom de chacune des subdivisions. Le Kandjer renferme près de cent ouvrages différens, occupant chacun à peu près quatre cent cinquante feuillets imprimés. Les types sont sous la garde du principal lama de Dighertchi. Une copie du Kandjer et la moitié d'une seconde ont été envoyées à Calcutta. La première fut obtenue du lama de H'lassa par le général Bhim Sinh, qui en fit présent à M. Hodgson. La moitié de l'autre exemplaire fut apportée par des marchands de H'lassa au Nepal, où il fut acheté. Le Tandjer est le double de la grosseur du Kandjer, et contient près de deux cents ouvrages.

Les notions que l'on avait précédemment sur le Kandjer étaient tirées d'un ouvrage imprimé qui était un index de ce livre, et pour l'explication duquel on avait employé un lama très instruit et attaché à la cour du népal en qualité de médecin. Mais il y eut quelques parties de l'ouvrage pour lesquelles il se trouva embarrassé, et demanda du temps pour faire des recherches : c'est ce dont il s'est acquitté, et l'index envoyé par M. Hodgson a été revu et corrigé de concert avec ce lama; de sorte qu'il ne peut exister le moindre doute sur l'exactitude de ce travail. On a également pris bien de la peine pour exprimer les mots d'une manière correcte; ce qui est une tâche d'une grande difficulté, à cause des syllabes superflues avec lesquelles ils sont écrits dans les caractères originaux; ce qui fait qu'on doit être content de cet essai de rendre les sons tels qu'ils sont prononcés. *Asiatic Journal.*

Population de la Russie.

Pétersbourg comptait, en 1828, 422,166 habitans, dont 297,445 du sexe masculin, et 124,721 du sexe féminin.

Dans ce nombre on comptait 1,761 personnes appartenant à l'église, 41,164 à la noblesse, 56,151 à l'armée, 10,689 au commerce patenté, 32,568 bourgeois (*mestchanines*), 7,794 artisans, 12,989 étrangers, enfin 259,155 gens de différentes conditions, serfs, paysans, etc.

Il y a eu cette même année à Saint-Pétersbourg 9,779 naissances, dont 4,904 du sexe masculin, et 4,875 du sexe féminin. Le nombre des décès a été de 6,324 individus, dont 4,046 mâles. (*Journal de Saint-Pétersbourg.*)

Pêche de la baleine.

Le capitaine Guédon, commandant du navire *la Ville de Dieppe*, à qui la navigation des mers polaires est devenue familière, arriva vers la fin du mois dernier aux îles Baffin situées par les 73 deg. 30 min. de lat. nord. Aucun évènement remarquable ne signala sa traversée. Il eut le malheur de perdre l'un de ses meilleurs matelots enlevé par un coup de mer. Il rencontra dans les parages où il était parvenu 70 navires, la plupart anglais, *mouillés en glaces*, en attendant que la débâcle leur permît de se diviser et de pénétrer dans la baie de Baffin. Trois jours après l'arrivée de *la Ville de Dieppe*, le navire anglais *James*, capitaine Hoog, se trouva écrasé entre deux montagnes de glace, sur lesquelles se sauvèrent les 50 hommes qui composaient son équipage. Les bâtimens les plus rapprochés du lieu de l'évènement se partagèrent l'équipage du *James* : le capitaine Guédon prit à son bord un harponneur et un patron du navire naufragé, et ces deux hommes ont fait la pêche sur *la Ville de Dieppe* aux mêmes appointemens que les Français. L'intelligence la plus parfaite régna toujours entre les capitaines anglais et M. Guédon, qu'ils traitèrent plutôt en ami qu'en concurrent.

La pêche fut malheureuse pour nos marins; la continuité des calmes et la douceur de la température dans ces latitudes élevées en furent la cause. Les baleines, entendant de loin au milieu du silence des flots, les pirogues qu'on mettait à la mer pour les chasser, s'enfuyaient vers le pôle Nord, où l'intensité du froid était moindre que les autres années, et les navires hésitaient à les poursuivre dans ces mers trop peu connues. *La Ville de Dieppe* ne harponna que deux baleines. Cette contrariété n'a surpris aucun des capitaines habitués à cette navigation : l'année dernière, la pêche ayant été bonne, celle de l'année suivante devait être mauvaise; car il est sans exemple que deux pêches consécutives aient été favorables dans ces parages.

Cependant les bâtimens anglais furent plus heureux que les nôtres. Voici l'état des baleines qu'ils prirent dans cette pêche :

Noms des ports d'expédition.	Nombre des baleiniers.	Nombre des baleines pêchées	Terme moyen.
Hull. . .	33 baleiniers ont pris	318 bal., soit	9 bal. p. nav.
Londres .	1 »	» 3 » »	3 »
Wilby . .	4 »	» 17 » »	4 1/4 »
New-Castle	3 »	» 22 » »	7 1/4 »
Berwick .	1 »	» 13 » »	13 »
Kirkaldy	4 »	» 47 » »	1 3/4 »
Leith . .	6 »	» 75 » »	12 1/2 »
Dundee.	9 »	» 64 » »	7 »
Monrose	4 »	» 26 » »	6 1/2 »
Aberdeen	11 »	» 86 » »	8 »
Peterhead	12 »	» 108 » »	9 »
	88 baleiniers ont donc pêché	779 baleines. soit	8 5/4 p. nav.

C'est par le nombre total des tonneaux de fanon qu'on évalue l'importance de chaque pêche. Ainsi l'année dernière la pêche anglaise du Nord ayant produit 740 ton-

neaux de fanon, a été à peu près un tiers plus forte que la pêche de cette année, qui n'a donné que 500 tonneaux de fanon. Mais il faut bien remarquer que si plusieurs navires ont pêché individuellement 12 ou 13 baleines, il en est beaucoup d'autres qui n'ont obtenu qu'une ou deux baleines dans toute leur saison; et cette circonstance explique et justifie assez la mauvaise pêche qu'a faite *la Ville de Dieppe*. Il est probable que si nous avions eu un plus grand nombre de navires français dans les mers polaires, la pêche moyenne de chacun d'eux aurait atteint le chiffre commun qui représente la pêche de chaque baleinier anglais.

Parvenu au 76° degré nord, le capitaine Guédon communiqua avec les naturels de la baie de Pounds. Cent cinquante sauvages errans, attirés dans l'été vers ces côtes poissonneuses, donnèrent à l'équipage de *la Ville de Dieppe* l'idée de la race d'hommes la plus malheureuse qui existe sur le globe. Chaque famille habitait une petite tente faite de peaux de phoque, et se nourrissait de la chair infecte de ce cétacée. Ces Esquimaux ne paraissaient pas avoir de chef. Ils partageaient entre eux, sans querelles, le produit commun de leur pêche. Voleurs comme la plupart des sauvages, mais non méchans, ils se rendaient à bord du navire français sans défiance et sans crainte. Là quelques échanges s'établissaient entre eux et les matelots qui, pour divers petits objets de quincaillerie, obtenaient des peaux de phoques et quelquefois même les faciles faveurs des femmes de ces naturels. Un ou deux boutons de métal suffisaient pour triompher de la vertu de ces belles, si tant est qu'elles aient des idées de ce que nous nommons chez nous vertu ou foi conjugale.

Les Esquimaux sont d'une taille qui n'atteint presque jamais cinq pieds. Leurs cheveux sont longs et noirs, leurs dents très blanches, les pommettes de leurs joues saillantes;

Ils ont la bouche grande, le nez camard, le front ouvert et élevé, circonstance physiognomique qui doit déconcerter un peu la théorie des Gall et des Lavater, puisque avec ces signes principaux de la perfectibilité, les Esquimaux croupissent depuis tant de siècles dans un abrutissement dont la condition purement animale ne donne qu'une assez faible idée.

La boisson favorite de ces malheureux est l'huile de baleine, et leur aliment de prédilection est la chair crue de phoque ou d'ours blanc. Un des Esquimaux de la baie de Pounds étant venu à bord de *la Ville de Dieppe*, reçut avec de vives marques de reconnaissance un morceau de graisse de baleine que le second avait été chercher dans le fond d'un baril rempli d'huile. Le sauvage le mangea avec délice; un morceau d'ours blanc termina ce repas, à la suite duquel le convive, fort satisfait, approcha son nez encore tout barbouillé de sang infect et de graisse, du nez du second. C'est par cet attouchement que, selon l'usage de ces peuples, l'Esquimau voulait remercier son hôte. Celui-ci eut beaucoup de peine à échapper à ce témoignage de satisfaction de ce singulier gastronome.

Couverts de peaux de phoques assez adroitement cousues ensemble au moyen d'un os de poisson et d'un fil fait de boyaux de veau marin, les Esquimaux vont à la chasse armés d'un javelot avec lequel ils tirent au vol l'oiseau le plus rapide. C'est dans des pirogues dont la charpente est composée d'os de cétacées, et recouverte de peaux de phoques, qu'ils se hasardent à chasser jusqu'aux baleines. Un seul homme placé dans ces frêles embarcations, qui ont quelquefois quinze à seize pieds de long, se dirige au moyen d'une rame à deux pelles. Ces faibles pirogues sont closes par des peaux qui ne permettent pas à l'eau de s'y introduire; et lorsque le poids de l'homme qu'elles sup-

portent ou les coups de mer qu'elles reçoivent viennent à les chavirer, on les voit se relever sur les flots après leur culbute, comme si ces pirogues étaient des cétacées dont une tête d'homme surmonterait l'abdomen.

Rien n'est plus triste que le pays qu'habite cette misérable espèce de sauvages. Aucun arbre ne végète sur ce sol presque toujours couvert de glace; un peu de mousse jaunâtre perce seulement les parties de terrain où le soleil parvient à fondre la neige. A peine quelques animaux osent-ils se montrer dans ces climats où la vie et la nature semblent expirer. Le chien seul, toujours fidèle compagnon de l'homme, le suit encore dans ces tristes régions, et adoucit son exil en partageant ses travaux, soit à la chasse ou à la pêche.

Loin d'attribuer le mauvais succès de la dernière pêche de leur baleinier à l'habile capitaine Guédon et à son brave équipage, les armateurs de *la Ville de Dieppe* se proposent d'envoyer, l'année prochaine, un autre navire dans les mers du Nord. Ce bâtiment sera monté, comme le dernier, par un équipage composé seulement de marins français. Ce fait prouve quelle estime ont inspirée nos harponneurs et nos officiers baleiniers aux armateurs de Dieppe, qui plusieurs fois déja ont expédié des navires pour la pêche du Nord. Il est à désirer, et nous avons tout lieu de croire qu'il en sera ainsi, que les capitaines français du Havre, qui se sont familiarisés avec la pêche du Sud, reçoivent des armateurs de notre port les mêmes marques de confiance.

La pêche de la baleine, faite par des marins français, en offrant une branche nouvelle d'exploitation, ne nuirait aucunement aux autres entreprises commerciales déja mises à exécution. Aucune industrie ne souffrirait de cette conquête, car nos manufactures d'huile végétale ne peuvent

remplacer que trop imparfaitement avec leurs productions l'huile de poisson, dont plusieurs genres de fabrication exigent l'emploi.

(*Journal du Havre.*)

REVUES.

Polynesian researches during a residence of mearly six years in the south seu islande. — (Recherches polynésiennes faites durant un séjour de près de six ans dans les îles de la mer du sud), par Wm. Ellis, 2 vol. in-8°. Londres, 1829.

Nous n'avons pas le temps aujourd'hui de présenter l'analyse de ces volumes intéressans; il suffit d'observer qu'ils sont remplis de renseignemens curieux et précieux sur les îles du Grand-Océan et sur leurs habitans. On avait dans le principe espéré peu de succès des travaux de M. Ellis et des missionnaires ses confrères; mais aujourd'hui on doit saisir l'occasion de les féliciter sur la portion de réussite qu'ils ont sans doute obtenue et qui est prouvée par des résultats évidens. En effet, ils sont parvenus à faire renoncer les insulaires à la pratique monstrueuse de l'infanticide, autrefois si généralement en usage dans plusieurs archipels; ils leur ont fait abolir l'institution des *areoïs*, si brutale et si remarquable par sa singularité; ils ont su tirer ces peuples de leur indolence naturelle, et leur inspirer le goût du travail et de l'industrie.

Il règne dans tout cet ouvrage un ton de piété sincère et calme. L'auteur aurait pu choisir un titre plus convenable; car plus d'un lecteur sera sans doute surpris de trouver que ces recherches polynésiennes sont simplement

une relation des îles du Grand-Océan publiée par un missionnaire.

The picture of Australia. — Tableau de l'Australie : offrant la Nouvelle-Hollande, la Terre Van-Diemen et tous les établissemens depuis le premier qui fut formé à Sydney, jusqu'à celui de Swan river. Londres, 1829, 1 vol. in-12 de 370 pages.

L'auteur de ce volume a ramassé dans les relations de voyages et dans d'autres livres un certain nombre de détails relatifs à l'Australie; mais on ne peut louer ni le jugement qui les a fait choisir, ni le style qui a présidé à leur rédaction. Il paraît que l'auteur n'a rien su du nouvel établissement du Swan river, quoique ce fût un sujet qui dût surtout entrer dans un ouvrage de ce genre. Il s'y trouve des faits tellement inexacts que l'on ne peut s'empêcher d'en rire.

Sketches of Buenos-Ayres and Chili, by Samuel Haigh. Londres, 1829, 1 vol. in-8°.

Une forte complaisance pour ses propres idées jointe à la sollicitation de ses amis a probablement déterminé M. Haigh à laisser de côté ses louables occupations commerciales pour publier le volume dont on vient de donner le titre. Quoi qu'il en puisse être, nous devons lui demander la permission de lui dire dans son style mercantile, que sa cargaison est composée de vieilles marchandises, dont le marché est déja surchargé, et que la spéculation ne paraît devoir être avantageuse ni à lui ni au consignataire qui est l'éditeur. Ce qu'il offre sous le titre rapporté plus haut n'est guère que le récit ordinaire d'un voyage de Buenos Ayres à Valparaïso, en traversant les Cordillères des Andes, fait pour

affaires commerciales, dès l'année 1817. On n'y trouve rien d'assez nouveau ni d'assez intéressant pour fournir matière à un extrait, excepté peut-être l'observation suivante : « Un de mes amis, très curieux de ces sortes de « choses, m'assura que, par le moyen du microscope, il « avait découvert que les mouches des Pampas étaient « noires et blanches, et rayées comme les zèbres. Je ne « puis rien dire à ce sujet, parce que toutes les fois que « j'en prenais une je la dépêchais à l'instant, sans lui ac- « corder l'avantage du plus petit examen. »

L'auteur cite dans son livre une quantité de personnes et de noms entièrement inconnus et de nulle importance; et quant au commerce qui, on pouvait l'espérer, aurait dû contenir quelque compensation à tant de vétilles, l'ouvrage est également défectueux. Du reste, il ne contient rien de choquant, et son mérite peut être résumé dans cette phrase toute simple, qu'il n'est ni bon ni mauvais, et absolument insignifiant.

NOUVELLE.

Le capitaine Ross.

Dans le courant de l'été dernier, des navires baleiniers qui faisaient la pêche dans les mers du Groenland, ont aperçu dans ces parages la corvette que commande le capitaine Ross. Suivant le rapport unanime des navigateurs, les glaces n'ont pas été très abondantes cet été : circonstance favorable pour passer au nord du continent de l'Amérique. Il paraît donc possible que le capitaine Ross soit plus heureux que les marins qui l'ont précédé dans la recherche du passage du N.-O.

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.

NOTICE

SUR

H'LASSA, CAPITALE DU TUBET.

PAR M. KLAPROTH.

Le Tubet est un pays hérissé de très hautes chaînes de montagnes couvertes de neiges perpétuelles, ce qui lui a fait donner le nom de *Ghang djian youl* (pays de neige). Au milieu de cette contrée sauvage et de la province de Woui, par 30° 45′ de lat. N. et 89° 30′ de long. E., s'ouvre une vaste et belle vallée dans laquelle est situé le canton de *H'lassa*, (terre des dieux). C'est dans ce canton qu'est bâti le bourg du même nom; ce bourg, le mont Botala, et un grand nombre de temples et de couvens, forment l'ensemble de ce qu'on appelle ordinairement la ville de H'lassa, qui ne se compose en effet que de différentes bourgades contenant ces temples et ces couvens. Le climat y est doux et le sol favorable à plusieurs espèces de culture qu'on ne chercherait pas dans un pays aussi froid que le Tubet. Le riz et autres céréales y prospèrent, ainsi que la vigne et l'abricotier. On y récolte des fèves, des lentilles, de

la vesce et beaucoup de plantes potagères. En été, la chaleur y est assez forte, et les hivers sont rarement rudes. Cette vallée est traversée par une rivière rapide appelée en tubétain *Zzang tsiou*; en mongol, *Galdjao mouren* (rivière furibonde); elle coule au sud de H'lassa, y reçoit le *Wouï tsiou* (rivière du milieu), qui traverse ce bourg, et se dirige au sud-ouest pour se réunir au grand fleuve *Yarou zzangbo tsiou*, qui vient de l'ouest. Après ce confluent, ce dernier prend le nom de *Zzang tsiou*, traverse le reste du Tubet et se rend dans le pays des Birmans, où il est appelé *Irawadi* (fleuve d'Ava).

H'lassa a été depuis très long-temps la demeure des rois du Tubet, et depuis la seconde moitié du XVe siècle, celle des *Dalaï-lama*, dont l'institution ne date que de cette époque. Suivant les traditions et les légendes du Tubet, le bouddhisme fut introduit dans ce pays vers l'an 407 de J.-C., et sous le règne du roi *H'la-totori Nian-chal*, qui, à ce qu'il paraît, fixa le premier son séjour dans le canton de *H'lassa*; son palais était situé sur le Marbo-ri (montagne rouge) qui est une des cimes du mont Bôtala. Ses successeurs choisirent d'autres lieux pour y résider. L'arrière-petit-fils de ce roi, le célèbre *Strongdzan-gambo*, sous lequel le bouddhisme prit un nouvel essor dans le Tubet, désirant trouver un emplacement bien situé pour en faire sa capitale, se rappela celui que son quatrième aïeul avait choisi. Dans cette intention, poursuit la légende, il se mit en

marche; il resta pendant la nuit dans la forêt Nal-ba-Dod, et fit asseoir le lendemain son camp vis-à-vis d'un rocher sur lequel étaient tracées les six syllabes mystiques *Om mani pad me houm*. Pendant qu'il se baignait dans la rivière, l'eau jeta un éclat mélangé de différentes couleurs; phénomène qu'il attribua à la vertu de ces six syllabes qui, selon la croyance des bouddhistes, renferment tout ce qui est divin, et qui sont ce que la religion a de plus sublime.

On voit dans la plaine de H'lassa une montagne peu élevée; elle a trois cimes séparées. Celle qui est appelée *Marbo-ri* (montagne rouge) est couronnée par le palais dans lequel réside le Dalaï-lama. Près et à l'ouest de celle-ci est la seconde, le *Dziaghbo-ri* ou *Dziagh-ri* (montagne de fer); elle porte l'édifice nommé *Dziagh-ri bidoung*. Au nord-est du palais, la troisième appelée *Pahmou-ri*, a un étang avec une île sur laquelle est bâti le beau pavillon Dzondzio loug k'hang.

Le palais ou couvent de Botala, habité par le dalaï-lama est nommé *Pobrang-Marbo* (ville rouge), parce que ses édifices sont peints en rouge et en blanc: il est situé sur le Marbo-ri, à 4 *li* N.-O. de H'lassa; il est très beau et se compose d'un grand nombre de corps de logis à plusieurs étages. Le principal édifice a 367 pieds chinois de hauteur. Le palais renferme 10,000 chambres; on y voit une foule d'idoles et d'obélisques en or et en argent; le toit est doré.

On dit que ce palais fut construit par le roi Srong dzan gambo vers l'an 630 de J.-C., et que ce furent le Dalaï-lama de la cinquième incarnation, *Awang lobzang ghiamtso* et le dheba, ou roi du Tubet, qui le convertirent en couvent (1). A côté et à l'ouest du palais est la cime nommée *Dziagh-ri* ou *Dziag ri-bidoung* (2); l'édifice par lequel elle est couronnée a la forme d'une meule : c'est pour cette raison que les Chinois lui ont donné le nom de *Mo phan chan* (montagne de la meule). On y a bâti deux vastes édifices où les lamas étrangers viennent achever leur cours de théologie. Entre le Botala et le Dziagh-ri s'élève une pyramide. Ces deux cimes ont un aspect majestueux, et sont regardées par le peuple comme le séjour de la divinité vivante, et célébrées partout où le bouddhisme a pénétré.

Le temple principal de H'lassa, ou le *H'lasseï-tsiô-k'hang* (maison du Tsiô de H'lassa) a reçu ce nom du *Tsiô* ou *Dchou*, image qui représente le Bouddha Chakia-mouni à l'âge de douze ans : elle fut apportée au Tubet à la suite de *Wen tchhing koung tchou*, princesse chinoise qui, en 641, épousa Srong dzan gambo, roi du Tubet.

La princesse répugna beaucoup à quitter la Chine pour aller au Tubet; elle mit tout en œuvre pour fléchir la volonté de son père, mais ayant appris de lui que rien ne pourrait changer son intention de la

(1) Voyez le n° 1 de la planche.

(2) Voyez le n° 2 de la planche.

marier avec le roi de ce pays, elle se résigna, après avoir obtenu la permission d'emmener avec elle l'image du Bouddha *Dchou Chakia mouni*. On plaça cette image sur un char construit exprès. Arrivé dans la vallée appelée Ramotché, le char s'enfonça dans le sable, et aucune force humaine ne fut capable de le faire avancer; il fallut donc laisser là l'image, au-dessus de laquelle on plaça d'abord un toit, soutenu par quatre colonnes. Quelque temps après le mariage, on s'occupa de la construction d'un temple à H'lassa, dans lequel on voulut placer cette image miraculeuse. Cette entreprise fut sujette à de grandes difficultés, et la légende dit que ce qui avait été bâti dans la journée, était détruit pendant la nuit par les démons malfaisans. Une révélation divine fit connaître au roi que le temple devait être placé au-dessus d'un petit lac qui se trouve près de la montagne de Botala; ce qui fut exécuté. On entoura le lac d'une enceinte parfaitement carrée, et le temple fut achevé, non sans qu'il s'opérât un grand nombre de miracles que la tradition rapporte avec exactitude.

Les Tubetains appellent communément ce temple *Labh rang*, mot qu'on dit être une abréviation de *Lasa proul nang* (« le lieu du Dieu admirable et sublime. ») Il fut réparé et agrandi vers le milieu du XVIIe siècle; il est tourné vers l'orient. Devant le temple est une place carrée, sur laquelle on voit du côté de l'est, sur un piédestal, un obélisque haut de soixante-douze palmes, et offrant une inscription

qui contient le traité d'alliance conclu en 821 entre l'empereur Mo tsoung, de la dynastie chinoise de Thang, et le Thi srong te dzan, roi du Tubet. Ce monument est placé entre deux saules antiques, dont les troncs sont singulièrement contournés; on prétend qu'ils datent du temps de l'érection de l'obélisque.

Le temple a trois étages; l'entrée principale est un portique soutenu par six colonnes de bois, supérieurement sculptées, peintes et dorées. Les murailles sont couvertes de peintures grossières qui représentent les principaux évènemens de la vie de Chakia mouni. La porte à deux battans qui forme l'entrée, est couverte extérieurement d'arabesques en bronze, et intérieurement de fer. Au-delà de ce portique, on entre dans un vestibule, placé au-dessous du premier étage. Au milieu du mur et en face du portique est l'entrée par laquelle on pénètre dans l'intérieur du temple. De chaque côté sont placées contre le mur deux statues colossales qui représentent les quatre *Mahârâdja*, ou rois célestes gardiens des quatre régions du monde, et qui se voient à l'entrée de tous les temples bouddhiques; l'une d'elle a le visage blanc, l'autre rouge, la troisième jaune, et la quatrième bleu. Du vestibule on entre dans le grand péristyle, qui est de figure carrée oblongue, et entouré d'une belle colonnade. Comme tout le temple, il reçoit le jour d'en haut, car on n'y voit nulle autre fenêtre. Le fond de ce péristyle est fermé par un grillage en argent, au-

quel sont attachés par des anneaux du même métal des rideaux d'étoffes précieuses, qui s'ouvrent et se referment à volonté. Au milieu de la muraille occidentale du péristyle, est suspendue une cloche, à laquelle frappent légèrement et avec un marteau de bois tous les fidèles qui passent. Au nord et au sud du péristyle s'étendent des files de petits pavillons, et derrière la cloche se trouve l'escalier qui conduit au sanctuaire. On y voit quinze cadres contenant des représentations mystiques, elles sont en argent massif et couvertes de pierres précieuses; on y remarque le système du monde d'après les idées bouddhiques, les différentes transmigrations des ames, les actions de la vie de Chakia mouni, et d'autres incarnations divines. Au haut du premier escalier il y en a un semblable par lequel on entre dans le sanctuaire. Il est carré et flanqué au nord et au sud, de chaque côté, de trois chapelles; au milieu est la place d'un autel qu'on y pose souvent pour y placer des cônes sacrés appelés tourma, et qui servent d'offrande. Au-delà et à l'ouest de ce sanctuaire est la chapelle carrée dans laquelle on voit l'image de Chakia. A gauche, avant d'y entrer, est le trône du Dalaï-lama, qui a plusieurs marches et est couvert de cinq riches coussins. A côté est celui du lama Rimbotché, de *Djachik'loumbo*; autour de ces deux trônes les sièges des autres grands lama et dignitaires ecclésiastiques, sont disposés d'après leur rang respectif. Vis-à-vis du trône du Dalaï-lama, et à droite de la porte

de la chapelle de Chakia, est le trône du roi du Tubet, qui n'existe plus depuis que les Chinois gouvernent ce pays; à l'extrémité occidentale de la chapelle est le principal autel. On y monte par de larges degrés en marbre; sur ceux du haut, sont posées sur des piédestaux les statues en or et en argent des principaux saints. Sur les inférieurs sont placées des lanternes, des vases, dans lesquels brûlent des bâtons odorans, de petites tables peintes de différentes couleurs, et portant des tourma faits de farine d'orge et de beurre, et un grand nombre de fleurs et de branches de palmier, faites de la même matière, qui ornent l'autel. Sur la marche la plus élevée, derrière une grille d'argent doré, se présente l'image gigantesque de Chakia mouni. Il a une mitre sur la tête et le mateau des lama. Sa figure est jaunâtre. Cette idole venue de la Chine, comme nous l'avons dit précédemment, a été fondue par un artiste de ce pays.

Ce temple renferme aussi l'image de la princesse chinoise, épouse du fondateur du temple, et celle de son autre femme qui était une princesse de Bhalbo ou Nipâl; enfin, un nombre prodigieux d'idoles: elles sont placées devant le trône de l'empereur de la Chine. Des parfums y brûlent, des fleurs et des coupes de jade oriental brillent avec un éclat merveilleux pendant toutes les saisons de l'année.

Dans l'angle du sud-est est la salle des cent H'la mo; les Tubétains font leurs dévotions devant ces

divinités pour se purifier de leurs péchés. Sur un des murs est peint Yuan phoei, un des quatre ambassadeurs chinois, demandant les livres sacrés de Bouddha et des images divines. Le temple est appelé par les Mongols et les Chinois, le temple du *grand Dchou* (1).

Ce temple est entouré d'un grand nombre de *mani* ou cylindres de cuir ou de bois, qui tournent horizontalement autour de leur axe, et sont faciles à mettre en mouvement, ils contiennent les cent huit volumes du *Kânghiour* et d'autres écrits religieux. Chaque passant fait tourner ces cylindres; les bouddhistes croient qu'un tour de mani est aussi efficace que si l'on avait récité tout leur contenu de vive voix.

Les bâtimens extérieurs du temple contiennent le trésor et les magasins dans lesquels on conserve tout ce qui est nécessaire au service divin. Les étages supérieurs de ces édifices sont habités par les desservans et les principaux officiers de l'État. Les appartemens dans lesquels séjourne le Dalaï-lama, quand il va à Labhrang, s'y trouvent aussi. Aucune femme ne peut rester pendant la nuit dans l'enceinte de ce temple et dans les édifices qui en dépendent.

Le temple *Garmakhia*, appelé aussi *Tsio kiong tsiô k'hang* (maison divine des lamas magiciens qui conservent la loi), est à un demi *li* à l'est du temple de Labhrang. Les images qu'il renferme sont ef-

(1) Voyez sur la planche le n° 5.

et les sciences occultes, suivant les règles contenues dans la partie du Kanghiour, intitulée *Ghioudhe*.

Au sud-est du temple de Sera et à 7 *li* au nord de celui de Ramotsié est le bourg fortifié, appelé *Djachi*, et où se tient la garnison chinoise.

Le temple de *Bhræboung*, ou du tas de riz, situé à 20 *li* à l'ouest de H'lassa, sur la grande route qui conduit au Tubet méridional, fut bâti en 1416, et forme avec les édifices et les habitations qui l'entourent une cité considérable. Le temple principal y est entouré de quatre autres appelés Tra-tsang ou Traba-tsang, et dont chacun porte de plus un nom particulier. Ce sont *Lo sel ling* (la part de l'ame éclairée); *Ko mang* (de plusieurs portes); *Te yang ba* (nation de la paix générale); et *Ngæ-kba* (des magiciens), dont 300 y demeurent. On compte dans tous ces temples plus de 5000 prêtres et domestiques. Dans l'enceinte du temple principal de Bhræboung, il y a un pavillon où le Dalaï-lama demeure pendant une partie des chaleurs de l'été; il y va une fois l'an pour expliquer la loi divine. Une grande partie des personnes qui viennent étudier la théologie à H'lassa, habitent ce couvent. A un *li* du pied de la montagne sur laquelle il est situé, se trouve la salle des tsio kiong ou des lama magiciens. Ceux-ci se distinguent des autres en ce qu'ils ne sont pas mariés. Près du temple de Bhræboung, on voit l'obélisque qui contient les ossemens de

Yondan Ghiamtso, Dalaï-lama de la quatrième régénération divine, mort en 1616.

Le temple et le couvent de *Ghaldhan*, ou de la béatitude céleste, est à 50 *li* à l'est de H'lassa. Il fut fondé en 1409 par Zzong k'haba, l'oncle du premier dalaï-lama, lequel y faisait son séjour ordinaire. Dans l'intérieur du temple, on voit les lanternes des anciennes images des divinités, les livres et les étendards sacrés et des vases précieux; sous ce rapport il ressemble beaucoup à celui de Labhrang. Il est la résidence d'un kambo-lama qui professe la loi jaune instituée par Zzong k'haba.

Au sud de ce temple et au S.-E. de H'lassa est celui de *Samyeï*. Les pavillons et l'imprimerie qui en dépendent et les idoles qu'il renferme ressemblent parfaitement à ce que l'on a dit des autres temples. Depuis que les Chinois sont les maîtres du Tubet, ils ont placé dans ce temple l'image de *Kouan ti kiun*, général déifié, regardé comme le protecteur de la dynastie mandchoue actuellement régnante. On raconte que du temps de la dynastie des Thang, ce canton était hanté par des fantômes malfaisans, mais que ce dieu descendit du ciel et sanctifia le pays, et que depuis ce temps ces spectres sont disparus. C'est pour cette raison qu'on a élevé son image dans ce temple où le dalaï-lama va une fois par an.

Près du temple de Samyeï est celui de *Dordzidja*; il est très ancien et bâti sur le sommet du mont Djayang dzong, qui a environ 200 toises de

hauteur. On y monte par un escalier de bois. On trouve dans une grotte du rocher une terre blanche qu'on peut manger. Le peuple est persuadé que quand on en ôte elle se renouvelle. On ne peut entrer dans cette grotte très obscure qu'à la lueur des flambeaux. Par derrière s'étend un lac assez considérable; on prétend que les méchans qui s'en approchent y tombent infailliblement, et c'est pour cette raison que les Tubétains craignent de le visiter.

Le jardin de *Kadzi-rava* est à 5 *li* à l'ouest de Botala. Le Dalaï-lama y va jouir de la fraîcheur pendant les chaleurs de l'été. On y voit un étang rempli de poissons, et on y cultive un grand nombre de fleurs rares : c'est pourquoi on appelle aussi ce lieu le Jardin de fleurs.

Le *Choujigang*, ou *King yuan* (en chinois le jardin des livres sacrés), est à 7 *li* à l'ouest de Botala. C'est là que le Dalaï-lama reçoit le Bandjin Bokhda et prend le thé avec lui.

Le *Pont aux tuiles vernissées* (en tubétain *Dzia zamba*, et en chinois *Lieou ly khiao*), est en dehors du bourg de H'lassa; la route qui conduit au Botala y passe. Il traverse le Zzang tsiou, qui coule là avec fracas.

Le *Tsoumdze gang* est dans la grande rue du bourg de H'lassa même. Ce fut autrefois un château de plaisance du Dalaï-lama, à présent le tribunal chinois y siège.

Dzoumghio est un parc à 2 *li* au nord de

Botala. C'est un bosquet touffu, où le Dalaï-lama va aussi pour se garantir contre les chaleurs de l'été. Le pavillon octogone *Dzondzio lou k'hang* est construit en briques vernissées, sur une île au milieu de l'étang qui se trouve sur le mont Pahmou-ri, et qui a quatre *li* de circuit; on appelle ce pavillon le pavillon de l'eau fraîche. On n'y peut arriver qu'en bateau. On y jouit d'une vue superbe.

Le plan ci-joint représente Botala et les principaux temples du voisinage. Il est réduit d'après un dessin original fait au Tubet, lequel se trouve joint à une partie des exemplaires de la description de ce pays, traduite du chinois en russe par le P. *Hyacinthe Pitchouriïnski*, et publiée en 1828 à St-Pétersbourg. Voici les explications des chiffres qui se trouvent sur ce plan.

1. Le palais de Botala.
2. Le Dziagh-ri bidoung.
3. Le Dzondzio lou k'hang.
4. Le temple Ramotsié.
5. Le temple H'lassei tsiô k'hang, ou Labhrang.
6. Dziansy siar.
7. Tsezoung thang.
8. Le couvent Djebtsi kombo.
9. Kendzèn loudi.
10. Le jardin H'lalou kadzi, ou Kadzi-rava.
11. Tamba.
12. Nedzioung.
13. Le temple Bhræboung.

14. Le temple Sera.
15. Le temple Ghaldhan.
16. Basso retcho.
17. Djome sighè.
18. Pagouzani.
19. Lobou.
20. Kembe retcho.
21. Bari retcho.
22. H'lan kiô.

Le n° 23 est resté sans explication dans l'original.

Nous avons l'espérance de recevoir bientôt des notions très détaillées sur le Tubet et sur sa littérature. Un médecin hongrois nommé *Csomas de Kœrœs*, séjourne depuis plusieurs années dans la partie occidentale de ce pays, et en étudie la langue. Le docteur J. G. Gerard qui, à la fin de l'année dernière et au commencement de celle-ci, a fait un voyage intéressant dans les monts Hiamâlaya, a rencontré M. de Kœrœs au couvent de Kânam dans le Kenâwar, chez un lama ou prêtre tubetain, qui est son maître de langue. « M. de Kœrœs a fait, dit « M. Gerard, de grands progrès dans ses études lit- « téraires, et il a presque terminé la grammaire et « le dictionnaire de la langue du Tubet, qu'il s'est « engagé de faire pour le gouvernement anglais (de « l'Inde); mais ses plans futurs sont très vastes, et « l'ouvrage dont il s'occupe à présent ne fait que « préluder à d'autres recherches. Son intention est

« de faire venir de Tichou Loumpou (Djachii-
« h'lounbo) et de H'lassa des lama instruits et d'é-
« tudier avec leur secours la langue mongole, qu'il
« regarde comme la véritable clef de la littérature
« chinoise. Il compte, par ce moyen, pouvoir péné-
« trer en Mongolie, où il espère faire des découver-
« tes importantes.... Il m'a détaillé ses travaux
« avec une satisfaction visible; il a achevé la lec-
« ture de quarante-quatre volumes d'une Encyclo-
« pédie tubetaine, dont le contenu a récompensé
« sa persévérance. Il a découvert une partie du
« Mahâ bhârata, ouvrage poétique, dont au moins
« une partie considérable passe pour être perdue.
« Le lama, son maître de langue, lui a appris que
« la lithographie fleurit depuis long-temps dans
« les anciennes villes de Djachii-loumbo et H'lassa,
« et que dans la première on s'en est servi pour
« publier en soixante planches une anatomie du
« corps humain. Le Kanghiour, ce grand ouvrage
« bouddhique, qui a 108 volumes, et traite de toutes
« les sciences et de tous les arts, contient cinq vo-
« lumes sur la médecine.... A l'époque où dans
« l'Inde les sciences commençaient à rétrogader, et
« même antérieurement, elles se réfugièrent au
« Tubet et y trouvèrent un asyle. Nous sommes
« donc fondés à espérer que nous obtiendrons de
« ce pays des richesses littéraires très précieuses.
« L'existence d'ouvrages imprimés d'une étendue
« gigantesque, découverts par M. de Kœrœs, n'est

« pas un des faits les moins curieux que présente « cette vaste terre inconnue, etc. »

Nous sommes convaincus que les travaux de M. de Kœrœs seront d'une haute importance, quant aux faits qu'il pourra extraire de livres tubétains, mais nous ne pouvons espérer de voir ces faits convenablement élaborés, puisqu'il paraît que cet homme zélé a entrepris son voyage sans y être suffisamment préparé. On voit que des notions générales lui manquent, car il aurait pu savoir en Europe que la langue mongole n'est nullement la clef de la littérature chinoise, et qu'en général les Mongols n'ont que fort peu de livres, qui sont pour la plupart bouddhiques, et traduits du tubétain. Nous ne savons pas non plus de quelle utilité Pline, Ptolémée, Quintilien, Diodore de Sicile et autres auteurs anciens, pourraient être pour quelqu'un qui étudie dans les monts neigeux de l'Himâlaya la langue et la littérature du Tubet; les livres de Bouddha et de ses disciples. Ce sont cependant ceux que M. de Kœrœs a demandés de préférence à M. Gerard, qui s'est chargé de les lui faire envoyer de Calcutta.

Quant au dernier paraprapphe de M. Gerard que nous venons de rapporter, il a été étrangement défiguré dans le journal appelé le Globe (tome VII, n° 93, p. 738); on y lit : « Il paraît que les sciences et les let- « tres, fuyant la tyrannie de la caste des brahmes, « abandonnèrent les plaines de l'Indoustan et se réfu- « gièrent dans les âpres montagnes du Thibet, où

« jusqu'à présent, leurs œuvres sont restées ensevelies, totalement inconnues au reste du monde. » Voilà la manie de faire des phrases, qui engage les rédacteurs du Globe à faire dire à M. Gerard des choses qui ne lui sont jamais venues dans la tête; il n'a jamais dit non plus que le Tubet passe pour « être le berceau du genre humain. » Cette dernière absurdité est du cru de Bailly et de Langlès. Nous savons historiquement, et par les livres du Tubet même, que ce pays, habité autrefois par des barbares, ne reçut ses premières colonies hindoues qu'à la fin du quatrième siècle avant notre ère, et que le bouddhisme n'y fut introduit pour la première fois que vers l'an 400 après J.-C. Mais alors il n'existait encore aucune écriture dans le Tubet; celle-ci ne date que du temps du roi *Srong dzan Gambo*, qui en 632 envoya son ministre *Tongmi sambhod'ha* dans l'Inde pour y étudier la religion de Bouddha, traduire ses livres en tubetain, et fixer un alphabet pour cette dernière langue. C'est ce qu'il fit en imitant l'écriture hindoue appelée *Landza*. La littérature tubetaine n'est pas si inconnue en Europe que les rédacteurs du Globe le croient; elle s'est formée d'un mélange de celles de l'Inde et de la Chine. Beaucoup de livres chinois sur l'histoire, l'astronomie, la médecine et autres sciences, ont été traduits en tubetain, et les arts sont venus de la Chine au Tubet avec l'imprimerie.

MÉLANGES

SUR

LE NEW-SOUTH-WALES.

Le Macquarrie.

Sidney, 28 avril 1829.

Le capitaine Sturt et ses compagnons ont pénétré dans l'intérieur à deux degrés de longitude plus à l'ouest que M. Oxley en 1818. Ce dernier revint sur ses pas, parce qu'il fut arrêté par des marais. M. Sturt a trouvé entièrement sec le même pays qui, en 1818, offrait un lac s'étendant à perte de vue.

Le Macquarrie avait cessé d'être une rivière; il n'y avait pas de traces de son cours dans les vastes plaines que ses eaux couvrent au loin. Arrivé à 145° de longitude orientale, sous le parallèle du 30e degré, M. Sturt fut surpris de rencontrer une rivière, large d'environ un demi-mille, et coulant au S. O.; ses eaux étaient extrêmement salées. Ayant trouvé une flaque d'eau douce à quelque distance du bord,

il y fit camper sa troupe; et prenant avec lui un de ses hommes, il suivit le cours de la rivière pendant quatre milles. N'ayant pas découvert d'eau potable, et reconnaissant au contraire que celle de la rivière devenait beaucoup plus salée, il rejoignit sa bande, puis tous ensemble regagnèrent le Mount-Harris, colline baignée par le Macquarrie; ils marchèrent ensuite jusqu'au Castlereagh d'Oxley qu'ils suivirent jusqu'à son confluent avec la rivière salée, à peu près à 50 milles du point où M. Oxley l'avait d'abord vue. Un pays bas et déprimé, dénué de fourrage pour les chevaux et les bœufs de la troupe, et sans eau douce, obligea les voyageurs de faire promptement retraite à l'est, vers des terres plus hautes. On avait perdu tous les chiens par l'excès de la chaleur et de l'épuisement; on se hâta de revenir à Bathurst, et deux jours après on rentra dans Sydney, d'où le capitaine Sturt était absent depuis le mois de novembre.

Voici le résultat de cette expédition : Au-dessous du mont Harris, le pays est totalement inhabitable par deux raisons : la première, parce que dans la saison sèche, telle que celle dans laquelle ce dernier voyage a eu lieu, il n'y avait pas d'eau que des hommes civilisés pussent boire pendant six mois sans attraper des douleurs d'entrailles, des maladies cutanées, et d'autres incommodités ; secondement, parce que dans une saison de pluies continues, telles que j'en ai vues dans notre colonie, et que M. Oxley

en éprouva sur le Macquarrie en 1818, toute l'étendue du pays est inondée.

Le fleuve salé, découvert en janvier dernier, est plutôt une grande rivière formée par le Castlereagh, le Macquarrie quand il existe, le Field d'Oxley qui reçoit les eaux des plaines de Liverpool, le Peel du même, mon Gwydir et mon Dumaresque ayant chacun 600 pieds de largeur et découverts en 1827. Ceux-ci se réunissent et forment ce que l'on propose maintenant de nommer le Darling. Il a d'un demi-mille à trois quarts de mille de largeur, et a des rives escarpées et rouges. Voici comment on peut expliquer la salure de ses eaux : ce fleuve composé par les rivières qui viennent d'être nommées, descend par un pays en pente jusqu'à un terrain élevé de 500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, sous 145° de longit. E., il traverse une région inhospitalière, dont les terres sont saturées de sel minéral; car on a vu fréquemment des sources salées jaillir en bouillonnant à un pied au-dessus de la surface. En conséquence, ses eaux, malgré sa largeur considérable, sont, dans la saison sèche, si complètement chargées de sel, qu'elles ne peuvent être bues. Que devient ce fleuve qui réellement reçoit toutes les eaux du pays? C'est ce qui fait encore le sujet du doute. J'ai eu avec le capitaine Sturt une longue conversation, dont le résultat a été de me faire conjecturer que quoique ce fleuve se dirige au S.-O. vers la côte méridionale, il tourne néanmoins au N.-O.,

puis continuant à traverser l'intérieur du pays jusqu'à la côte du Nord-Ouest, il y a son embouchure dans l'Océan, sous le 17° degré de latitude australe.

(*Extrait d'une lettre de M. Allan Cunningham.*)

Volcan.

L'existence d'un volcan dans le New-South-Wales est maintenant constatée de la manière la plus évidente par M. Mackie de Cockle-bay qui est allé le visiter. Il partit à cet effet de Sydney avec une troupe d'ouvriers, et gagna les bords du Hunter.

M. Mackie rapporte que le volcan est situé à peu près à 25 milles au N.-E. de la propriété d'un M. Macintyre à Segenho; il est tout près des rives du Page's-River. Il ajoute que le volcan ne se distingue que lorsqu'on en est à un quart de mille: alors, si c'est dans le jour, et si le soleil luit, un gros volume de flammes frappe soudainement les yeux; il est ordinairement mêlé de fumée, et surtout quand le temps est gris et d'une teinte rougeâtre terne. Pendant la nuit on peut voir distinctement la flamme s'élevant en une colonne sulfureuse bleuâtre et se déployant dans l'atmosphère. M. Mackie décrit la bouche du volcan comme située entre les pics de deux montagnes que les indigènes nomment Ouingen. Il n'y a pas le moindre vestige de lave à la base ou le long des flancs des montagnes entre lesquelles le volcan est placé; malgré les recherches les plus soigneuses, M. Mackie ne put en découvrir.

Cet observateur et ses compagnons s'approchèrent par une montée abrupte du bord du cratère; il le décrit comme ayant douze pieds de largeur, sur une longueur de trente; il trouva le terrain, à une distance considérable à l'entour, noir et bitumineux, et entièrement privé d'humidité. Il y avait quelques troncs d'arbres brûlés, ne tenant pas à la terre, et que l'on pouvait renverser avec le plus petit effort.

A peu près à cinq pieds d'un côté du volcan, M. Mackie et ses gens élevèrent une barricade pour qu'elle les protégeât pendant qu'ils creuseraient la terre contre la chaleur intense du volcan, égale à celle d'une fournaise. Le travail ne put s'effectuer que pendant cinq à six minutes, parce qu'à mesure qu'on gagnait un pied en profondeur, la chaleur devenait de plus en plus vive. Enfin, après beaucoup d'efforts et en travaillant du côté du vent, on était parvenu, dans un endroit, à une profondeur de huit pieds, lorsque la pioche rencontra une roche très dure. On ne put en enlever une partie qu'en la faisant sauter avec la mine, et on aperçut au-dessous une couche de houille, fortement bitumineuse, et offrant les signes les plus évidens de l'existence d'une veine de soufre natif à peu de distance. M. Mackie ne négligea pas de prendre des échantillons du lit bitumineux.

M. Mackie raconte que l'on n'a pas pu rencontrer d'eau le long des flancs escarpés et peu solides des montagnes entre les cimes desquelles se trouve le cra-

tère. Le terrain manquait de consistance, il était brûlé, et dans un espace d'environ un mille et demi en descendant, il n'y avait pas, à l'exception de quelques souches carbonisées, la moindre apparence de végétation; pas une feuille d'herbe ne se montrait pour récréer l'œil; tout, depuis la bouche du cratère jusqu'à un mille et demi au-dessous, est un désert raboteux, stérile et aride; il semblerait qu'à chaque moment le cratère étend ses dimensions. Pendant que M. Mackie et son monde restèrent sur la montagne, l'ouvrage de la combustion fit des progrès rapides; le terrain, à une certaine distance du cratère, s'éboulait et se fendait sans cesse; on voyait de temps en temps des masses de terre se séparer et tomber dans le volcan, dont la flamme, après avoir été un instant étouffée, semblait s'augmenter par un nouvel aliment.

Durant sa visite au volcan, M. Mackie échappa plusieurs fois à des dangers imminens. Un jour qu'il donnait des instructions à sa troupe pour creuser dans un endroit, il marcha sur un point où le terrain était rompu, et y enfonça: il fallut faire beaucoup d'efforts pour le tirer de là; il avait souffert considérablement de la chaleur excessive du sol. Des indigènes qui suivaient le détachement recommandèrent à M. Mackie une application émolliente de résine; ce qui contribua singulièrement à diminuer les douleurs de ses brûlures et de ses meurtrissures.

on en a vu attaquer des gardiens de bétail armés, et emmener les animaux.

Tous ces inconvéniens réunis, ont fait prendre le parti d'abandonner l'île Melville, et l'on pense que le gouvernement enverra les munitions, les effets, etc. à Raffles-Bay, et fera revenir la garde, les officiers et les prisonniers à Sydney.

Compagnie Australienne.

Le gouvernement avait concédé à la compagnie agricole Australienne du port Stephens, un million d'acres de terre; un examen que l'on vient de faire prouve que sur cette quantité il n'y en a pas plus de 30,000 propres à la culture, les 970,000 autres consistant en terrains rocailleux ou marécageux.

Baleines.

Pendant la dernière quinzaine d'août, le Port Jackson a été visité journellement par des baleines noires; on suppose qu'elles y sont venues pour mettre bas dans des eaux tranquilles. Le 29 quatre à cinq de ces monstres de mer jouèrent pendant plusieurs heures tout près de l'île Garden, qui n'est pas à plus de trois milles de Sydney, et cependant cette nouveauté excita si peu de curiosité, que pas un seul canot baleinier ne fut dépêché à la poursuite de ces cétacées, quoique l'on eût lieu de sup-

poser qu'au moins une quarantaine étaient en dedans de l'entrée, et que chacun, d'après le calcul le plus modéré valût une centaine de livres sterling.

Boutiques de grog.

Une personne qui connaît bien la ville a supputé qu'il y a dans Sydney à peu près 300 boutiques où l'on vend clandestinement du grog sans payer la licence exigée des cabarets.

Résultats d'une expédition.

Le major Mitchell, ingénieur-général, est revenu après une absence de près de quatre mois. Pendant ce temps il a soumis à des opérations trigonométriques les comtés de Camden, Argyle et Saint-Vincent. Les rivières de Wollondilly, Winghicarrabbi, Cockbundoun et Shoal-Haven ont été suivies jusqu'à leur source; et on a mesuré avec la chaîne une ligne qui, des comtés d'Argyle et de Bathurst, va joindre la côte et s'étend du port Macquarrie aux rives du Déna, au point où cette rivière tombe dans l'Océan à plusieurs milles au S. de la baie Bateman, ce qui fait en tout une étendue de 200 à 300 milles.

Commerce.

Le produit total de la pêche du cachalot à Sydney, depuis le 4 juin 1825 jusqu'au 29 janvier 1829,

a été de 1,272 barriques obtenues pendant onze voyages de navires, dont le tonnage réuni faisait 2,232 tonneaux. Ce produit au prix commun du marché de Londres, qui est de 70 livres par barrique, donne 89,040 liv. sterl.

En 1828 il a été exporté de Sydney huit mille quintaux de laine, dont quinze cents provenaient de la terre Van Diemen.

La consommation des liqueurs spiritueuses étrangères a beaucoup augmenté à Sydney; en 1828 elle a été de 30,000 gallons de plus qu'en 1827. A la terre Van Diemen, elle est restée presque stationnaire, mais celle des vins du Cap et de France, et du porter de Londres a été très grande.

Procès d'un aborigène.

Un aborigène, natif des bords de la baie Moreton, fut amené le 19 septembre 1828 devant le tribunal pour y être jugé; il était accusé du meurtre volontaire d'un Européen. Avant que l'on procédât à la lecture de l'acte d'accusation, M. Dowling, juge, demanda si le sauvage entendait l'anglais; le procureur-général répondit que non. Alors le juge représenta au procureur-général comment il comptait s'y prendre pour faire le procès à cet homme. « Selon « les principes de la constitution britannique, ajouta « le magistrat, il a droit à être jugé par un jury dont « la moitié serait composée de ses compatriotes. Mais « même mettant ce point de côté comme un objet de

« considération ultérieure, par quel moyen comptez-
« vous faire entrer dans l'esprit de cet homme que
« vous voulez juger pour un crime capital, la na-
« ture et les particularités de l'accusation. »

Le procureur-général répondit que dans l'état actuel des choses, il était impossible de composer un jury conforme au vœu de la loi; que néanmoins la sûreté de la colonie exigeait que l'aborigène fût jugé, parce que sans cela les Européens seraient sans cesse exposés aux attaques des sauvages. Après une assez longue conversation, le juge décida que l'indigène serait renvoyé en prison, afin d'être jugé aux prochaines assises, parce qu'alors le procureur-général procurerait des interprètes pour que l'accusé pût se défendre. En même temps le juge recommanda au shérif de traiter le sauvage avec humanité.

Australian.

Les colons.

Parmi les divers animaux qui habitent les bois de l'Australie, il y en a un qui bien que moins singulier par sa forme extérieure, et moins répandu sur la vaste surface de ce pays que l'émeu ou le kangarou, n'est cependant pas moins singulier par son aspect et ses caractères extérieurs. L'animal duquel je veux parler est le colon du New-South-Wales. C'est réellement une créature extraordinaire, composée de qualités les plus contraires et les plus incompatibles; généreux et libéral envers l'étranger et

le voyageur qui passe, il se refuse fréquemment les aisances de la vie; enchanté de la société d'un ami, il ne saurait trouver où le placer : sa cabane grossière en terre, qui paraît prête à tomber à chaque raffale de vent, résiste cependant à la fureur des tempêtes, quoiqu'elles renversent les plus grands arbres, et souvent cette chétive cabane procure un abri au voyageur fatigué, et le ranime par la chaleur d'un gros bloc de bois qui brûle au foyer.

Quand un étranger arrive, le colon met la nappe et la couvre des meilleures choses que contient sa cabane. Le thé fait la plus grande partie du repas, qui, faute de grog, si toute cette liqueur est consommée, lui aide à passer la soirée agréablement; et quand il a un hôte il en prend une jatte de plus.

La conversation roule généralement sur les actes du gouvernement, l'état du pays, l'apparence de la récolte d'un tel et d'un tel, le cheval de celui-ci, les bœufs de celui-là, les courses de Sydney, le bétail du colon; enfin sur les environs dont la description finit toujours par ces mots : « Il n'y a pas de terre « qui vaille la peine qu'on l'achète, » ou bien : « Les « terres ne manquent pas, mais il n'y a pas d'eau. » Puis le colon fait des excuses sur la grossièreté de sa maison, et annonce qu'il en bâtira bientôt une meilleure, quand le froment sera rentré ou le maïs récolté. Toutefois cela s'effectue rarement avant que l'ancienne s'écroule ou soit renversée par le vent. Alors il en construit une autre semblable à la précé-

dente, mais ce n'est que pour y demeurer provisoirement : il est si pressé qu'il ne peut trouver le temps de s'occuper de cette construction, et toujours il a l'intention d'y travailler bientôt. Ensuite l'étranger est conduit à son lit, qui est ordinairement fait sur des madriers ou sur des coffres. On y est assez à son aise, sauf l'incommodité des puces qui fourmillent dans les cabanes de tous les colons.

L'étranger à son réveil trouve son hôte déja debout à la porte de sa cabane, il va l'y joindre, et après qu'il a admiré la manière dont est arrangé tout ce qu'il aperçoit, le colon lui expose tous ses projets pour l'embellissement de sa propriété, et le fait marcher à travers l'herbe humectée par la rosée, pour lui montrer la belle laine de ses moutons, et tout ce qui rend sa terre préférable à celle de ses voisins ; il espère que dans quelques années le canton qu'il habite produira une quantité de grain, de bétail, de beurre et de fromage suffisante pour approvisionner tout le pays. Ensuite il revient à la cabane, où le déjeûner est préparé; c'est généralement une tranche de lard avec des œufs pochés. Puis, s'il en est prié, le colon fait approcher le cheval de l'étranger en lui témoignant ses regrets de ce qu'il s'en va si tôt, parce qu'il l'aurait mené à la chasse des kangarous, ayant des chiens excellens : il lui serre cordialement la main, et retourne à ses affaires. Voilà le colon lorsque quelqu'un vient lui rendre visite.

Quand il n'a pas d'étranger chez lui, il est sur ses

jambes ou sur son cheval pendant toute la journée, examinant, inspectant, ordonnant et faisant des plans pour le défrichement et l'aménagement de ses terres pendant quelques années, trouvant rarement le temps de dîner avant que le soleil soit couché. Il dîne et prend le thé à la fois, donne ses ordres pour le labour du lendemain et pour rentrer le bétail; enfin, fatigué mais satisfait, il se retire et se jette sur son lit.

Lorsqu'il s'aperçoit que son sucre et son thé diminuent, et qu'il faut renouveler la provision, il se voit dans la nécessité d'aller à Sydney; dans ces occasions il est reconnu à sa jument grise, à son large chapeau de paille, et à sa veste de futaine; le portemanteau derrière la selle, et la couverture au pommeau. Il va ordinairement l'amble, et parcourt trente à quarante milles par jour, regrettant l'obligation où il se trouve de quitter sa cabane.

Arrivé à Sydney, quel tracas il se donne pour terminer ses affaires; il est enchanté de toutes les personnes qu'il rencontre; et impatient de s'en retourner. Il séjourne rarement plus d'une semaine à la ville, et revient chez lui aussi joyeux que s'il s'était échappé d'une prison.

Asiatic journal.

Etablissement formé au Swan-River.

Au commencement de l'année dernière, le capitaine Stirling, commandant le vaisseau *le Success*,

reçut l'ordre d'aller explorer les côtes de la Nouvelle-Hollande, en allant du cap Lewin au nord. Ses instructions lui enjoignaient de choisir le lieu qui lui semblerait le plus favorable pour y former un établissement. Après avoir parcouru environ 500 milles le long de la côte, il donna la préférence à l'embouchure du Swan-River (rivière des Cygnes), située au 32° 3′ de latitude australe, et ainsi nommée à cause du grand nombre de cignes noirs que l'on y voit. L'expédition française, sous les ordres du capitaine Freycinet, avait déja remonté cette rivière jusqu'à 66 milles de son embouchure. M. Stirling continua cette exploration jusqu'à sa source et même au-delà.

Cette source sort d'une grande chaîne de montagnes, au sommet desquelles l'œil ne découvre qu'une belle plaine sans limites; et de là jusqu'à la mer, la rivière arrose des contrées très pittoresques et d'une étonnante fertilité. C'est en remontant que M. Stirling rencontra les indigènes. Ils firent d'abord quelques démonstrations hostiles; mais bientôt la confiance s'établit, et les relations devinrent très amicales.

Ces hommes, entièrement sauvages, n'ont pour vêtement qu'une peau de kangarou ou d'opossum; ils sont armés de lances, dont l'extrémité est garnie d'un os ou d'un caillou pointu. Une hache de pierre, des hameçons faits avec des coquilles, et des lignes d'écorce d'arbre, sont les seuls ustensiles qu'ils pos-

sèdent. Pendant l'été, ils s'approchent de la mer, et vivent de poissons qu'ils harponnent avec leurs lances; car ils n'ont aucune espèce de filets, et ignorent absolument l'art de faire le moindre bateau; ils n'ont pas même l'idée d'un radeau. L'hiver, ils se retirent dans l'intérieur des terres et chassent le kangarou, l'opossum, les tortues de terre, différens oiseaux qui s'y trouvent en abondance, etc. Ils se nourrissent aussi de diverses plantes et de quelques racines. Ils ont la tête très grosse et disproportionnée avec le reste du corps, la vue extrêmement perçante et une agilité extraordinaire; enfin, vindicatifs et bizarres à l'extrême, ils s'irritent pour la moindre chose et en viennent aux coups.

Le climat paraît très salubre. La chaleur, très forte vers le milieu du jour, et tempérée par des pluies fréquentes et par de petites brises qui viennent des montagnes; la température des matinées et des soirées est très modérée et convenable pour les travaux; les nuits sont belles et sereines. La chaleur est peut-être plus vive sur le rivage que dans les terres; cependant elle n'a été nuisible à personne de l'équipage du *Success*. Le sol paraît très propre à la culture; les sources sont très abondantes; la végétation est très active, le chardon et la fougère s'élèvent jusqu'à douze pieds de haut; enfin les arbres sont remarquables par leurs belles dimensions et leur feuillage touffu. Les oiseaux les plus communs sont l'*émiou* ou casoar, le cigne noir, diverses espèces

de canards, la caille, le pigeon, le perroquet et plusieurs sortes d'oiseaux chanteurs. Les côtes sont fréquentées par des phoques, des baleines et une grande quantité de poissons excellens. Le capitaine Stirling a rapporté des échantillons de plusieurs minéraux, et il en a fait hommage à la Société géologique de Londres.

On arme en ce moment deux vaisseaux de guerre pour transporter les nouveaux colons et tout ce qui est nécessaire pour former dans cette contrée un établissement colonial. M. Stirling en est nommé le directeur, et le lieutenant Roc, qui a déja visité ces parages avec le capitaine King, inspecteur-genéral; enfin on lui a adjoint quelques personnes versées dans les sciences naturelles, pour y faire des observations.

VOYAGE

DE LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

BAIGNÉE

PAR LES RIVIÈRES SHERBRO ET BOUM.

Le 21 février 1826, le capitaine Owen, ayant terminé la visite des parties du territoire britannique arrosé par les rivières Sherbro et Boum, où des navires faisant la traite des nègres auraient pu se trouver, commença l'exploration de la première rivière en suivant son cours jusqu'à son embouchure. A cette époque, la plus grande partie des équipages était attaquée d'une fièvre semblable au cholera morbus; les ravages de cette maladie étaient si terribles que pendant plusieurs jours ils nous mirent hors d'état de lever l'ancre; enfin le vent souffla du côté de la mer, ce qui produisit un changement favorable pour nous. Ayant déja fait la reconnaissance de la côte, il ne nous restait plus qu'à examiner en détail les îles et les bancs de sable.

Dans notre état de faiblesse, nous vînmes à bout

de lever l'ancre avec l'aide du *Swinger*, navire de S. M. B., commandé par le capitaine Matson. Nous mouillâmes, pour la nuit, devant l'île de Banana, qui est petite, mais fertile; on y fit de nouvelles observations, et l'île fut visitée complètement. Elle est située à peu près à un mille du continent, et a un mille de longueur; la partie du côté de la mer offre une haute montagne couverte de bois; du côté de la terre, l'île est basse, le terrain argileux, rocailleux, entremêlé de buissons et de bois. La ville est très propre et bien bâtie. On doit avoir de grandes obligations à M. Campbell, commandant de l'île, pour la manière dont il gouverne les habitans qu'il traite en hommes civilisés. Nous tuâmes sur la montagne un bœuf sauvage, dont nous trouvâmes la chair bien supérieure à celle des bœufs de Sierra Leone nourris à l'étable. Nous prîmes parmi les rochers et les broussailles du continent plusieurs chevreaux qui furent un véritable régal pour nous.

Comme il n'y avait pas assez d'eau dans ce canal pour notre vaisseau, nous doublâmes l'île, laissant notre aviso pour y découvrir une roche sur laquelle un de nos canots avait touché, de mer basse. Quand il nous eut rejoint, nous partîmes ensemble, et serrant de près la terre qui est très haute, nous navigâmes vers Sierra Leone. Quand nous y arrivâmes, le 9 mars, plusieurs de nos matelots étaient encore confinés dans leurs hamacs, la fièvre de Sherbro ne les ayant pas quittés. Quelles tristes nouvelles nous

apprîmes avant de jeter l'ancre! On nous annonça du rivage que notre espoir de rencontrer dans ce lieu les personnes qui, ainsi que leur gouverneur, avaient partagé avec nous les difficultés de la guerre de Boulama, était entièrement déçu : le gouverneur, son aide-de-camp et le commandant des troupes avaient été les victimes de la fièvre qui nous avait assaillis après leur départ.

Dans ce moment, il y avait dans la baie beaucoup de navires chargés de bois de charpente pour l'Angleterre. L'arrivée du *Romney*, vaisseau de 64, amenant un renfort pour la garnison, et d'autres navires de la station, donnaient un aspect majestueux à ce lieu. Durant les nuits noires et chaudes de la saison qui précède les pluies continuelles, le tonnerre et les éclairs, leurs sabords restaient ouverts, de sorte que la baie offrait une vaste illumination qui semblait surprendre singulièrement les esprits simples des indigènes réunis pour contempler cette vue étrange d'un vaisseau en feu, suivant leur expression.

Après nous être pourvus de munitions, avoir envoyé les malades et les blessés à bord du *Romney* qui retournait en Angleterre, et écrit quelques lignes à nos parens et à nos amis, nous levâmes joyeusement l'ancre, pour aller dans le Nord reprendre nos travaux, et nous sortîmes de la baie de conserve avec *le Conflict*. En touchant aux îles de Los, nous eûmes le plaisir d'y trouver un navire venu d'Ecosse que le mauvais temps avait forcé de chercher là un refuge;

il était chargé de toutes sortes de marchandises d'Europe qu'il devait vendre dans les ports de la côte d'Afrique, où il en obtiendrait un bon prix. Tout objet d'Europe étant, à l'exception du vin et de l'eau-de-vie, d'une cherté exorbitante à Sierra Leone, nous pûmes faire une bonne provision, à un prix raisonnable de pommes de terre, de cornichons et autres conserves, de porter, de whisky, etc., pour notre voyage. Cela nous fut bien agréable et bien utile, après les privations que nous avions souffertes et les maladies qui nous avaient accablés.

Nous ne restâmes là que quelques heures, et nous dirigeant, le lendemain matin, vers les îles et les bas-fonds qui sont à l'entrée du Rio-Grande; nous y arrivâmes le dimanche 23 d'avril dans la matinée. Aidés par un joli vent qui nous était favorable, nous remontâmes un beau et large canal profond de 16 à 18 brasses, dans une étendue de deux milles depuis la barre; il diminua graduellement jusqu'à 8 brasses, et nous poursuivîmes notre marche deux ou trois milles plus loin; tout à coup les hommes qui sondaient de chaque côté s'écrièrent à la fois quatre brasses. Aussitôt les canots furent mis à l'eau, et envoyés en avant dans différentes directions; nous faisant des signaux avec un pavillon, pour chaque brasse de profondeur que donnait la sonde.

Il était alors neuf heures du matin; nous aperçûmes un grand nombre de pirogues remplies d'indigènes qui traversaient précipitamment d'une île à

l'autre, comme si notre apparition les eût alarmés ; mais à mesure que nous avancions, l'eau diminuait de profondeur : nous allions donc virer de bord lorsque le bâtiment toucha ; aussitôt nous fûmes entourés de pirogues, et les indigènes nous montrèrent des poules et d'autres choses qu'ils voulaient nous vendre, mais nous leur fîmes signe de s'éloigner. Les cartes de ces îles dressées récemment par les Français furent consultées ; mais on n'y put rien découvrir sur la profondeur du canal que nous avions suivi, ni sur celle du banc de sable où la carcasse du *Leven* montrait encore sa membrure presque entièrement détruite.

Nous eûmes aussitôt recours à tous les moyens possibles de nous remettre à flot avant le commencement des petites marées. Chacun à bord, officiers et soldats, travaillaient avec l'ardeur de gens qui ne voulaient pas laisser leurs os dans ce lieu, après toutes les difficultés qu'ils avaient déja surmontées. Durant le petit nombre d'heures que nous restâmes sur ce banc, plusieurs personnes en visitèrent l'extrémité, et y recueillirent plusieurs belles coquilles ; mais les indigènes devenant importuns et suspects, on fit signal à nos compagnons de revenir à bord, et les nègres furent renvoyés sans avoir pu débiter leurs marchandises ; toutefois ils revinrent, mais leur air sauvage et la vue des fusils, des lances et celle des poignards renfermés dans des gaînes attachées à leurs ceintures, dont ils étaient armés, nous enga-

gèrent à prendre des précautions, et nous n'en admîmes à bord que deux ou trois à la fois. Un des plus jeunes parlait un peu l'anglais; il servait d'interprète à tous les autres : un échange actif fut immédiatement mis en train. Ceux qui restaient dans les pirogues n'étaient cependant pas oisifs; ils tâchaient de se procurer du fer en l'arrachant des côtés du vaisseau, et de dérober du tabac aux matelots. Un jeune officier ayant menacé d'en frapper un qu'il surprit en flagrant délit, le nègre tira aussitôt son poignard et se mit en défense. En un instant plusieurs autres s'apprêtèrent à courir à son secours avec leurs lances et leurs autres armes. Nous eûmes alors un exemple de la violence de ce peuple : plusieurs avaient de profondes cicatrices sur le dos, comme s'ils eussent été percés par des lances en faisant retraite devant l'ennemi. Quand le trafic fut fini, ils comptèrent les sabords et retournèrent à terre, en apparence peu satisfaits de la petite quantité d'objets que nous leur avions achetés; mais comme ils avaient tenu obstinément à ne pas se défaire de leurs marchandises à un prix modéré, et comme leur caractère annonçait de la perfidie, nous ne fûmes pas fâchés de leur départ.

Dans la nuit, pendant que tout le monde à bord était occupé à tirer le navire du banc de sable, on aperçut de grands feux allumés sur le rivage sablonneux de l'île, et l'on entendit des cris perçans que l'on supposa ceux d'une troupe nombreuse d'indi-

gènes : ils continuèrent jusqu'au point du jour ; alors on aperçut plusieurs grandes pirogues qui ramaient avec vitesse vers le milieu du fleuve pour profiter de la marée descendante ; les indigènes poussaient en même temps leur terrible cri de guerre, et s'avançaient vers nos canots dont les équipages étaient employés à enlever les objets déposés sur le banc de sable. Bientôt un combat s'engagea ; nos gens n'étaient pas armés. On leur fit le signal de revenir, mais il ne fut aperçu que lorsque quelques-uns d'entre eux eurent sauté des canots dans le fleuve ; alors on leur commanda de se tenir dans leurs embarcations ; mais le grand nombre de leurs ennemis de stature gigantesque et à figure farouche, qui les entourait, tous armés de fusils et de lances, contribuait un peu à les décourager : ils ne virent de salut que dans un parti, celui de combattre ces sauvages avec les avirons, et de parer ainsi les coups de fusil et de lance. Ils réussirent heureusement à regagner leur bâtiment sans avoir reçu une blessure.

Il était alors cinq heures du matin ; les soldats de marine avec leurs armes étant disposés sur le pont, on commença à tirer sur les pirogues, afin de les éloigner du banc de sable, et de pouvoir reprendre notre besogne ; mais à peine les soldats eurent-ils fait leur décharge que les nègres chavirèrent leurs pirogues pour parer les coups, pendant qu'ils chargeaient leurs armes pour riposter. Nos salves durèrent quelque temps et ne produisirent pas l'effet

désiré ; de sorte que l'on jugea nécessaire de leur envoyer quelques coups de mitraille. Ils en furent si étonnés et si étourdis, qu'ils tournèrent la tête de tous les côtés, et regardèrent en l'air pour voir d'où venait le bruit qui sifflait à leurs oreilles, puis ils se hâtèrent tranquillement de regagner la terre. On avait une bordée toute prête à tirer pour défendre le vaisseau d'une attaque soudaine; afin de prévenir toute inquiétude ultérieure, on la fit partir lorsqu'ils débarquèrent; les branches et les feuilles des palmiers emportées par les boulets, les effrayèrent tellement, qu'ils se réfugièrent dans les bois, laissant leurs pirogues et leurs armes éparses sur le rivage.

Le lendemain matin nos canots, accompagnés d'un détachement de soldats de marine, allèrent le long de terre pour pêcher; mais ils ne prirent que peu de chose. Les pirogues avaient été emmenées : on ne vit pas un seul indigène sur le bord du fleuve, et ceux qui étaient dans des pirogues, se tenaient à une grande distance. Les canots expédiés pour reconnaître les environs revinrent sans avoir pu trouver l'eau assez profonde du côté de l'île Hog pour que le bâtiment avançât par là; ensuite l'arrivée de deux pilotes indigènes venant d'une île plus civilisée et voisine de l'établissement portugais, confirma le peu d'exactitude de la dernière exploration de ces parages par les Français. Nous retournâmes, avec les pilotes, vers l'entrée du Rio-Grande, où nous rencontrâmes une petite goelette. N'ayant rien observé

confusion, que plusieurs des mécontens s'étaient rendus, et que les officiers sortis de leur retraite avaient fait plusieurs prisonniers. Un détachement de soldats de marine fut envoyé à terre sous les ordres du lieutenant Seymour, pour s'emparer des hommes de la garnison qui s'étaient écartés. Tout fut bientôt apaisé par notre approche; les officiers de la garnison furent invités à venir à bord, ils avaient l'air abattu et consterné. Les mutins ayant été emprisonnés furent envoyés à l'île Sant-Iago pour y être jugés. Pour cet acte de bienveillance deux des plus belles genisses qui avaient été achetées, furent échangées pour deux autres bien maigres, que l'on nous força d'accepter au moment où le navire levait l'ancre, preuve de l'ingratitude de ces gens là.

Nous fûmes rejoints par l'*Africain*, vaisseau à vapeur de S. M. B. qui venait de Sierra Leone, et allait à la Gambie : nous le fîmes suivre par un canot avec le lieutenant Owen, M. Tudor et six matelots pour explorer ce fleuve; ils effectuèrent cette opération bien mieux que tous ceux qui l'avaient entreprise précédemment, et arrivèrent sains et saufs à Sierra-Leone, avant le commencement de la mauvaise saison.

Nous restâmes plusieurs jours à ce mouillage; une tente fut dressée sur une île au milieu du canal; on la nomma île de l'Observation, elle convenait parfaitement pour toutes celles qu'on voulait y faire. Nos canots partis pour explorer les bras de mer

entre les îles, n'étant pas revenus, les matelots furent employés à procurer du bois et de l'eau. On trouva dans cet endroit une quantité d'œufs d'oiseaux sauvages; et on tua des pélicans, des hérons, et plusieurs beaux oiseaux. L'île d'où les indigènes avaient fait une attaque contre nous était en vue; mais cette fois ils se tinrent à l'écart. Ayant aperçu à peu près 1,500 bœufs qui marchaient le long du rivage sablonneux de l'île Canabec, et remarqué que les nègres à terre nous faisaient des signes, nous pensâmes que c'était une occasion favorable de renouer nos liaisons amicales et de nous procurer un peu de poisson; les équipages furent avertis de ne débarquer que lorsqu'ils verraient la probabilité d'être bien reçus. La plage fut bientôt couverte d'indigènes; les canots abordèrent tout près de cette foule; des officiers et des matelots mirent pied à terre; et dès qu'ils eurent fait le signe pour trafiquer, le désir de se procurer du tabac, de la verroterie et des boutons, causa une si grande confusion parmi les nègres, que nos gens furent obligés de regagner leurs embarcations. Après un long palabre, un vieux chef nègre consentit à être conduit au vaisseau dans un de nos canots, et bientôt après un grand nombre de chefs et de femmes, arrivèrent dans leurs pirogues; on leur fit présent de boutons, de verroteries et d'autres objets.

Nos canots étant retournés au rivage, nos gens qui débarquèrent furent rejoints et suivis par le chef

monté sur un bœuf, et par ses sujets devenus très familiers; ceux-ci vinrent le long du vaisseau qui dans un instant fut entouré de pirogues. Plusieurs chefs persistant à vouloir apporter avec eux leurs fusils à bord, afin de se défendre contre les soldats de marine qu'ils paraissaient ne pas aimer, on leur enjoignit de s'en aller, ce qui les irrita beaucoup : ils rappelèrent tous leurs sujets occupés à trafiquer, et en sifflant leur intimèrent l'ordre de joindre dans leurs pirogues; puis regagnèrent le rivage, ne s'étant défaits que d'une petite quantité de leur bétail et de leurs poules.

Le débarquement de marée basse n'est pas très commode, la plage étant vaseuse et l'eau peu profonde. Les tribus qui habitent ces îles semblent être aussi étrangères à la chasteté qu'à la civilisation; le mari ne s'occupe que du soin de recevoir une portion du prix du déshonneur de sa femme. La physionomie des hommes et des femmes est affable et agréable; mais il y a du danger à se fier à ce peuple; du reste, je crois que leur astuce et leur perfidie doivent en grande partie être attribuées à leurs anciennes relations avec les hommes qui auparavant fréquentaient ces côtes pour la traite des nègres. Ces gens ont des yeux grands et expressifs; les femmes sont de petite taille, les hommes très grands et bien proportionnés. Leurs habitudes portent l'empreinte d'un caractère intéressé : ce sont des mendians importuns; ils demandent effrontément tout ce qui at-

tire leur attention. Il paraît que chaque île forme une tribu distincte.

Nous rencontrâmes ici un schmack français de l'île de Gorée; il était chargé de marchandises d'Europe, nous fîmes quelques bons achats.

Les habitans de ces îles ont pour armes des lances, des fusils et des coutelas à gaîne; ils ont le visage et le corps tatoués; et sous tous les rapports, ressemblent beaucoup aux Bidjugas. Les hommes portent au-dessus des hanches un morceau de peau qui fait le tour de la ceinture, et les femmes une natte épaisse et lourde en herbe; elles peuvent s'en débarrasser en un instant. La grande dimension de leurs pirogues qui ont trente à quarante rameurs, et quarante à soixante pieds de longueur, et le nombre considérable d'entre eux qui est bien armé ne laissent pas que d'avoir un aspect très formidable. Ces îles sont très fertiles; et par leur forme régulière, les cocotiers ainsi que les autres palmiers ressemblent plus à des arbres en allées dans des parcs tenus avec soin, qu'à des productions spontanées de la nature dans un pays tel que celui-ci.

Terminant la reconnaissance de ces îles et de ces bancs de sable, nous fûmes rejoints par notre conserve le *Conflict*, et nous reprîmes ensemble la route de Sierra-Leone, laissant un canot avec l'*Albatross*, pour explorer la côte intermédiaire. Souvent les nuits avaient été très noires, les coups de vent réguliers, les coups de tonnerre terribles, et les éclairs

très brillans; les pluies abondantes et continuelles; quoique tout le monde fût sur le pont, la voix de personne ne pouvait être entendue, ni aucun de nous aperçu distinctement, pendant plusieurs minutes de suite. Alors les officiers étaient obligés de s'en rapporter au bon sens et à l'expérience des matelots pour disposer les voiles; un fanal bleu était constamment tenu allumé à l'arrière, afin d'empêcher notre conserve de trop s'approcher de nous, ce qui aurait bien pu lui arriver par une suite des coups de vent, des fortes houles, et de l'obscurité des nuits; la conduite judicieuse de nos matelots dans un temps si mauvais, sur une telle côte, est vraiment digne de remarque.

Nous mouillâmes de nouveau devant les îles de Los, vis-à-vis de la garnison, et fîmes des observations. On nous amena un déserteur du régiment africain de Sierra-Leone; c'était un jeune homme qui avait eu autrefois une commission dans l'armée; mais une conduite irrégulière, suivant le rapport de ceux qui l'avaient connu dans des temps plus prospères, l'avait amené à cet état d'indifférence morale. Je me sers de ce mot parce que j'ai observé et mes recherches m'ont convaincu que la plupart des Anglais condamnés à se séparer pour jamais du lieu de leur naissance et de tout ce qui leur fut cher, deviennent moroses, obstinés et indolens; prennent l'habitude des boissons spiritueuses, et insensibles à tout autre sentiment qu'à celui de la mort, continuent avec un

courage singulier un genre de vie qui amène rapidement leur fin. Il me semble que si l'on réfléchissait un peu, on sympathiserait plus à leur situation qu'à celle des plus vils criminels qui ont jamais abordé aux rivages de la Nouvelle-Hollande. Dans tous les cas, on peut espérer qu'avant peu les grands encouragemens donnés à la civilisation produiront de si heureux effets que des missionnaires et des soldats indigènes suffiront pour garder leur pays contre l'esclavage, et qu'il ne sera pas nécessaire d'envoyer, selon l'expression de M. Shéridan, des officiers de l'accise pour peupler cette contrée : ces pauvres gens ne sont peut-être pas dans une position plus avantageuse que ceux dont je parlais.

En partant de ces îles, nous eûmes nuit et jour le même temps qu'auparavant ; cependant nous arrivâmes sans accident à Sierra-Leone : le canot ouvert qui longeait la côte n'échappa qu'avec peine aux coups de vent, en serrant de temps en temps la terre de très près. Durant notre traversée, la pluie, le tonnerre et les éclairs furent terribles ; il en résultait un spectacle majestueux au-dessus de ces hautes montagnes couvertes de bois. Ce mauvais temps nous forçait de faire tous nos efforts pour obtenir des magasins à terre tous les approvisionnemens qui nous étaient nécessaires. Nos visites d'adieu terminées, nous étions sur le point de faire voile, lorsque nous vîmes arriver le *Barraconta*, capitaine Vidal, une de nos conserves que nous attendions depuis long-

temps et que nous désespérions presque de retrouver. Le plaisir que nous éprouvâmes, en félicitant nos compagnons de leur retour, ne peut se décrire. Les cris de joie des équipages furent répétés par les échos des montagnes et attirèrent sur le rivage des milliers d'habitans accourus pour être témoins de ce spectacle. Nos compagnons n'avaient pas moins souffert que nous de la disette de vivres.

En arrivant à Sierra-Leone, tous les esprits n'étaient en proie qu'au désir de recevoir des lettres d'Angleterre et d'apprendre des nouvelles d'Europe. Nous trouvâmes la frégate le *Maidstone*, commandée par le commodore Bullen, la corvette l'*Esk* et notre conserve l'*Albatross* revenant de Sainte-Hélène, un grand nombre de prises, dont plusieurs avaient encore à bord leurs cargaisons de nègres, et attendant la décision du tribunal des prises, enfin beaucoup de navires chargés de bois et dont les équipages étaient en très bonne santé.

Après avoir fait un échange d'officiers avec le *Maidstone* et complété nos provisions en tout genre, nous partîmes avec notre conserve pour explorer la côte au sud. En arrivant à l'île Banana, on jugea qu'il était convenable de dépêcher deux canots pour examiner le parage peu profond qui s'étend jusqu'à la rivière Sherbro, et de laisser la conserve pour coopérer à leurs observations, tandis que le *Leven* était occupé à en faire sur les terres hautes.

Vis-à-vis de cette île, sur le continent, il y a un

établissement de missionnaires; c'est un joli petit village sur la pente d'un coteau; les indigènes abattaient les arbres, brûlaient les broussailles, et cultivaient la terre dans une étendue de quinze milles le long de la côte, en allant vers le sud, aussi loin que les terres hautes se prolongeaient.

Dans cette partie de la côte la mer est si peu profonde que dans beaucoup d'endroits, jusqu'à trois milles au large, il n'y a qu'une brasse et demie d'eau. Les côteaux depuis leur sommet jusqu'au bord de la mer sont couverts d'arbres et de buissons épais; dans les plaines et les terres basses, à l'extrémité de la chaîne de Sierra-Leone, les arbres et les buissons cachent entièrement la terre aux yeux, et les mangliers croissent à un éloignement considérable en mer. Il y a dans cette contrée une grande diversité d'oiseaux; et surtout des pélicans et des hérons qui, en quantités prodigieuses, fréquentent les rivières voisines. Ayant souvent occasion de débarquer pour faire du bois et de l'eau afin de préparer nos alimens à bord des canots, nous nous amusions quelquefois à tirer sur des oiseaux du plus beau plumage, mais nous avions bien rarement la chance de les conserver; en revanche nous nous régalions souvent d'un qui ressemble à la bécassine. Nous visitâmes plusieurs villages; partout nous fûmes bien accueillis par les indigènes; ils sont civilisés, et de même qu'à Sierra-Leone, cultivent de petites fermes. Ils fabriquaient des nattes en feuilles de palmier et pa-

qui nous parut suspect relativement à la traite des nègres, nous laissâmes tomber l'ancre près de l'ancien établissement anglais formé et abandonné par un officier de la marine.

Une partie des bâtimens reste encore inhabitée et en ruines. Le continent et les îles sont très fertiles; couverts de très beaux arbres, de broussailles et d'herbes; les tortues, les bêtes fauves et le petit gibier, les éléphans, les loups, les singes et les babouins y abondent, les alligators et les hippopotames sont très communs dans la rivière. Un nègre qui avait passé sa jeunesse à Liverpool, et parlait assez bien l'anglais, vint à bord pour vendre de l'ivoire et des cuirs; il aimait beaucoup à jaser. Interrogé s'il voudrait se joindre à un parti qui irait à la chasse des éléphans, il refusa disant qu'il en avait bien assez de chercher dans les bois les défenses de ces animaux. Il nous raconta qu'un jour il y en eut un qui le poursuivit dans une forêt, et qu'il n'arrêta sa marche qu'en brisant de grosses branches qu'il jetait sur sa route; souvent il avait été obligé de se traîner sur ses genoux et les mains, pour passer à travers les broussailles les plus épaisses, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peines et de grandes fatigues, qu'il vint à bout d'échapper à cet animal furieux.

Cela ne put faire changer d'idée à nos gens; ils se mirent donc en quête, mais ils ne purent parvenir dans leurs recherches à découvrir un éléphant, quoique peu de minutes avant leur débarquement,

il en eût passé au moins un par le même chemin.

Ce nègre nous apprit aussi que deux de ses esclaves en passant le fleuve à gué, quelques jours auparavant, avaient été saisis par des alligators, et entraînés au fond de l'eau en présence de leurs compatriotes qui étaient sur la rive opposée. Cet homme nous fut très utile; il s'engagea à nous servir de pilote pour remonter le Rio-Grande.

Nous fûmes alors rejoints par l'*Albatross* et *le Conflict;* ce dernier vaisseau avait aussi échoué à marée basse sur une chaîne de rochers, mais n'avait été que peu ou même pas endommagé, et il reprit son exploration avec ardeur, afin de pouvoir quitter ces îles avant le commencement des tornados.

Pendant que nous nous préparions à abandonner ce mouillage de bon matin, une grande pirogue vint le long du bord; le padre et un officier indigène de la garnison portugaise s'y trouvaient. Ils s'étaient échappés pendant la nuit pour nous informer que les soldats s'étaient révoltés, et que les officiers s'étant retirés dans leurs quartiers, on supposait que les mutins s'enfuiraient sur un brig qui était à l'ancre dans le port; ils étaient venus pour nous demander immédiatement du secours. Le capitaine Owen toujours prêt à prêter son aide dans les cas de nécessité remplit leurs désirs. Arrivés devant le fort à Bissoa, après avoir suivi un canal très embarrassé et peu profond entre des îles, nous reconnûmes que la seule vue de notre vaisseau avait causé une grande

raissaient beaucoup plus propres et plus industrieux que ceux qui vivent dans le voisinage immédiat de Sierra-Leone. Les habitans des villages voisins n'ayant que très peu ou pas de relations avec ceux du bord de la mer, qui trafiquent avec Sierra-Leone, ont l'air plus grossier et moins civilisé; ils suivent leur ancienne manière de vivre.

EXCURSION

DANS

LES MONTAGNES DE PENDOA

ET

A LA GRANDE CAVERNE DE BEBAN,

PAR M. WALTERS.

Le 19 octobre 1828, M. Walters partit de Dacca dans la soirée, et le 26 il traversa les Howres; ce sont des lacs d'une assez grande étendue, couverts de roseaux et de broussailles; quelques-uns offrent des nappes d'eau d'un mille de largeur, tandis que dans d'autres endroits les broussailles sont si touffues qu'un bateau a beaucoup de peine à les percer. L'eau a souvent de dix à douze pieds de profondeur. Les Howres se prolongent à plusieurs milles au pied des montagnes. Dans la saison sèche, l'eau s'écoule, laissant un vaste espace désert que viennent bientôt occuper les buffles, les tigres et les berrah-singah ou grands cerfs du Sylhet.

Pendoa est situé immédiatement au bas des montagnes; c'est le village de la frontière; il y a un petit fort gardé par une compagnie de cipayes. C'est

de là que les Cossihs ou tribus des montagnes, tirent le riz, la toile, le sel, en un mot toutes choses nécessaires à la vie, en échange de la cire, du miel, des oranges, de la cannelle, des noix de betel et d'autres productions de leur pays.

En partant de Pandoa le 27 dans la matinée, M. Walters observa que le terrain devenait plus élevé; il traversa trois ou quatre fois le Pendoa-nellah, puis il commença sérieusement à monter. Il passa au milieu de bocages d'orangers et de citronniers chargés de fruits, entremêlés de bananiers au large feuillage, et d'aréquiers au port majestueux, et entourés d'arbrisseaux et d'arbustes à fleurs, et d'ananas à feuilles piquantes qui, à la lettre, obstruaient le chemin. Rien ne peut surpasser la beauté de ces bosquets frais et ombragés, où le bruit des torrens éloignés ne parvient que comme un doux murmure, et où l'air est rafraîchi par le cours de nombreux ruisseaux limpides qui de temps en temps coupent la route.

Les Cossihs sont des hommes robustes et athlétiques; leur teint est blanc par comparaison avec celui des habitans de la plaine; ils ont les membres bien dessinés et musculeux. Ils n'ont pas de scrupules sur ce qu'ils mangent ou boivent, et dans la religion suivent quelques usages hindoux. Ils n'ont point de caractère d'écriture, et parlent une langue qui diffère de celle des tribus voisines, quoique toutes semblent être des dialectes de la même souche. Le

vol est inconnu parmi eux; ils sont fidèles à leur parole, et réellement par leur caractère moral, ils l'emportent de beaucoup sur les habitans de la plaine ; ils sont braves et ont de l'indépendance dans l'esprit ; ils vont toujours armés d'arcs et de flèches ou de longs sabres. Leurs maisons sont entourées de cours défendues par des murs fort propres en pierre; les villages sont ordinairement placés sur le flanc d'un coteau, de sorte que les maisons s'élèvent les unes au-dessus des autres.

Les Cossihs sont gouvernés par de petits radjahs qui n'exercent sur eux qu'une faible autorité.

Continuant sa route à travers un canton montagneux et romantique vers le village de Soupar Pounghi, M. Walters passa sur plusieurs ponts en pierre, les lits des torrens. Une dalle longue de dix à douze pieds, jetée en travers, forme ces ponts. Le village est palissadé et défendu par des chevaux de frise, faits en bambous aiguisés en pointe. A l'ombre de très beaux arbres, on jouit de la vue de la vallée qui est magnifique. On aperçoit à travers les arbres à peu près trois cents monumens circulaires qui sont particuliers aux Cossihs; ils sont de différentes dimensions et construits en dalles de pierres massives et rondes, posées sur des pierres droites placées debout qui entourent l'espace au dessous des dalles. Ils varient de six à huit pieds de diamètre et sont rangés sur le flanc de la montagne tout près les uns des autres. Dans les occasions im-

portantes, les villageois s'asseyent sur ces monumens, chacun de ces pères conscrits a sa chaise curule particulière, grande ou petite, suivant son rang dans la république. Ces tombeaux renferment les cendres des défunts, de sorte que les vivans tiennent en quelque sorte leurs assemblées solennelles en présence de leurs ancêtres.

Les corps des morts sont brûlés sur un emplacement spécialement destiné à cet usage, et situé un peu plus haut sur la montagne; les cendres sont ensuite recueillies et mises dans des vases que l'on dépose dans ces sépulcres en pierre.

En avançant plus loin, M. Walters fut frappé de la magnificence du paysage, et à sa grande surprise rencontra des monumens et des portails gigantesques en pierre, qui lui rappelèrent le Stonehenge des environs de Salisbury en Angleterre. Ces pierres debout et ces portails sont des monumens élevés à la mémoire des radjahs et des chefs défunts. Le premier portail devant lequel il passa, formé de trois pierres, avait douze pieds de haut. M. Walters conjecture que quelques-unes de ces pierres pèsent trente tonneaux ou six cents quintaux. Ces monumens prodigieux se trouvent près de tous les villages de ces montagnes.

L'on a proposé de faire construire à Tcherra un hôpital pour les soldats européens et pour les malades de Calcutta: l'élévation de ce lieu est déterminée à plus de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

L'air y est frais, léger, vivifiant, et quoique la chaleur du soleil s'y fasse sentir, elle n'y est pas nuisible. Les coteaux y sont libres de broussailles; quoique rocailleux, ils sont tapissés de beaux pâturages et de fleurs, et les ravines sont remplies d'arbres et d'arbrisseaux. La vue s'étend au loin sur la plaine, M. Walters suppose qu'elle embrasse une surface de cinquante milles. Le village de Tcherra Pounghi est très pittoresque, et les points de vue des environs sont sublimes.

En allant au village voisin, M. Walters passa par un canton houillier, la houille y perce le sol; il y visita des fonderies de fer. Du côté de Baga ou Sefid-Pani, il observa pour la première fois des sapins; la terre y était couverte de fleurs et d'arbrisseaux, de fraises, de framboises, de pissenlits, de chardons, etc.

Le 31 octobre, à cinq heures du matin, le thermomètre marquait 50° (7°-99); la route traversait des montagnes et des vallées; les descentes étaient escarpées; çà et là coulaient des ruisseaux : « les vallées étaient engourdies et blanchies par le givre.»

Enfin, franchissant la région où tout est majestueux et sublime, le voyageur arriva dans celle où l'on ne voit plus que la beauté rurale, c'est-à-dire dans les environs de Nunclow. A mesure qu'il avançait les sapins devenaient plus grands : ils étaient disposés en groupes; le pays prenait davantage le caractère des campagnes d'Angleterre. M. Walters y vit des pommiers, des poiriers et des pruniers, des

toute description. J'en vis une haute de douze pieds et épaisse d'un pied presque partout, qui ressemblait à un pin; elle ne brillait pas à la lumière, comme je m'y étais attendu, étant recouverte d'un enduit d'un brun sale; mais dans quelques endroits elle était fort belle.

« Après nous être promenés dans de nombreux passages étroits et de magnifiques salles, tantôt descendant à cinquante pieds, et tantôt montant beaucoup plus, nous finîmes par être arrêtés sur les bords d'un bassin profond et rempli d'eau. Comme il commençait à être tard, nous revînmes sur nos pas, et suivant un autre passage, nous nous retrouvâmes dans notre précédente route. Nous avions attaché un cordon à un rocher de l'entrée de la caverne, et nous le déroulions à mesure que nous avancions : déja nous en étions au troisième peloton. Là, nous rejoignîmes les deux cordons; quelques-uns de nous restèrent, tandis que d'autres, rebroussant chemin, allèrent vers plusieurs de nos gens, portant des lampions à huile, qui ne pouvaient descendre un précipice; ensuite ils revinrent vers nous.

« De nombreux passages furent laissés à droite et à gauche, et de singulières fissures furent aperçues dans le rocher, à diverses élévations. Il paraît que la montagne est percée dans toutes les directions, comme un rayon de miel. Dans un endroit, la lumière du jour est visible par un trou dans la voûte, à une grande hauteur. Nous fûmes de retour, à l'entrée de la caverne, à trois heures. En dehors, à

l'ombre des arbres, le thermomètre marquait 68° (15° 98); dans l'intérieur de la caverne, il se tint à 74° (18° 65). Toutefois l'air n'y était ni épais, ni désagréable; en effet, sa circulation n'y éprouve pas d'obstacle. Somme toute, je fus très satisfait de cette excursion.

« Cette caverne est certainement une curiosité naturelle, admirable, et ressemble beaucoup aux desseins de la célèbre grotte d'Antiparos, dans les îles de l'Archipel. Sa longueur totale n'a pas encore été déterminée : suivant la tradition, elle va joindre les passages souterrains du harem de Peking. Nous mesurâmes les distances au pas, nous prîmes de relèvement, et nous trouvâmes que nous avions marché près d'un mille avant de retourner. Un précipice abrupte et profond coupe la route un peu au-delà du point où nous revînmes sur nos pas; on n'a pas poussé l'exploration plus loin. Il serait curieux de la continuer et de suivre toutes les ramifications de cette caverne. Il est probable que l'on arriverait à une ouverture du côté opposé de la montagne, et l'on reconnaîtrait s'il existe des restes organiques dans le sol vaseux. »

(Asiatic Journal.)

FUNÉRAILLES

DU

ROI RADAMA.

« Le roi n'était pas mort quand nous arrivâmes à Tannarivé. Il nous fit remettre par le prince Correleré, principal secrétaire, une lettre très obligeante qui nous félicitait sur notre venue dans sa capitale, et nous exprimait ses regrets de ce que sa maladie l'empêchait de nous inviter à dîner ce jour-là. Au pied du coteau escarpé, long et irrégulier, sur lequel est située la singulière ville de Tannarivé, entourée d'un fossé large et profond, creusé dans le granite ou plutôt la siénite dont ce coteau est composé, nous trouvâmes un aide-de-camp du roi qui l'avait envoyé avec deux superbes chevaux et des domestiques : ce fut montés sur ces coursiers que nous fîmes notre entrée dans la ville.

« Radama mourut le dimanche 27 juillet 1828; mais son décès fut caché jusqu'au vendredi suivant à tout le monde, excepté à une douzaine de personnes qui étaient dans le palais. Alors ce fut une alarme et une consternation générale dans la ville, qui était littéralement encombrée de chefs et de gens venus

de plusieurs cantons voisins, et d'une troupe nombreuse de militaires qui avaient été rassemblés au nom du roi, et qui étaient principalement campés autour de la ville. Au point du jour, la mort du roi fut connue; on apprit aussi que quatre des principaux chefs avaient été tués à coups de lance dans le palais, pour avoir exprimé le vœu que Rakatobé, fils du prince Rataffa et de la sœur aînée de Radama, succédât au trône, ou bien que la jeune fille de ce monarque y fut placée. Les funérailles de ce roi qui m'honorait de son amitié avaient été fixées à cette matinée.

« Des détachemens de soldats furent placés autour de toutes les maisons des missionnaires; mais nous fûmes bientôt délivrés de nos craintes par un message de Ranavanala Mandjaka, la nouvelle reine. Voici ce qu'elle nous fit dire : « Vous, missionnaires, « et vous tous, hommes blancs, ne soyez pas effrayés, « quoique vous ayez appris que quatre des princi- « paux chefs ont été percés de lances ce matin, dans « le palais. Il est vrai qu'ils ont été mis à mort; mais « seulement parce qu'ils s'opposaient à ce que je « fusse reine.... voilà tout. Ne craignez pas; car « Ranavanala Mandjaka dit : Je vous protégerai, je « vous chérirai, et tout ce que Radama fit pour « vous, je le ferai, et encore plus; ainsi n'ayez pas « pas peur. »

« Les principaux chefs militaires et les officiers vinrent trouver les missionnaires, pour les assurer

de leur estime et de leur disposition à les protéger. Toutefois ces démonstrations ne pouvaient tranquilliser les Européens ; car nous entendions à chaque instant dire tout bas, ou bien nous apprenions par des signes que les personnes les plus estimables et les plus instruites avaient été assassinées. C'était le règne de la terreur et des soupçons : personne n'osait faire de questions sur les évènemens qui se passaient. Personne ne put sortir de la ville que lorsque la reine en donna la permission. Je restai ainsi prisonnier jusqu'au 20 août, malgré mes demandes pressantes. Jusqu'à ce moment, la reine se contentait de répondre à mes requêtes : « Je suis maîtresse du jour « où vous pourrez sortir de Tannarivé ; quand ce « jour sera venu, je vous en informerai. » Le 30, elle envoya le prince Corréléré me dire que je pourrais partir de la capitale le lendemain, et que 700 soldats qu'elle envoyait à Tamatavé, me serviraient de sauve-garde jusque-là.

« Le dimanche 4 août, trois jours après l'annonce de la mort de Radama, il se tint un grand kabarré ou assemblée nationale dans une grande place de la ville, sur le côté occidentale du coteau où elle est située. L'assemblée était composée de 25,000 à 30,000 personnes, assises en groupes, d'après les cantons auxquels elles appartenaient ; les juges, les officiers du palais et les principaux chefs militaires, étaient assis sur une partie élevée du terrain ; autour d'eux s'étendait un espace ouvert. Deux compagnies de

soldats, très bien habillés en uniformes anglais; armés et équipés complètement, furent rangés en ligne derrière les juges. Un peu au-dessus d'eux, sur une partie du terrain plus haute, furent placées cinq petites pièces de campagne, chargées, et entourées d'artilleurs. Autour de la ville, par intervalles, des pièces de canon de divers calibres, de 6 à 24, avaient été disposées avec les soldats chargés de leur service. Cette assemblée était ce qu'on appelle un kabarré ou parlement.

La mort du roi ayant été annoncée de nouveau, le grand juge déclara que le roi étant mort sans laisser de fils, et sans avoir désigné son successeur, Ranavanala, une des femmes du père de Radama, devait être souveraine, en conséquence de ce que ce roi avait dit quelques momens avant d'expirer. Le juge finit par exposer que ce cabarré avait été convoqué pour que chacun jurât obéissance à Ranavanala Mandjaka, comme reine. Pendant quelque temps, de grands murmures de mécontentement se firent entendre dans l'assemblée; de sorte que nous en craignîmes les conséquences; mais la tranquillité se rétablit. Il paraît que les chefs des cantons avaient blâmé hautement ceux qui avaient été dans le palais, auprès de Radama, d'abord de ce qu'ils avaient négligé de leur faire connaître la maladie du roi avant sa mort, ensuite de ce qu'ils n'avaient pas appelé les missionnaires, pour donner des médicamens au roi, comme ils avaient déja fait une fois,

qu'il était très mal. Les officiers du palais promirent d'être plus soigneux à l'avenir, et tout le monde convint de prêter le serment.

La manière dont on s'y prit est entièrement particulière à ce pays, un veau fut égorgé au milieu de l'assemblée ; on commença par le percer à coups de lances, ensuite on coupa les parties postérieures et on les plaça vers l'autre extrémité du corps dans lequel un grand nombre de lances fut plongé. Alors le grand-juge se leva et appela premièrement les chefs du principal canton qui se tinrent debout autour de la victime; puis chacun empoigna une des lances, tandis que le juge, avec une grande véhémence de gestes et de langage, prononça le serment qui consistait dans une déclaration d'obéissance, et une imprécation contre quiconque enfreindrait la foi jurée, on lui souhaitait qu'il devînt semblable à ce veau. Chacun agita les lances dans le corps de la victime, en confirmation des paroles prononcées. Les chefs des autres cantons prêtèrent ensuite le serment de la même manière, chacun à leur tour; puis les officiers du palais, les officiers militaires, et enfin les juges.

A la fin de ce kabarré, il fut proclamé à haute voix que, conformément à l'usage du pays, en signe de deuil, tout habitant du royaume, n'importe son âge, devait avoir les cheveux rasés ou coupés à ras de la tête, et que quiconque après un délai de trois jours ne se serait pas conformé à cette injonction,

serait condamné à mort; que nulle personne, excepté celles qui seraient employées à préparer le tombeau, le cercueil ou ce qui concernait le convoi du roi, ne pourrait faire aucun ouvrage; que personne ne coucherait dans son lit, mais qu'on se contenterait de dormir à terre durant le temps du deuil; nulle femme, quel que fût son rang, à l'exception de la reine, ne pouvait porter son *lamba* ou vêtement sur les épaules, durant la même période; cette partie et le corps devaient rester découverts. L'ordre de couper les cheveux causa de grandes lamentations parmi les hommes et les femmes; car une belle chevelure noire, tressée d'une manière particulière et avec un travail infini, était leur délice et leur orgueil.

Durant l'intervalle qui s'écoula entre ce dimanche et le 12, l'aspect triste et silencieux de la ville, quoique des milliers d'individus remplissent constamment les rues, les uns traînant de grosses pièces de granite, ou des solives; d'autres portant sur la tête de la terre dans des paniers, pour la construction du tombeau; d'autres, et c'étaient principalement des femmes, la tête et les épaules nues allant au palais pour pleurer, ou en revenant après y avoir passé douze heures, produisaient une vive impression. L'air de profonde mélancolie répandu sur la physionomie de tout ce monde, et les gémissemens de la multitude qui garnissait les cours du palais et les rues voisines, affectaient quiconque en était témoin, et lui prouvaient que la douleur de tous était réelle et sincère

pour la perte d'un roi qu'ils regardaient comme leur bienfaiteur et leur ami, et comme le meilleur souverain que Madagascar eût jamais eu. Les femmes des principaux chefs des cantons voisins étaient portées au lieu du deuil et en étaient rapportées sur le dos d'un homme robuste, de la même manière que les petits garçons à l'école se portent les uns les autres en jouant. Le corps de la dame, depuis la ceinture jusqu'aux pieds étant couvert de son lamba ou vêtement blanc.

Le 12, dans la soirée, nous assistâmes aux cérémonies funèbres; le prince Corréléré nous conduisit à travers les rues remplies de gens en deuil et de troupes de soldats; les cours du palais étaient encore plus encombrées, surtout de femmes et de filles couchées ou étendues à terre, et faisant entendre leurs lamentations. Il y a plusieurs cours; chacune renfermant un ou plusieurs palais séparés l'un de l'autre par de hautes barrières en bois; et l'ensemble des cours et des palais est entouré d'une barrière massive et haute de vingt-cinq pieds, ceignant un petit mur en pierre sur lequel les pièces de bois sont fixées. Cette barrière était couverte dans toute son étendue de toile blanche; il en était de même du vieux palais qui est le plus sacré. Celui où Radama habitait de préférence, où il mourut, et où son corps se trouvait en ce moment, se nomme le palais d'argent : c'est un bâtiment carré, à deux étages; deux jolies galeries extérieures en font le tour; son nom lui vient de ce que du haut

en bas, il est orné d'une profusion de grands clous d'argent à têtes plates, et de plaques du même métal. Le toit de ce palais de même que celui de toutes les maisons considérables est aigu et si haut, que du sommet du mur au faîte, il y a une distance aussi grande que du fondement au haut du mur qui supporte le toit. Ce palais était couvert depuis le toit jusqu'à terre de riches tentures en satins, velours, soieries, magnifiques lampas de soie, et tout le toit était revêtu du plus beau drap écarlate anglais. Devant le palais, on avait érigé le pavillon le plus somptueux, entouré de colonnes splendidement décorées, et enveloppées de soieries et de satins de diverses couleurs. Ce pavillon qui avait dix pieds carrés, était élevé sur des colonnes également ornées avec luxe. Une plate-forme en bois était posée sur une des colonnes, et au-dessus une perche placée en travers tenait suspendu un dais immense, ou poêle du brocard le plus riche, avec des bandes de satin bleu et de drap écarlate; le tout bordé d'un large galon d'or, terminé par une grande frange du même genre. Tout cela était arrangé avec goût, et formait un ensemble très brillant.

Le lendemain, nous retournâmes au palais, où nous traversâmes des troupes de spectateurs en deuil, nous passâmes même sur quelques-uns d'entre eux ainsi que sur dix beaux bœufs que le feu roi aimait beaucoup : comme ils se trouvaient sur notre chemin, nous ne pûmes faire autrement que de les

fouler aux pieds. Tous les passages étaient tendus de toile bleue ou blanche du pays. La veille au soir, le corps du roi avait été transporté dans un énorme cercueil, ou coffre fait du bois le plus lourd et le plus précieux; on le reporta du palais d'argent au palais blanc, avec un grand apparat, la reine et les grands personnages marchaient derrière le corps, nous venions ensuite, quelques-uns des Européens avaient accepté l'honneur d'aider à porter le cercueil qui était d'un poids très considérable, à en juger par les apparences. Je déclinai cette distinction, en prenant soin des femmes des missionnaires.

Le convoi revenu au palais d'argent, on n'y fit pas entrer le cercueil, qui fut déposé sur la plate-forme élevée au-dessus du pavillon, et l'on étendit par dessus le dais ou poële en brocard d'or qui le cacha entièrement. Le pavillon exhaussé d'environ sept pieds au-dessus du sol, était garni de nattes, sur lesquelles s'assirent ou se jetèrent les femmes de la famille royale, toutes dans l'agonie de l'affliction qui dura toute la journée : au coucher du soleil, quand le corps fut placé dans la tombe, leurs lamentations devinrent déchirantes.

Durant toute la journée un grand nombre d'hommes avait été employé à préparer la sépulture qui était dans la cour, et à peu de distance du pavillon; depuis l'annonce de la mort du roi, dix mille hommes y avaient travaillé constamment, soit en allant chercher de la terre ou des blocs de granite,

ou des pièces de charpente, ou en taillant et arrangeant ces matériaux. Ce sépulcre consiste en un tertre énorme de forme carrée, construit en mottes de terre entourées et revêtues de masses de granite. Sa hauteur est de vingt pieds; il a six pieds sur tous les sens à sa base, et il diminue graduellement à mesure qu'il s'élève, jusqu'à ce qu'il n'ait plus que vingt pieds carrés au sommet. Le tombeau actuel, ou le lieu préparé pour recevoir le cercueil et les trésors destinés à accompagner le corps, était un trou ou appartement carré, au sommet de ce tertre pyramidal; il avait dix pieds dans tous les sens, était construit en granite, et ensuite revêtu de tous les côtés de madriers des bois les plus précieux. Durant la plus grande partie de la journée le grand cercueil d'argent massif qui devait contenir le corps du roi était resté au pied du tertre; il avait huit pieds de long, trois pieds et demi de large, et autant de haut; il était fait de plaques d'argent solidement rivées ensemble par des clous du même métal, tout cela fabriqué avec des piastres fortes d'Espagne; il en était entré douze mille dans ce travail.

Vers six heures du soir, ce cercueil fut monté par un grand nombre d'hommes, le long des degrés du monticule jusqu'au sommet, et finalement placé dans la tombe. Une quantité immense de toutes sortes d'objets précieux ayant appartenu au dernier roi fut placée dans le cercueil ou à l'entour; c'étaient les choses dont ce monarque faisait le plus de

cas; dix mille piastres fortes furent versées dans le cercueil pour servir de couche au corps, et soit dans l'intérieur, soit et principalement dehors, furent déposés ou jetés tous ses riches habits, notamment les costumes militaires; c'étaient quatre-vingts uniformes anglais magnifiques, des chapeaux, des plumets, des casques et des hausse-cols dorés, des épaulettes, des écharpes, des éperons d'or, des épées magnifiques, des poignards, des lances, dont deux en or; de beaux pistolets, fusils et fusils de chasse, des montres, des bagues, des joyaux, des bijoux. Tout son service de table en vaisselle plate, une grande coupe en or massif et plusieurs autres dont le roi d'Angleterre lui avait fait présent; de grandes quantités de pièces de soieries, de satin, de toiles fines, de précieux lampas de soie de Madagascar. Six de ses bœufs favoris avaient été égorgés la veille, aujourd'hui six de ses plus beaux chevaux furent immolés à coups de lance; ils étaient étendus dans la cour près du tombeau; demain on en tuera six autres. En ajoutant toutes ces dépenses extravagantes à vingt mille bœufs superbes, valant ici cinq piastres fortes chacun, les missionnaires pensent que les frais de ces funérailles ne peuvent pas être évalués à moins de 60,000 sterling.

Le cercueil d'argent ayant été déposé dans le tombeau, le corps, renfermé dans le coffre de bois, fut porté par une quantité de gens en pleurs du haut de la plate-forme au-dessus du pavillon, au

sommet du tertre pyramidal et placé à côté de la chambre; là il fut brisé, et le corps fut montré aux personnes les plus proches. Dans ce moment les femmes de la famille royale qui durant toute la journée avaient manifesté leur douleur dans le pavillon, grimpèrent le long des côtés de la pyramide, afin de jeter un dernier coup d'œil sur les restes du monarque; on fut obligé d'en écarter de force le plus grand nombre; leurs lamentations étant devenues très bruyantes et vraiment pénibles à supporter. On nous traduisit quelques-unes des expressions par lesquelles elles exprimaient leur affliction; en voici en gros la substance: « Pourquoi « t'en es-tu allé et nous as-tu laissées ici? oh! « reviens, et emmène-moi avec toi! »

Le corps fut transporté du coffre de bois dans le cercueil d'argent; les personnes employées à cette opération parurent souffrir de la puanteur, quoiqu'il y en eût beaucoup d'occupées constamment à faire des aspersions d'eau de Cologne. Le transport terminé, le cercueil en bois fut jeté par morceaux dans la tombe.

Durant toute cette journée, pendant qu'on préparait la chambre du tombeau, les deux troupes de musiciens du roi, accompagnées des tambours, des fifres, etc., se tinrent dans la cour, et se firent alternativement entendre, jouant les airs qui plaisaient le plus à Radama. Il y en avait plusieurs particuliers à l'Angleterre, à l'Écosse et à l'Irlande,

ainsi que des valses, des marches, etc. Dans les intervalles, des salves d'artillerie et de mousqueterie furent tirées hors des cours du palais, et les soldats nombreux postés dans l'intérieur de la cour y répondirent par des feux de mousqueterie.

En somme, ces funérailles du roi Radama, furent la chose la plus extravagante, mais en même temps la plus magnifique et la mieux ordonnée que l'on puisse concevoir chez un peuple aussi peu civilisé que les Madecasses.

LE MIRAGE

DANS

L'INDE CENTRALE.

Le mirage n'est visible que dans la saison froide, les habitans de Mérou l'appellent *si-koté* (châteaux dans l'air, ou littéralement châteaux du temps froid). Dans le vaste désert de l'Hindoustan occidental, les bergers et les voyageurs qui traversent cette contrée nomment ce phénomène *tchittram* (tableau) ; mais dans les plaines arrosées par le Tchemboul et la Djemna, il reçoit le nom de *dissaser* (le pronostic du quartier).

En persan cette illusion d'optique, connue des anciens, s'appelle *ser-âb* ou *sir-âb* (l'eau mystérieuse) (1).

(1) L'auteur se trompe donc dans la note suivante qu'il a ajoutée à son texte :

Sehra est le désert, *Serab*, l'eau du désert ; « nom que les habitans des déserts de l'Arabie et de la Perse appliquent à ce phénomène d'optique. » Le verset 18 du XLIe chapitre d'Isaïe est plus conforme à la version du critique : « Je réduirai le désert en des étangs d'eau douce. » Sans doute les traducteurs de l'Écriture sainte, ignorant que ce phénomène était nommé *Sehrab* (eau du

Quinte-Curce décrivant le désert de la Sogdiane parle de ce mirage lorsqu'il dit que « dans une étendue de 400 stades on ne trouve pas une goutte d'eau, et que la chaleur du soleil étant très violente en été, y allume un si grand feu dans le sable que tout est brûlé. Il s'y élève aussi une telle exhalaison, que les plaines offrent l'apparence d'une mer vaste et profonde. » Cette description convient parfaitement au tchittram du désert de l'Inde. Mais le sehrab et le tchittram diffèrent de l'illusion nommée si-koté, et quoique le voyageur se hâte d'y arriver afin d'y obtenir le logement pour une nuit, je ne crois pas qu'il s'attende à pouvoir y étancher sa soif.

La première fois que nous fûmes témoins de ce phénomène, notre œil fut attiré par un mur opaque et très haut de fumée sombre qui semblait être borné par l'horizon, ou s'élever de son extrémité. Par degrés, la masse épaisse devint plus transparente, et acquit une faculté de réflexion ou de réfraction; les arbrisseaux furent transformés en grands arbres, le khyré, dont la dimension est diminutive, parut

désert), ont cru que c'était une faute de tautologie; car, traduite littéralement, la phrase « et l'eau du désert de« viendra de l'eau réelle, » serait une absurdité; ces interprètes ont donc laissé de côté la syllabe *ab* (eau) et ont lu *Sehra* au lieu de *Sehrab;* ce qui, non-seulement diminue la force et la beauté de la prophétie, mais la détruit entièrement. — Tout ce raisonnement est faux; car *serâb* n'a rien de commun avec *Sehra*, le désert. Kl

dix fois plus gros que le gigantesque amli des forêts. Un rayon de lumière rompit brusquement cette ligne continue de barrière vaporeuse, et comme par l'effet du contact de la baguette d'un enchanteur, des châteaux, des tours et des arbres furent aperçus, formant un groupe resserré qu'obscurcissait en partie un feuillage magnifique. Chaque augmentation de lumière produisait un changement dans le tchittram, qui du mur épais qu'il avait d'abord montré, s'était dissipé en une enveloppe mince et transparente brisée en une infinité de masses dont chacune était une énorme lentille; enfin l'excès d'activité de la force du soleil, fit évanouir la vision : châteaux, tours et feuillage se fondirent, comme par enchantement, dans l'air.

Je m'étais long-temps imaginé que la nature du terrain contribuait à la production de ce phénomène fantastique; surtout le tchittram du désert apparaissant principalement dans les vastes plaines où croît le *sadji*, plante alcaline qui réduite en cendres donne de la soude (1), et dont la base n'a pas été reconnue pour métallique. Mais ensuite j'ai observé le phénomène sur toutes sortes de terrains. On en peut conclure que les terres couvertes d'incrustations salines tendent à accroître l'effet de l'illusion. Mais la différence entre le séhrab ou tchittram et le si-koté ou dessaser, consiste en ce que ce dernier n'est visible que dans la saison froide, quand les vapeurs gros-

(1) Plus exactement un sous carbonate de soude.

sières ne peuvent pas s'élever, et en ce que la raréfaction qui donne l'existence à l'autre, détruit celle-ci, toutes les fois que le soleil s'est élevé à 20 degrés. Un grand vent est de même contraire au phénomène, et l'on observe ordinairement qu'il cherche l'abri, et que son apparence générale est celle d'une longue ligne toujours soutenue par quelque élévation, telle qu'un bocage ou un village, comme s'il avait besoin de support. La première fois que je l'observai, fut dans le pays de Djeypour; aucun de mes compagnons ne l'avait vu dans les provinces de l'Inde britannique; il se montra comme une immense ville murée, avec des bastions; nous ne pouvions ajouter foi à ce que nos guides nous disaient du si-koté, en nous assurant que tous ces objets n'étaient que des châteaux en l'air. Ensuite j'ai vu, mais une seule fois, cette scène panoramique en mouvement; on ne peut imaginer rien de plus beau.

C'était à Kotah, précisément au lever du soleil; je me promenais en ce moment sur le toit en terrasse d'un pavillon de mon jardin. Ayant tourné mes regards vers les collines basses qui bornent l'horizon au sud-est, les coteaux me parurent être en mouvement, et filer en ondoyant ou en tournant le long de l'horizon. Les arbres et les bâtimens étaient extrêmement grossis; tout ressemblait à une espèce d'enchantement. Il s'écoula quelques minutes avant que je pusse me rendre raison de ce prodige; enfin je décidai que ce devaient être les masses du

mirage flottant qui avait atteint à sa forme la plus tenue, et qui étant emporté par un léger courant d'air au-delà des sommets et des flancs des coteaux, tandis qu'il restait imperceptible, les faisait paraître comme étant en mouvement.

Mais quoique ce spectacle fût nouveau et agréable, il lui manquait l'éclat de celui que j'ai vu ce matin; une seule fois j'en ai contemplé un autre qui l'égalait en magnificence. Ce fut à Hissar, où j'étais allé rendre visite à un ami chéri, parti, hélas! pour un monde meilleur, et dont l'esprit ardent et distingué m'a excité à commencer la tâche que j'ai entreprise. Ce fut sur la terrasse d'une maison bâtie au milieu des ruines du château de Feroz, au centre d'une vaste plaine dont le lion était le seul habitant, que je vis l'échantillon le plus parfait de ce phénomène; il était réellement sublime.

Que le lecteur se représente au milieu d'une plaine déserte, où rien n'arrête la vue, l'horizon borné par un mur haut et noir qui l'entoure de tous les côtés; qu'il épie le moment où le premier rayon du soleil vient frapper sur cette barrière, et tout à coup, comme par l'effet d'une baguette magique, la briser en une infinité de formes fantastiques, laissant ici un creneau fendu, là une tour, plus loin une arcade; chacun de ces objets subit à son tour des métamorphoses, jusqu'à ce qu'enfin cette fabrique aérienne s'évanouisse. Ici on l'appelait avec emphase, *Hertchend radjah ka pouri* (la ville du radjah Her-

tchend), prince célèbre dans l'âge d'airain de l'Hindoustan. Le force de réfraction déployée par ce phénomène ne peut être mieux décrite qu'en disant qu'il présenta à ma vue l'antique Agarroa (1) avec son fort et ses bastions, quoiqu'il soit éloigné de treize milles.

La différence entre le mirage et le si-koté consiste en ce que le premier montre une stratification horizontale, et le second une verticale, et en ce que dans le dernier cas, ce qui est aussi en opposition avec le premier, le plus haut degré de transparence, est le dernier état d'existence. Dans cet état, il n'y a qu'un œil accoutumé à ce phénomène qui peut l'apercevoir. J'ai passé dans les plaines de Mirout avec un de mes amis qui était depuis trente ans dans l'Inde, et qui pour la première fois voyait le si-koté; l'illusion était si complète, que nous ne vîmes que la ville et le fort beaucoup plus près. Monge a donné un mémoire philosophique sur ce phénomène (2); le docteur Clarke l'a très bien décrit dans son voyage à Rosette : « Les dômes, dit-il, les minarets et les

(1) C'est l'ancienne province d'*Heriana* et le berceau de la famille des Aggarwal, qui sont aujourd'hui des commerçans et tous des sectateurs de Heri ou Vichnou. C'était peut-être la capitale d'Aggramès, dont l'armée immense menaça Alexandre. Elle peut partager avec Agra l'honneur d'avoir été fondée par ce prince, ou peut-être l'ont-elles eu l'une et l'autre pour fondateur ; c'était aussi un Porus, puisqu'il appartenait à la race de Pourthem.

(2) Voy. *Décade égyptienne*. T. I, p. 37.

bosquets, étaient réfléchis à la vue sur la surface brûlante de la plaine, qui paraissait comme un vaste lac s'étendant entre la ville et les voyageurs. »

C'est en examinant cette description qu'un critique a cru pouvoir corriger la traduction des septante, et s'est encore étendu sur ce sujet en rendant compte des voyages de M. Lichtenstein dans l'Afrique méridionale; ce savant allemand y décrit exactement le si-koté, et cite un exemple remarquable de son pouvoir de grandir et de réfléchir les objets. En effet, quiconque étant en mer, observe les phénomènes atmosphériques de ces latitudes méridionales, est frappé de la difformité des objets qui passent par ce milieu : ce que les marins nomment un banc de brouillard, est le premier degré de notre si-koté. Je l'ai aperçu dans ma traversée de l'Inde en Angleterre, mais surtout dans celle d'Europe aux Indes. Vers six heures du soir, le temps étant très noir, pendant que nous étions ballotés par les vagues, j'aperçus si distinctement un navire arrivant sur nous toutes voiles dehors, que je donnai l'alarme, m'attendant à une collision; dans l'instant le gouvernail fut tourné, et en une seconde il n'y avait plus d'apparence de navire. Chacun rit à mes dépens; j'avais vu le navire hollandais (1), suivant l'expression de

(1) Ce phénomène n'est pas rare; les matelots superstitieux disent que c'est le spectre d'un pirate hollandais, condamné par punition et pour servir d'avertissement à errer sur ces mers.

l'officier expérimenté qui se trouvait sur le pont, et je crus que c'était réellement une illusion de mon esprit; mais maintenant, je suis convaincu que c'était ou la réflexion de notre bâtiment sur un nuage de vapeur qui passait, ou un objet plus éloigné qui s'y réfléchissait.

Mais en voilà assez sur ce sujet, j'ajouterai seulement que quiconque désire voir un des plus magnifiques phénomènes de la nature, n'a qu'à se transporter dans les plaines de Maïrta ou de Hissar, et considérer avant le lever du soleil le palais aérien de Hertchenda; vue infiniment plus majestueuse et plus imposante que celle du lever du soleil sur les Alpes de l'Helvétie, qui peut seule rivaliser avec les tchittram du désert.

Radjastan, par le col. Tod.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Travels in the interior of Mexico in 1825, 1826, 1827 et 1828. — (Voyages dans l'intérieur du Mexique faits de 1826 à 1828), par M. R. W. Hardy, lieutenant de vaisseau de la marine royale de la Grande-Bretagne. *Londres*, 1829, 1 *vol. in*-8° *avec une carte et plusieurs figures.*

Depuis que les anciennes provinces espagnoles de l'Amérique sont devenues des Etats indépendans, les étrangers ont pu aborder sur les côtes et parcourir l'intérieur de ces pays dont la cour de Madrid interdisait autrefois l'entrée avec tant de soin. Le libre accès de ces pays a donné une nouvelle activité au commerce de l'Europe, mais ce n'a pas été assez pour l'avidité de quelques hommes. Plusieurs des nouveaux Etats renfermaient de riches mines de métaux précieux ; la guerre civile avait dérangé et même fait cesser l'exploitation de plusieurs de ces mines. Aussitôt l'idée de les rouvrir et de reprendre les travaux avec une ardeur nouvelle a germé dans la tête d'un grand nombre d'Anglais. Des compagnies se sont formées dans la Grande-Bretagne, des agens accompagnés d'ouvriers habiles et intelligens ont été envoyés dans différentes parties de l'Amérique pour arracher aux entrailles de la terre les

trésors qu'elle recelait. Il n'entre pas dans notre sujet de dire quel fut le succès de ces associations. Il nous suffira de rappeler que c'est à quelques-uns de leurs agens revenus dans leurs foyers que nous sommes redevables de plusieurs relations intéressantes qui nous ont fourni des renseignemens curieux sur de vastes contrées fermées précédemment aux Européens.

Ce ne fut pas pour exploiter les richesses minérales du Mexique que M. Hardy parcourut ce pays. Le désir de s'enrichir se porte sur tous les objets qui lui font espérer d'atteindre à son but. Les côtes occidentales de la Californie étaient depuis le milieu du XVIe siècle célèbres par les perles qui s'y pêchent. Fernand Cortès, dans ses lettres à Charles-Quint, écrites jusqu'en 1624, parle souvent de ces perles. M. de Humboldt, dans son bel ouvrage sur la Nouvelle-Espagne, dit que « de toutes les productions de « la Californie, les perles sont celles qui depuis le seizième « siècle ont le plus engagé les navigateurs à visiter la côte « de ce pays désert. Elles abondent surtout dans la partie « méridionale de la presqu'île. » L'illustre voyageur, après avoir décrit ces perles et rapporté plusieurs exemples qui prouvent que souvent ces parages en ont donné de fort belles, finit par nous apprendre que le nombre des perles de Californie qui viennent annuellement dans le commerce est réduit presque à rien. « Les Indiens et les nègres qui « s'adonnent au pénible métier de plongeurs, ajoute-t-il, « sont si mal payés par les blancs, que la pêche est re- « gardée comme abandonnée. Cette branche d'industrie « languit par les mêmes causes que dans l'Amérique mé- « ridionale, renchérissent les peaux de vigogne, le caout- « chouc, et même l'écorce febrifuge du quinquina. »

La lecture de ce passage dut naturellement exciter chez les habitans de la Grande-Bretagne une vive ardeur de re-

donner à la pêche des perles sur la côte de la Californie une activité qui devait lui rendre son ancienne splendeur. Il se forme donc à Londres une compagnie qui s'intitule *association générale de Londres pour la pêche des perles et du corail.* M. Hardy est nommé commissaire de la société; il part pour le Mexique; il y arrive en 1825; il omet les détails de son voyage jusqu'à la capitale de ce pays. « C'est « de cette ville, dit-il, que je commence ma relation, sans « faire passer mon lecteur par les routes excessivement « mauvaises qui y mènent de Vera-Crux où je débarquai. »

M. Hardy ne perd pas le temps; il s'occupe d'obtenir en faveur de ses commettans un privilège exclusif pour la pêche des perles. Mais les Mexicains ont aussi bien que les Européens les yeux ouverts sur les choses qui peuvent leur être profitables. M. Hardy apprit qu'un membre de la junte de Californie avait dressé un plan qui avait été hautement approuvé par ses collègues, et qui, s'il eût été mis à exécution, eût causé un grand préjudice au privilège de la pêche des perles: « Sujet, s'écrie le voyageur, qui m'avait causé de si vives inquiétudes le jour et la nuit. »

Enfin M. Hardy s'abouche avec son rival, et reconnaît qu'il ne doit rien en redouter. Ensuite il renonce, d'après l'avis de ses commettans, à l'idée d'un privilège exclusif, et sollicite seulement une permission de faire la pêche des perles, et la diminution des droits à payer au gouvernement. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint l'objet de sa demande : car, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, une affaire ne s'expédie pas dans les bureaux ministériels avec autant de promptitude que le souhaitent les demandeurs. Au bout de quatre mois de démarches, M. Hardy ayant en poche son passeport et sa permission, partit de Mexico le 5 décembre 1825. Il avait avec lui deux domestiques du pays; chaque personne de cette petite

troupe montait une mule; trois autres mules portaient le bagage et les provisions; il y avait de plus un cheval.

M. Hardy se dirigea vers le nord. Le voyage fut pénible à cause du mauvais état des routes gâtées par l'abondance des pluies. Toluca, située au pied d'une montagne volcanique; Valladolid, capitale de la province qui est peut-être la plus riche du Mexique; Guadalaxara, la plus belle cité du pays après Mexico, et long-temps célèbre pour le caractère querelleur de ses habitans en matière politique, furent les villes principales qu'il rencontra avant d'arriver, le 19 janvier 1826, à Mazatlan, port sur le Grand-Océan. Il avait fréquemment aperçu les effets des ravages de la guerre civile, et n'avait pas négligé l'objet de sa mission en s'entretenant du privilège de la pêche des perles avec les membres du gouvernement des Etats où il passait.

N'ayant pas trouvé à Mazatlan un petit navire qu'il attendait d'Angleterre, et dont il n'avait encore reçu aucune nouvelle, M. Hardy s'embarqua le 22 sur une petite goëlette. Ses domestiques n'avaient jamais vu un navire; « ils « témoignèrent, dit-il, une si grande horreur pour la « mer que je commençai à craindre, s'ils persistaient dans « l'intention de quitter mon service, de souffrir de sérieux « inconvéniens; car il était extrêmement difficile de m'en « procurer d'autres qui eussent autant de titres à ma con- « fiance. Cependant je finis par persuader à l'un d'eux de « m'accompagner, et je fournis aux autres les moyens de « retourner chez eux. »

Après une traversée fatigante de dix-sept jours, M. Hardy attérit à Guaymas. « C'est, dit-il, sans contredit, le meil- « leur port du Mexique. De toutes parts il est entouré par « la terre et défendu par de hautes collines contre les « vents. Il n'est pas très grand, et n'a pas plus de cinq « brasses de profondeur devant la jetée; mais plus loin

« l'eau est plus profonde. L'entrée est protégée par l'île de « Paxaros, sur laquelle, dans la saison convenable, on « trouve une quantité prodigieuse d'œufs de goelands, de « sorte que sa surface est complètement blanchie par les « vestiges que ces oiseaux laissent derrière eux.

« Durant la saison sèche, les coteaux qui entourent Guay- « mas présentent un aspect stérile, réellement désagréable « à l'œil, et donnent une mauvaise idée de la prospérité « de la ville; tandis que la dimension des maisons, le « nombre des habitans et le manque de bétail dans les en- « virons ne contribuent pas à écarter cette impression.

« Guaymas est un lieu misérable; les maisons sont bâ- « ties en terre, et ont un toit plat couvert de terre; quand « la pluie tombe en abondance, elle inonde les habitans « sans qu'ils sortent de chez eux. Les solives sont des « troncs de palmiers; une espèce d'insecte volant les perce « avec beaucoup de facilité pour y faire son nid; et ces « trous multipliés affaiblissent tant ces pièces de bois, « que l'on a vu une maison s'écrouler brusquement sur « les personnes qui l'habitaient. C'est ce qui arriva depuis « mon départ à celle où je logeais.

« L'eau est saumâtre; les fruits, les plantes potagères, « la viande, sont apportés d'une certaine distance. Le « tuna est la seule plante qui fleurisse autour du port; on « y voit aussi force serpens à sonnettes, scorpions, ta- « rentules et autres insectes et reptiles.

« Les seuls Indiens de la province de Sondra qui depuis « qu'elle a été peuplée par les blancs ont été utiles pour « la découverte et l'exploitation des mines d'or, ainsi que « pour la culture des terres, sont les Yaqui. Mais depuis « huit mois ils sont en état de rébellion, dévastant le pays « et répandant l'alarme parmi les habitans. »

En attendant que les navires qu'il attendait arrivassent,

M. Hardy résolut de visiter l'Etat de Sonora. Il loua des chameaux et se mit en route pour le presidio de Pitic. Il traversa d'abord un pays sablonneux. Noche buena n'est qu'un lac; durant l'été on n'y voit pas une goutte d'eau; il n'y a ni maison ni abri quelconque, que des buissons épineux croissant près du lac. M. Hardy se trouvait alors à neuf lieues de Guaymas; ses gens et ses chevaux étaient rendus de fatigue; personne ne se sentait en humeur d'aller plus loin; toutefois le guide ayant dit qu'en parcourant encore sept lieues, on aurait un bon logis et de quoi bien manger, chacun reprit du cœur, et l'on se remit en route; d'ailleurs on était bien aise de passer la nuit dans un endroit où les mules seraient en sûreté, tandis qu'en restant sur les bords du lac, elles auraient couru le risque d'être volées par les rodeurs de pays.

Les voyageurs arrivèrent à Cienaguilla, qui n'est qu'une ferme. Le lendemain on passa devant une mine de plomb abandonnée; la veille on avait aperçu à la brune une veine métallique dans un coteau à la droite du chemin; M. Hardy conjectura que c'était du cuivre.

Le 15 février, on entra dans Pitic. C'est une ville très commerçante; les marchands les plus riches de la Sonora supérieure y demeurent. On évalue sa population à 5,000 ames. Les maisons n'ont qu'un étage, sont petites et incommodes; les rues sont remplies d'un sable très fin qui, lorsque le vent souffle, oblige de fermer toutes les portes et les fenêtres, afin d'empêcher que la maison ne soit, à la lettre, remplie de poussière. Le thé, le café, le chocolat et le sucre en pain, ainsi que les tasses et les soucoupes de porcelaine sont apportés des Indes-Orientales, de Lima et des Etats-Unis. Pitic sert d'entrepôt à toutes les marchandises importées à Guaymas, et destinées pour la Sonora supérieure et pour le Nouveau-Mexique, il

reçoit en retour de l'or, de l'argent, du cuivre et du froment qui sont embarqués à Guaymas pour Loreto, Mazatlan, San Blas, Acapulco et la Chine.

A l'ouest de la ville s'élève un coteau composé de carbonate de chaux cristallisé, qui, par sa couleur et sa texture, ressemble, quand on le casse, à du sucre en pain, et qui, lorsqu'on le frappe avec un marteau, produit un son ayant quelque ressemblance avec celui d'une cloche; de là vient le nom de *Sierra de la Campana.*

Une rivière qui dans son cours reçoit plusieurs petits affluens et qui dans la saison des pluies est assez considérable, mais dont l'eau est toujours de mauvaise qualité, traverse la ville nommée précédemment *Presidio* de Tepic. Dans ce moment, il ne s'y trouvait que fort peu d'eau, et jamais elle ne parvient jusqu'à la mer; elle va se perdre dans un vaste lac éloigné de trois ou quatre lieues de la côte. Cette rivière sert à l'irrigation des champs de blé, des vignobles et des jardins voisins de la ville.

M. Hardy, qui avait son objet en tête, alla porter des lettres de recommandation à un Italien établi depuis longtemps à Pitic; cet homme fort riche, et jadis intéressé dans la pêche des perles, partageait l'opinion de toutes les personnes avec lesquelles M. Hardy s'était entretenu sur ce sujet; il pensait que l'île Tiburon, sur la côte orientale du golfe de Californie, présentait un champ nouveau aux spéculations et aux recherches, si l'on pouvait réussir à pacifier les Indiens, et il assura qu'il avait vu de beaux échantillons de corail rouge et vert apportés de ce lieu par ces sauvages, mais il regardait les trésors de l'extrémité du golfe que l'on n'avait jamais examinée, comme devant produire plus qu'il n'était possible d'imaginer. Il répéta l'histoire d'un prêtre italien qui, dit-on, s'engagea dans cette entreprise avec deux cents piastres et une cloche de

Les habitans d'Alamos, ville de 6,000 ames, n'étaient pas plus rassurés : on faisait des préparatifs pour mettre à l'abri de l'attaque des Indiens une riche mine d'argent qui est contiguë à ce lieu. Le 6 avril, M. Hardy entra dans la Villa del Fuerte, bâtie sur la rive méridionale ou gauche du fleuve de même nom. Cette ville doit son importance actuelle à ce qu'elle est le siège de l'Etat de Sonora et de Sinaloa. On y voit aussi les ruines d'un fort que les Espagnols construisirent lorsqu'ils commençaient à étendre leurs conquêtes dans la Sonora.

M. Hardy fait une peinture peu flatteuse de l'état des choses dans le pays ou il se trouvait. Le gouverneur, homme très honnête et très aimable, était d'ailleurs d'un caractère très indécis, et manquait de la fermeté nécessaire à un chef, surtout dans un temps de trouble. « L'obéissance est devenue une affaire de choix, et ainsi les habitans de la « province souffrent toutes les conséquences fâcheuses « qui résultent d'une révolution, et que l'énergie d'un « chef capable aurait pu aisément écarter ; chacun agit « comme s'il était gouverneur. Les membres du congrès, « au lieu de s'occuper des affaires publiques, devoir pour « lequel ils reçoivent annuellement 3,000 piastres, n'écoutent que leurs passions et se livrent à des invectives et à « des personnalités les uns contre les autres.

« Il a long-temps existé un schisme entre les représentans de la haute Sonora et ceux de Sinaloa. Ils se « méprisent mutuellement ; mais il serait difficile d'expliquer pourquoi. Quant au dissentiment en question, il « vient de ce que les députés de Sinaloa prétendent « que ceux du nord ou de la Sonora veulent mener « la chambre, et de ce que ceux-ci représentent les « premiers comme si dépourvus de talent et d'intégrité, qu'ils proposent et s'efforcent de faire adopter

« des lois extrêmement préjudiciables et injustes pour la « haute Sonora.

« Le congrès siège tous les jours; les députés se réu- « nissent à dix heures du matin; la chaleur les oblige de « se séparer à une heure; tout le temps se passe à lancer « d'aigres sarcasmes à ses adversaires et à faire l'éloge de « son patriotisme désintéressé. Comme je demeurais dans « la maison où se tiennent les séances, je fus témoin de « scènes très extraordinaires, et j'entendis les discours les « plus extravagans qui aient jamais été prononcés dans « une assemblée politique. J'ai vu un député, épuisé par « la véhémence de son langage, tomber de faiblesse sur « son fauteuil, et un autre, dans une occasion différente, « fut tellement exaspéré par le manque de politesse dans « le style et par l'incohérence des raisonnemens de son « adversaire, qu'attaqué d'apoplexie, il roula sur le « parquet.

« Comment est-il possible qu'un État prospère, lorsque « ses représentans, au lieu de se consacrer avec zèle au « bonheur de leurs concitoyens, semblent dirigés par « d'autres motifs que le sentiment du patriotisme, auquel « devrait du moins se joindre celui de la délicatesse, puis- « qu'ils sont si bien payés par leurs concitoyens. Mais « chacun se laisse entraîner par ses passions, et ne songe « qu'à vaincre un adversaire aussi violent et aussi cor- « rompu qu'il l'est lui-même.

« On peut toutefois alléguer plusieurs raisons pour « excuser ces défauts chez les hommes publics dans un « pays où l'éducation a été si long-temps négligée. »

Bientôt des affaires plus pressantes occupèrent les esprits. Le gouverneur publia une proclamation défendant à toute personne quelconque de sortir de la ville. Le principal objet de cette mesure était d'empêcher la fuite de

quelques-uns des députés qui, depuis que la guerre avait pris un caractère si alarmant et s'approchait tant de Fuerte, avaient manifesté le désir de quitter les affaires publiques et de se retirer plus au sud, afin de mettre leurs personnes importantes plus en sûreté. On supposa généralement que Bandéras, chef des Indiens Yaqui, ferait une tentative pour s'emparer de Villa del Fuerte, et en se rendant maître du congrès et du gouvernement, leur dicterait les conditions de la paix telles qu'elles lui auraient convenu. Cette crainte suspendit tout d'un coup les aigres discussions du congrès.

Bientôt la confusion augmenta, non-seulement à Fuerte, mais aussi à Alamos, en conséquence d'une victoire remportée par les Yaqui sur le colonal Guerrero, à San Vicente, lieu éloigné de trois lieues des deux villes. « Jamais « défaite ne fut plus complète ni accompagnée de cir- « constances plus critiques. Pendant toute la journée, les « soldats blessés arrivaient en foule; les uns avec des flè- « ches qui pénétraient dans différentes parties de leur « corps, d'autres grièvement blessés par des pierres, tous « extrêmement alarmés, et croyant que les vainqueurs « étaient sur leurs talons. Heureusement qu'il n'en était « rien; sans cela, Fuerte eût été emporté sans résistance « par l'ennemi. La consternation était universelle dans la « ville. Le gouverneur ne put, ni par promesses, ni par « menaces, y rétablir l'ordre. Il parvint cependant, avec « l'aide de l'alcade, à faire rester les membres du congrès « qui voulaient se retirer à Culiacan; on finit par mettre « la ville en état de défense. Il y eut encore quelques « alertes, mais elles n'étaient pas fondées. »

Cependant M. Hardy, impatient de rejoindre ses navires à Guaymas, réussit, en payant grassement trois guides, à sortir de Fuerte. Il passa par San Vicente, où le colonel

Guerrero avait été battu si complètement, et en deux jours revint sans accident à Alamos. L'activité de Banderas et de son armée avait fait renoncer à toute idée de le poursuivre.

On était au milieu de juillet, la chaleur devenait insupportable. M. Hardy loua des mules, et partit d'Alamos. Plusieurs des villages qu'il rencontra étaient abandonnés. Il traversa une bande nombreuse d'Yaqui, sans éprouver le moindre obstacle; ensuite il passa dans quelques lieux habités ou personne n'était rassuré. A Buena Vista, il prit un guide, puis il entra dans une plaine couverte de petaya, espèce de cactus cylindrique, dont le fruit est bon à manger et apaise également la faim et la soif : c'était le seul moyen de subsistance qui s'offrît dans le canton que les voyageurs parcouraient. Ils furent obligés d'user de précautions pour éviter les lieux où les Yaqui campaient. Le guide s'égara. « Cette méprise ne doit pas surprendre, dit « M. Hardy, et cet homme ne mérite pas pour cela d'être « accusé de stupidité. Les routes, dans beaucoup de par- « ties du Mexique, et notamment dans les provinces inté- « rieures, sont simplement des sentiers traversés par les « chevaux ou les mulets; jamais il n'y passe ni un carrosse, « ni un chariot. Il faut au voyageur une grande pratique, « une observation constante et un discernement subtil, « pour distinguer une grande route de celle qui conduit « seulement à un rancho ou à une forêt, et n'est fréquentée « que par des bûcherons, ou même d'un sentier de lapin; « car toutes se ressemblent singulièrement. »

Le 5 juillet, M. Hardy arriva au port de Guaymas, où il trouva ses deux navires, le *Wolf* et la *Bruja*, qui, après avoir fait une expédition inutile, l'un à Loreto, l'autre à Tiburon, l'attendaient depuis quelques jours. Les perles rapportées étaient très petites, mal faites, et

en petit nombre. Le capitaine et le subrecargue du *Wolf* attribuaient principalement leur mauvais succès à l'inefficacité de la cloche à plonger ; les dragues avaient également été inutiles, n'ayant rapporté que quelques coquilles, parmi lesquelles M. Hardy reconnut le murex. D'après ces renseignemens peu satisfaisans, il essaya de se procurer des Indiens plongeurs. Il ne put en trouver que quatre, parce que les meilleurs appartenant à la nation des Yaqui, étaient pour la plupart occupés à la guerre.

Les habitans de Guaymas, tourmentés par la crainte de voir leur ville saccagée par les Yaqui, firent prier M. Hardy de retarder de quelques jours son départ, afin que l'on pût se réfugier à bord de ses deux navires, dans le cas où l'ennemi s'approcherait. Cette demande fut accordée. Les inquiétudes n'étaient pas encore dissipées, lorsque l'arrivée d'un brig américain permit à M. Hardy de partir sur le *Wolf*, le 17 juillet.

Il arriva le 19 à Nuestra Señora de Loreto, capitale de la vieille Californie. Les bancs d'huîtres perlières du voisinage sont : les uns au S., les autres au N. de Loreto, où la sainte Vierge et la douane reçoivent chacun leur part de la pêche. « On m'a dit, ajoute M. Hardy, que, depuis « trente ans, elle n'a pas excédé annuellement la valeur « de soixante-dix piastres. »

« Seize ou dix-huit petits bâtimens sont employés tous « les ans à cette pêche ; lorsque le temps a été favorable et « que les plongeurs ont eu du bonheur, ce qui n'est pas « toujours le cas, chaque navire obtient une valeur d'en- « viron 500 piastres, et parfois de 1,000 piastres en « perles. Mais si l'on tient compte de la dépense causée « par les armemens, des mauvaises saisons et des autres « incidens, le produit net revenant à chaque partie pre- « nante est considérablement réduit, et si le prix des

« perles à Guaymas et à Loreto n'était pas supérieur à « celui qu'elles ont à Guadalaxara et à Mexico, ce qui est « réellement extraordinaire, peu de personnes entre- « prendraient la pêche le long de la côte de Californie. Le « gouvernement de la Soñora est tellement persuadé de « l'existence précaire de cette pêche, que pour encoura- « ger les indigènes à s'y livrer, il a rendu un décret qui « supprime le paiement de la dîme, dans l'espérance que « cela pourra augmenter le nombre des armemens et « conduire à de nouvelles découvertes.

« D'après tout ce que j'ai appris, ce genre d'affaires est « un système de fraude et de finasserie, et consiste dans « l'achat et la vente des perles entre les pêcheurs. Un ha- « bitant du Rancho de Guaymas qui se mêle de ce négoce « me dit que son seul moyen de réaliser quelque chose « par le commerce des perles, résultait de la vente de li- « queurs et de figues sèches aux équipages des bateaux de « ses rivaux; il échangeait ces denrées contre des huîtres « non ouvertes; et quelquefois, mais rarement, contre « des perles.

« Ces navires sont expédiés tous les ans à la pêche, et, « comme ils prennent toutes les huîtres qu'ils rencontrent, « sans égard à leur dimension ou à leur âge, la pêche doit « déchoir beaucoup. Depuis l'année 1741 ou 1742, il pa- « raît que la pêche de la Californie n'a pas été fréquem- « ment citée dans la Soñora, quelque bonne opinion que « M. de Humboldt ait pu en avoir, quand il écrivit son « savant ouvrage sur le Mexique. »

Le 21, M. Hardy passa du *Wolf* sur *la Bruja*, petite goëlette, et le lendemain il entra dans la baie de Molexé, où on lui avait dit, à Loreto, qu'il existait un banc d'huîtres qui lors de sa découverte produisait une immense quantité de perles; mais ensuite on n'avait pu le trouver. On jeta

l'ancre dans les anses et près des îles de cette baie; les dragues ne rapportèrent rien. Cette circonstance détermina M. Hardy à se faire plongeur, afin d'examiner par lui-même la cause de ce mauvais succès; d'ailleurs il n'avait avec lui qu'un seul plongeur très médiocre.

Après plusieurs essais, M. Hardy parvint à plonger et à rester sous l'eau à une profondeur de plus de sept brasses; malheureusement il ne trouva pas une seule huître pour le récompenser de sa persévérance. Epuisé par le manque d'air, il prit une pierre, afin de prouver qu'il était descendu jusqu'à huit brasses, et revint à la surface aussi fier que s'il eût rapporté un trésor.

« Je n'y fus pas plus tôt parvenu que je reconnus que « mes yeux, mes oreilles et ma bouche étaient en sang, « ce qui m'expliqua la douleur excessive que j'avais res- « sentie dans toutes ces parties, à mesure que je m'en- « fonçais plus profondément. Je ne m'étais pas aperçu alors « que mon sang coulait; mais c'est le moment où il y a le plus « de danger pour le plongeur, parce que les requins, les « mantas et les tintereros ont une sagacité étonnante pour « sentir le sang. Toutefois j'étais trop flatté de mon succès « pour céder aux conseils de l'Indien plongeur, et je con- « tinuai à descendre dans l'eau jusqu'à ce que j'eusse re- « cueilli une quantité considérable de coquilles, des- « quelles j'espérais obtenir une riche récolte. Hélas! la « constance ne commande pas la réussite! Six petites « perles furent tout ce que produisirent les nombreuses « coquilles que j'avais arrachées aux rochers, quoiqu'il y « en eût de très grandes qui paraissaient être très âgées.

« L'huître s'attache si fermement au rocher par ses fila- « mens, qu'il faut un certain déploiement de forces pour « l'en arracher, et sa surface extérieure étant couverte de « pointes tranchantes, les mains sont bientôt coupées

« cruellement. L'effet de la disposition de l'eau à faire « flotter les corps est aussi extrêmement curieux. A la « profondeur de sept à huit brasses, on est obligé de faire « des efforts pour se tenir au fond, et si l'on essaie de « saisir un rocher avec les mains, on se trouve comme « suspendu, de sorte que si on lâche prise, on culbute en « haut. Je me souviens que la première huître que je ren- « contrai n'était qu'à la profondeur de quatre brasses; « ma tête la touchait presque; le plaisir que j'éprouvai me « fit oublier de pousser mes jambes en avant, lorsque j'é- « tendis ma main pour prendre l'huître, de sorte qu'à « mon grand étonnement, le coquillage m'échappa, et je « me retrouvai presque à la surface de l'eau l'instant d'a- « près, ayant pris en vain beaucoup de peine.

« L'huître tient si fortement au rocher, que, pour l'en « arracher, il est nécessaire de se faire un point d'appui, « en plaçant ses pieds sur le fond. Il est excessivement « difficile d'en venir à bout; l'action de la force muscu- « laire de tout le corps est indispensable pour vaincre la « résistance qu'oppose la disposition de l'eau à faire flotter « les objets libres. Je ne doute pas qu'au moyen de ses « longs filets, l'huître n'ait la faculté de changer de place « suivant qu'elle le trouve convenable.

« Toutefois le principal objet de nos recherches, la « connaissance de la véritable situation des coquillages « sous l'eau, avait été obtenu. Je reconnus que j'avais « été complètement dans l'erreur en supposant qu'ils for- « maient des lits, c'est-à-dire des tas. C'était l'idée de « toutes les personnes avec qui je m'étais entretenu sur « ce sujet en Angleterre. Mais un moment de réflexion « suffisait pour faire voir qu'il serait impossible que les « huîtres fussent disposées en tas dans le golfe de Califor- « nie. Ce coquillage cherche toujours la tranquillité qu'il

« ne trouverait jamais dans des positions exposées à des « courans et à des mouvemens causées par les ondulations « de l'eau. Je les ai toujours trouvées dans des baies abri- « tées et dont les fonds étaient couverts de grands ro- « chers. »

Ayant suffisamment examiné chaque partie de la baie de Molexé, M. Hardy leva l'ancre et alla visiter la mission de même nom, puis longea la côte en se dirigeant au nord, et descendit sur plusieurs îles. Le 9 août, il débarqua sur celle de Tiburon, où il fut bien accueilli par les Indiens qui l'habitent. Il les compare pour la taille et la physionomie aux Tuelches de la Patagonie; il ne leur trouva pas le caractère féroce que les Mexicains leur attribuent. Jadis ils commirent des déprédations sur le continent voisin; le vice-roi du Mexique envoya des troupes pour les subjuguer; l'expédition fut malheureuse et perdit beaucoup de monde, parce que, de même que les pirates malais, les Cérès ne reçoivent ni ne donnent jamais quartier.

Après une navigation difficile dans le golfe de Californie, M. Hardy parvint à son extrémité septentrionale et entra dans l'embouchure du Rio Colorado; elle consiste en trois bouches formées par deux îles, et par la côte de la Sonora à l'est, et celle de la Californie à l'ouest. Il s'avança dans le fleuve, dont le cours est sinueux et retréci par d'immenses bancs de sable et de vase; la profondeur de l'eau y est très variable. Le navire échoua sur un banc de sable; la marée montante ne s'éleva pas assez pour remettre à flot; chaque jour suivant elle baissa davantage, de sorte qu'il fallut attendre le retour des grandes marées pour sortir de cette position désagréable.

La rive droite du fleuve est couverte de forêts de mesquité, arbrisseau épineux; on voyait sur les bancs des tas de tiges et de branches de saules, de peupliers et d'acacias

qui avaient été apportés et déposés par le courant. Sur les bancs de la gauche, où le navire était échoué, il y avait aussi des débris de ces arbres; mais il n'y avait d'autres végétaux sur pied que des roseaux nains. Du haut du mât, on n'apercevait de ce côté que les eaux du Rio Colorado et du Rio Gila, et une plaine immense; à l'E., ou à droite, s'élève la Cordilière, qui part du cap St.-Lucas, à l'extrémité méridionale de la Californie. Au N. et à l'E., on découvrait une longue rangée de grands arbres; M. Hardy supposa qu'ils croissaient sur les bords du Rio Gila.

« Le sable est rempli de particules brillantes qui jettent « un éclat très vif quand le soleil frappe sur leur surface. « Il en est de même dans toute la Soñora, et je pense que « cela est dû à des lames de mica brisées, et dont la su- « perficie est en état de décomposition, de sorte que sa « couleur primitive se change en celle de cuivre et d'or; « cette substance se brise aisément entre les doigts, et ne « peut par conséquent être métallique; mais son appa- « rençe trompeuse peut avoir donné naissance au bruit « répandu, comme on le suppose, par les jésuites qui « jadis essayèrent de fonder un établissement sur ce « fleuve; on disait que de la poudre d'or était mêlée avec « le sable du Rio Coloradro. »

M. Hardy, voyant que les marées diminuaient de jour en jour, s'embarqua le 24 dans un canot et remonta le fleuve. Il était aidé par le vent et le flot. Parvenu à une lieue de son bâtiment, il aperçut sur la rive gauche des chevaux qui paissaient tranquillement et qui ne parurent pas alarmés à la vue d'hommes étrangers; plus loin, il vit une cabane, et tout auprès six vieillards et deux vieilles femmes. Comme il ne craignait pas que ces gens le mangeassent avec son monde, il débarqua seul avec son domestique, et sans armes, laissant deux matelots

dans le canot avec leurs fusils prêts à tirer en cas de besoin.

L'aspect de M. Hardy et de son domestique parut déplaire beaucoup aux vieillards et à une vieille femme occupée à mâcher une herbe qu'elle prenait dans une terrine, et qu'elle crachait ensuite. Elle s'avança, et les yeux étincelans, elle prononça d'un ton véhément un long discours; sa violence fut attribuée à l'effet de l'herbe enivrante qu'elle mâchait. Quand elle eut fini, le vieillard, qui fut supposé être son mari, fit à son tour une harangue dont M. Hardy ne comprit pas non plus un seul mot. De temps en temps le vieillard indiquait du doigt le fleuve et l'une ou l'autre de ses rives. On conjectura que cela voulait dire : Allez-vous-en le plus tôt possible; autrement le pays fourmille d'hommes qui vous feront déguerpir.

Lorsqu'il eut cessé de parler, M. Hardy lui répondit en espagnol et finit par s'exprimer en anglais, jugeant que cet Indien comprenait aussi bien une de ces langues que l'autre; puis il lui montra des mouchoirs de coton imprimés et du tabac, en lui faisant voir comment on fumait cette drogue; mais les sauvages lui en présentèrent qu'ils avaient récolté. Il leur donna un mouchoir de couleur en échange de poisson.

Ces Indiens étaient entièrement nus; sauf les femmes qui avaient autour de la taille des bandes étroites d'écorce de saule. Elles avaient aussi le front peint en jaune. M. Hardy aurait bien voulu acheter un joli filet fait avec des herbes, mais il ne put l'obtenir. Quand il fut sur le point de s'en aller, le vieillard étendit ses mains de tous les côtés, puis compta ses doigts, comme pour faire comprendre, à ce que supposa le voyageur, que sa tribu était très nombreuse, puis il embrassa M. Hardy, se tourna

de nouveau dans toutes les directions, et l'embrassa une seconde fois.

Au-delà de la cabane, il y a une île dans le fleuve qui est si peu profond dans cet endroit que même le canot toucha plusieurs fois dans le milieu du chenal. Plus loin, il paraît qu'il y a peu d'eau et beaucoup de bancs : la navigation doit être extrêmement difficile.

Revenu à bord, non sans peine, M. Hardy envoya le lendemain à la découverte le capitaine du navire et deux matelots armés. Bientôt il le vit revenir avec deux Indiens. L'un d'eux était vêtu d'une couverture de coton dont il se dépouilla et offrit de la vendre ; il avait aussi dans un petit panier du coton en laine dont il fit présent à M. Hardy, sans avoir l'air d'espérer quelque chose en retour. On les gratifia chacun d'une feuille de tabac ; ils donnèrent des marques de satisfaction et se retirèrent.

M. Hardy prit toutes les mesures de précaution que la prudence lui commandait pour n'être pas surpris par les Indiens. Le lendemain, il en vint une troupe nombreuse : ils n'apportaient que quelques graines d'herbes, et paraissaient être très misérables ; on leur permit de s'approcher le long des bords du navire, dont toutes les parties excitèrent leur admiration et leur surprise.

Vers midi, une nouvelle troupe remplaça la première. Un des nouveaux arrivés, qu'à sa conduite envers les autres on prit pour un chef, avait une sorte de vêtement rustique, et dit bonjour en espagnol ; mais il n'en savait pas davantage ; ayant aperçu le plongeur de M. Hardy, il lui parla en yuma ; on eut ainsi un interprète. M. Hardy chargea celui-ci de dire qu'il avait remonté le fleuve pour se procurer des vivres et acheter des peaux d'animaux ; le chef demanda quelles marchandises on avait apportées pour trafiquer avec lui ; on lui montra du tabac et de la

bayette rouge, dont la vue lui fit grand plaisir; il répondit qu'il n'y avait pas de bêtes à cornes et que peu de chevaux dans son pays; il ajouta que le capitan grande enverrait des melons, des potirons, des zandias et du maïs aussitôt qu'il aurait été instruit du véritable motif de la venue des étrangers.

Une troisième troupe d'Indiens se présenta vers cinq heures du soir. Il s'y trouvait un émissaire du capitan grande qui l'envoyait féliciter les étrangers, les embrasser et les assurer de sa protection; il y avait aussi un Indien qui parlait espagnol. M. Hardy apprit de lui que la mission de Santa Catalina, dans la Californie supérieure, était à une journée et demie de distance à l'ouest, et celle de San Diego seulement à six ou huit heures de route.

Le 25, les Indiens commencèrent à se rassembler autour du navire, les uns avec des arcs et des flèches, les autres n'en avaient pas. A midi, le son d'une cloche se fit entendre, et trois compagnies d'Indiens accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans s'approchèrent. Bientôt le capitan grande se montra, il avait une clochette attachée au milieu du corps, de sorte qu'à chaque mouvement qu'il faisait elle sonnait; ce chef était vêtu d'une couverture de laine. Il vint à bord; dès qu'il eut reçu quelques feuilles de tabac et un quart d'yard de bayette rouge, il donna ordre à ses Indiens d'aller chercher du maïs, des melons, du coton écru et d'autres choses; ils obéirent à l'instant.

Il survint ensuite d'autres chefs, qui ne furent admis que successivement à bord. Leur conduite et leur discours ayant fait concevoir des soupçons sur leurs intentions, M. Hardy avertit ses gens de tenir leurs armes prêtes; en même temps, il invita le capitan grande de recommander à ses Indiens de ne rien faire qui pût les faire suspecter de mauvais desseins. Les choses se passèrent fort bien, les

Indiens vinrent en grand nombre; les chefs furent régalés; le trafic alla son train; mais le 27, la multitude devint si considérable que M. Hardy ne l'estima pas à moins de six à sept mille hommes; il y en avait peu avec des armes, ou bien ils les avaient cachées dans des buissons. Le grand cacique ne parut pas, un autre chef et un interprète tâchèrent d'engager M. Hardy, tantôt à aller à Santa-Catalina, tantôt à visiter le campement indien des Casas grandes où on lui ferait de grands présens; ces pièges étaient trop grossiers pour qu'il pût y être pris. Pendant la nuit, on faisait bonne garde à bord, et un filet d'abordage était tendu pour empêcher toute tentative d'entrer dans le navire. Enfin, dans la matinée du 27, une sorte de cérémonie d'incantation, dans laquelle une vieille femme joua le rôle principal, fit penser à M. Hardy que le complot formé par les sauvages allait éclater. Il résolut de l'étouffer, s'il lui était possible, sans effusion de sang. Il commanda de disposer les pièces d'artillerie pour qu'elles fussent prêtes à tirer, et le chef des canonniers se montra tenant à la main les mèches allumées. Aussitôt le chant de l'incantation cessa; les Indiens eurent l'air inquiet, et à leur tour s'informèrent de ce que ces préparatifs signifiaient. Sans leur répondre, M. Hardy s'approcha de la vieille sorcière et lui fit signe de s'en aller: comme elle eut l'air de ne pas le comprendre, il dit au maître d'équipage de la mettre poliment dehors; celui-ci allait obéir, lorsque la sorcière jugea convenable de se conformer à l'injonction qu'elle avait feint de ne pas entendre. M. Hardy lui donna quelques feuilles de tabac et une bande étroite de bayette rouge; aussitôt elle lui prit la main en souriant, et lui dit: « *Adios, adios.* » Sortie du bâtiment, un jeune Indien lui présenta ses armes; elle le regarda un instant, puis saisissant les flèches elle marmotta quelque chose entre

ses dents et jeta les armes à terre, ce qui sembla chagriner beaucoup tous les Indiens. Quand elle passa devant l'arrière du navire, M. Hardy lui donna encore quelques feuilles de tabac, elle les reçut avec le sourire le plus gracieux, et entonna un air qu'elle chanta avec de longues pauses; ces paroles, dont les voyageurs ne comprirent rien, produisirent un effet miraculeux sur le chef indien et l'interprète, qui baissèrent la tête comme s'ils eussent été réduits à étouffer leur mécontentement et leur dépit. M. Hardy leur fit aussi présent de quelques morceaux de bayette, et les renvoya en leur disant que si un Indien s'approchait du navire avant un intervalle de six jours, on ferait certainement feu sur lui. Ils répondirent que personne de leur côté du fleuve ne s'avancerait, mais qu'ils ne pouvaient répondre des Indiens de l'autre côté.

Le 29, l'eau monta assez haut pour que le navire fût remis à flot. Un Indien et une jeune fille vinrent à bord en nageant, et après une courte visite s'en allèrent; la nation avec laquelle on avait fait connaissance se nomme les *Axua*.

Le navire leva l'ancre et descendit le fleuve, on vit encore quelques Indiens, ils offrirent de vendre une petite fille qu'ils avaient enlevée la veille à la tribu des Yuma; le marché fut accepté, on donna en échange un mouchoir de poche; la pauvre enfant s'embarqua très volontiers.

Le mois de septembre, où l'on était alors, est celui des coups de vent dans le golfe de Californie: heureusement ils n'empêchèrent pas M. Hardy d'achever heureusement sa traversée; le 21, à midi, il entra dans le port de Guaymas.

Il trouva la place de commandant occupée par Don Jose de Caballero, colonel du corps des ingénieurs de l'armée mexicaine. Cet officier avait écrit une notice sur la Soñora et semblait avoir pris à tâche d'y accumuler les erreurs;

il avait aussi dressé une carte de cette province, carte dessinée avec goût, d'après l'imagination de l'auteur.

La guerre avec les Yaqui n'était pas encore terminée, et les habitans de Guaymas étaient constamment livrés aux inquiétudes et aux alarmes. M. Hardy partit de cette ville le 1er octobre. L'aspect du pays avait changé partout, la verdure la plus riche s'offrait aux yeux, mais les déprédations des Yaqui rendaient le séjour de la campagne très peu sûr.

M. Hardy revit Pitic. A San Miguel de Horcasitas, la crainte d'une attaque des Yaqui avait répandu une consternation générale. Le 20 octobre, on apprit qu'ils avaient mis en déroute un corps de 150 hommes de cavalerie. Le 23, M. Hardy continua son voyage; une maladie le retint à Oposura jusqu'au 28 mars 1827; alors il prit le chemin de Mexico; il passa par Tonebabè où il y a des eaux thermales; par Guasaguas, assez grande ville sur le Babispe, affluent du Rio Yaqui; par Gueparé, lieu que fréquentent les pèlerins à cause des miracles qui s'y opèrent; enfin par Babispe presidio sur les frontières de la Soñora et de Chihuahua. Babispe est à 120 milles d'Oposura. Plusieurs de ces stations et d'autres où il s'arrêta ne sont que des fermes. Partout il fut accueilli amicalement.

Le 2 d'avril, il était à la ferme de Carrètos. Depuis 1820 ce lieu est extrêmement fréquenté par des Américains qui viennent des bords du Missouri et trafiquent avec le Nouveau-Mexique, le Chihuahua et la Soñora : ils apportent sur des chariots des toiles, de la draperie et des soieries qu'ils échangent contre des mules; ils traversent le pays des Indiens et ont de grandes difficultés à surmonter avant d'arriver à Taos. Les mules coûtent à peu près sept piastres chacune; elles en valent soixante aux Etats-Unis. Mais il n'est pas facile de les y conduire : quel-

ques-unes s'échappent, d'autres sont volées par les Indiens. Les Nord-Américains font généralement leur trajet au printemps, à cause des pluies qui tombent dans cette saison; ils voyagent par troupes de soixante à cent, de sorte qu'ils ne craignent guère une attaque directe des Indiens, quelques-uns ont récemment étendu leur course jusqu'au Rio Gila, pour chercher des loutres; ils étaient au nombre de cent quatre-vingts, mais ils furent repoussés par les Coyoteros, tribu très sauvage et très hardie. Une autre bande fut obligée de laisser derrière elle tous ses pièges.

« On m'a dit que le gouvernement des États-Unis avait « ordonné de lever la carte du pays compris entre Fran- « klin, ville sur le Missouri, et le Nouveau-Mexique; c'é- « tait dans l'intention d'y faire une bonne route pour les « trafiquans. »

Le 12, M. Hardy était au lieu nommé *las Casas grandes*, situé près d'une rivière du même nom.

« Je pris mon logement, dit-il, dans une vieille tour « ronde.

« Les Casas grandes font partie du petit nombre de « ruines qui existent encore au Mexique; on dit que leurs « premiers habitans venaient du Nord; je me décidai en « conséquence à consacrer une couple d'heures à leur « examen.

« J'allai le lendemain visiter une ruine à peu près à un « demi-mille de la vieille tour. Il n'y avait debout qu'une « partie de ses murs extérieurs. Le bâtiment est de forme « carrée et d'une étendue très considérable. Les côtés sont « dirigés exactement du nord au sud : ce qui donne lieu de « supposer, chez les hommes qui les ont élevés, quelque « connaissance de l'astronomie. Le toit est tombé depuis « long-temps dans l'enceinte; on voit plusieurs excava- « tions faites, dit-on, par les Indiens Apaché pour décou-

« vrir des cruches et des pots de terre. Je fus assez heu-
« reux pour me procurer un échantillon de cruche. Il y
« avait aussi des figures de terre, dans le style égyptien,
« qui n'avaient aucun intérêt pour moi : je ne cherchai
« pas à m'en procurer.

« Ce canton, sur une étendue de plusieurs lieues, est
« couvert de ruines de bâtimens capables de contenir une
« population de vingt à trente mille ames au moins. Les
« Casas grandes sont dans une situation favorable pour
« être habitées, étant sur les bords d'une grande rivière
« qui inonde périodiquement une grande partie du terrain
« bas des environs; la verdure y est perpétuelle. On voit
« aussi des ruines d'aqueducs, et, en un mot, toutes sortes
« de vestiges indiquant que les anciens habitans de ces
« lieux savaient profiter des avantages de la nature et les
« améliorer par l'art; mais nulle chronique ne nous ap-
« prend ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus. On en
« est réduit aux conjectures pour bâtir des théories sur
« leur compte, comme sur celui d'autres nations égale-
« ment éteintes.

« Sur la rive méridionale du Rio Gila, il y a des ruines semblables (1). On peut observer à ce sujet que partout où ces vestiges se trouvent, le pays d'alentour est fertile et abondamment pourvu d'eau et de bois. A peu près à une demi-lieue au nord-ouest des Casas grandes, les jésuites avaient bâti un couvent. On sait qu'ils étaient également soigneux de profiter de tous les avantages que le terrain offrait. Ce couvent est également en ruines et paraît avoir été très grand.

(1) M. de Humboldt a parlé des Casas grandes du Rio Gila. V. *Essai sur la Nouvelle-Espagne*. T. II, p. 393 de la 1re édition, et 24 de la seconde. Le savant auteur fait aussi mention des Casas grandes visitées par M. Hardy. E.

« La population actuelle des Casas grandes est à peu près de 300 individus dont la réputation d'honnêteté est très équivoque. »

La route que M. Hardy parcourut après avoir traversé la rivière est très pierreuse; le pays voisin est rempli de trous de rats et d'excavations faites par une petite espèce de chien qui n'est guère plus grosse qu'un grand rat; lorsqu'un voyageur passe, ces chiens sortent à l'entrée de leur trou, et aboient après lui sans interruption. M. Hardy essaya inutilement d'en prendre un. Ils sont connus au Mexique sous le nom de chiens de Chihuahua.

San Buenaventura parut à M. Hardy la ville la plus jolie qu'il eût encore vue dans le Mexique. On y compte 1,400 habitans. Plus loin, près de la Laguna de Ensenillas, le voyageur traversa d'immenses troupeaux de moutons; on en tue un grand nombre tous les ans pour faire du savon avec leur graisse.

Chihuahua, capitale de l'Etat de ce nom, est dans une plaine aride, un petit ruisseau passe par cette ville qui est bien bâtie et a des rues régulières. Sa population a été de 70,000 ames. On dit qu'on a retiré 50,000,000 de piastres des fameuses mines de Santa Julalia, situées dans une montagne, à quatre lieues au S. de la ville. Peu de ces mines produisent aujourd'hui de l'argent, mais quelques-unes en donnent une quantité passable.

A une lieue au sud de la Cruz, petite ville bâtie sur le Rio Conchas et entourée d'un pays fertile, M. Hardy passa la rivière d'El Paso de la Garcès. Les bords de la route sont garnis de chaumières placées au milieu de champs cultivés, aspect auquel le voyageur n'était pas accoutumé depuis long-temps.

A San Gregorio, on voit une masse énorme de fer malléable et de nickel; c'est peut-être l'aërolithe que M. de

Humboldt décrit comme se trouvant dans les environs de Durango.

En parlant du Réal del Parral, M. Hardy exprime son étonnement de ce que M. de Humboldt n'ait pas placé sur sa carte du Mexique ce lieu, qui avait autrefois une population de cinquante à soixante mille ames. En effet, on ne trouve pas cette ville sur la carte annexée à l'édition in-octavo de l'*Essai sur la Nouvelle-Espagne*. L'officier anglais ajoute : « Je crois qu'il ne fait pas non « plus mention de ce lieu dans aucune des parties de son « savant ouvrage sur le Mexique. » Cette assertion n'est pas exacte : on trouve le *Réal* cité sous le nom de *San José del Parral*, p. 386 de la première édition, et p. 237 de la seconde; sa population n'est portée qu'à 5,000 ames, ce qui paraît se rapprocher plus de la vérité que celle qui a été communiquée au marin britannique. Il dit que maintenant on compte 7,000 ames au Réal de San José del Parral, dont la splendeur est évanouie. Les mines sont pleines d'eau; mais les habitans font un commerce lucratif en bétail dont le terrain des environs rend l'élève très facile.

Le 14 mai, M. Hardy entra dans Zacatecas, ville qui doit sa richesse aux riches mines de son territoire; vit ensuite Villa de Leon, célèbre par ses manufactures; Guanaxuato, entouré de mines d'argent; Quaretaro jadis fameux par ses fabriques de drap. Le 27, il rentra dans Mexico.

Les partis qui divisent le pays étaient alors en présence. Depuis le départ de M. Hardy, l'un des deux a succombé. Plus récemment, l'invasion des Espagnols a réuni les esprits; mais que de temps il faudra pour rétablir l'ordre dans la république et pour accoutumer les habitans à un ordre de choses régulier. Tous les voyageurs qui ont visité

le Mexique s'accordent à le peindre comme le pays où la vie des hommes est le moins en sûreté.

M. Hardy alla s'embarquer à Vera-Cruz, le 22 de mars 1828, sur le paquebot de New-York. Il partit de cette ville en mai, et débarqua en Angleterre au commencement de juin.

MÉLANGES.

Rapport fait à l'Académie royale des sciences sur les travaux des naturalistes attachés à l'expédition du capitaine d'Urville, dans sa séance du lundi 26 *octobre* 1829.

L'Académie qui a déja entendu avec intérêt le rapport qui lui a été fait par M. de Rossel, sur le voyage de découvertes exécuté sous les ordres de M. le capitaine d'Urville, a désiré qu'il lui fût rendu un compte particulier des travaux des naturalistes attachés à cette expédition, et elle nous a chargés, MM. Geoffroy-Saint-Hilaire, Latreille, Dumeril et moi, d'en examiner la partie zoologique.

Il nous a été d'autant plus facile de nous acquitter de ce devoir, que déja trois fois nous avons eu occasion d'entretenir l'Académie des envois de ces savans navigateurs, et que nous n'avons en quelque sorte aujourd'hui qu'à résumer nos rapports précédens, et à les compléter par une indication des objets qu'ils en ont déposés eux-mêmes, à leur retour, soit à l'Académie, soit au Muséum d'histoire naturelle.

MM. Quoy et Gaimard, zoologistes de l'expédition, étaient déja glorieusement connus de l'Académie et de tous les amis de l'histoire naturelle par leur participation au voyage de M. le capitaine Freycinet, et par le volume plein d'observations curieuses et nouvelles dont ils ont enrichi la relation. On ne pouvait pas douter que l'expérience acquise lors de cette première expédition, et les

études qui leur avaient été nécessaires pour en publier les résultats, ne les eussent mis à même de rendre la seconde encore plus profitable à la science; et on l'espérait d'autant plus, que le capitaine d'Urville devait se rendre dans des parages encore plus abondans en riches productions et encore moins connus des naturalistes, que ceux qu'avait traversés le capitaine Freycinet.

Ces espérances n'ont point été trompées; malgré les malheurs et les contre-temps que l'expédition a éprouvés, et bien qu'elle n'ait pu séjourner, autant qu'il eût été à désirer, sur ces côtes encore presque neuves pour la science, de la Nouvelle-Guinée, MM. Quoy et Gaimard ont envoyé et rapporté des collections plus considérables qu'il n'en avait été formé jusqu'à ce jour, ni par leurs prédécesseurs ni par eux-mêmes.

Fidèlement déposées au cabinet du roi, il en a été fait des catalogues exacts, qui spécifient, classe par classe, les nombres des genres, des espèces et des individus de chaque espèce; tous ces animaux, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits et aux plus frêles, sont d'une conservation qui annonce la plus grande habileté et la patience la plus soutenue.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans nos trois rapports précédens sur les nombres des espèces et des individus qui ont composé ces envois. Les catalogues les comptent par milliers, et rien ne prouve mieux l'activité de nos naturalistes, que l'embarras où se trouve l'administration du Jardin du Roi, pour placer tout ce que lui ont valu les dernières expéditions, et surtout celle dont nous rendons compte. Il a fallu descendre au rez-de-chaussée, presque dans les souterrains, et les magasins même sont aujourd'hui tellement encombrés, c'est le véritable terme, que l'on est obligé de les diviser par des cloisons, pour y multiplier les places.

Nous ferons remarquer seulement que dans les catalogues généraux qui ont été présentés à l'Académie, ne sont pas comprises de nombreuses petites espèces contenues dans 650 bocaux, dont plusieurs en renferment dix ou douze, l'examen que MM. Quoy et Gaimard en font eux-mêmes n'ayant pas encore été terminé.

Une partie des objets auxquels leur nature donnait du

prix ont été achetés des deniers de ces naturalistes, et même M. Gaimard a fait à lui seul les frais de son excursion particulière à Madagascar.

On conçoit d'ailleurs tout ce qu'il a dû en coûter de fatigue, ce qui leur a fallu d'attention et d'adresse, pour ne rien laisser échapper de tant d'êtres fugitifs, surtout de ceux que l'œil même a peine à saisir au milieu des vagues dont ils ne se détachent point par la couleur; aussi se font-ils un plaisir de reconnaître que le zèle de tous les officiers, de tous les hommes de l'équipage pour ce genre de recherches, la complaisance qu'ils ont mise à les seconder, les ont puissamment aidés à remplir cette partie de leur mission. Le corps de la marine française est trop éclairé aujourd'hui pour dédaigner rien de ce qui se rapporte aux sciences, et nous regarderons toujours comme un devoir de la part des naturalistes de témoigner publiquement toute la reconnaissance qu'ils lui doivent. Depuis plusieurs années, l'histoire naturelle, et surtout la zoologie, s'est plus enrichie peut-être, par suite des ordres donnés de la part du ministère de la marine et du zèle que MM. les officiers ont mis à les exécuter, que par les efforts particuliers d'aucun de ceux qui la cultivent, et même que par les expéditions scientifiques d'aucune des époques précédentes. Dans cette occasion, ce zèle a pu se montrer d'autant mieux que le commandant de l'expédition, M. le capitaine d'Urville lui-même, très profond dans plusieurs branches de la science, a partagé, autant que ses devoirs de chef le lui ont permis, les travaux des naturalistes; et qu'on lui doit personnellement une grande partie des insectes de la collection. On en doit aussi beaucoup à M. Lottin, l'un des officiers, et leurs contributions, pour cette partie seulement, montent à plus de 500 espèces.

A Madagascar, M. Ackermann, chirurgien-major de l'établissement français, en a usé également envers M. Gaimard avec la plus grande générosité.

Ce qui ajoute encore à la reconnaissance que les amis de l'histoire naturelle doivent au ministère de la marine et au gouvernement du Roi en général, c'est l'attention que l'on met aujourd'hui à publier aussitôt les résultats des expéditions, et avec une magnificence égale à quelque science

qu'ils se rapportent. On se souvient comment tout ce qu'avait produit le voyage de Bougainville, et le séjour de Commerson dans les mers de l'Inde, s'est trouvé dispersé. Je ne parlerai pas de l'expédition de La Pérouse, ni de celle de d'Entrecasteaux, l'une et l'autre si malheureusement terminées, quoique d'une manière différente; mais Péron lui-même, dont l'activité lors de l'expédition de Baudin, avait été si productive, n'a pu obtenir que la publication d'un mince atlas, et le grand nombre de dessins qui avaient été faits sous ses yeux, ont même disparu après sa mort, sans qu'aucune autorité se soit mise en peine d'en faire la recherche.

Il n'en a pas été de même des trois derniers voyages. Celui de M. de Freycinet a déja produit, pour la seule zoologie, un volume où l'on ne peut reprendre que deux ou trois figures faites sur des dessins non vérifiés d'un artiste qui n'était pas naturaliste. Celui de M. Duperrey se publie maintenant avec encore plus de magnificence, et l'ordre a été donné de publier également celui dont nous rendons compte. Rien ne lui manquera en exactitude, sous le rapport des dessins. M. Quoy, pour beaucoup d'objets, ne s'en est reposé que sur lui-même; il s'est en quelque sorte adjoint à M. Sainson, peintre de l'expédition; et son talent, comme dessinateur, ne se montre pas moins dans les recueils que nous avons sous les yeux, que ses connaissances comme naturaliste. Tous les objets dont l'art ne pouvait entièrement préserver les formes ou les couleurs, ont été représentés d'après le vivant, ou au moins sur le frais, et ce qui est vraiment prodigieux, ils ont tous été dessinés deux fois; les auteurs ont gardé par devers eux les premiers dessins, et, dans la crainte d'évènemens qui pourraient anéantir leurs travaux, ils ont saisi toutes les occasions d'en envoyer des copies correctes à l'Académie, qui, déposées au secrétariat, leur ont été exactement remises lors de leur retour.

Ces dessins, que rien ne pourrait remplacer, ne portent, comme cela était naturel, ni sur les mammifères, ni sur les oiseaux, ni sur les insectes, trois classes qui se conservent assez bien en nature, pour ne pas exiger cette précaution; mais ils représentent quelques quadrupèdes (à cause de leurs attitudes) et tous les reptiles, les pois-

sons, les mollusques, les annélides et les zoophytes qui ont paru offrir quelque intérêt.

Ils forment 525 planches in-4° contenant 3,350 figures ou détails anatomiques relatifs à 1,263 espèces différentes d'animaux des classes que nous venons d'indiquer.

En même temps que ces observateurs pleins de zèle se livraient à ce pénible travail, ils consignaient dans des registres tenus dans le meilleur ordre tout ce qu'il y avait à remarquer d'intéressant sur chaque espèce.

Des numéros de concordance fort exacts renvoient de l'observation écrite au dessin, et à l'objet même conservé en nature, en sorte que par la combinaison de ces trois documens, on peut toujours en compléter l'histoire.

L'examen de ces riches recueils est fait à la fois pour effrayer l'imagination sur les prodigieuses richesses de la nature, et pour rendre modestes les naturalistes les plus habiles, en leur apprenant combien ils sont encore reculés dans la connaissance de ces êtres dont ils prétendent dresser le catalogue. Chaque pas, chaque coup de filet, pour ainsi dire, a fourni à nos voyageurs des choses singulières et inconnues. L'Académie se souvient que dès la baie d'Algésiras, pendant un séjour que les vents contraires les obligèrent d'y faire, ils découvrirent en quelque sorte une famille toute entière de zoophytes, celle des diphydes, dont on n'avait encore qu'une seule espèce et en individus mutilés.

Ce sont des animaux presque incompréhensibles, toujours se tenant deux à deux, mais où les individus de chaque couple ne sont pas semblables; l'un des deux emboîtant l'autre en partie, et fournissant une guirlande d'ovaires et de tentacules qui traverse un canal de l'emboîté pour prendre dans la mer. Cet arrangement dont on ne se faisait aucune idée, qui ne se laisse pas même bien expliquer maintenant qu'on le connaît, se répète cependant en huit ou dix espèces différentes, toutes d'une mer très voisine de nous, et tellement communes, qu'il n'a fallu que quelques jours à nos observateurs pour les rassembler. Depuis lors, ils en ont trouvé plusieurs autres exemples dans d'autres mers, et nous ne doutons point que les navigateurs, maintenant avertis, ne les multiplient encore beaucoup.

MM. Quoy et Gaimard eux-mêmes ont découvert et décrit plusieurs genres qui conduisent par degré de ceux-là aux acalèphes dydrostatiques ordinaires, dont la série se termine aux physalies. Les formes et les combinaisons les plus extraordinaires se rencontrent dans ce groupe dont les physsophores de Forskal ne donnent qu'une légère idée. Il y en a dont les vésicules prenant des formes stéréométriques prononcées, se rassemblent en prismes, en pyramides, en sphères. Les guirlandes de tentacules, de suçoirs, d'ovules suspendus à ces amas de vésicules présentent aussi les formes et les couleurs les plus variées. C'est encore là une famille d'êtres qui promet les observations les plus curieuses.

Marsigli, Donati, Ellis, nous avaient fait connaître les animaux du corail, des gorgones et des pennatules. M. Savigny avait donné des idées encore plus précises de celle des alcyons; mais on n'avait encore que des idées assez vagues de ceux des divers sous-genres que l'on a établis dans le genre des madrépores, tels que les caryophyllies, les méandrines, les astrées.

Nos voyageurs les ont observés avec soin, et nous en donnent des figures coloriées; on voit que dans les méandrines, ce sont des oscules ouverts çà et là dans les sillons; que les astrées ont des polypes assez voisins des actinies; que dans les caryophyllies chaque extrémité de branche fait sortir un faisceau de tentacules.

Plus de cent planches contenant pour la plupart de nombreuses figures sont consacrées aux animaux des coquilles. La conchyliologie ne sera plus réduite, comme elle l'était presque encore il y a 30 ans, à jouer, comme disait Müller, avec de petites productions pierreuses plus ou moins bien colorées. Ce qu'Adanson avait commencé, ce que Müller lui-même, malgré son ironie, n'avait pu porter bien loin, se trouve fort avancé par les observations de nos savans voyageurs. Il n'est guère de genre ni de subdivisions de genre dont ils n'aient représenté l'animal dans toute son expansion et avec ses couleurs naturelles. Deux de ces genres cependant restent encore dans le doute. Ils n'ont eu du Nautile que des fragmens; encore n'est-ce que par conjecture qu'ils les supposent appartenir à cette coquille. Quant à l'Argonaute, l'Académie a

déja appris par une de leurs lettres, qu'un Hollandais établi depuis long-temps aux Moluques, les a assurés que cette coquille est habitée par un mollusque dont il a fait de mémoire une esquisse, et qui paraîtrait de l'ordre des gastéropodes; mais MM. Quoy et Gaimard eux-mêmes n'ont vu ce mollusque ni mort ni en vie, en sorte que ce problème qui a tant occupé, dans ces derniers temps, quelques naturalistes, ne peut être encore considéré comme tout-à-fait résolu.

MM. Quoy et Gaimard ayant bien voulu se souvenir que l'un de nous s'occupe d'un grand ouvrage sur les poissons, ont donné une attention particulière à cette classe d'animaux. Ils lui ont consacré 136 planches, dont la plupart contiennent plusieurs figures, en sorte que le nombre des espèces représentées va à près de 300.

Les auteurs se sont concertés avec leurs collègues MM. Lesson et Garnot, qui publient en ce moment la partie zoologique du voyage du capitaine Duperrey, et avec MM. Cuvier et Valenciennes, auteurs de l'*Histoire générale des Poissons*, afin que les espèces qui seront représentées dans un de ces ouvrages ne soient pas répétées dans les deux autres, et que l'on n'y figure, autant qu'il sera possible, que des espèces qui n'aient point encore paru ailleurs, en sorte que si l'on y réunit la partie zoologique du voyage du capitaine Freycinet, la France aura produit, en peu d'années, une masse de figures de poissons coloriées d'après le frais, qui enrichira considérablement l'ichthyologie.

Parmi ceux que l'on devra à MM. Quoy et Gaimard, nous ferons remarquer particulièrement un grand nombre de grands squales et de grandes raies difficiles à rapporter, deux nouvelles espèces de moles, un nouveau sternoptyx et cinq ou six poissons qui forment des genres nouveaux, et dont, avec la permission de nos voyageurs, l'un de nous a déja indiqué une partie dans la nouvelle édition de son règne animal, mais qui exigeraient trop de détails pour être expliqués ici.

Ce qui, dans cette partie des travaux de MM. Quoy et Gaimard, plaira surtout aux amateurs, ce sera une suite de poissons de couleurs charmantes qui n'avaient point encore été rendus avec cette vivacité. On ne peut revenir

de la beauté de ces inimitables assortimens de couleurs dont la nature s'est plu à revêtir des êtres destinés à demeurer dans les profonds abîmes de la mer.

Nos naturalistes n'ont pas négligé l'anatomie des poissons. Leurs planches représentent les viscères de plusieurs espèces, et ils se sont attachés surtout aux cerveaux des grands squales et des grandes raies.

Ils ont rapporté aussi plusieurs pièces anatomiques relatives aux animaux supérieurs, et dans ces classes supérieures elles-mêmes, ils ont assez d'espèces nouvelles pour enrichir leurs ouvrages de planches intéressantes.

D'après cet exposé, il nous paraît que les travaux exécutés pour la zoologie par les naturalistes de l'expédition commandée par le capitaine d'Urville, répondent parfaitement à ce que les amis des sciences pouvaient attendre, et que l'ouvrage où ils en rendront compte ne pourra que faire honneur à la France et à son gouvernement.

Signé Geoffroy St.-Hilaire, Latreille, Duméril, Cuvier, rapporteur.

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport.

Exploration des régions australes.

Le *Chanticleer*, petit bâtiment anglais qui a relâché à la fin de juillet dernier au cap de Bonne-Espérance, avait séjourné pendant deux mois à la terre des Etats, où il a fait une ample récolte de semences pour en propager les plantes en Angleterre, entre autres celle d'un berberis à grandes feuilles dont les baies ressemblent en partie aux groseilles et en partie aux raisins. Il rapporte aussi un céleri d'une grande dimension qui résiste aux plus grands froids; un saule à grandes feuilles dont on peut faire de beaux ouvrages en vannerie; une espèce de myrthe, un *fuchsia*, arbrisseau dont les fleurs pendantes en grappes sont d'une grande beauté; enfin un bois de teinture qui donne une excellente couleur verte. On a trouvé aussi quelques objets curieux en zoologie, par exemple un phoque d'une dimension extraordinaire. L'île ou la terre

des Etats est remplie de montagnes escarpées, hautes de deux mille pieds, couvertes jusqu'à leurs cimes d'arbrisseaux et de végétation. Le terrain aux pieds des monts est marécageux. On n'y ressent pas le froid rigoureux que l'on s'attend à trouver dans les régions antarctiques. La température moyenne de l'hiver est constamment basse, mais elle varie peu, tout au plus de 4 à 5 degrés de Fahrenheit dans les 24 heures. D'un autre côté, les vents et les tempêtes semblent y faire leur séjour. Il ne se passe pas un jour sans pluie; les coups de vent y sont presque perpétuels. Le baromètre s'y maintient toujours très bas, l'intensité magnétique y est faible, les phénomènes électriques y sont rares; les vents soufflent presque constamment de l'ouest. L'hiver y dure moins long-temps que dans l'Amérique septentrionale. Dès le mois de novembre qui, pour ce pays, correspond à notre mois de mai, la végétation est en pleine vigueur, et il est rare de trouver encore de la neige dans les lieux bas.

L'expédition s'est ensuite rendue au *Shetland méridional*. On distingua de hautes montagnes, que l'on aperçut à une distance de vingt-trois à vingt-quatre lieues des côtes. Les terres se prolongeaient si loin qu'il fut impossible de former aucune conjecture sur l'étendue de ce pays. Arrivé à un cap situé par les 63° 45′ de latitude et 60° de longitude (de Greenwich), on en prit possession au nom de la Grande-Bretagne. Bientôt le *Chanticleer* fut environné de glaces flottantes hautes de trois à quatre cents pieds et en ayant plus de mille d'étendue; il fut forcé de se réfugier dans le havre de l'île de *Deception*. Ce point du globe n'offre qu'un amas de sables, de rochers, de neiges et de glaces, sans le moindre vestige de végétation; c'est le repaire d'une immense quantité de pingouins, que le défaut de nourriture réduit à s'entre dévorer. Dans plusieurs endroits la terre est couverte de ces animaux sur une étendue de deux à trois milles.

Anglais en France.

Un journal de Londres donne le relevé suivant des Anglais résidant en France:

Paris.	14,500	Fontainebleau. . .	30
Versailles.	2,080	Saint-Quentin. . .	200
Saint-Germain. . .	150	Dunkerque, ...	400
Tours.	2,795	Saint-Omer.	700
Bordeaux.	965	Boulogne.	6,800
Barèges.	80	Calais.	4,550
Montpellier.	300	Divers lieux. . . .	1,865
Marseille.	120		
Lyon.	60	TOTAL.	35,895

Dont 6,680 ouvriers.

Leur dépense annuelle, estimée au plus bas, doit être de 95,855,500 fr. à raison de 500 guinées par tête, et leur absence prive le trésor d'au moins 30 millions par an.

Débacle des glaces du pôle austral.

Il paraît qu'il y a eu cette année une débâcle extraordinaire dans les glaces du pôle antarctique; car, dès la fin d'avril, des navires anglais ont rencontré à cent lieues du cap de Bonne-Espérance des glaces flottantes d'une énorme grandeur. Le *Farquharson*, bâtiment de la compagnie des Indes, étant par le 39°. 13′ de latitude australe, et le 48° 46′ de longitude (Greenwich), a vu deux montagnes de glaces, hautes de 150 pieds, et d'une circonférence de 2,000 au moins; leurs flancs présentaient de profondes fissures; dans certains endroits ils offraient l'aspect du sucre rafiné, dans d'autres ils ressemblaient à une roche calcaire. Ces montagnes étaient environnées de bancs de glaces formés sans doute par les fragmens qui s'en étaient détachés. La mer venait s'y briser avec furie.

Exploration des monts Himâlaya.

Le Dr Gerard, chirurgien attaché à la compagnie des Indes, vient, comme nous l'avons dit, de visiter la vallée

de Setledj, et les hautes montagnes qui l'environnent. Son but était de propager la vaccine dans ces contrées; mais il n'a pu réussir dans cette généreuse entreprise. Il a séjourné dans un village qui est à 14,700 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. C'était au mois d'octobre, le thermomètre centigrade marquait le matin + 8° 33', et à midi la chaleur devenait incommode; mais les nuits étaient si froides que les lacs et les ruisseaux se couvraient de glace qui ne disparaissait complètement que vers les deux heures. Grace aux arrosemens et à l'intensité des rayons du soleil, on obtient à cette élévation prodigieuse de belles récoltes de seigle. Le docteur pense que la culture peut s'étendre jusqu'à une hauteur de 16 à 17,000 pieds. Les chèvres qu'on nourrit dans cette région sont les plus belles du pays; elles appartiennent à l'espèce qui fournit la belle laine dont on fabrique les châles.

A une hauteur de 15,500 pieds, le docteur trouva de nombreuses coquilles fossiles qui gisaient à peu de distance de rochers calcaires, sur un lit de granit et de schiste en poussière. C'était des moules, des petoncles, des huîtres perlières, des coquilles univalves et un corps cylindrique très singulier (peut-être une belemnite).

Arrivé au nord-est de la frontière de Kanâvar, tout près d'un pont de pierres, le voyageur anglais se trouva à une hauteur de 21,000 pieds sans rencontrer de neiges. La chaleur au soleil était insupportable, quoique le thermomètre marquât à l'ombre — 2° 78. De ce lieu élevé la vue s'étendait sur un espace immense et réellement effrayant. Mais, contre son espérance, M. Gerard, au lieu de plonger ses regards dans le territoire de la Chine, n'aperçut que sa haute frontière aride et désolée; c'était une rangée de pics nus et escarpés sur lesquels on distinguait à grand'peine quelques bandes de neige. Chacun de ces pics avait un angle d'élévation d'au moins quelques minutes, plusieurs l'avaient d'un demi degré; ce qui donne une hauteur de plus de 21,000 pieds anglais.

Ce pays n'est pas à l'abri des employés du fisc du céleste empire. Des postes de soldats chinois occupaient tous les passages des montagnes que parcouraient des mandarins pour lever les impôts. L'un d'eux qui était médecin se présenta au docteur avec des manières extrêmement affables:

il y eut entre eux un échange de présens ; le Chinois reçut avec reconnaissance plusieurs médicamens et des lancettes, et pour ne pas être en reste, il offrit à son tour une espèce de méduse pétrifiée recueillie au bord du lac Manasarovar sur les rives duquel les deux docteurs se donnèrent rendez-vous pour l'année suivante. L'air d'abandon de ce Chinois si différent de la réserve ordinaire des gens de sa nation, fit soupçonner à l'Anglais qu'il pouvait bien être chargé de le surveiller.

Voyage de M. Schultz en Perse.

On a reçu des nouvelles de ce savant (les dernières sont de la fin de mai); il est maintenant à Tauris, où il se rétablit des fatigues et des privations qu'il a éprouvées dans les contrées marécageuses voisines du Caucase.

Depuis septembre jusqu'en janvier dernier, il avait été retenu par les fièvres à Tiflis. Vers le milieu de janvier, il se remit en route pour se rendre par Bakou à Tauris.

Pendant les trois jours qu'il est resté à Vieux-Chamakhi, il y a eu cinq tremblemens de terre. « Dans ce pays, écrit-il, la terre contient à sa surface tant de matières minérales que la végétation en souffre et qu'il se fait constamment des explosions de tous côtés. Depuis le commencement de janvier, on entend craquer les murs de Vieux-Chamakhi par suite des secousses qui ont lieu chaque nuit de 2 à 3 heures. L'été dernier, cette ville qui, en étendue égale celle de Paris, a failli s'écrouler tout entière. » Mais c'est surtout à Nouveau-Chamakhi que M. Schultz a éprouvé un de ces terribles phénomènes. Au milieu de la nuit, les pierres, les poutres tombèrent avec fracas du haut des édifices; il fut renversé sur son lit sens dessus dessous. « Ces scènes de dévastation, accompagnées des hurlemens des chiens et des cris lamentables des Tatares sont une chose épouvantable. Au reste, ces secousses se bornent à des terrains de peu d'étendue; à quelque distance de Vieux et de Nouveau-Chamakhi, on n'en éprouve point, et à Bakou, il n'y en a pas eu de mémoire d'homme. On connaît les sources de naphte de

cette contrée, ainsi que les flammes de gaz qui, brûlant sans cesse, présentent mille avantages domestiques, et attirent les sectateurs persans et hindous du culte de Zoroastre. Le soir ces feux éternels, sacrés pour eux, éclairent tout l'horizon. »

De Bakou à Tauris, le voyage n'a pas été sans dangers pour le savant professeur. Les provinces de Moghan et de Talich étaient en pleine insurrection contre les Russes; les hordes tatares assassinaient sans pitié les soldats russes qu'ils surprenaient dans leur marche. Ces contrées sont d'ailleurs infestées de tigres et de léopards, moins à craindre cependant que la férocité des habitans.

Après avoir parcouru la frontière de Perse, M. Schultz arriva à Asdebil, résidence de Djihanghir Mirza, fils du prince héréditaire de Perse, Abbas Mirza. Il y fut accablé de politesses, et malgré son extrême désir de continuer sa route, il fut obligé de s'arrêter une quinzaine de jours chez le prince persan. A Tauris, il n'a pas été moins bien accueilli par l'ambassadeur anglais Macdonald. M. Schultz se propose de faire plusieurs excursions dans l'intérieur de la Perse.

M. Schultz était professeur à l'université de Giessen avant d'entreprendre son voyage en Orient avec les secours du gouvernement français.

Expédition Nord-Américaine au pôle antarctique.

Les brigs *l'Annawan* et *le Scrœph* ont dû partir de New-York à la fin d'octobre dernier, pour entreprendre un voyage de commerce et de découverte qui doit durer trois années. Ils exploreront les régions du pôle austral : leur équipement est parfaitement calculé pour résister aux périls de cette navigation; l'équipage de chaque navire se compose de cinquante hommes, jeunes et robustes. Entre autres objets qu'ils emportent, on remarque des pirogues faites en os de baleine qui se transforment à volonté en de commodes traîneaux pour passer les montagnes de glaces.

M. Palmer a été nommé capitaine de cette expédition. Il est déja connu par la découverte d'un grand groupe

d'îles près du pôle antarctique. Le cap. Pendleton commande *le Scraph*. Le Dr James Eights d'Albani, savant naturaliste, et M. Reynolds, habile négociant, font partie de cet intéressant voyage, dont on espère beaucoup pour l'avantage des sciences, quoique ce ne soit qu'une entreprise particulière. Les concitoyens de nos voyageurs leur ont fait généreusement don d'une bibliothèque de quelques centaines de volumes choisis et de beaucoup d'instrumens nautiques propres à un voyage de long cours. Le capitaine Edmond Fanning, qui a passé une grande partie de sa vie dans les mers australes à commercer avec les naturels, a donné avec empressement tous les renseignemens qui lui ont été demandés.

Voyage de M. Kupffer sur le Caucase.

L'expédition scientifique de M. de Humboldt dans les monts Ourals n'est pas la seule qui ait été faite dans la *Sibérie* (1); une autre expédition du même genre, dirigée par M. *Kupffer*, professeur de physique à Casan, s'est proposé de visiter les parties les plus intéressantes du Caucase, et de faire des recherches sur la constitution géologique, et sur la hauteur des cimes de cette chaîne de montagnes.

Le général Emmanuel, dans une guerre contre les Karatchaï, peuplade d'origine turco-nogaie, ayant visité le pays de ce peuple qui habite au pied de l'Elbrouz, s'assura que les environs de cette montagne (la plus élevée du Caucase) n'étaient pas, comme l'avaient prétendu plusieurs voyageurs, entourés de marais impraticables. Il conçut aussitôt l'idée de visiter ces localités, accompagné de quelques savans, et de déterminer la hauteur de l'Elbrouz, s'il était possible d'y monter.

(1) Nous reproduisons textuellement ce passage tel qu'il a été inséré dans les journaux du jour, pour faire voir jusqu'à quel point va l'ignorance de leurs rédacteurs, capable de croire que le Caucase est situé en Sibérie. Quant à l'expédition de M. Kupffer, elle a été entreprise sur la proposition faite par le général comte de Diebitsch à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

L'académie de Saint-Pétersbourg, consultée sur ce sujet, saisit avec empressement l'occasion qui se présentait d'enrichir la science de nouvelles observations, et choisit M. Kupffer pour diriger l'expédition scientifique du Caucase.

Le gouvernement russe, de son côté, a favorisé les travaux de cette expédition avec la plus grande munificence. Un voyage sur le Caucase offrait en effet des difficultés que le gouvernement pouvait seul donner les moyens de surmonter; car, bien que la plupart des peuplades tcherkesses soient soumises à la Russie, il eût été très imprudent de pénétrer dans leur pays sans une forte escorte. Six cents hommes d'infanterie, trois cent cinquante cosaques, et deux pièces de canon, furent donc destinés à protéger les savans voyageurs. Six chameaux transportaient leurs tentes, et des voitures attelées de bœufs les suivaient.

L'expédition partit au mois de juillet, après avoir bivouaqué pendant un mois au milieu du pays des Tcherkesses, sans rencontrer aucune habitation ni aucun terrain cultivé; M. Kupffer et ses compagnons arrivèrent enfin au terme de leur voyage.

Les habitans mêmes du pays regardent le sommet de l'Elbrouz comme inaccessible. M. Kupffer résolut pourtant d'y monter, mais il n'est parvenu qu'à 3,000 pieds de la cime.

D'après les évaluations de M. Kupffer, le sommet de l'Elbrouz est élevé de 15,600 pieds au-dessus du niveau de la mer; par conséquent, il surpasse de 1,000 pieds celui du Mont-Blanc; il est surpassé par la plus haute cime de l'Himalaya d'environ 9,000 pieds, et par le Chimboraço de 6,000. La limite des neiges perpétuelles se trouve à 10,400 pieds.

La température était à la base de la montagne de 24 degrés; on observa qu'elle décroissait d'un degré par 650 pieds environ.

Mais les observations les plus intéressantes sont celles qui se rattachent au décroissement de l'intensité du magnétisme terrestre en raison de l'élévation au-dessus du niveau de la mer; ce décroissement a été trouvé de 0,01 sur 24 degrés pour chaque 1,000 pieds d'élévation.

M. Gay-Lussac, dans son ascension aérostatique était

arrivé à un résultat tout-à-fait semblable. Or, ce qui donne surtout de l'importance à ces résultats, c'est qu'ils peuvent servir à déterminer jusqu'à un certain point la nature de la cause à laquelle on doit attribuer l'action magnétique du globe. On conçoit en effet que le décroissement de cette action doit le modifier tout autrement dans le cas où elle dépendrait d'un noyau magnétique situé au centre de la terre, et dans celui où elle serait plus superficielle. Or, le décroissement observé par M. Kupffer et celui qu'avait reconnu M. Gay-Lussac, sont tous deux plus considérables que ne le donnerait l'hypothèse d'un noyeau magnétique central; ce qui fournit une raison de plus pour s'arrêter à l'hypothèse dans laquelle on attribue cette action magnétique du globe à des courans électriques qui circuleraient assez près de la surface de la terre.

M. Kupffer, dans la lettre qu'il a écrite à M. Arago, donne une idée de l'aspect que présente la chaîne centrale du Caucase, observée d'une station haute de 14,000 pieds. Cette chaîne centrale est entièrement formée de porphyre. Figurez-vous un plateau de 8 à 10,000 pieds d'élévation, alongé dans la direction de l'est à l'ouest, déchiré dans tous les sens par des vallées étroites et profondes, traversé au milieu, et selon sa longueur, par une crête de rochers escarpés qui présentent un aspect pittoresque et dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle; formez sur cette crête, à peu près à moitié de sa longueur, une excavation très large et peu profonde, dont le milieu soit occupé par un cône qu'on croirait entièrement composé de neige si l'on ne voyait par ci par là paraître à nu le roc qu'elle recouvre : c'est l'Elbrouz, dont la hauteur surpasse de 3 à 4,000 pieds celle de toutes les montagnes environnantes.

L'expédition de M. Kupffer a été faite au mois de juillet les résultats auxquels elle a conduit seront publiés.

Voyage de M. de Humboldt en Sibérie.

Nous avons donné dans notre avant dernier cahier la lettre que M. de Humboldt a écrite à M. Arago; on a reçu

des nouvelles plus récentes du savant voyageur. Continuant ces intéressantes investigations, il a visité dans les premiers jours de septembre Zlatooust, ses fabriques d'armes et les alluvions aurifères de Miask, Soimonovsk et Kitchim. Une suite de lacs embellissent ces contrées. Miask est célèbre par la diversité de ses fossiles : le lavage de l'or y a produit, dans les 6 dernières années, 250 pouds (8,330#) d'or fin. Les lavages de Miask appartiennent au gouvernement. Ceux de Soimonovsk, Kitchim et Kaslinsk sont la propriété d'un particulier qui en retire, année commune, 50 pouds de fin.

Vers le milieu de septembre, M. de Humboldt et ses collaborateurs poursuivirent leur route par Magnetnaia, Orsk et Gouberlinsk jusqu'à Orenbourg. La chaîne de l'Oural qui se prolonge à l'ouest de Miask s'étend jusqu'à l'isthme qui sépare la mer Caspienne du lac Aral, à travers le Dsambouk-Karagai, le Kara-Aigour et les Mongodjares. (C'est du moins ce que M. de Humboldt a dû conclure des dernières investigations géographiques faites dans les steppes des Kirghiz.)

Après un court séjour à Orenbourg, les voyageurs ont visité les salines de Iletsk. Elles sont situées dans les steppes des Kirghiz, à quelques pieds du sol, dans des circonstances analogues à celles des salines du Pérou et de l'Afrique. M. de Humboldt aurait voulu descendre l'Iaik jusqu'à Gouriev, s'y embarquer et arriver par la mer Caspienne à Astrakhan ; mais la crainte des vents du sud-ouest et surtout le manque de bâtimens l'ont forcé à continuer son voyage par Ouralsk, Volsk et les colonies allemandes de Selmis, au nord et au sud de Saratov.

Arrivé à Dubovska, M. de Humboldt fit une excursion au lac d'Elton, sur les bords duquel le sel s'accumule en cristaux énormes que la chimie n'a pas encore suffisamment analysés. Le plus beau temps a favorisé les observations astronomiques de nos savans. Le lac Elton a environ 65 verst de tour. Le professeur Ehrenberg a trouvé sur ses rives une énorme quantité d'insectes morts, formant presque toute la faune de ces contrées solitaires.

De Dubovska M. de Humboldt s'est rendu, par les colonies des Hernhoutes et les plaines des Kalmuks, si riches en

chameaux, à Astrakhan. Il s'y est embarqué le 14 octobre, à bord d'un bâtiment à vapeur appartenant à l'Etat, afin d'aller chercher, loin du delta du Volga, à environ 60 verst du port, de l'eau de la mer Caspienne que le professeur Rose doit analyser.

Souvenirs de Russie.

L'air de ce pays est sain, et la rigueur du climat est en quelque sorte rachetée par la pureté de l'atmosphère; on en peut citer comme preuve l'absence de toutes maladies contagieuses et épidémiques, de celles mêmes qui, sans mettre la vie en danger, attaquent fréquemment la population entière d'une contrée. En Russie, les étrangers conservent leur santé mieux que sous des latitudes plus tempérées; mais les traits des habitans changent plus vite, et leurs cheveux blanchissent généralement avant la vieillesse; en un mot, les visages russes sont vieux avant le temps : les femmes ressentent particulièrement l'influence du climat boréal.

On doit convenir qu'en hiver, un froid continu de 15 à 20 degrés est un terrible ennemi, et dans les hivers rigoureux, le thermomètre descend quelquefois jusqu'à 25 et 30 degrés au-dessous de zéro : une semblable température donne la mort plus rapidement que ne le saurait faire aucun supplice. La suppression de la transpiration est équivalente à une sentence de mort contre laquelle tous les efforts de la science médicale seraient impuissans. L'ivresse, suivie du sommeil, est presque toujours mortelle. Je me souviens d'un cocher qui, après avoir conduit son maître au théâtre, entra dans un cabaret voisin, afin de charmer les heures d'attente en buvant, selon sa coutume, quelques verres d'eau-de-vie. Retourné sur son siège, il s'endormit. Peu de temps après, le valet de pied donna le signal ordinaire du départ; mais les rênes restaient immobiles dans les mains de l'infortuné cocher : un des laquais voulut l'éveiller, il le trouva mort.

Il est aisé de concevoir les nombreux accidens dont les sentinelles sont victimes pendant l'excessive rigueur d'un

hiver en Russie. En 1820, il en périt un grand nombre en une seule nuit à Saint-Pétersbourg et à Cronstadt.

C'est une chose ordinaire en Russie que d'entendre deux personnes s'aborder mutuellement de la manière suivante, en manière de salutation : « Permettez-moi de vous apprendre que votre nez gèle. » A quoi l'autre répond : « J'allais au même instant vous faire observer que le vôtre est gelé. » En pareille occurrence, les deux interlocuteurs s'arrêtent et se frottent réciproquement, avec un morceau d'étoffe ou une poignée de neige, la partie affectée, afin d'y rétablir la circulation du sang. Après s'être rendu ce service mutuellement, chacun s'en va de son côté, en se séparant avec les politesses et les cérémonies d'usage.

Un Italien arrivé à Saint-Pétersbourg, pour la première fois, dans le mois de décembre, était à peine à quelque distance de sa maison, que son nez fut complètement gelé. Un bon paysan qui s'aperçut de ce fâcheux accident, prit une poignée de neige, et, sans autre explication, se mit à frotter le nez de l'étranger de la manière la plus libérale. L'Italien, bien loin d'être reconnaissant de l'intervention du paysan, regarda son procédé charitable, mais un peu rude, pour l'intention de l'insulter, et dans sa colère, il commençait à rosser vigoureusement l'opérateur : la foule s'amassa. Un officier de police survint, et le paysan lui expliqua ses raisons. Heureusement l'officier parlait français, et l'ordre fut bientôt rétabli. L'Italien ne savait quelles expressions trouver pour excuser son ingratitude, et conjecturant qu'un *billet bleu* (valeur d'environ cinq francs) serait le plus efficace pacificateur, il en glissa un dans la main du paysan officieux qui, enhardi par cette gratification inattendue, recommença son opération avec une nouvelle vigueur. L'Italien se retira bientôt, tenant soigneusement son nez, et s'écriant : « Bon Dieu ! qui pourrait imaginer ceci à Florence ! »

Dans une autre occasion, un Vénitien, terrifié, je dirais presque pétrifié par la rigueur d'un hiver à Pétersbourg, éclatait en invectives amères et inutiles contre le climat. Au moment où ses lamentations étaient le plus douloureuses, il apprit qu'un étranger venait de se tuer dans un bain public. Le narrateur s'écriait : « Quelle horreur ! il

ne doit y avoir aucune miséricorde pour les suicides! — Pardonnez-moi, monsieur, reprit l'Italien, Dieu ne saurait être assez injuste pour punir les suicides commis à Pétersbourg. »

Voici quelques anecdotes relatives à l'empereur Alexandre, et racontées par un de ses aides-de-camp.

Les jardins de Tsarkoé Selo (palais favori de l'empereur) étaient toujours ouverts au public. Malgré le goût d'Alexandre pour la solitude, il ne pouvait prendre sur lui de priver ses sujets et les étrangers des plaisirs qu'offraient les promenades de cette délicieuse retraite. Il ne portait pas cependant l'indulgence jusqu'à souffrir qu'il lui fût présenté des requêtes pendant le cours de ses promenades. Il n'y avait pas de loi positive à ce sujet; mais l'usage a souvent plus de force qu'aucune ordonnance. Un avocat (M. Béakre), bien qu'il connût la sévère étiquette observée dans le parc impérial, était déterminé à employer tous les moyens pour parler à son souverain. L'heureuse issue d'un procès confié à ses soins dépendait, selon lui, d'un moment d'audience de l'empereur. S'armant donc d'une double dose d'assurance, qui d'ailleurs manque rarement aux hommes de sa profession, il s'habille pour aller au parc. Néanmoins il ne fut pas heureux dans sa première tentative; car les allées du parc sont immenses, et l'empereur ne passa pas ce jour-là dans celle où le pétitionnaire avait pris position. Le second essai fut moins malencontreux; le monarque et l'avocat ne tardèrent pas à se rencontrer: le dernier avait déja dressé ses batteries; il espérait que l'empereur voyant dans sa main un papier plié, et dans sa physionomie l'expression d'un suppliant, condescendrait à rompre la glace, et lui offrirait quelque moyen d'accomplir son projet. L'empereur échappa néanmoins au piège; il se contenta de rendre le salut à l'avocat en passant, regagna son palais, et partit le soir même pour Pétersbourg. L'avocat désappointé ne fut pourtant pas découragé. Quinze jours après, l'empereur revint à son palais favori. L'automne était déja fort avancé, les arbres les plus robustes du parc pliaient sous le vent âpre du nord qui avait mis en fuite tous les promeneurs, excepté le monarque et l'intrépide pétitionnaire. La chance fut enfin favorable à l'avocat. A l'extrémité de l'une des allées, il se

trouva soudainement en présence de son souverain, et il s'adressa à lui avec confiance. A ses respectueuses salutations, l'empereur répondit brusquement : « Couvrez-« vous, monsieur, je vous prie; l'air est trop froid pour « que vous restiez ainsi la tête découverte. » L'avocat, par excès de respect, pensa qu'il était convenable de désobéir à cet ordre. Il fut répété. « Couvrez-vous, monsieur, couvrez-vous! » s'écria l'empereur avec impatience. Et comme l'avocat hésitait encore, Alexandre prit lui-même son chapeau, l'enfonça sur la tête de M. Béakre avec une main, et de l'autre tint le bras de l'avocat, pour éviter de nouvelles démonstrations de respect. L'avocat présenta aussitôt son papier. « Je ne le prendrai pas, monsieur, dit l'empereur; si je le recevais, je serais demain assailli par mille autres requêtes. Mais remarquez cette allée, elle conduit au bureau de poste; vous pouvez y déposer votre mémoire, et dans une heure, il sera au palais. — Sire, j'y vais à l'instant. Mais si V. M. daignait jeter les yeux sur cette clause... » et l'avocat tenait son papier ouvert. L'empereur, fatigué de cette respectueuse importunité, lut rapidement la clause en question, et se retira en disant : « Votre réclamation est juste; demain, elle sera entendue. » Et le lendemain, il y fut fait droit.

L'empereur se promenait un jour dans ses jardins accompagné de deux chiens favoris dont les folles et bruyantes gambades causaient une grande frayeur à une dame qui paraissait étrangère; l'empereur s'approcha d'elle, lui offrit ses excuses avec la plus grande politesse et continua de se promener avec cette dame et les personnes qui l'accompagnaient; il eut de plus la complaisance de leur servir de *cicerone* pour quelques instans, et de leur indiquer les divers objets dignes de leur attention. « Monsieur, dit enfin la dame, tout ce que vous nous montrez est certainement fort beau; mais, pour ma part, j'aimerais mieux voir l'empereur qu'aucune autre chose. — Madame, reprit l'empereur, rien n'est plus aisé : Alexandre se promène souvent dans ces jardins et vous le verrez plus tôt que vous n'imaginez; il est même probable que vous lui parlerez avant que le jour soit fini. » La dessus l'empereur salua la compagnie, qui le perdit bientôt de vue dans une allée très touffue. La dame rencontrant alors un of-

ficier de la cour qu'elle connaissait, lui demanda quel était ce colonel qui avait été si poli? « L'empereur, madame, répliqua-t-il. »

La plupart des maisons de Saint-Pétersbourg ont deux portes; circonstance qui, malheureusement pour les isvotchik (cochers des voitures de louage), fournit aux mauvais sujets l'occasion de les frustrer de leur salaire. Tandis que le pauvre isvotchik attend patiemment à une porte, celui qu'il a conduit s'échappe par l'autre. L'empereur, dans le cours de ses excursions incognito, louait quelquefois de ces modestes voitures. Il ordonna un jour à un isvotchik de le conduire au palais, et en descendant il le pria d'attendre un instant, ajoutant qu'il l'enverrait payer. « Non, non, répliqua le cocher, je suis fait à ces tours-là : j'ai conduit à ce même palais beaucoup de gentilshommes que je n'ai jamais revus. Fouillez dans vos poches, et voyez si vous ne trouverez pas au fond de quoi me payer.—Je n'ai absolument aucune monnaie, dit l'empereur; mais attendez : voici mon manteau que je vous laisse en gage.—Je suis content, dit l'isvotchik; je vois qu'il est neuf, et vous vous empresserez sans doute de le racheter. » L'empereur rit de bon cœur et disparut. Au bout de quelques minutes, un valet de chambre de la cour fut envoyé pour demander le manteau du monarque et présenta en même temps cent roubles à l'isvotchik étonné, pour réparer les pertes qu'il pouvait avoir faites. Le cocher se retira, consterné de l'idée d'avoir pris l'empereur de toutes les Russies pour un filou.

(*Litterary Gazette, septembre* 1829.)

Hauteur du mont Ararat.

L'expédition scientifique de M. Kupffer sur le Caucase a fait connaître que la hauteur de l'*Elbrouz* était beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Nous avons vu en effet qu'elle était de 15,600 pieds, c'est-à-dire plus que le double de celle qu'on lui avait supposé jusqu'ici (1).

(1) C'est une erreur. M. Kupffer n'a d'abord pas mesuré la hauteur de l'Elbrouz, dont il n'a pas atteint la cime. Il l'évalue à 16,800 pieds

La hauteur d'une montagne plus célèbre encore, de l'*Ararat*, vient d'être déterminée d'une manière exacte, et on a eu occasion de faire sur elle une remarque toute semblable. Il a été constaté que le mont Ararat, auquel quelques géographes ne supposaient que 8 ou 10,000 pieds d'élévation, en a au moins 17,000. Les observations qui ont constaté ce fait curieux sont dues à M. Parrot de Dorpat, à qui l'on doit déja la connaissance de la hauteur du *Kazbek* (1) (la plus haute montagne du Caucase après l'*Elbrouz*). Ce qui a pu induire jusqu'ici en erreur sur la hauteur de l'Ararat, c'est sans doute la largeur de sa base, et peut-être sa position isolée au milieu d'une vaste plaine. M. Parrot partit le 18 septembre du monastère Saint-Georges, au pied de la montagne; il était accompagné de deux naturalistes, MM. Schirman et Behaghel; d'un religieux du couvent arménien d'Ehchmiadzin; trois soldats et cinq villageois. Les voyageurs s'élevèrent dans la première journée jusqu'à la région des neiges, où ils passèrent la nuit. Le lendemain ils traversèrent sans beaucoup de dangers la partie glacée, mais nouvellement couverte de neige, et il était midi quand ils arrivèrent à peu de distance du sommet. Alors, ils furent obligés de revenir sur leurs pas pour éviter de se trouver, pendant la nuit, au milieu des neiges et des brouillards qui commençaient à s'élever vers la montagne.

Je m'étais, ajoute M. Parrot, absolument trompé sur la hauteur que je voulais atteindre; car le point où nous nous arrêtâmes a déja une élévation de 15,000 pieds de France au-dessus de la mer, et ce qui nous restait à parcourir peut être évalué à 2,000 pieds au moins. Il faut donc prendre d'autres mesures pour arriver au point

seulement; c'est M. Vichnevski, astronome de l'académie des sciences à Saint-Pétersbourg, qui, en 1813, a mesuré la hauteur de cette montagne. Les résultats de son travail sont imprimés dans le septième volume de cet académie. M. Vichnevski trouva la hauteur de la cime orientale à 2,878 toises au-dessus du niveau de la mer, et celle de l'occidentale à 2,898 toises. Nous devons regarder ces déterminations comme plus exactes que l'évaluation vague de M. Kupffer. Leurs résultats sont depuis long-temps connus en France, et dans la plupart des ouvrages élémentaires sur la géographie.

(1) Ou plutôt *Mqinvari*.

le plus haut, ce qui dépendra du temps qu'il fera; car, depuis ce voyage, l'Ararat est continuellement enveloppé d'épais nuages; une grande croix de 20 pieds de hauteur, avec une inscription sur plomb concernant la conquête de cette contrée, se trouve placée au terme de notre trajet, et doit être visible depuis Erivan, si le vent ne l'a pas arrachée de la glace dans laquelle nous l'avons enfoncée.

Ainsi, la hauteur du mont Ararat surpasse celle du Kazbek et du mont Blanc, et elle égale au moins celle de l'Elbrouz.

Il paraît au surplus que les anciens géographes avaient sur la hauteur de l'Ararat des notions plus exactes que les modernes. Le dictionnaire de Moreri dit que cette montagne est plus élevée que les monts Caucase et Taurus, et la tradition populaire, qui suppose que l'arche de Noë s'est arrêtée sur cette montagne, paraît fondée sur l'idée qu'on avait de son élévation.

Les détails précédens sont consignés dans une lettre datée de Tiflis, 10/22 octobre 1829, et adressée par M. Gamba, consul général de France, à M. le baron Larrey.

M. Gamba lui annonce de nouveaux renseignemens sur les recherches scientifiques de M. Parrot.

Expédition du cap. Ross au pôle arctique.

Dans notre précédent cahier nous avons donné des nouvelles du capitaine Ross : depuis on a appris qu'il est parvenu sans accident au 67e degré de latitude. Son bateau à vapeur a parfaitement supporté l'épreuve des mers les plus rudes du globe. Toutefois, une rafale, qui l'a assailli, a brisé son principal mât, et l'équipage aurait été fort en peine de le remplacer dans un pays où l'on ne trouverait pas de quoi faire le manche d'une pioche, si par un bonheur inoui, il n'eût rencontré un navire anglais qui, ayant été pris par les glaces, avait été abandonné. Après en avoir tiré un mat et des vivres, on en a fait une conserve du bateau à vapeur.

Mines de diamans dans l'Oural.

Depuis plus de deux ans, M. de Humboldt, frappé de l'extrême ressemblance des montagnes du Brésil et de celles de l'Oural, était convaincu qu'on devait trouver des diamans en Sibérie. Son récent voyage l'affermit encore dans cette opinion. Le comte Pollier, dont la femme possède des biens considérables sur le versant occidental ou européen de l'Oural, accompagnait le célèbre voyageur, et puisa dans ses conversations la même conviction.

Lorsque M. de Humboldt prit la route de Tobolsk, le comte repassa la chaîne des montagnes. Arrivé dans ses terres, son premier soin fut d'ordonner des recherches dans un lavage d'or, situé à 25 verst au nord-est de la fonderie de Bissersh et à 250 environ Perm; elles ont été couronnées d'un plein succès, et quoique aucune machine n'ait été encore construite, des enfans employés à laver l'or sur les tables ont déja trouvé sept diamans.

On s'occupe actuellement à construire les machines nécessaires pour faire de ce précieux minérai l'objet d'une exploitation.

Nouvelle expédition autour du monde.

La corvette française *la Dordogne*, sous les ordres du capitaine Mathieu, entreprendra incessamment un voyage de circum-navigation. Elle visitera particulièrement les îles du Grand-Océan.

ANNONCE.

Voyage archéologique dans l'ancienne Étrurie par M. le Dr DOROW, trad. de l'allemand sur le manuscrit inédit de l'auteur, par F. B. EYRIÈS; un vol. in-4° avec 16 planches. Paris, 1829, chez Merlin.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Mémoire sur les travaux géographiques et géognostiques de M. Pentland dans le Pérou méridional, par M. A. de Humboldt. 5
Voyage en Norvège, dans une partie de la Suède et dans quelques îles du Danemark, par Derwent Conway. 47
Les Indiens de Passanha par M. Auguste de Saint-Hilaire. 62
Relation d'un voyage de Mexico à Guatémala, par G. A. Thompson. 129
Tournée en Provence par M. Pachoud, en 1828. Fin. 147
Navigation dans les fleuves English et Dundas par le capitaine Owen en 1822. 174
La Thébaïde par M. Rifaud. 187
Terre Van-Diemen. 201
Notice sur H'lassa, capitale du Tubet, par M. Klaproth. 257
Mélanges sur le New-South-Wales. 276
Voyage de la côte occidentale d'Afrique baignée par les rivières Sherbro et Bouin. 294

Excursion dans les montagnes de Pendoa et à la grande caverne de Béban par M. Walters. 313
Funérailles du roi Radama. 322
Le mirage dans l'Inde centrale. 335

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

Lettres sur l'Orient écrites pendant les années 1827 et 1828, par M. Renouard de Bussière. 77
Collection d'antiquités égyptiennes recueillies par le chevalier de Palin, publiées par MM. Dorow et Klaproth, etc. 85
Voyages dans l'intérieur du Mexique faits de 1826 à 1828 par M. R. W. Hardy. 343

MÉLANGES.

Nouvelles de l'expédition d'Égypte. 98
Pachalik d'Akal-tsikhé. 110
Madagas 112
Population indienne des États-Unis. 113
Tremblement de terre dans le New-South-Wales. 114
Tremblement de terre en Alsace. 115
La Pennsylvania. 116
Commerce de glaces. 117
Fern Po. 118
Aspect de New-York. 119
Ascension du mont Elbrouz par un Tcherkesse contrefait et boiteux. 120
Reconnaissance de la côte occidentale d'Afrique. 124
Expédition savante. *Ibid.*
Lettre de M. de Humboldt à M. Arago. 125

Acquisition territoriale de la Russie en Asie. 217
Voyage de M. Hansteen en Sibérie. 225
Bibles-registres de l'état civil en Ecosse. 230
Passage par le Tschingel. 231
Mont Sinaï. *Ibid.*
Le point culminant des Apennins. *Ibid.*
Liberia. 232
Liste des 240 villes principales de l'Europe chrétienne. 233
Mine d'or. 238
Civilisation de l'Afrique, 239
Commerce des États-Unis. *Ibid.*
Colonie de New-Selma. 241
Madagascar. 242
Le Taudjè à Agra. 243
Les Koukies ou Laenghés. 245
Journaux ou gazettes de la Chine. 246
Littérature des Bhoutia. 247
Population de la Russie. 248
Pêche de la baleine. 249
Rapport fait à l'académie royale des sciences sur les travaux des naturalistes attachés à l'expédition du capitaine d'Urville, dans la séance du lundi 26 octobre 1829. 372
Exploration des régions australes. 379
Anglais en France. 381
Débâcle des glaces du pôle austral. *Ibid.*
Exploration des monts Himâlaya. *Ibid.*
Voyage de M. Schultz en Perse. 383
Expédition Nord-Américaine au pôle antarctique. 384
Voyage de M. Kupffer sur le Caucase. 385
Voyage de M. de Humboldt en Sibérie. 337
Souvenirs de Russie. 389
uteur du mont Ararat. 393

Expédition du cap. Ross au pôle arctique. 395
Mine de diamans dans l'Oural. 396
Nouvelle expédition autour du monde. *Ibid.*

REVUES.

Recherches polynésiennes faites durant un séjour de près de six ans dans les îles de la mer du Sud. 254
Tableau de l'Australie. 255
Sketches of Buenos-Ayres and Chili. *Ibid.*

NOUVELLE.

Le capitaine Ross. 255

PLANCHE.

Vue de la résidence du Dalaï-lama à H'lassa, 257.

ERRATA.

Page 22, ligne 6, au lieu de 48°, lisez 68°.
Page 213, ligne 19, au lieu de Azedurac, lisez Azedarac.

T. E. GIDE père.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410